



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





AUS FEUER UND WASSER GERETTET
BEIM GROSSEN BRANDE DER
BAYERISCHEN STAATSBIBLIOTHEK
IM MÄRZ DES KRIEGSJAHRES 1943

STHE BEA



Phys. m.

407ⁿ

Desages

L'EX

DES

COMME

PALA



DE

L'EXTASE.

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESNOIS,
55, QUAI DES AUGUSTINS.

C
DE
L'EXTASE

OU
DES MIRACLES
COMME PHÉNOMÈNES NATURELS

PAR

LUC DES AGES

PARIS
F. HENRY, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 12

1866

Tous droits réservés.

Des. 1866



**Bayerische
Staatsbibliothek
München**



A mon oncle LUC

Mon cher oncle, je te dédie ce volume. Que de fois, en l'écrivant, je me suis reporté aux jours de ma jeunesse. Nous habitions alors une même chambre, et, tous les soirs, après mes heures de collège, tu me lisais un conte des Mille et une Nuits, choisi parmi ceux qui te paraissaient convenables et à ma portée. Je m'en souviens bien, les Afrites, les Tapis volants, le Petit Bossu ressuscité, tout cela et d'autres merveilles ne me semblaient pas choses impossibles ; seuls, les génies enfermés dans des boîtes ou torturés dans des étuis de fer me faisaient rêver tout éveillé, et me trouvaient incrédule. N'est-ce pas, cher oncle, qu'il y a trois cents ans, un conteur d'imagination aurait pu construire la plus jolie féerie avec les voies ferrées, les machines à vapeur, les bateaux

à hélice, le Great-Estearn, le câble transatlantique et les ballons. S'il avait pu imaginer tout cela, il aurait suspendu les petits enfants à ses lèvres. Mais les gens mûrs et sages auraient levé légèrement les épaules en disant : C'est un conte. Aujourd'hui, nous nous contentons de dire : Ce sont les merveilles de l'industrie.

Je t'envoie, mon oncle, dans ce volume, un autre genre de merveilles. Ne va pas les prendre pour un conte des Mille et une Nuits. J'ai la prétention de te les faire accepter comme de l'histoire. Puissent-elles te procurer une heure aussi récréative que celles dont tu récompensais la bonne conduite de ton neveu, qui t'en garde une chaude reconnaissance.

LUC DESAGES.

PROLOGUE

Monsieur ,

Je lisais à votre intention de savants livres sur l'Extase, et j'achevais de m'éclairer sur bien des choses qui, pendant longtemps, m'avaient paru inexplicables, impossibles même dans l'histoire des religions où j'avais été condamné à ne voir que mensonge sur l'une des rives du fleuve humain, et crédulité imbécile sur l'autre. Je comprenais enfin comment tant de grands hommes étaient restés enrôlés sous la bannière des croyants; mais je comprenais aussi comment tant d'autres grands hommes avaient tenté de déchirer cette bannière en lambeaux.

Je me disais : Il est avéré que la superstition a été la compagne obligée de tous les cultes, y compris ceux qui ont émergé du Christianisme, et il n'est pas moins avéré qu'à peu près dans tous les temps, des hommes

d'un esprit élevé se sont armés des traits de la raison pour combattre la foi. En remontant bien loin dans l'histoire de l'Inde, vous trouvez des systèmes philosophiques qui cherchent à débarrasser les religions de tout le bagage d'idolâtrie sans lequel elles n'ont pu se fonder jusqu'à présent.

Il y a donc eu, sinon toujours, au moins depuis une très-haute antiquité, non pas un seul fleuve, comme je le disais tout à l'heure, mais deux courants dans l'histoire humaine, l'un de croyance quand même, l'autre de libre examen. Souvent le premier s'est élargi au point de paraître tout envahir, et le second n'a plus été qu'un mince filet. Mais soyons sûr que, depuis Lucien, pour ne pas remonter plus haut, jusqu'à nos jours, on pourrait trouver une chaîne ininterrompue d'incrédules qui poussent même parfois la négation jusqu'à l'athéisme. Or voulons-nous, continuais-je, et je m'adressais en moi-même à ceux de mes amis qui se font fiers du titre de libres penseurs, voulons-nous qu'éternellement ces deux rivières de l'esprit humain coulent comme deux parallèles, c'est-à-dire ne se rencontrent jamais? Voulons-nous qu'une multitude de femmes, d'enfants, de vieillards, d'hommes faits, se trouvent bien de voguer sur les eaux de la superstition, et nous jettent à la tête les grands noms de leurs pilotes, les Bossuet, les Fénelon, les Leibnitz, les Newton et tant d'autres? Nous contenterons-nous de leur répondre à notre tour par les éternels noms des Spinoza, des Voltaire, des Diderot, des Buffon, des Monge, des Laplace?

Avec cela, il y aura sans doute un certain nombre d'hommes qui se moqueront de la foi naïve de nos pères, et nous serons de ceux-là. Mais la masse, mais l'immense majorité des hommes, des femmes, des enfants, restera, sinon parfaitement croyante, du moins enchaînée au prêtre, qui, après quelques accès de fureur que nous lui aurons causés, se rira de nos livres, de nos critiques savantes, de nos brochures acerbes, de nos rires moqueurs à l'endroit des miracles.

Je m'en souviens, après 1830, alors que Pierre Leroux et Jean Reynaud fondaient leur encyclopédie, on semblait comprendre qu'il ne s'agissait plus de toujours recommencer Voltaire, en écrasant l'infâme qui jamais n'est écrasé, mais qu'on devait dégager de formes idolâtriques ce qu'il y a de vraiment divin dans les religions ; qu'on devait, en un mot, s'emparer des religions au profit de la vérité.

L'Allemagne savante, il est vrai, n'a pas voulu suivre ce mouvement. Elle s'est complu à répéter Voltaire avec plus d'érudition, mais Voltaire et rien que Voltaire. Son exégèse tend à des ruines, sans y aboutir toutefois ; car, malheureusement, elle creuse l'ornière du septicisme, sans combler celle de la foi aveugle. Or la France se sent-elle donc le goût aujourd'hui de marcher à la remorque de l'Allemagne ? On le dirait, à entendre le bruit qui se fait autour de certains noms.

Il suffit cependant de *deux mots* pour avoir *le mot* de toutes les religions du passé et ne leur *rien laisser* : TRINITÉ ! EXTASE !

Avec la Trinité vous avez le fond ; car la Trinité, c'est la loi de la vie en Dieu et en nous, dans le ciel invisible et dans le ciel visible et manifesté ; c'est la loi qui explique la pénétration incessante de l'infini dans le fini.

Le théologien de l'encyclopédie dont je parlais plus haut a pu, avec le mot Trinité, jeter des flots de lumière sur l'histoire du développement religieux de l'Humanité.

Mais outre le fond, il y a la forme, le moyen, le signe. Le signe des religions, leur geste, c'est le miracle. Aucune ne s'est instaurée sans miracles, et la croyance au miracle a été la source de toutes les superstitions. On a pourtant souvent nié le miracle ; en le niant, on l'a consolidé. Il fallait l'admettre, y croire même, mais il fallait l'expliquer.

Eh bien, si le mot Trinité illumine le fond, le mot Extase ne pourrait-il pas servir à expliquer la forme et toutes ses variétés ? On comprendrait alors comment la superstition a pu naître, comment elle est si tenace, comment elle a encore de si fortes assises dans la conscience. L'Extase dévoilerait le miracle. La croyance aux dieux, aux génies, aux démons, aux anges, à toute la hiérarchie céleste, non pas comme à des *idées* ou à des *forces*, mais comme à des *esprits*, s'expliquerait par les phénomènes de l'Extase. Les premiers sages de l'Humanité crurent devoir exprimer le divin de la vie par des mythes, et procédèrent par voie d'ésotérisme ; ils eurent un enseignement secret qu'ils dispensèrent peu à peu à un petit nombre d'initiés. L'inspiration

qui leur dicta les mythes fut adéquate aux nécessités de l'éducation progressive du genre humain. Eh bien, j'ose dire que si les mythes ont le plus souvent été matérialisés et acceptés comme des faits, il faut s'en prendre aux *visions* de l'Extase. Comment donc s'est-on passé d'un tel mot dans l'histoire des religions? Combien je suis heureux d'avoir à ma disposition une étude assez profonde sur cet état si étrange et si naturel pourtant!

Je ne suis pas de ceux qui nient la divinité de Jésus-Christ, par la raison toute simple que ce qui m'apparaît divin en lui et *naturellement* divin, c'est l'*Humanité*. Par contre, je ne lui dis pas : *Deus meus*, car ce serait confondre le Fils avec le Père. On peut, on doit les assimiler, car ils sont semblables (Dieu a créé; crée tout à son image), mais ils ne se confondent pas, et.....

J'en étais là, monsieur, de mon soliloque, quand votre lettre m'est parvenue avec un livre nouveau que vous m'envoyiez et qui fait, me dites-vous, beaucoup de bruit. Il fait du bruit, ce livre? Ma foi, tant mieux! vous voyez bien que les questions religieuses ne sont pas aussi mortes que vous le pensiez. Vous faites bien de me rappeler, à cette occasion (il est vrai que vous le faites un peu malicieusement), la promesse que je vous fis il y a quelque temps déjà de vous expliquer *naturellement* les miracles. Votre envoi m'a mis en verve; vous n'en aurez pas le démenti. Toutefois, avant de commencer la démonstration que je vous ai promise, à savoir : la permanence, la multiplicité et

la réalité de faits naturels, faussement attribués jusqu'ici à une intervention surnaturelle, je veux vous dire mon opinion sur *votre* livre, j'entends le livre que vous m'avez envoyé.

Un écrivain, avec du latin, du grec et quelque peu d'hébreu, s'il a un Papias quelconque sous la main, peut toujours faire une *Vie de Jésus* suffisamment vraisemblable. Que M. Renan soit savant, la belle affaire ! c'est son métier ; il aurait pu, entre confrères c'est l'usage, citer le savant Grotius dont l'opinion sur Jésus a bien une valeur, je suppose ; il aurait pu citer aussi quelques modernes dont les travaux sur les origines du christianisme lui sont certainement connus, et ont dû lui servir quelque peu. Mais qu'attendre d'un homme qui, faisant l'histoire de Jésus, prétendant dégager la philosophie de l'histoire évangélique, passe sous silence non-seulement les plus sérieux travaux contemporains, mais calomnie saint Jean et le défigure, afin de n'en tenir aucun compte sérieux : saint Jean, le plus instruit, le plus métaphysicien des disciples, le disciple bien-aimé, qui comprenait le mieux Celui dont M. Renan fait un fabricant de miracles ?

Que le clergé n'ait pu répondre rien de solide à la doctrine de M. Renan, cela se conçoit sans peine, enfermé qu'il est dans le dogme de l'anthropomorphisme du Verbe limité à la personne de Jésus ; mais que des esprits qui se disent libéraux aient acclamé un tel livre, si justement appelé le Manuel de l'Héroïdianisme, voilà ce que je ne saurais comprendre.

Espérons, pour nous consoler, qu'il remettra à la mode le goût des fortes études ¹.

Mais laissons ce triste propos et parlons un peu, monsieur, du défi que vous m'adressez. A la façon pressante dont vous m'interpellez, je vois que la question ne vous donne pas seulement envie de rire, mais qu'il doit rester en vous quelques-unes de ces vieilles racines religieuses plantées au plus profond du cœur de tous les hommes par le Dieu triple et un dont je parlais en commençant. Ne craignez pas que je cherche à y greffer la superstition, mais souffrez que j'essaye de vous convertir à ce que j'affirme être la vérité. Je ne suis pas plus que vous superstitieux, mais je crois et j'explique rationnellement bien des choses dont vous niez la réalité, ou que vous attribuez uniquement à des supercheries.

Je vous prouverai, de la façon la plus irrécusable, que la nature humaine est susceptible de manifestations tellement étonnantes qu'on a pu les nier *a priori* ou les attribuer au surnaturel, c'est-à-dire au démon ou à des esprits insaisissables, quand on ne les a pas attribuées à Dieu lui-même. Ainsi la prescience de l'avenir, la vue à de longues distances, la guérison des maladies même réputées incurables, la résurrection des morts et autres renversements apparents des lois naturelles, telles que celle de la pesanteur par exemple.
 Vous riez, monsieur ! Je vous vois d'ici vous moquer du moine Cupertin, ce saint du journal l'*Univers* qui

1. Cette opinion sur le livre de M. Renan est celle des esprits vraiment philosophiques, pour lesquels un succès de librairie n'a qu'une valeur très-relative. (Note du réviseur.)

fait les délices du *Charivari* ; eh bien ! sachez-le, monsieur, c'est vous, ce sont les vôtres, c'est-à-dire les négateurs à outrance, qui faites le mieux, à l'heure qu'il est, les affaires du jésuitisme en général ; vous êtes de véritables, de dangereux réactionnaires. Vous riez de plus belle, vous me défiez de nouveau. Allons ! sans nous charger, comme deux guerriers antiques, d'imprécations et d'invectives avant d'en venir aux mains, serrons-nous de près et prenez garde à vous. Mais tenez-vous bien ; car ce n'est pas moi seul, chétif, que vous aurez à combattre. Vous aurez contre vous les affirmations des physiologistes, et les témoignages de l'histoire dont, surtout, je veux vous accabler.

Je place en tête de ces physiologistes Alexandre Bertrand, l'un de ces savants modestes qu'on lit beaucoup et qu'on pille à l'avenant, sans les nommer. Bertrand, d'abord élève de l'École polytechnique, puis médecin, a, le premier, jeté les plus vives lumières sur ce qui fera l'objet de mes lettres sur l'Extase. Il fut un des plus remarquables rédacteurs de l'ancien *Globe*. Il y écrivit d'importants articles physiologiques sur le sommeil et sur la manie d'imitation. Il publia des écrits sur la géologie et sur la physique. Il est enfin l'auteur d'ouvrages de la plus grande valeur sur le magnétisme animal et le somnambulisme. Je suis donc heureux de lui rendre, dès le début, un hommage qui, assurément, ne sera pas le dernier.

PREMIÈRE SÉRIE ·

I

L'Extase. — Sa manifestation dans l'histoire : les thérapeutes, les kabbalistes, les gnostiques, Philon.

Monsieur,

Je n'entends pas procéder avec la majesté des docteurs, et n'avancer qu'à l'aide d'axiomes et de formules géométriques. Non, monsieur; l'X, dont nous voulons connaître la valeur absolue, c'est l'Extase, et, pour la dégager, nous n'aurons besoin d'aucune des sciences dites exactes. Je vous prierai seulement de ne pas oublier les termes des propositions qui suivent :

« J'entends par *Extase* un état particulier qui n'est ni la veille, ni le sommeil, ni une maladie; un état qui est naturel à l'homme, en ce sens qu'on le voit constamment apparaître toujours identique au fond dans certaines circonstances données. C'est pour moi le type de l'état des prophètes, des miraculés, des possédés, des convulsionnaires, des trembleurs, des hérésiarques, des saints à extase de tous les pays et de tous les siècles, des siècles éclairés comme des temps d'ignorance. »

ALEXANDRE BERTRAND.

« L'extase est une possession mentale, entièrement distincte de l'état maladif avec lequel cependant elle peut se combiner. Dans cet état, le sujet apparaît parfois profondément absorbé ou ravi, et comme plus ou moins étranger aux impressions ou aux objets environnants ou, en tout cas, *au mode ordinaire de les percevoir*. Il perd d'une manière plus ou moins complète le souvenir. Cette possession mentale peut ou non être accompagnée, simultanément ou alternativement, de symptômes spasmodiques de toutes sortes. »

HERBERT MAYO.

« Dans un cas extrême, une personne extatique semble morte, et *on ne reconnaît en elle aucun signe de vie*; dans l'extrême opposé, elle apparaît tellement et si parfaitement impressionnable à tout ce qui l'environne qu'il faut une observation très-soigneuse pour constater que ce n'est pas un simple état de veille. »

HERBERT MAYO.

« L'absence totale des signes ordinaires de la vie est impuissante à prouver l'absence de la vie chez un extatique. Son corps peut être froid, son pouls insensible, sa respiration peut avoir cessé; il peut n'avoir aucune sorte de mouvement corporel; ses membres peuvent être roides; les muscles du sphincter peuvent être relâchés; les yeux peuvent être vitreux; il peut ne sortir aucune goutte de sang d'une veine ouverte; il peut y avoir une gangrène partielle affectant les sens de l'odeur de la mort, et l'extatique peut être encore vivant. »

HERBERT MAYO.

« L'Extase ne présente pas moins de quatre formes spécifiques distinguées l'une de l'autre par des caractères très-nets, mais dont l'identité essentielle est établie par cela que chacune d'elles peut se changer en l'une ou l'autre des quatre. Ces quatre formes principales sont :

« La mort-extase (*Death-Trance*, catalepsie ou léthargie),

l'extase-sommeil (*Trance-sleep*, état des personnes magnétisées), l'extase à demi-éveillée (*Half-waking Trance*), ou somnambulisme ordinaire, l'extase-veille (*waking-Trance*, état des illuminés, des miraculés, des possédés, etc.)

HERBERT MAYO.

— Les principales facultés propres aux extatiques sont : l'insensibilité physique externe, l'action magnétique curative ou instinct des remèdes ; la connaissance de ce qui se passe dans des lieux situés hors de la portée de la vue ; la pénétration chez autrui des pensées non exprimées ; l'usage de langues inconnues ou étrangères ; la prévision ou connaissance des événements futurs.

(*Extrait des ouvrages d'Alexandre Bertrand.*)

Après tout, je ne vous cite pas là de vaines autorités. L'un, Alexandre Bertrand, vous le connaissez déjà ; l'autre, Herbert Mayo, est un professeur d'anatomie et de physiologie au Collège royal des chirurgiens à Londres.

Cela dit, entrons de plain-pied dans l'histoire et sans prendre immédiatement les choses *ab ovo* ; pliez-vous, s'il vous plaît, à ma fantaisie, qui consiste à vous conduire d'abord chez les initiateurs de Jésus, je veux parler des thérapeutes.

Les hommes de cette secte, importante à tant d'égards, ont-ils connu l'Extase, telle qu'elle est sommairement définie ci-dessus ? Ici, monsieur, nous avons deux autorités, Josèphe et Philon, et leurs textes sont on ne peut plus clairs. Écoutez, Monsieur, c'est la voix de Philon :

« Ils (les thérapeutes) ont toujours présente à

« l'esprit la pensée de Dieu, tellement que, jusque
 « dans leurs songes, leur imagination ne leur retrace
 « que les beautés des perfections divines. *Beaucoup*
 « *d'entre eux parlent dans leur sommeil; interprètent,*
 « *dans leurs rêves, les dogmes les plus profonds de la*
 « *philosophie sacrée.* » N'est-ce pas là, Monsieur, du
 somnambulisme, la variété de l'extase que M. Herbert
 Mayo nomme *half-waking trance*? Philon, encore
 ailleurs : « Plusieurs d'entre eux, chez qui le goût de
 « la science et l'amour de la contemplation sont portés
 « au plus haut degré, demeurent jusqu'à *trois jours*
 « sans manger. Il en est même qui, nourris pour ainsi
 « dire, et rassasiés de la seule sagesse, laquelle leur
 « verse abondamment ses trésors, *doublent fort aisé-*
 « *ment ce jeûne, et passent jusqu'à six jours sans*
 « *prendre aucune nourriture,* vivant, comme on dit
 « que vivent les cigales, d'air, de rosée et de chant ¹. »

Et maintenant voici Josèphe l'historien :

« Les Esséniens méprisaient les souffrances et
 « étaient capables de vaincre la douleur par leur
 « force d'âme. Ni en leur brisant les membres, ni en
 « les brûlant à petit feu, ni par aucun autre genre de
 « torture, on n'en a pu amener un seul, soit à pro-
 « férer un blasphème contre le législateur (Moïse),
 « soit à manger des aliments qu'ils repoussent. *Ja-*
 « *mais prières ni pleurs, au milieu des supplices, ne*
 « *leur sont échappés; mais, souriant au milieu des tor-*
 « *tures, et raillant ceux qui les leur appliquaient, on*

1. Traité de la *Vie contemplative.*

« les a vus toujours rendre l'âme avec joie. » Et ailleurs : « Il y a parmi eux des gens qui *prétendent* « *connaître l'avenir*, et qui sont exercés à cela, dès « l'enfance, par l'étude des livres sacrés, par des *purifications particulières* : ils se trompent rarement « dans leurs prédictions ¹. » Josèphe affirme que l'essénien Manahem avait prédit à Hérode sa royauté, et qu'un autre essénien, le prophète Judas, annonça la mort d'Antigone, que tua son frère Aristobule.

Eh bien ! monsieur, qu'en dites-vous ? Le don de prédire, qui ne va pas sans la pénétration des pensées, les rêves cohérents, les jeûnes supportés sans peine, l'insensibilité physique dans les tortures, sont-ce là des traits caractéristiques de l'Extase, et vous en faut-il plus ? Il me semble que non ; cependant je vous citerai un fait d'extase, postérieur, il est vrai, de quelque vingt ans à Jésus-Christ ; mais qui n'en a pas moins une grande vertu probante. C'est l'histoire de Jésus fils d'Ananus ; vous savez, cet homme qui, quatre ans avant la guerre des Juifs avec Rome, criait par les rues de Jérusalem : « Voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix des quatre vents, voix contre le Temple, voix contre les nouveaux mariés et les nouvelles mariées, voix contre tout le peuple ! » — « Nos gouverneurs, dit « Josèphe, pensant, comme cela était le cas, que cet « homme était poussé d'une *fureur divine*, le menèrent « devant le procureur romain, lequel le fit tant battre « de verges que *ses os furent mis à nu*. Pourtant,

1. *Guerre des Juifs*, liv. II, ch. VIII, traduction de Pierre Leroux, dans le livre de l'*Egalité*.

« *il ne fit aucune supplication* pour lui, et ne répandit
 « pas une larme; mais formant de sa voix le son le
 « plus lamentable possible, à chaque coup de fouet sa
 « réponse était : Malheur, malheur à Jérusalem...
 « Il continua cette lamentation pendant sept ans et
 « cinq mois sans en être enrôlé ni même fatigué,
 « jusqu'au temps qu'il vit son présage sérieusement
 « accompli par notre siège, et cela cessa; car, comme
 « il faisait le tour des murailles, en criant de toutes ses
 « forces : « Malheur, malheur à la ville ! malheur au
 « peuple, malheur au Temple, et comme il ajoutait
 « enfin malheur à moi aussi ! il vint une pierre d'un
 « engin qui l'atteignit, le blessa à mort, et, en mur-
 « murant le même présage, il rendit l'âme. Si quel-
 « qu'un considère, ajoute Josèphe, ces choses avec
 « soin, il trouvera que Dieu annonce de bonne heure,
 « et en toutes sortes de voies, ce qui est salutaire au
 « genre humain. Les hommes n'endurent de maux
 « que de leur propre gré, et ne périssent jamais que
 « par leurs propres fautes, tant il sont forcenés et in-
 « sensés ¹. »

Le prudent Josèphe a bien raison, quoique je n'entende pas la chose tout à fait comme lui. Pour son homme à l'histoire duquel je n'ai, pour mon compte, aucune peine à croire, c'était un extatique insensible, ayant la faculté de prédire. Mais allons plus loin ! Le *death-trance*, la catalepsie profonde était-elle inconnue dans les loges des thérapeutes ? Il est bien dif-

1. *Guerre des Juifs*, ch. xxxi, l. vi.

ficile de le croire. Si l'on accepte la narration des Évangiles dans sa naïve simplicité, on en conclura sans doute que les Juifs ignoraient l'existence d'un état qui s'approche autant que possible de la mort sans l'être. Mais Jésus?.... Il y a telles de ses paroles, dans l'Évangile de Jean, qui prêtent beaucoup à réfléchir. « Je donne ma vie pour la reprendre; personne « ne me l'ôte; mais je la donne de moi-même, et j'ai le « pouvoir de la reprendre : j'ai reçu cet ordre de mon « père !.... » Pourquoi ne sont-ce pas les disciples de Jésus qui l'ensevelissent, quand cet office leur revenait naturellement? Pourquoi Joseph d'Arimathie (il n'avait point eu de rapports apparents avec le Maître¹), pourquoi Nicodème (ce docteur en Israël n'avait eu avec le Christ qu'une entrevue nocturne), eurent-ils *seuls* tout le soin du corps? Je suppose quelque thérapeute se dressant tout à coup devant moi, et me disant :

« Vous n'entendez rien aux paroles de Christ, et « en cela vous ressemblez au commun des disciples. « Il connaissait, nous connaissions tous dans nos « loges, les trois espèces de *morts* : la première, où « l'âme ne quitte point le corps, et de laquelle parle « Jésus, quand il dit : « Je donne ma vie, et j'ai pou- « voir de la reprendre » ; la seconde, où l'âme sen- « sible, principe vital ($\psi\upsilon\chi\eta$), retient assez de matière « pour souffrir tourments et douleurs dans les lieux in- « fernaux, à cause de ses souillures; la troisième, où « l'âme spirituelle ($\nu\omicron\upsilon\varsigma$, $\pi\nu\epsilon\upsilon\mu\alpha$), se délivre de tout

1. Jean, x, 17-18.

« corps, et fait un pas vers la vie éternelle : car le
 « jour de ce décès est la naissance de la vie, cette
 « dernière mort est une semence d'où la vie pullule.
 « Nous seuls d'entre les Juifs avons conservé le mys-
 « tère de l'émission du monosyllabe sacré, qui donne
 « la vie ou la mort; nous seuls avons le secret de la
 « suppression de l'haleine; nous seuls connaissions le
 « tombeau où l'on ne craint pas la dissolution des
 « chairs. Jésus n'entendait parler que de la moindre
 « des morts, et sa résurrection n'était que le *signe*
 « précurseur de la grande résurrection, du rafraîchis-
 « sement universel, comme l'Eucharistie est le *signe*
 « de l'unité en Dieu. Mais les disciples ne l'ont pas
 « compris, bien que, après sa sortie du sépulcre, il ait
 « dit à Marie-Madeleine : « Je ne suis pas encore
 « *monté* vers mon Père et votre Père, mon Dieu et
 « votre Dieu !¹ » Pouvait-on plus clairement dire : Je
 « n'ai point encore traversé le trépas qui fait rentrer
 « dans le sein de l'Éternel ? »

Il y a telle doctrine dans ce discours, monsieur, qui ne me saurait aller tout à fait. Je ne partage pas la croyance au tartare. Mais ce fut l'erreur des esséniens, si, par *lieux infernaux*, ils n'entendirent pas un simple retour aux degrés inférieurs de l'échelle des créations. Le discours de notre thérapeute n'en jette pas moins une certaine clarté. Oui, les esséniens connaissaient le *death-trance*, mais ils le nommaient en public la mort; ils n'auraient point eu le droit, *sans*

1. Saint Jean, xx, 17.

violer le serment de silence, de lui donner un autre nom; car il devait en exister un connu des initiés. Ce phénomène de mort temporaire était d'ailleurs une rareté *miraculeuse* pour eux-mêmes. Mourir et être capable de se rappeler à la vie, dans les limites où je l'entends, avait été sans doute le privilège regardé comme *divin* de quelques extatiques parmi leurs prophètes. Jésus eut ce pouvoir sur lui-même, et quand, après toutes les révolutions dont la Judée, en son temps, fut le théâtre, sous l'empire d'une surexcitation nerveuse portée à son comble, la *mort-extase* fit invasion dans les familles juives, chez des crisiaques ardents à la foi en Christ¹, il eut sur ceux-ci une puissance magnétique souveraine, et put les rappeler de cette moindre mort à l'existence. Comment ne se serait-il point dit alors, comment n'aurait-il pas été aux yeux des esséniens de la Judée, le vrai *Christos*, Fils de Dieu?

Que l'extase, avec toutes ses propriétés, ait rempli l'histoire juive, je ne puis en douter un instant. Il suffit de lire la vie des prophètes pour l'y voir à chaque pas. Cependant je ne lèverai point le gros bataillon de mes faits dans le cercle biblique; car si je m'y confinais, mes oreilles ne pourraient éviter un dur *nego*. Que je

1. Nous verrons plus tard que les enfants mêmes peuvent tomber dans les crises de l'extase, suivant l'atmosphère morale où ils vivent. Je dis cela pour qu'on ne m'oppose pas la fille de Jaïrus, enfant de douze ans. On peut voir dans les résurrections des Évangiles des mythes, de grandes leçons de métaphysique ou de morale; mais on peut aussi admettre très-raisonnablement qu'il y a là derrière des événements réels, sur lesquels s'est greffé le mythe; on peut y reconnaître des phénomènes de l'Extase, des cas de *death-trance* très-caractérisés.

voudrais donc, toutefois, pouvoir pénétrer dans les secrets de la kabbale, où vint se résumer toute la Perse religieuse ! Je ne manquerais pas de trouver là l'extase ; je n'en veux d'autre indice que le *miroir illuminant* dont est armé l'*Epoux de l'Eglise*, l'une de ces puissances mystiques que les kabbalistes disaient émanées de leur Adam-Kadmon, principe de lumière et de vie, créateur, conservateur, vivificateur, premier-né de Dieu, sa parole, son démiurge. On sait quel rôle le *miroir* joue dans l'histoire de la magie et du magnétisme animal. Il est probable que les kabbalistes ne se distinguaient pas des mages dans leurs mystères ; je les confondrai donc avec ces derniers, dont j'aurai plus tard l'occasion de vous entretenir.

Puisque j'ai dit un mot des kabbalistes, je prendrai immédiatement les gnostiques, leurs héritiers directs à beaucoup d'égards. Ici, les indices sont des preuves, et l'extase se trouve à toutes les phases du gnosticisme. Qu'était-ce qu'Hélène, cette malheureuse esclave de Simon le Magicien qu'il appelait superbement *la première pensée* de Dieu, l'*Ennoia* ? C'était une pauvre fille achetée à Tyr, une extatique du peuple que Simon magnétisait, et dans les *visions* de laquelle il puisait ses inspirations ; avec elle il faisait ses miracles. Et certes, son pouvoir n'était pas mince ; voyez comme en parlent les *Actes* : « Or il y avait dans la même ville un homme nommé Simon qui exerçait la magie, et remplissait d'étonnement le peuple de Samarie, se disant quelqu'un de grand. Tous lui étaient attachés, depuis le plus petit jusqu'au plus grand,

« et ils disaient : Celui-ci est la grande puissance de
 « Dieu. Et ils étaient attachés à lui, parce que depuis
 « longtemps il leur avait renversé l'esprit par ses en-
 « chantements ¹. » Cependant le magnétiseur Simon se
 fit chrétien, et se trouva bien petit en présence des
 disciples du Christ qui avaient le pouvoir de commu-
 niquer le Πνεῦμα. Je ne prends pas ce mot dans le sens
 où les apôtres l'entendaient ; c'était pour eux une com-
 munication directe, spéciale, miraculeuse de Dieu.
 Le Πνεῦμα n'est divin pour moi que parce qu'il est es-
 sentiellement humain, c'est-à-dire dégagé de toute
 influence animale ou passionnelle. Le *goétisme* de Si-
 mon avait évidemment l'infériorité, comparé à une
 inspiration fille de l'extase naturelle. Il crut pos-
 sible d'acquérir à prix d'or la puissance magné-
 tique des disciples. Vous savez comment le traita
 saint Pierre, et comment pénétré de chagrin, il se mon-
 tra doux et résigné. C'est qu'il était de bonne foi. Ap-
 pelles, disciple de Marcion, se prétendit éclairé par les
 extases révélatrices d'une femme nommée Philou-
 mène; elle lui dictait des oracles. Les basilidiens dans,
 leur élévation spirituelle, se rendaient invisibles, je
 veux dire s'imaginaient l'être. Ils se livraient, dit
 Théodoret, à la pratique des sciences occultes, sous
 l'influence des *esprits*, avec lesquels leurs mystères les
 mettaient en rapport. Un valentinien du nom d'Épi-
 phane eut les facultés de l'extase à ce point qu'en Cé-
 phalénice on lui rendit les honneurs divins; on lui éleva

1. Actes, ch. VIII, v. 9-11.

un temple, on lui consacra des autels, des chapelles et un musée. Que ne dit pas saint Irénée de Marcus, le chef des marcosiens? « C'est un imposteur, il séduit
 « les hommes et les femmes; il se dit *inspiré par un*
 « *génie familier*, il pousse les dames au délire, elles
 « se croient prophétesses, et elles se confondent en
 « actions de grâces pour une telle faveur; il n'est pas
 « d'union qu'elles ne désirent avec lui. » Irénée cite ensuite le discours suivant de Marcus à une dame. « Je
 « veux que tu participes à ma gloire, parce que le
 « Père voit toujours ton ange devant sa face. L'occa-
 « sion de ta grandeur est en moi. Il faut nous assem-
 « bler *en un*. Dispose-toi à me recevoir comme l'époux
 « reçoit son épouse. La grâce descend en
 « toi, ouvre la bouche et prophétise. » Ce Marcus, était un magnétiseur libidineux; on en a vu de tels. Agapé, cette Espagnole qui donna son nom aux agapètes, la Marcelline des carpocrassiens, la Flore de Ptolémée, Priscille, Maximille, Perpétue, Quintille furent autant de dames extatiques dans les sectes de la Gnose ou dans les sectes avoisinantes, les montanistes, les priscillianistes, etc.

Du reste, je défie bien qu'on explique d'une manière satisfaisante et complète, sans voir l'extase en permanence parmi les gnostiques, leur *abraxas* ou réunion des trois cents soixante-cinq éons mâles ou femelles, leur vision du plérôme ou plénitude de Dieu, avec ses tétrades, ses décades, ses dodécades d'éons, depuis l'éon suprême *Bythos*, jusqu'à l'éon inférieur *Jésus*, leurs hommes *pneumatiques*, et les voyages d'iceux à

travers les constellations, pour s'élever, purs esprits, jusqu'au plérôme. Ces pneumatiques pouvaient d'ailleurs se livrer à toute la frénésie des sens, car ils étaient semblables à l'or que rien ne peut altérer, et qui reste LUI au sein des immondices. Tout est pur pour les purs. Les êtres inférieurs qui n'ont pas le *pneuma* devaient seuls obéissance à ces lois de la morale inspirées par un démiurge de bas étage, un *jéovah*¹ quelconque, pris à tort pour le Dieu supercéleste. Les hommes de ce *jéovah*, les *psychiques* et les *hyliques* doivent se soumettre à lui, à ses lois pour être sauvés². Mais les *parfaits*, *semence d'élection*, vivent, en dehors du péché, dans une mystérieuse syzygie avec le monde supérieur. Leurs actions terrestres sont choses indifférentes, leurs âmes trop au-dessus du monde matériel pour que la volupté les puisse souiller.

Mais quittons la Syrie, la Judée, l'Asie Mineure, le nome d'Alexandrie. D'un grand pas allons jusque dans l'Inde. Nous retrouverons l'Égypte de

1. Jéovah, pour les gnostiques, n'était qu'un esprit inférieur, le dieu grossier des Juifs.

2. N'est-il pas très-remarquable que les plus grandes erreurs tiennent par un certain bout à des vérités? Les hyliques, les psychiques et les pneumatiques de la gnose, ce sont les industriels, les artistes et les savants. Mais là où il n'y a que prédominance de la sensation, du sentiment ou de la connaissance, on mettait des démarcations infranchissables. L'hylique était tout matière, le psychique tout âme, le pneumatique tout esprit divin. La vérité est qu'il n'existait pas un pneumatique qui ne fût en même temps psychique et hylique, et *vice versa*. La gnose, d'ailleurs, ne faisait que répéter Platon, l'Égypte, l'Inde; mais elle faussait l'idée, en ce sens qu'elle affranchissait de la vertu et du devoir ces pneumatiques, ces hommes de connaissance pure qui auraient dû être des modèles d'ascétisme et de renoncement. Quelques sectes sévères l'ont, il est vrai, entendu ainsi.

Memphis et la Grèce au retour. Croyez-vous, monsieur, que les temples de Benarès, Porée, Oude, Ougein, Amritzir, surnommée l'étang de l'immortalité, aient ignoré tout ce que le magnétisme peut produire ? Mais la doctrine des Brahmes était, pour une bonne part, la science de l'Extase. On en attribuait les diverses manifestations aux *génies*, comme chez les Juifs, et plus tard, chez les chrétiens, on y a vu l'action des anges ou des diables, l'intervention directe de puissances célestes ou infernales. Et cette attribution était inévitable à cause d'une illusion commune à tous les extatiques. Ils s'objectivent leurs propres pensées, ou mieux, se les croient dictées par des êtres tout à fait extérieurs à eux. Voyant donc apparaître ces génies, ces anges, ces démons de l'existence desquels on les a imbus, ils y ont une foi inébranlable qu'ils communiquent à leur entourage. C'est ainsi que des *idées* ou des forces cosmogoniques symbolisées sont devenues un Olympe de dieux à formes variées à l'infini.

Quand le bramatchâri (catéchumène), assis sur des tiges de cousa ayant leur sommet dirigé vers l'Orient, et purifié par trois suppressions de son haleine, prononçait le monosyllabe sacré AUM, il tendait à l'extase, voulait arriver à l'insensibilité corporelle et à l'absorption en Dieu. De l'Inde l'extase s'étendit à tout l'Orient, et assurément les temples de Saïs, de Memphis et de Thèbes, ne l'ont pas ignorée.

Personne, aujourd'hui, ne s'explique autrement que par l'Extase la fureur divine des pythonisses, et si les oracles des temples grecs furent souvent menteurs et

les prêtres devins pleins de détours et de supercherie, quelques villes cependant, Delphes, Dodone, Éphèse, ont joui d'une réputation méritée. Quand la pythie extatique et somnambule avait fait des prédictions qui se réalisaient, il fallait bien croire à l'intervention d'Apollon pythien. Mais les prêtres faisaient parler le dieu, même quand l'extase de la devineresse n'était que feinte, car leurs procédés magnétiques n'apportaient pas toujours la clairvoyance. De là des erreurs, des tromperies colossales, comme on en voit chez nos somnambules modernes ; de là le discrédit où tombèrent les oracles, à mesure que le paganisme dégénéra. Le nombre des sceptiques l'emporta bientôt sur celui des croyants, et ceux-ci ne furent plus que de grossiers superstitieux. Leur erreur toutefois ne gisait qu'en cela, qu'ils attribuaient directement au dieu ce qui était le fait de la nature humaine. Sans doute tout vient de Dieu, dirai-je ici, mais tout, sous ce rapport, passe par l'Humanité, *s'humanise*.

Le nombre des vraies sibylles ne fut d'ailleurs pas très-considérable. Marcus Varron n'en admet que dix. La première fut persane, la seconde libyenne, la troisième était attachée au temple de Delphes, la quatrième demeurait à Cumes, la cinquième à Érythrée, la sixième à Samos, la septième fut cette Amalthée ou cette Hérophile qui offrit, dit-on, à Tarquin le Vieux les livres sibyllins, la huitième était de l'Hellespont, la neuvième de Phrygie, la dixième vivait à Tibur. Dans ce nombre n'est pas comprise la pythonisse d'Hendor, si évidemment extatique, avec ses visions et le don

qu'elle avait de pénétrer les pensées. Elle magnétisa Saül, lui fit apparaître Samuel, et lui fit même entendre la voix du prophète. En dehors de ces pythies officielles, d'autres personnes se rencontraient ayant des esprits pythons. Saint Paul en trouva une semblable à Philippes, en Macédoine. C'était une servante qui, disent les *Actes*, rapportait un grand profit à ses maîtres par ses divinations. Elle pénétra Paul et ses compagnons ; mais il agit magnétiquement sur elle, fit cesser son extase, ce pourquoi les maîtres le firent jeter en prison ¹ après qu'il eut été battu de verges. N'avait-il pas, dans leur opinion, outrepassé son droit ?

Que faisait-on dans ces mystères qui portent les noms d'Isis, de Sérapis, de Cybèle, de Mythras ? On ne veut voir en toutes ces pratiques cachées que de grossières débauches. Sans doute les sens y avaient grande part ; mais n'y avait-il que les sens, et ces épreuves si dures auxquelles on soumettait les néophytes ne devaient-elles aboutir qu'à l'orgie ? Le croire serait absurde. Ce qu'il y a de certain, c'est que les prêtres de Cybèle, les *galli*, pratiquaient l'émascation pour s'affranchir de tout commerce charnel. La volupté n'était donc qu'une épreuve inférieure, qu'un passage. Mais beaucoup s'y arrêtaient, comme beaucoup s'y arrêtent dans le monde ; de là l'opinion que les mystères consistaient surtout dans l'enivrement des sens, et peut-être, en effet, dans leur décadence n'eurent-ils que cela. Et voilà pourquoi saint Clément

1. *Actes*, xvi, 16-23.

d'Alexandrie, saint Justin, Tatien, Athénagore, Arnobe, n'y ont vu qu'un assemblage obscène et impie. Mais Cicéron, avec bien plus de raison, dit que les leçons qu'on y donnait ont tiré les hommes de la vie errante, leur ont enseigné la vertu, les ont accoutumés à une vie régulière et différente de celle des animaux ¹. Warburton parle des mystères païens dans le même sens et avec toute justesse.

L'autre de Trophonius était consacré à des initiations ; on y recevait des néophytes. Timarque voulut être du nombre. Les émanations de la grotte le plongèrent dans le sommeil extatique ; il eut des apparitions effrayantes ; il ne put franchir toutes les épreuves ; il sortit de l'autre, et trois mois après il mourut, selon ce que raconte Plutarque. Était-ce le plaisir qu'on allait chercher dans ces derniers mystères ? Et le monde profane, qu'était-il ? Ce qu'il est encore, hélas ! toutes les cruautés du despotisme, toutes les douleurs de l'inégalité, toutes les turpitudes de l'esclavage. Heureux donc celui qui avait eu le courage de surmonter tous les genres d'épreuves, doux ou terribles, voluptueux ou poignants ! Heureux celui qui pénétrait dans le sanctuaire ! Il y trouvait des *amis*, des *frères*, et la Science. Et le monde du dehors était si insensé qu'il assassinait les époptes assez osés pour vouloir lui ouvrir les yeux ; il déchirait Orphée, il massacrait Pythagore et ses disciples, il crucifiait Jésus. Tel était le monde, tel il est encore à beaucoup d'égards.

1. *De legibus*, l. I

Et, aussi, voulez-vous connaître la doctrine qu'on enseignait à l'initié arrivé au plus haut grade ? Je peux vous la définir en deux mots : *Le retour à Dieu*. Ainsi que dans l'antique brahmanisme, il s'agissait d'échapper à la fatalité des renaissances et d'acquérir l'immortalité. Faute de comprendre la loi de perfectibilité, les anciens ont eu pour idéal le plus élevé le désir d'échapper à toute limitation corporelle ; ils visaient à la *déification*, le reste n'étant qu'illusoire. On l'a dit avec raison, « les antiques doctrines de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce, les enseignements mystérieux de la Thrace et de la Samothrace, d'Éleusis et de Saïs, pénétrèrent dans les principaux systèmes de philosophie (Pythagore, Platon, Zénon, Aristote), et d'autres doctrines qui semblaient n'avoir avec ces systèmes ni rapport, ni affinité, vinrent se combiner avec eux. Dans la personne d'Aristobule, le judaïsme s'empara d'Aristote ; dans celle de Philon, il s'implanta le platonisme. Les thérapeutes ou esséniens avaient depuis longtemps réuni ce que les prêtres de l'Inde et de l'Égypte, et Pythagore et Platon offrent de plus sublime. Les kabbalistes firent entrer dans leur enseignement le zoroastrisme presque tout entier. » Eh bien, lisez Philon, allégorisant avec le Pentateuque et y retrouvant Platon, vous y verrez la quintessence de tout ce qu'on enseignait de profond dans les mystères.

Un savant professeur de Strasbourg, M. Matter, a ainsi résumé les doctrines du savant Juif :

« L'Être suprême est lumière primitive, source de toute autre lumière, d'où émanent les rayons qui éclairent les

âmes. Il est l'âme du monde, et, comme telle, il agit dans toutes ses parties. Il remplit et limite lui-même tout son être. Ses puissances (esprits distincts de Dieu, *idées* de Platon hypostasiées) et ses *vertus*, remplissent et pénètrent tout. Il est sans commencement; il vit dans le prototype du temps, telle est sa première hypostase. Son image est le *logos*, seconde hypostase, forme plus brillante que le feu. *Ce logos demeure en Dieu*, et c'est dans sa propre intelligence que l'Être suprême se fait les *types* ou les *idées* de tout ce qui doit s'exécuter dans le monde. Le *logos* est donc le véhicule par lequel Dieu agit, c'est l'architecte de l'univers. On peut le comparer à la parole de l'homme. Dans le cercle des *idées*, ce *logos* est le *κόσμος νοητός* (monde de l'esprit) au moyen duquel Dieu a créé les choses visibles. Il est le *Θεός πρεσβύτερος* par rapport au monde visible, créé, qui s'appelle *Θεός νεότερος* (ciel ou Dieu-manifestation). Le *logos*, comme chef des intelligences, dont il est le représentant général, est nommé archange; et comme type et représentant de tous les *esprits*, même de ceux des mortels, il est appelé l'homme-*type*, l'homme *primitif*.

« Dieu est seul sage; toute sagesse émane de lui comme de sa source: la sagesse humaine n'est que le reflet, l'image de la sienne. On peut appeler sa sagesse la *mère* de la création, dont Dieu est le *père*. Il s'est uni avec la *σοφία* ou la science, troisième hypostase; mais non pas à la manière des hommes; il lui a communiqué le germe de la création, et elle a enfanté le *monde matériel*. Quoique ce monde soit fait d'après les *idées*, les *types* conçus par l'Être suprême, il ne peut pas procurer la connaissance de cet Être. Il peut préparer l'esprit humain à la recevoir; mais la connaissance elle-même est un don immédiat de Dieu, car c'est une sorte d'*intuition qui ne s'accorde qu'à ceux qui se détachent des choses corporelles*. Ceux qui ne connaissent Dieu que par la création le connaissent par son ombre; mais l'esprit pur et parfait, initié aux *grands mystères*, n'est pas réduit à connaître la *cause* par les *œuvres*, comme on entrevoit la vérité par l'ombre. Il s'élève au-dessus de ce

qui est créé et reçoit la révélation de l'Éternel ; en sorte qu'il le reconnaît en lui-même. C'est dans cet état que l'homme est digne de *communications immédiates* ou d'*extases* qui le transportent devant l'Être suprême. Cependant personne ne saurait sonder la nature de cet Être. On peut seulement conjecturer qu'il est analogue à l'esprit humain sous le rapport de la pensée, et à la lumière du soleil ¹ sous le rapport de la sublime pureté de son essence.

• Le monde est formé d'une *matière brute et désordonnée* ; il est fait dans *un temps*, tandis que Dieu est éternel. Le premier jour, c'est-à-dire à une époque donnée, Dieu créa le monde *idéal*. Ensuite il fit réaliser, d'après ce type, le monde matériel par son *logos*, qui est sa parole, et qu'il faut distinguer du monde idéal ou de l'archétype de l'univers, ainsi que de la *sophia*, cette qualité, pour ne pas dire cette partie de Dieu qui a conçu les types. Le *logos* est non-seulement créateur, il est encore lieutenant de l'Être suprême : c'est par lui qu'agissent toutes les *puissances* ou tous les attributs de Dieu (hypostasiées). D'un autre côté, comme premier représentant du genre humain, il est le défenseur des hommes et leur *médiaireur* ; il adresse pour eux des prières au Père de l'univers ; il les préserve d'une *dégénération* plus affligeante ; il combat l'empire des ténèbres ; il écarte ces dernières et maintient la lutte entre elles et la lumière. Quant à l'homme, qui devrait être capable de choisir et de faire le bien ou le mal, ce n'est pas non plus l'Être suprême seul qui le créa. Il lui a donné l'âme ou l'intelligence, qui a existé avant le corps et qu'il a unie avec le corps, comme l'exprime le code sacré dans la formule vulgaire : *Dieu souffla son haleine dans les narines de l'homme*. Mais dans son état actuel l'âme humaine possède un élément qui n'est pas de Dieu, car elle se compose d'un principe rationnel et d'un principe irrationnel. Dieu n'a fourni que le premier, qui répond au *logos* et au *noûs* (intelligence) ; le second, le principe antirationnel,

1. Philon connaît évidemment la Sāvitrī, la prière des brahmes au divin soleil.

principe des penchants et des passions qui enfantent le désordre, provient de ces *esprits inférieurs* (ψυχαί, λόγοι, δαίμονες) qui remplissent les airs comme ministres de Dieu, et qui sont les protecteurs des hommes, mais qui n'ont pas eu assez de puissance pour mieux faire.

« Cependant ce *corps*, qui est pris de la terre, et ce principe irrationnel, qui est si peu digne de Dieu, sont *haïs* de lui, et l'âme rationnelle qu'il a donnée à l'homme est comme *captive* dans cette *prison*, dans ce *cercueil*, qui l'entourent. Au reste, l'*état actuel* de l'homme est bien différent de son *état primitif*, où il était l'image du *logos* : une chute déplorable, *causée par la volupté*, l'a précipité de sa première hauteur ; mais il peut s'en relever en combattant le mal, dont Dieu n'a permis l'existence que pour lui fournir l'occasion d'exercer sa liberté, et en suivant la direction de la *sophia* et des *anges* que Dieu lui envoie pour l'aider à se dégager des *entraves du corps*.

« Les âmes qui se purifient par tous ces secours s'élèvent vers les *régions supérieures*, pour y jouir d'une parfaite félicité ; celles qui persévèrent dans le mal *passent de corps en corps*, siège des passions et des mauvais désirs.... La *région éthérée* n'est pas dans l'univers un désert immense ; elle est plutôt une ville populeuse, remplie de citoyens d'une âme immortelle, incorruptible, et aussi nombreux que les astres du ciel. Quelques-unes de ces âmes, *plus voisines de la terre et plus attachées à ses plaisirs*, y *descendent* pour s'unir aux *corps mortels* qu'elles choisissent. D'autres s'en séparent, au contraire, pour s'élever plus haut après le terme fixé par la nature. Cependant il en est de celles-ci que les *désirs de la vie terrestre y ramènent de nouveau*. D'autres encore, dégoûtées de ses vanités, fuient ce corps comme un sépulcre ou comme une prison, s'élançant avec leurs ailes légères vers les régions aériennes ; elles y passent le temps de leur existence. Les plus pures et les meilleures de toutes, conduites par des pensées plus sages, plus divines, dédaignant tout ce que peut offrir la terre, se font les ministres du

Dieu suprême, les yeux et les oreilles du grand Roi, voyant tout, entendant tout. Les philosophes les nomment *démons*, les codes sacrés les appellent *anges*¹. »

Philon connaissait si bien l'identité fondamentale de ces doctrines avec les révélations faites au plus haut grade dans les mystères, qu'il s'écrie quelque part, après avoir allégorisé profondément sur les Écritures :

« Que les hommes bornés se retirent les oreilles bouchées. Nous transmettons les *mystères divins* à ceux qui ont reçu l'*initiation sacrée*.... O vous, initiés, dont les oreilles sont purifiées, recevez cela dans votre âme, comme des *mystères* qui n'en doivent jamais sortir. Ne le révélez à aucun profane.... Et si vous rencontrez quelque initié, pressez-le de vos prières, qu'il ne vous cache pas les nouveaux mystères qu'il peut connaître, et ne cessez point que vous ne les lui ayez arrachés. »

On le voit, Philon, moins métaphysicien que Platon, nous présente un meilleur reflet de la doctrine indienne et de toutes les idées orientales qui faisaient le fond réel et puissant du paganisme. Ce paganisme, si sensuel dans le commerce de la vie, parce que le corps était regardé comme chose indifférente, ou comme sous l'empire des dieux aphrodisiens, avait pourtant un ciel tout extraterrestre, et pour doctrine profonde, un Dieu TRIPLE ET UN, centre et but de tout. Mais n'est-il pas étrange que Philon semble pourtant avoir méconnu AUM, dieu d'amour au premier chef? La trinité du

¹ MATHER, *Histoire du Gnosticisme*.

savant Juif, est Lumière, Sagesse, Verbe. Le dieu Lumière crée en s'unissant à la Sophia; il crée avec son Verbe, mais l'amour n'est point là. Platon, pourtant, avait-il ignoré l'amour? Jésus, qui le révéla à l'Occident dans sa plénitude, est donc bien supérieur à Philon. Avec le Christ, le *logos* s'incarne, il se fait Humanité sans cesser de demeurer en Dieu. Dieu et l'Humanité sont unis sur la terre, et la terre n'est plus le lieu d'exil et d'abaissement des âmes, les corps ne sont plus des prisons; des entraves impures. D'autres idées infiltrées dans le christianisme ne sont point la vraie doctrine du Christ, qui fit avancer la religion d'un pas géant; car si l'essénisme sortit des loges avec lui, si la pâque eucharistique des thérapeutes fut publiquement instituée, il est trop évident que le divin Maître, poussé par sa propre inspiration cette fois, marqua d'un sceau particulier la loi de vie qu'il avait reçue. Il dit : « Prenez, mangez, *ceci est mon corps*; buvez, car *ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance*' ». La terre, le corps, la matière, considérée comme impure, fut donc sauvée, c'est-à-dire *spiritualisée*. Elle fut renouvelée; ce fut une autre terre, ayant quelque chose de plus que le simple élément adamique. Mais la croyance au ciel distinct de la terre a gâté le christianisme; elle fut due surtout à l'influence du gnosticisme, et ramena les esprits à Philon et à l'erreur fondamentale de tout l'Orient, la damnation du monde visible, manifesté, au profit d'un monde

1. S. Matthieu, xxvi, 26, 27, 28.

invisible, supercéleste, étranger, perdu dans le vague de l'Infini, sans lien avec la Nature.

Or, monsieur, si la doctrine des mystères antiques fut celle que je dis, put-on y être étranger à l'extase, à toutes ses variétés? On le fut si peu que Philon fait du *ravissement* le but même de l'initiation. Comment se représente-t-il le détachement des choses corporelles? Comme un état où « l'homme est digne de « *communications immédiates, d'irradiations de la* « part de Dieu, *d'extases* qui le transportent devant « l'Être suprême. » Il me sera donc facile de vous montrer cette extase dans les mystères, par des témoignages irrécusables. C'est ce que je ferai dans ma prochaine lettre.

Jersey, 5 janvier 1864.

Les mystères. — L'Ane d'or.

Je pourrais, monsieur, comme spécimen de l'Extase chez les païens, vous citer d'abord les bacchantes, qui, pendant les cérémonies et mystères consacrés à Bacchus, couraient vêtues de *peaux de tigre*, tout échevelées, tenant des torches et des flambeaux, et poussant des hurlements effroyables. Mais vous auriez le droit de prétendre que cette extase orgiaque était simulée. Je pourrais vous parler ensuite des corybantes, qui célébraient le culte de Cybèle en battant du tambour, et en courant comme insensés. Mais là encore vous me diriez : ce n'était que jeu et absurde cérémonie. Je pourrais joindre aux précédents les Saliens, qui fêtaient Mars en sautant d'une manière frénétique. Mais vous vous récrieriez en disant : Tromperies; fadaïses, fictions, symbolisme grossier. Enfin, je pourrais mettre

à la suite les Galli, les derviches tourneurs du paganisme, dont le délire est bien connu. Mais vous me repousseriez tous ces exemples comme indignes du sujet qui nous occupe. Cependant, Philon, le docte Philon, parlant des thérapeutes contemplatifs, a écrit cette phrase importante : « Ceux qui embrassent ce genre « de vie ne le font pas pour suivre la coutume, ni à la « sollicitation d'autrui; mais, ravis par l'amour céleste, *comme les bacchantes et les corybantes*, ils sont « agités d'une sorte de *fureur divine*, jusqu'à ce qu'ils « aient vu l'objet de leur amour. » L'objet de leur amour, monsieur, c'était le divin soleil, comme disent les brahmes, non-seulement le soleil physique, mais aussi la lumière intellectuelle et souveraine dont il est une des splendeurs. Cette phrase de Philon prouve qu'il ne faut pas avoir tant de mépris des bacchantes et des corybantes, et les juger sur les déclamations de certains auteurs chrétiens, ou par les récits des écrivains sceptiques. Vous le sentez bien, monsieur, l'Extase a des variétés sans nombre, et la frénésie religieuse n'est qu'une sorte d'extase.

Je vous l'accorde, cependant, dans la décadence des cultes païens, il n'y eut plus qu'imitation et formalisme, de même que, dans les *réveils* de certaines sectes protestantes, il n'y a que mensonge, hypocrisie de la part des meneurs, abus des sens. Mais les Dactyles Idéens, ces religieux du mont Ida qui furent les maîtres d'Orphée, et civilisèrent la Crète, qui remplacèrent le culte homicide de Saturne par la religion moins cruelle de Jupiter, avaient-ils de fausses fureurs divines? Le

croyez-vous, monsieur? Non; ils étaient extatiques, ni plus ni moins que les disciples du Christ, quoique bien inférieurs en idéal.

Ce qui prouve d'ailleurs incontestablement l'existence de l'Extase dans les mystères païens, c'est qu'on y pratiquait la magie. Un homme d'érudition et de travail, Eusèbe Salverte, a écrit deux gros volumes sur les sciences occultes et les miracles. Qu'y a-t-il vu? Suivant moi, il s'est arrêté à la porte des temples; tout au plus a-t-il pénétré jusque dans le vestibule. Il a pris l'accessoire pour le principal, le décor pour le spectacle, le lieu de la scène pour la scène elle-même. Tout, dans la thaumaturgie antique, lui paraît être de la physique amusante. On y faisait usage de certains phénomènes de la nature extérieure; on y connaissait une mécanique savante, une habile chimie. Eusèbe Salverte ne se trompe pas absolument : il y avait de tout cela pour frapper l'imagination des néophytes vulgaires confinés dans les grades inférieurs; mais sous ce jeu externe, ou mieux au-dessus, régnaient l'explication des symboles, des mythes profonds, et l'extase religieuse. Cet écrivain, après avoir énuméré toutes les épreuves corporelles, les jeûnes, les ablutions, les boissons narcotiques ou enivrantes, les apparitions terribles, les animaux effrayants, les trappes, les terrains mouvants, les lumières artificielles, les tonnerres et les éclairs, etc., imagine qu'on devait tenir le langage suivant, au catéchumène qui était parvenu dans les grades élevés :

« Ministre d'une divinité tour à tour bienfaisante et

« vengeresse, mais toujours toute-puissante, l'homme
 « et les éléments t'obéiront. Tu étonneras la multi-
 « tude en *t'abstenant de nourriture*, et tu la pénétre-
 « ras de reconnaissance en rendant saine la boisson
 « impure que l'excès de la soif la force d'accepter.
 « Tu troubleras l'esprit des hommes ; tu les plongeras
 « dans une stupidité animale ou dans une rage féroce,
 « ou tu leur feras oublier leurs maux ; *tu les affran-*
 « *chiras du pouvoir de la douleur* ; tu exalteras jus-
 « qu'au fanatisme leur audace et leur docilité ; tu
 « combleras, dans des *visions*, leurs désirs les plus
 « ardents. Maître de leur imagination, tu agiras sur
 « leurs sens, tu *domineras leur volonté*. Arbitre de leurs
 « différends, tu n'auras pas besoin, comme eux, d'in-
 « terroger des témoins, de balancer des déclarations :
 « une épreuve simple te suffira pour distinguer l'in-
 « nocent et l'homme véridique, du criminel et du par-
 « jure, atteints, devant toi, d'une mort douloureuse et
 « inévitable. Dans leurs maladies les hommes t'im-
 « ploreront, et à ta voix, le secours du ciel *dissipera*
 « *leurs maladies* ; *tu arracheras même à la mort sa*
 « *proie déjà saisie.* » Le discours continue, mais je
 m'arrête, il ne m'en faut pas davantage. Evi-
 demment Eusèbe Salverte touche ici à la vérité. Or
 est-il possible, monsieur, que la physique amusante
 ait pu suffire à donner un tel pouvoir ? Les conclusions
 dépassent donc énormément les prémisses du livre.
 Une vague clarté est apparue à l'auteur, mais il n'a
 pas eu le vrai secret de la magie.

N'attendez point de moi sur ce mot beaucoup de

discours pour le moment. Je ne prendrai pas immédiatement parti entre ceux qui confondent les mages et les magiciens et ceux qui les distinguent ; je vous émettrai seulement une proposition qu'il est facile de démontrer. La MAGIE, monsieur, c'est le magnétisme animal de l'Inde, de l'Égypte, de la Babylonie, de la Perse, de la Judée, des Grecs et des Latins. Les magiciens étaient des électro-biologistes. Ils employaient des signes cabalistiques de tout genre, des filtres, des onguents, des poudres ; ils avaient aussi des miroirs, des anneaux constellés, des surfaces brillantes comme les magnétiseurs modernes. La magie engendrait l'Extase, de la même manière que le magnétisme animal fait naître le Somnambulisme. Mais, tandis que la Science actuelle admet pour agents des phénomènes du mesmérisme un fluide animal, la magie était fondée sur l'intervention des génies. Il y avait de bons et de mauvais génies : de là une magie bienfaisante et une magie pernicieuse. Cette dernière, en Grèce, était représentée par les sorcières de Thessalie ; l'autre se trouvait dans les temples et les mystères, surtout ceux d'Isis, ou de Cérès Eleusinienne.

Savez-vous, monsieur, où je trouve la preuve de cette vue ? Dans l'*Ane d'or* d'Apulée. Quoi ! dans un roman ? Oh ! écoutez ! trois auteurs se sont exercés sur cet *Ane* : Lucien de Samosathe, pour qui ce n'a été qu'un exercice littéraire, Lucius Patras, dont le grand livre sur les métamorphoses a été malheureusement perdu, et Apulée. Or, quand trois auteurs prennent ainsi le même sujet, c'est qu'il y a ci-auprès une tra-

4

dition populaire. Et, en effet, ce conte est tiré des légendes milésiennes. Quant à moi, monsieur, malgré l'opinion de Paul-Louis Courier, je n'hésite pas sur les deux auteurs qui nous restent à donner la palme à Apulée. Non, certes, que je fasse grand fonds sur son caractère, trop peu sérieux à mon gré. Mais il fut regardé lui-même comme un thaumaturge et un magicien ; il avait été initié à tous les mystères des sectes païennes de son temps ; il était pontife souverain d'Esculape. Tout cela l'avait marqué d'un sceau qu'inutilement on chercherait chez Lucien. Savez-vous comment il définissait la magie, la bonne s'entend ! Il l'appelait : « Le culte des dieux. » En cela, il répétait Platon.

Qu'est-ce donc que l'histoire de cet âne ? Un conte, n'est-ce pas ? Tout au plus, comme dit Béroalde, le commentateur des métamorphoses : « Un emblème de ce qui se passe dans la vie humaine. Les hommes deviennent des brutes, des ânes, quand ils se livrent sans mesure aux voluptés, véritables drogues et poisons magiques ; et les roses, qui doivent leur faire perdre la forme hideuse des brutes, représentent l'étude et la science dont le parfum est si délicat, et qui les rend à la forme humaine dès que leurs lèvres en ont approché. » Oui, monsieur, c'est cela ; mais c'est autre chose aussi, c'est l'histoire d'une *possession*. Le Lucius d'Apulée est donc un homme qui, sous l'empire d'*adroites sorcières* (entendez magnétiseuses, charmeuses) a perdu conscience de sa forme, n'a plus son libre arbitre, et se *croit* métamorphosé en âne. Il n'y a de réel

que son imagination frappée, sa nature asservie, sa volonté devenue le jouet du caprice d'enchanteresses habiles. Pensez donc, monsieur, pensez aux lycanthropes que nous trouverons sur notre route, et à ces malheureux dont parle Bodin dans sa *Démonomanie*, « lesquels, se croyant ensorcelés et changés en dogues, aboyaient comme véritables chiens. » C'étaient des possédés d'un certain genre, n'est-ce pas? Et Nabuchodonosor, croyez-vous qu'il fût vraiment changé en bœuf, en lion et en aigle? Les rabbins ne s'y trompent pas. Bien qu'il eût, disent-ils, la *forme d'un homme*, il se croyait *bœuf*, ses cheveux ressemblaient à la crinière d'un lion, ses ongles démesurés aux serres d'un aigle. Ainsi s'explique la métamorphose; c'était une possession. L'âne d'Apulée n'est point autre chose. Cela saute aux yeux, malgré le talent de l'auteur, et quoiqu'il suive sa fable ingénieusement. Lucius n'est pas plus un quadrupède que vous et moi; mais comme la bestialité est ce qui dominait dans sa nature, il a été aisément magnétisé par l'adroite Fotis, et induit à se croire un âne.

Lucius, donc, ayant l'absolue conviction de son *ânerie*, se conduit en conséquence, et tout le roman suit de là. Mais cependant il pense à la manière d'un homme, et, dans mille cas, l'homme se montre en lui, l'homme grossier, animalisé, mais l'homme. Certaine dame s'éprend de ses charmes un peu rudes et de ses vertus asiniennes. En vain Lucius la traite de Pasiphaé, et s'étonne ensuite de son adresse à contenter ses désirs infâmes, on le voit bien, la dame n'a aimé qu'un

âne à figure humaine. Enfin l'homme se trahit encore en cela que Lucius ne peut se nourrir que de mets humains.

J'altère, me direz-vous, monsieur, la donnée du livre. Oh ! je le sais bien, Apulée, pour faire prendre le change, n'a pas voulu que Fotis fût la magicienne, et Lucius s'enchanté pour ainsi dire lui-même par une méprise assez peu vraisemblable. Lucien, plus fidèle en cela, je crois, à la tradition, fait métamorphoser son héros par la servante Palaistra elle-même, qui est censée se tromper de drogue et lui frotter le corps avec celle dont il est fait âne. Apulée eût été mieux avisé de suivre ici son modèle, comme il lui est arrivé tant d'autres fois. Mais j'accepte la donnée, et je dis que dominé par l'idée qu'une métamorphose va s'opérer en lui, et qu'il doit revêtir une forme d'animal, Lucius doit se persuader être la bête dont ses instincts le rapprochent le plus. Ce n'en est donc pas moins une *possession*, un effet de magnétisme. Du reste, voici le sommaire de tout le livre ; car je tiens, sur ce sujet, à être d'une fidélité scrupuleuse.

Un jeune homme nommé Lucius, étant allé pour affaires en Thessalie, y demeure dans la maison du vieillard Milon, dont la femme est passée maîtresse en fait de magie. Il y obtient les bonnes grâces de la jeune servante Fotis, et elle lui fait voir par les fentes d'une porte les opérations de sa dame, un jour que celle-ci, par le mérite de certaine pommade, se métamorphosait en hibou. Fotis, une fois la dame envolée, fait pénétrer Lucius dans la chambre, et, cé-

dant à ses *instances réitérées*, elle met entre ses mains les drogues de la magicienne. Mais Lucius se trompe de boîte, et à peine s'est-il frotté d'onguent, qu'il se trouve être un âne, et Fotis, un peu magicienne elle-même apparemment, lui apprend qu'il ne perdra cette forme qu'en mangeant des roses. Le malheureux Lucius se résigne, et se rend à l'écurie en compagnie de son cheval et d'un autre âne. Il est ensuite enlevé par des voleurs. Il entend, par la vieille servante de ces sacrifiants, raconter la délicieuse histoire de Psyché. Il s'évade, emportant sur son dos une jeune fille comme lui captive. Il est repris par les brigands et sur le point de périr. Sauvé par Tleptolème, le fiancé de la jeune fille, et placé à la campagne, il subit toutes sortes d'outrages. Il est vendu à de faux prêtres de Cybèle, et passe successivement au service d'un meunier, d'un soldat et de deux frères, cuisiniers chez un grand seigneur, et enfin il appartient à ce dernier. C'est alors qu'il inspire une passion peu avouable à une dame de bon ton, et que, menacé ensuite de se voir condamner à posséder une autre malheureuse femme qui ne lui inspire que du dégoût, il se sauve et gagne un endroit isolé sur le bord de la mer. Là il s'endort, et a un songe. Mais nous sommes arrivés au dernier chapitre. Il mérite que nous nous y attardions quelque temps.

Vous le comprenez, monsieur, l'art d'Apulée consiste à feindre de prendre Lucius pour un âne véritable, sans jamais oublier qu'il est un homme. Mais voici le chapitre où le secret est, pour ainsi dire, révélé; car, à partir de ce moment, l'homme seul apparaît. Cérès ou

Isis va s'opposer à Priape, la bonne magie à la mauvaise. Citons, car cela en vaut la peine :

« A la première veille de la nuit, arraché au sommeil
 • par une frayeur subite, je vois une lumière éblouissante : c'était la lune dans son orbe entier qui émergeait radieuse du sein des mers. Pénétré du silence
 • mystérieux de la nuit, certain aussi que la déesse supérieure, en vertu d'un pouvoir et d'une majesté qui lui est
 • propre, gouverne toutes les choses humaines par sa Providence ; que non-seulement les troupeaux et les bêtes
 • fauves, mais encore les choses inanimées, subsistent par
 • le pouvoir divin de sa lumière et de son influence ; que
 • sur la terre, dans les cieux et la mer, l'accroissement ou
 • le décroissement des corps lui est soumis ; voyant que
 • le destin, rassasié de mes longs et nombreux revers, me
 • concédait un espoir de salut, bien que tardif, je résolus
 • d'implorer sous son emblème auguste la déesse que
 • j'avais devant moi. Je dissipe l'engourdissement du
 • sommeil, je me lève plein d'ardeur. Pour me purifier,
 • je commence par me baigner dans la mer, et sept fois
 • je plonge ma tête sous les flots, ce nombre étant, selon
 • le divin Pythagore, le plus convenable pour les cérémonies religieuses. Puis, avec une joie fervente et les
 • yeux pleins de larmes, j'offre à la puissante déesse ma
 • prière en ces mots. »

Dans ce commencement, monsieur, il n'y a, vous devez vous en apercevoir, rien de l'animal ; tout est humain. Cependant, comme Lucius se croit encore métamorphosé, il prie la déesse, après toutes ses épreuves un peu méritées, de le dépouiller de cette hideuse enveloppe de quadrupède. La déesse lui apparaît dans une *vision*, et lui parle ainsi :

• Je viens à toi, Lucius, émue par tes prières. Je suis la

« *Nature*, mère des choses, maîtresse de tous les éléments,
 « origine et principe des siècles, souveraine des divinités,
 « reine des mânes, première entre les habitants du ciel,
 « *type* commun des dieux et des déesses. C'est moi qui
 « gouverne les voûtes lumineuses du ciel, les souffles sa-
 « lutaires de l'Océan, le silence lugubre des ombres.
 « Puissance unique, je suis par l'univers entier adorée
 « sous mille formes, avec des cérémonies diverses et sous
 « mille noms différents. Les Phrygiens, premiers habi-
 « tants de la terre, m'appellent déesse Pessinonte et reine
 « des cieus; les Athéniens autochthones, Minerve Séra-
 « pienne. Je suis Vénus à Paphos, Diane dictyme, Pro-
 « serpine stygienne, l'antique Cérès, Junon, Bellone,
 « Hécate, Rhamnusie. Mais ceux qui les premiers sont
 « éclairés des divins rayons du soleil naissant, les peuples
 « de l'Éthiopie, de l'Ariane, et les Egyptiens, si admirables
 « dans leur antique sagesse, m'honorent seuls du culte
 « qui me convient; seuls ils m'appellent de mon véritable
 « nom, à savoir, la reine Isis. Je viens, touchée de tes
 « infortunes, je viens favorable et propice. Cesse désor-
 « mais tes *pleurs*, fais trêve à tes *lamentations*, bannis ton
 « *désespoir*. Déjà ma Providence fait luire pour toi le jour
 « du salut. Prête donc une attention religieuse à mes
 « ordres. »

Un tel discours à un âne se conçoit peu, s'il ne s'agit d'une *possession*. Aussi n'est-ce que cela dans le fond du livre. Mais la bonne magie apparaît, le magnétisme religieux dont l'influx se fait sentir, et vous venez d'entendre s'exprimer cette âme du monde, ce verbe-nature que les derniers païens sérieux et philosophes, les Alexandrins, Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus et, avant eux, Apulée lui-même, opposèrent, mais en vain, à l'avènement du christianisme, au Verbe-Humanité. Poursuivons, c'est toujours la déesse qui parle :

• Le jour qui va naître de cette nuit fut consacré de
 • tout temps à mon culte... C'est cette fête que tu devras
 • attendre, plein de confiance et de recueillement, car par
 • mon ordre le grand-prêtre, durant la pompe solennelle,
 • portera une couronne de roses attachée au sistre qu'il
 • tiendra de sa main droite. Ainsi donc, sans hésiter et
 • en écartant la foule, va *te joindre à la procession avec un*
 • *zèle fervent*; puis, lorsque tu seras près du pontife,
 • comme si tu voulais *baiser sa main*, tu prendras douce-
 • ment les roses, et à l'instant même tu te verras dépouillé
 • du cuir de ce détestable animal qui depuis longtemps
 • m'est odieux. »

Comme ce zèle fervent et ce baisement de main s'accordent bien avec l'idée de l'âne ! Et ne voit-on pas ici qu'il s'agit d'un malheureux frappé d'*onomanie* ? Vous voyez aussi que ce ne sont point des roses quelconques qui sont le moyen extérieur de son désenchantement. Lucien, qui ne comprend rien, selon moi, à son sujet, fait trouver les roses sur le premier passant venu. Mais cela n'a pas de sens ; car pourquoi l'âne n'a-t-il pu en rencontrer plus tôt ? Dans Apulée, c'est autre chose. Les roses du grand-prêtre, les roses du temple, l'influence magique de la religion seule peut sauver ¹. Aussi jusque-là Lucius n'a-t-il même pas cherché de roses. La déesse lui dit ensuite qu'elle lui facilitera l'approche de la personne du grand-prêtre, qu'elle avertira ce dernier *dans un songe*, et qu'elle agira sur la foule de manière que personne n'aura

1. La rose est le symbole de la lumière cachée dans le temple. Les savants du moyen âge et de l'ère moderne, qui furent à la fois magiciens et chrétiens, étaient des *roses-croix*.

d'aversion pour l'âne. Je le crois aisément, personne ne le verra. Apulée, pour être fidèle à son plan, fait donc manger les roses à Lucius, lui rend peu à peu sa première forme, et fait même crier au miracle des personnes pieuses. Il le fallait bien pour être fidèle à l'art; mais les âmes pieuses, suivant mon interprétation, se réjouissent uniquement de voir un homme revenir à la raison et surtout à la religion. Assistons au gros de la cérémonie, car elle a son prix, je vous jure; mais écoutons auparavant certaines paroles significatives de la déesse.

- Que si, par un culte pieux, par une dévotion exem-
- plaire, par une *chasteté inviolable*, dit-elle encore à Lu-
- cius, tu te montres digne de ma grâce toute-puissante,
- sache que seule aussi j'ai le droit de *prolonger ta vie au*
- *dela du terme fixé par les destins.* »

Cela est clair. Les dieux réservent l'immortalité à ceux qui sont dévots à leur culte, et l'un des secrets de la magie des temples, c'était le prolongement indéfini de la vie au moyen du breuvage d'immortalité. C'était là, du moins, un des secrets cherchés, un des problèmes dont on ambitionnait la solution ¹. Avec un espoir mêlé

1. Il est curieux d'étudier la tradition, dans les légendes indiennes, eu égard à ce breuvage d'immortalité cherché dès l'antiquité la plus lointaine. Les fils de Diti et ceux d'Aditi, les dieux et les démons ne sont pas immortels par nature, ils le deviennent par l'invention du breuvage d'immortalité, le *sóma*, l'*amrita* ou l'*ambrosia*, l'eau céleste qui donne la vie aux végétaux. C'est en barattant la mer de lait pendant des siècles de siècles, qu'ils obtiennent le *sóma*, et le *sóma*, c'est un dieu en même temps qu'un breuvage. D'autres barattent les nuages avec la foudre pendant deux mille ans pour avoir l'*amrita*, sans laquelle ils seraient sujets

de crainte, Lucius attend le moment critique. Enfin le jour paraît, la procession s'avance. D'abord ce fut une mascarade qui représentait le monde profane sous ses divers aspects ; puis

« Des femmes vêtues de blanc, couronnées de guirlandes printanières et tenant toutes d'un air joyeux différents attributs, jonchaient de petites fleurs le chemin par où s'avavançait le cortège sacré. D'autres portaient de brillants miroirs qui étaient retournés sur leur dos, pour qu'en s'avavançant la déesse vit devant elle l'empresement du cortège qui la suivait. Quelques-unes portaient des peignes d'ivoire, et par le mouvement des bras, par les inflexions de leurs doigts, elles faisaient le geste de peigner, d'ajuster les cheveux de leur reine. D'autres versaient goutte à goutte un baume précieux et divers parfums en arrosant les places.

« Outre cet appareil, une foule nombreuse de l'un et de l'autre sexe portait des lanternes, des torches, des bou-

à la mort comme les humains. Mais il est des légendes où les procédés pour arriver à l'immortalité semblent tout autres. Voici, sous ce rapport, quelques extraits précieux empruntés au livre liturgique *Satapatha Brahmana* (x, 4, 3, 1 ff., p. 787, traduction de J. Mair, esq. D. C. L., LL. D.) : « C'est l'année qui est la mort, car elle emporte la vie des mortels par jours et par nuits, et ils meurent ; donc, c'est cela qui est la mort. Quiconque connaît cette mort, l'année, ne verra pas emporter sa vie par nuits et par jours, avant le temps de son déclin ; il vit toute sa vie. Les dieux eurent peur de ce qui finit, de l'année, de la mort, de Prajâpati. Ils accomplirent ces rites de sacrifice, savoir : l'*agnihotra*, le *dar'sa*, le *pûrnamâsa*, les *châturmâsyas* (oblations offertes à intervalles de quatre mois), le *pa'subandha* et le *saumya adhvara*. Mais, en sacrifiant avec ces rites, ils n'atteignirent pas l'immortalité. Ils allumèrent, en outre, les feux des sacrifices ; ils célébrèrent *pari'sritis*, *yajushmatis*, *lokamprinas*, sans mesure, comme on les célèbre à cette heure. Ainsi firent les dieux, mais ils n'atteignirent pas l'immortalité. Ils poursuivirent leurs adorations, leurs labeurs, leurs recherches pour acquérir l'immortalité. Prajâpati leur dit : « Vous n'avez point célébré toutes mes formes, vous les

gies, et autres espèces de clartés, dans le but de se rendre favorable par ces emblèmes lumineux la déesse des astres qui brillent au firmament. Derrière cette foule, de délicieuses symphonies, des chalumeaux et des flûtes laissaient entendre les plus doux accords. On voyait à la suite un chœur de jeunes gens d'élite, vêtus d'un costume blanc du plus grand prix, et qui chantaient alternativement une cantate composée sous l'inspiration des Muses par un poète habile. Ce n'était, du reste, que le prélude et parfois le programme d'hymnes et de vœux plus solennels. Venaient aussi des musiciens dédiés au grand Sérapis, qui, sur leur flûte traversière avançant jusqu'à l'oreille droite, faisaient entendre les airs appropriés au culte de ce dieu dans son temple, enfin nombre d'officiers qui avertissaient de laisser le chemin libre au cortège sacré. Après eux, en effet, survenaient en troupes nombreuses et à flots pressés les gens initiés aux divins mystères : des hommes, des femmes de tout rang, de tout âge, couverts de robes de lin d'une blancheur éblouissante. Les femmes por-

« poussez à l'excès, mais sans les accomplir comme il faut. C'est pour quoi vous ne devenez pas immortels. » Ils dirent : « Ap prends-nous comment célébrer toutes tes formes ! » Il dit : « Accomplissez 6,300 *parisrits*, 6,336 *yajushmatis* et 10,800 *lokamprinas* ; ainsi vous célébrerez toutes mes formes et deviendrez immortels. » Les dieux célébrèrent suivant cette prescription, et ils devinrent immortels. La mort dit aux dieux : « De la même manière, tous les hommes deviendront immortels ; que me restera-t-il, à moi ? » Ils lui dirent : « Nul désormais ne deviendra immortel avec son corps, si tu peux t'emparer de cette portion. Tout homme alors qui deviendra immortel par la science ou le travail, cette science qui est *Agni*, ce travail qui est *Agni*, ne le deviendra qu'après s'être séparé de son corps. Ceux qui savent *Agni* ou qui accomplissent *Agni* naissent de nouveau après la mort et naissent pour l'immortalité. Mais ceux qui ne savent pas cette science ou ceux qui n'accomplissent point ce travail naissent de nouveau après la mort, pour être encore et encore la nourriture de la mort. » (*Satapatha Brahmana*, XI, 2, 3, 6, p. 839.) Les dieux étaient originai rement mortels. Quand ils furent pénétrés par Brahma, ils devinrent immortels. »

• taient un voile transparent sur leurs cheveux parfumés
 • d'essence, les hommes avaient la tête entièrement rasée
 • et le haut de la tête tout luisant. C'étaient les astres ter-
 • restres de la grande religion ; et de leurs sœurs d'airain,
 • d'argent, ou même d'or, ils tiraient un tintement aigu.
 • Quant aux pontifes sacrés, ces grands personnages
 • étaient vêtus d'une longue robe blanche, qui leur
 • couvrait la poitrine, leur serrait la taille et leur tom-
 • bait jusque sur les talons : c'étaient eux qui portaient
 • les symboles augustes des puissantes divinités. Le pre-
 • mier d'entre eux tenait une lampe de la clarté la plus
 • vive, qui ne ressemblait en rien à celles qui éclairent
 • nos repas du soir. C'était une gondole en or, jetant de
 • sa partie la plus large une grande flamme. Le second
 • était vêtu du même costume ; mais il tenait dans ses
 • mains deux autels, autrement dits les *secours*, en raison
 • de la providence secourable de la déesse. Un troisième
 • s'avancait en élevant un rameau d'or avec ses feuilles
 • du travail le plus délicat, et le caducée de Mercure. Le
 • quatrième tenait en l'air le symbole de la justice ; un
 • bras gauche avec sa main ouverte. Le même avait
 • aussi un petit vase d'or arrondi en forme de mamelle
 • avec lequel il faisait des libations de lait. Un cinquième
 • portait un vase d'or, chargé de petits rameaux du même
 • métal ; et un dernier une amphore. Immédiatement à la
 • suite s'avançaient les dieux daignant se laisser porter
 • par des créatures humaines. . . . Un des prêtres tenait
 • la corbeille où étaient renfermés les mystères, et qui
 • déroba à tous les regards les secrets de la sublime reli-
 • gion. Un autre portait dans son sein bienheureux
 • l'effigie vénérable de la toute-puissante déesse ; le sym-
 • bole qui la représentait était un indice ineffable du
 • mystère qui doit présider à cette auguste religion. Une
 • petite urne en or, parfaitement bien travaillée, exacte-
 • ment ronde par le fond, et enrichie au dehors des meil-
 • leurs hiéroglyphes des Égyptiens ¹.

1. C'est évidemment l'*hydria*, vase renfermant l'eau sacrée.

Après nous avoir fait assister à cette procession, qui était tout ce que le vulgaire pouvait voir des mystères sacrés, Lucius arrive à ce qui le concerne :

« Je m'avançai, dit-il, avec une démarche grave, posée, comme aurait pu faire un homme, et me glissant peu à peu de côté dans la foule qui se rangeait par une inspiration de la déesse, je m'approchai insensiblement du grand-prêtre. »

Celui-ci, qui attend le possédé, lui présente les roses; Lucius les dévore avec avidité. Une fois revenu à son état ordinaire et recouvert d'une robe de lin que lui prête un ministre officiant, il écoute une admonestation du grand prêtre.

« Vous aviez suivi le penchant d'une jeunesse ardente, vous vous étiez laissé aller à des voluptés indignes d'un homme libre, et vous avez payé bien cher une curiosité fatale. Mais enfin l'aveugle fortune, en vous persécutant par les plus affreuses disgrâces, vous a conduit, sans le vouloir, et par l'excès même de ses rigueurs, à cette béatitude que donne la religion. »

Le *sans le vouloir* a plus de portée que l'auteur ne l'imagine. La liberté ne saurait être la compagne de l'aveugle fortune; mais est-elle davantage en Lucius? Après avoir été le jouet d'influences pernicieuses, ne va-t-il pas devenir l'homme-lige des mystères pour y puiser d'ailleurs une extase bien différente? Tous ses sommeils deviennent des visions, une série de songes prophétiques. Il n'aspire qu'à l'initiation. Mais le grand-prêtre lui impose les délais de rigueur :

« Sachez-le, lui dit-il, les *abîmes de l'enfer*, aussi bien

« que la garantie du *salut*, sont dans les mains de la
 « déesse. L'admission à ses mystères consiste à devenir en
 « quelque sorte *mort volontairement*, et à tenir la vie de sa
 « discrétion seule. Or, ce sont des mortels arrivés au
 « terme de leur existence, et placés sur les limites des deux
 « mondes, qu'elle a coutume de choisir pour ses *élus*, parce
 « qu'ils sont plus capables de garder un fidèle silence sur
 « ces mystères sublimes. »

N'était le mot *mystères*, ne dirait-on pas un prêtre catholique parlant de la sainte Vierge ? Cependant les visions continuent, la déesse apparaît et exprime sa volonté, l'initiation est résolue. Le jour venu, le pontife prend Lucius par la main, et le conduit avec toutes sortes d'égards à l'entrée même du vaste temple.

« Il procède dans le rite accoutumé à l'ouverture des
 « portes, et il achève le sacrifice du matin. Il tire ensuite
 « du fond du sanctuaire certains livres écrits en caractères
 « inconnus qui représentaient par abréviation les formules
 « consacrées. Ici, c'étaient toutes sortes de figures d'animaux,
 « là des signes énigmatiques, et contournés en forme de roues
 « ou présentant des houppes épaisses, à la manière des tendrons
 « de la vigne, et à couvert de la lecture curieuse des profanes
 « . . . Le moment étant venu que le prêtre dit être favorable,
 « il me conduisit, accompagné de tous les religieux, aux bains
 « qui étaient dans le voisinage du temple, et lorsque je m'y fus
 « plongé selon la coutume, il me purifia en jetant sur moi une
 « onde pure et en implorant la protection divine. . . Il me donna
 « certaines instructions que la voix humaine est impuissante à
 « révéler; mais il me recommanda ensuite tout haut devant
 « l'assistance de m'interdire pendant dix jours consécutifs,
 « et à partir de ce moment, toute sensualité de nourriture,
 « de ne rien manger qui eût eu vie, et de ne pas boire de vin. J'accomplis ces

« prescriptions avec une scrupuleuse exactitude jusqu'à
 « l'arrivée du jour fixé pour la cérémonie. Déjà le soleil
 • penchait à l'horizon et ramenait le soir, lorsque de tous
 • côtés arrive une foule nombreuse, et selon l'usage an-
 • tique de la religion, chacun me fait hommage de divers
 • présents. Le prêtre écarte ensuite tous les profanes ; et,
 « couvert comme j'étais d'une robe de lin grossier, il me
 • prend par la main pour me conduire dans le sanctuaire
 • même du temple.

« Peut-être, lecteur curieux, me demanderez-vous avec
 • un vif intérêt ce qui fut dit, ce qui fut fait ensuite. Je le
 • dirais, si cela se pouvait dire ; vous l'apprendriez, s'il
 • vous était permis de l'apprendre. Mais le crime serait
 « égal et pour les oreilles et pour la langue qui se ren-
 • draient coupables d'une aussi téméraire indiscretion.
 • Cependant, eu égard au motif pieux qui peut-être vous
 • tient en suspens, je ne vous ferai pas subir une longue
 • attente. Écoutez donc ; mais croyez, car je dis vrai.
 • *J'approchai des limites du trépas ; je foulai du pied le seuil*
 • *de Proserpine, et j'en revins en passant par tous les élé-*
 • *ments.* »

Apulée parle-t-il au figuré ou au sens propre dans ces dernières lignes ? Je ne sais. On n'ignore pas que les épreuves pour tous genres de mystères ont été s'affaiblissant jusqu'à nos jours. Mais qui sait si, dans la plus haute antiquité, il n'y avait point pour le néophyte quelque chose comme une *mort* et une *résurrection* ? Je m'explique. Si, de nos jours, une personne ignorante des effets du chloroforme était à son insu soumise à cet agent, et qu'on pût la laisser dans cet état très-voisin de la mort trois fois vingt-quatre heures, ne pourrait-elle pas se croire revenue de la tombe ? Ce n'était pas le corps du néophyte seulement qu'on atteignait ; on

frappait intimement l'esprit. Après des privations considérables, une nourriture choisie, des jeûnes, des ablutions, il était facile de produire en lui certains phénomènes de l'extase, et même le *death-trance*. Lucius, enfin, par la plume d'Apulée, termine ainsi :

- Au milieu de la nuit, je vis le soleil briller de son
- « éblouissant éclat; je m'approchai des dieux de l'enfer,
- des dieux du ciel; je les vis face à face, je les adorai de
- près.
- Voilà tout ce que je puis vous dire; et quoique
- vos oreilles aient entendu ces paroks, vous êtes con-
- « damnés à ne pas les comprendre.
- Je vais maintenant raconter les seuls détails qui
- puissent être mis sans crime à la portée des intelli-
- gences profanes. Le point du jour arriva; et, les cé-
- rémonies étant achevées, je m'avançai vêtu de douze
- robes sacerdotales. Tout mystique qu'était ce vêtement,
- aucune défense ne m'interdit d'en parler, attendu qu'à
- ce moment une foule considérable put me voir dans cet
- état. J'avais, en effet, reçu l'ordre de me placer dans la
- nef du saint temple, et sur une estrade en bois qui fai-
- sait face à la statue de la déesse. J'avais une magni-
- fique robe de lin enrichie de belles fleurs peintes; sur
- mes épaules pendait derrière moi et jusqu'à mes talons
- une précieuse chlamyde. De quelque côté qu'on me re-
- gardât, j'étais chamarré d'animaux de toutes sortes de
- couleurs : ici c'étaient des dragons de l'Inde; là des
- griffons hyperboréens, ces quadrupèdes d'un autre
- monde qui ont des ailes comme des oiseaux. Les prêtres
- donnaient à ce vêtement le nom d'Olympiaque. De la
- main droite, je tenais une torche enflammée; j'avais
- sur la tête une belle couronne de palmier, dont les
- feuilles se dressaient autour de ma tête, en forme de
- rayons. Tout à coup le rideau derrière lequel on m'a-
- vait placé s'écarta, et, orné ainsi à l'instar du soleil, je

« me trouvai là comme une véritable statue, fixant les regards de la multitude étonnée. »

Apulée fait succéder à cette réception de Lucius dans les mystères d'Isis d'autres initiations plus rigoureuses encore ; mais je m'imagine que lui-même, malgré son pontificat, n'alla pas jusqu'au dernier des secrets, car quand on le lit avec attention, on voit qu'il parle de tout cela avec une certaine légèreté ; témoin une dernière phrase où il dit que l'ineffable Osiris « l'encouragea à se livrer hardiment au barreau et à la glorieuse profession d'avocat. » Que voulez-vous ? il écrivait au temps de la décadence, et sans doute on n'avait plus alors qu'une froide imitation du passé, des formes ; le fond s'était effacé peu à peu. Cependant le lecteur peut comprendre, même en lisant Apulée, ce qu'était ce fond au beau temps des mystères, alors que le nombre des initiés se bornait à quelques sages, prêtres ou philosophes. C'était l'extase religieuse et tous ses modes, le magnétisme animal sous le nom de magie, la prévision, la seconde vue, sous le nom d'oracles, tout cela enté sur la profonde doctrine qui enseignait l'*émanation* et la *déification*, ou le retour aux dieux immortels, à DIEU, car le monothéisme était révélé au dernier grade.

Après les mystères païens vinrent ceux des sectes gnostiques qui, dans un syncrétisme non sans grandeur, cherchèrent à fondre tous les systèmes religieux. Leur théosophie ne différa pas essentiellement de celle de leurs devanciers ; sous des emblèmes em-

pruntés à la kabbale ou à l'égyptianisme, elles cachèrent la même tendance à l'apothéose, le même éloignement pour la vie terrestre, et j'ai montré suffisamment l'Extase dans leurs moyens, pour n'avoir pas besoin d'insister davantage.

Jersey, 13 janvier 1864.

III

Un concile de magiciens.

Je vous ai promis des magiciens, et vous les voulez tout de suite ; mais que deviendra la méthode dans l'art ? Ma foi ! tant pis pour la méthode ; puisque vous le voulez, je me rends. Instruisons-nous donc sur la magie, en faisant pérorer des adeptes à son endroit. Je convoque, monsieur, mes personnages ; mais ils sont loin, et il faut leur laisser le temps de traverser les siècles. Pour vous faire patienter, j'occuperai votre esprit de quelques réflexions qui serviront d'ouverture à leur concile.

Vraiment, monsieur, plus je pense à l'Extase, plus j'y sens quelque chose d'intimement uni à la nature humaine. Elle fait explosion avec tout son cortège de propriétés, et règne épidémiquement en temps de révolution ou de persécution religieuse, toutes les fois que

l'arbre de nos facultés est violemment secoué par les grands vents de l'injustice depuis le tronc jusqu'à la cime ; mais elle ne dort pas complètement en nous dans l'état ordinaire. Si l'on avait mieux étudié ces deux phases de la vie de l'homme, la Veille et le Sommeil, on y aurait vu plus souvent, je crois, leur congénère l'Extase ; car je m'imagine qu'elle surgit fréquemment dans le cours tranquille de la vie. Qu'est-ce que l'inspiration des poètes et tout genre d'inspiration ? Est-on maître d'être ou de n'être pas inspiré, même dans le domaine des choses les plus simples, et l'inspiration n'est-elle pas une étincelle de l'Extase ? A quoi tiennent nos sympathies et nos antipathies irrésistibles, nos goûts et nos dégoûts injustifiables, nos pressentiments ? Il y a donc deux sortes de possession, l'une normale, liée à tous les jours de notre existence, l'autre anormale, malade, à cause de son excès même et de sa prédominance dans notre être. Celle-ci est supérieure ou inférieure, bénie ou maudite, suivant la somme d'idéal acquise par le sujet. Elle a fait dans le passé tantôt le mal, tantôt le bien. Tout cerveau qui se laisse maîtriser par une idée, sans pouvoir la soumettre à la pierre de touche du jugement, est possédé et sur le chemin de la folie. Qu'était Marat ? qu'ont été beaucoup d'autres hommes de la révolution de 1789 dans tous les partis ? Des possédés politiques, absolument semblables aux possédés religieux, quant à la manière d'être prédéterminés. Ils étaient doués, comme on l'est dans l'Extase, d'une clairvoyance terrible, d'une pénétration des pensées implacable. Que Marat fût une variété d'exta-

tique, il n'y a pas à en douter. Les jeûnes prolongés lui étaient faciles. Il raconte de lui-même qu'après un travail excessif du cerveau où, pendant trois mois, il n'avait dormi que deux heures par jour et ne s'était nourri que de café à l'eau, il tomba dans une sorte d'anéantissement. « Toutes les facultés de mon âme étaient *étonnées*, dit-il ; je restai treize jours dans un triste état dont je ne sortis que par le secours de la musique. » N'est-ce pas là, monsieur, une catalepsie morale, une façon de somnambulisme ?

Me direz-vous qu'en faisant intervenir l'Extase ou la possession dans les actes extraordinaires de la vie, j'enlève à l'homme toute responsabilité ? C'est le reproche que l'on faisait aux gnostiques et avec fondement, puisqu'ils donnaient à des génies poussés de mauvaises intentions une influence irrésistible sur la plupart des âmes. Mais des *idées* ne sont pas des *génies*. L'idée à l'état latent, virtuel, n'a pas d'intention ; elle est sans volonté, elle n'a qu'une puissance d'être, qu'une tendance à l'incarnation ; elle obéit à de mystérieux attraits. Or il est quelque chose qui peut toujours triompher de l'*idée* perverse ou fausse, c'est l'Idéal progressivement révélé. Sans l'Idéal, monsieur, je vous le déclare, l'homme est complètement déterminé, esclave de ses penchants et des idées quelconques qui s'emparent de lui ; il ne possède pas l'idée, l'idée le possède. L'Idéal, c'est le soleil des âmes, et l'Idéal, pour moi, se résume en ces mots :

Dieu triple et un, l'homme triple et un, la société triple et une, et reflétant dans toutes ses lois

cette divine triade : Liberté, Fraternité, Égalité.

La possession artificiellement suscitée au moyen de manœuvres extérieures, et par un trouble produit dans les sens, explique donc le pouvoir des magiciens, non moins que celui des magnétiseurs modernes. Mais de même qu'il y eut des magnétiseurs infâmes et des magiciens criminels, abusant du pouvoir qu'ils acquéraient sur les âmes simples, et faisant, eux, vraiment l'office de mauvais génies, de même il y a toujours eu une magie qui a visé à la science de toutes les vertus et s'est préoccupée exclusivement de l'élévation de l'homme. Cette magie a pu se tromper en visant trop haut, trop loin ou même à côté, mais son but, c'était le bien. Nous en avons eu une preuve avec les mystères antiques ; je dois vous en donner une autre des plus intéressantes tirée de l'histoire de la magie dans les temps modernes.

.

— Ah! vous voilà, monsieur ; je vous avais invité, mais j'avais peur que vous ne répondissiez pas à mon invitation, et que vous tinssiez ferme dans l'idée de vous contenter d'une lettre. Moi, j'aime mieux que vous soyez présent. Je veux vous faire assister à un concile de personnages ayant fait, la plupart, partie de cette confraternité d'alchimistes qui s'était répandue dans les diverses cours de l'Europe, et dont les membres formèrent, sous le nom de *Roses-Croix*, une véritable association de magiciens. Ils ont triomphé du temps et de l'espace, et les voilà réunis dans une même salle, comme s'ils étaient vivants encore

et comme s'ils avaient pu se fréquenter tous. Puisque nous voici nous-mêmes dans la salle, je vous demanderai si vous les reconnaissez ? — Attendez que je les dévisage un peu. Ce moine qui marche en tête et va s'asseoir au fauteuil de la présidence est bien vieux, ce me semble. Quelle tête blanche, nue, luisante et branlante ! quelle figure maigre ! quel ascétisme sur la face ! Son dos n'est plus qu'une voûte pesante. Il a un vieux tronçon de plume derrière l'oreille ; il s'assied sur une énorme pile d'in-folio pour être à même de voir toute l'assemblée. — Ce sont ses œuvres, monsieur ; il n'a écrit que cela, voyez. Il naquit en Souabe, et fit ses études à Paris, professa ensuite à Cologne, fut provincial de l'ordre fondé par Dominique et fut le maître de saint Thomas d'Aquin, ce frénétique admirateur de l'enfer. Franchement, j'aime encore mieux le maître que l'élève. — Je le reconnais aisément à tout ce que vous me dites ; c'est le frère Albertus Lithuanus, célèbre comme sorcier, sous le nom de Grand-Albert. Mais celui qui vient en second est aussi un tonsuré. Quelle différence ! l'air fier, un regard qui semble mesurer le monde et percer le temps, une chevelure épaisse, rien de la basse soumission du moine, une figure sereine portant néanmoins les traces de la souffrance et de la persécution. D'une main il tient un livre où je lis *Opus majus*, et de l'autre un petit bâton noir.... — Regardez mieux, je vous prie. — Tiens ! cela me fait l'effet d'une lunette d'approche. — Et vous ne reconnaissez pas à ces traits l'ingénieux, l'inventif Roger Bacon, l'homme qui, en plein douzième siècle,

porta le premier d'une main ferme, jusqu'au fond de la prison où ses jours se consumèrent, la bannière du progrès?—Quel est cet autre à figure longue et voilée comme d'un nuage? Il souffle comme s'il animait le feu d'un fourneau; il trace un cercle sur le mur, une figure de roue entre les rayons de laquelle je lis des mots barbares : *Possessionalitas*, *Materialitas*, *Quidditas*, *Coscietia*, *Synderesis*, etc. Il a l'œil clair et beau; sa prunelle nage dans un émail bleuâtre, comme il arrive chez les enfants. — C'est Raimond Lulle. Quant à ce quatrième, à la mine éveillée, aux yeux fins, aux cheveux ébouriffés et dressés en couronne autour du front, au nez spirituel et moqueur, au sourire narquois, il se riait, je vous jure, des persécuteurs avec lesquels il eut maille à partir. Voyez-vous ce petit barbet noir qui se frotte contre lui? Plus d'un contemporain y a vu le diable, et même on a dit que le barbet avait fini par avaler l'âme de son maître. — Oh! je sais qui vous voulez dire; c'est Cornélius Agrippa, et je me trompe fort, ou cette mine mystérieuse, cette longue barbe blanche, cet air hagard, cet œil fixé aux astres, cette plume qui écrit des chiffres et fait des calculs, appartiennent à ce vieux fou de Nostradamus. Mais que fait-il de ce disque d'étain luisant qu'il tient de la main gauche? — Nous l'apprendrons sans doute. Je me hâte de vous dire les noms de quelques autres des plus importants, Van Helmont, Cardan qui a l'air un peu renversé, Paracelse, Maxwell, Santanelli, Pierre Borel, etc. Il est superflu de vous nommer le fretin. Je m'aperçois qu'on va ouvrir la séance. Nous allons les

entendre disserter, et je ne doute pas que nous ne trouvions en eux beaucoup de vérités mêlées à certaines erreurs colossales. Nous y verrons que la haute magie poursuivait à sa façon le bonheur de l'homme, et se servait pour ses recherches du somnambulisme artificiellement suscité. Le moine Albertus prend la parole; recueillons-nous, et prêtons l'oreille à son discours d'ouverture.

LE MOINE ALBERTUS.

Messieurs et chers confrères,

Ici rassemblés dans l'une de nos secrètes réunions pour nous communiquer nos conquêtes sur l'Invisible, nous devons d'abord bien marquer, aux yeux des nouveaux venus parmi nous, notre caractère, et bien éclairer le but que nous poursuivons, afin de montrer l'injustice du monde profane qui nous charge d'invectives et ne pense à nous qu'avec terreur.

Si nous regardons comme une sorte d'injure l'appellation de sorciers, nous nous honorons au contraire du titre de magiciens. Chez les Perses, mes amis, un mage ou magicien était un homme adonné à la culture des choses divines. Les Perses appelaient donc *mages* ceux que les Latins désignaient sous le nom de *sapientes*, ceux que les Grecs nommaient *φιλόσοφοι*. Le docte Philon parle des mages en ce sens, et c'est ainsi que les honorent Hermias, Picus, Porphyre, Proclus, Olympiodore. La haute magie, c'est la science de la contemplation qui introduit l'esprit de l'homme dans les œuvres vives de la nature. Cette science défendue

au vulgaire, *odi profanum vulgus et arceo*, était le partage des plus anciens rois de Perse. Instruits par les mages, et sortis de leurs rangs, ces chefs augustes vivaient dans la fréquentation de Dieu. Arnobe, bien autrement juste que Pline, nous peint le mage Hosthanes cherchant par sa majesté à se rendre semblable aux anges, ministres du Très-Haut. C'est le même Hosthanes qui décela les démons comme des génies terrestres, errants, souvent ennemis de l'homme. La magie admet que de la Substance une et primaire, Temps sans bornes ¹, Nombre inaccessible, enveloppé dans sa gloire, objet d'une silencieuse vénération, est émanée la Lumière d'où naquit Ormuzd, créateur du monde par sa parole. D'Ormudz sont issus six génies à son image, six amshaspands, ministres de son trône, et ses envoyés auprès des esprits inférieurs. La seconde série des émanations fut celle des Izeds, qui eurent le gouvernement du monde; puis vinrent les ferouers, pensées d'Ormudz, *idées* de toutes les choses créées. Mais la Lumière primitive n'a pu être sans l'Ombre, sa limitation, principe adéquat à elle-même ², et de l'Ombre est émané Ahriman, le roi des ténèbres, le père des mauvais génies, le maître de la matière, le chef des sept Archi-Dews ses fils, qui sont les âmes damnées des planètes, et y paralysent le bien. Ahrinan a concouru pour une moitié, la mauvaise, à la forma-

1. Zeruâné-akeréné.

2. L'Ombre conçue comme principe, ayant une existence absolue, voilà l'erreur de l'antique magisme, renouvelée par Manès, sinon celle de Zoroastre, qui admettait le triomphe définitif d'Ormudz, et la purification d'Ahriman dans le lac de Métal.

tion de la terre, de l'eau, de l'homme, de tout être, car tout être est mi-partie ombre et mi-partie lumière.

Les mages, messieurs, ont donc admis des génies ou dieux intermédiaires ayant la providence des choses. Mais ils pensaient qu'il y avait pour les hommes, esprits encroûtés de chair, lumières encerclées de ténèbres, moyen d'entrer dans le conseil des dieux pour obtenir d'eux des événements autres que ceux que nous voyons. Ils pensaient que les prières des hommes probes sont très-efficaces, qu'elles nous lient à la divinité et nous font semblables à elle ; *similia similibus alliciuntur*. L'homme religieux peut donc s'égalier aux dieux, et ceux-ci ont la garde des hommes qui s'appuient sur la vertu. Emprisonnés que nous sommes dans les corps, nous devons incessamment prier pour forcer les dieux ou les anges, ce qui est tout un, à nous arracher aux lieux inférieurs. C'est pourquoi ceux qui, dans toutes les nations, ont excellé en sagesse furent si zélés pour la prière, les brahmes dans l'Inde, les mages chez les Perses, parmi les Grecs, les philosophes, les initiés aux mystères. Tous ils ont pris leur essor vers la *déification* par la chasteté, la pénitence, le renoncement, les invocations, les sacrifices, les prières magiques ; tous ont voulu, comme le figuraient les mystères de Mythra, incarnation d'Ormudz, accomplir le pèlerinage céleste, s'élever à travers les planètes et les étoiles fixes, se faire ouvrir les sept portes, de plomb, d'étain, de cuivre, de fer, de bronze, d'argent et d'or.

Je dirai maintenant quelles étaient, quelles sont encore les diverses branches de la magie.

La partie principale et supérieure, c'est la théologie, la religion. Pour venir en aide aux âmes faibles, mais pures, et les conduire à Dieu sans le secours de la science, j'ai écrit le *de Adherendo Deo* ¹. Je n'en parle ici que pour le recommander à votre appréciation. Quant à la théologie pure, elle est, pour le magicien, la connaissance de la substance première et du mystère de ses émanations. La seconde partie des sciences magiques, c'est l'astronomie ou astrologie ; elle comprend l'étude du mouvement des corps célestes et la connaissance de leurs forces, de leurs influences réciproques sur les êtres qui vivent à leurs surfaces. De cette étude, on recueille des indications précises pour prédire les destinées humaines, et pour diriger les semailles, les plantations et tout genre de culture. Ce fut pourquoi, non-seulement Zoroastre, mais aussi Abraham le Chaldéen, furent si versés dans l'astronomie.

La troisième branche de la magie, c'est la médecine, comme le reconnaît Pline lui-même, cet adversaire des magés aussi injuste qu'exécrationnable. Les magiciens modernes doivent donc, comme ceux d'autrefois, embrasser l'univers dans une connaissance de toute la nature, et ne pas se borner à l'unique interprétation des livres d'Aristote, ne point s'enchaîner aux paroles du maître. La magie vise à se rendre familières toutes les vertus dispersées et comme semées dans le monde ; elle les évoque des ténèbres où elles s'ensevelissent, non tant pour *faire des miracles* que pour s'initier aux lois de la

1. Voir *in fine* l'examen de ce traité du moine Albertus.

nature naturante. La magie fait usage, par son art, de cette *sympathie* qui est recélée dans toutes les parties de l'univers, elle la fait surgir du sein des profondeurs. Sur ce point je n'en dirai pas plus, laissant à nos confrères médecins le soin de nous instruire.

La quatrième branche de la magie comprend enfin l'art des enchantements et des divinations. Mais nous nommons *goétie* cette partie des sciences occultes. Elle peut devenir une source de mal dans les mains des méchants qui conjurent les démons et ont commerce avec eux. La *goétie* ressemble d'ailleurs à la *thaumaturgie* divine par les prestiges dont elle entoure ses œuvres. Elle peut rendre invisibles les choses apparentes, et éblouir les yeux de celles qui n'ont pas encore l'existence. Quand elle fait parler les corps de personnes mortes apparemment, elle se nomme *nécromancie*; *pyromancie*, dès qu'elle tire ses pronostics du feu; *hydromancie*, lorsqu'elle agit avec l'eau. Ses noms sont aussi variés que les objets extérieurs dont elle frappe les sens. Elle est enfin liée à la *pharmacie*, dès qu'elle fait usage de philtres, d'onguents, de poudres enivrantes ou de principes stupéfiants pour procurer des enchantements semblables à ceux des sorcières de Thessalie. Mais malheur aux *théurges*, qui sont de simples *goètes*, et cessent de viser à Dieu pour s'attacher aux démons! ils ne sont plus dignes de notre confrérie, ils ont démerité du beau titre de mages. Je me borne, mes frères, et laisse à d'autres d'entre nous la tâche d'entrer dans quelques détails sur les points généraux que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai dit mot de l'alchi-

mie ; je laisse le fardeau à notre ami Raimond Lulle.

MOI (*m'adressant dans un aparté à mon voltairien*).

Eh bien ! monsieur, qu'en dites-vous ?

MON VOLTAIRIEN.

Une montagne d'absurdités, mon cher monsieur ! Des anges, des démons, des déifications, la pyromancie, la nécromancie, quel ramassis digne d'un moine du douzième siècle ! Il y a beau temps que nous avons dépassé tout cela. M. le baron d'Holbach et M. Helvétius, M. Dumas...

MOI (*interrompant*).

Je vous abandonne les anges, et les démons, et l'erreur des deux principes ; mais je maintiens le reste. Écoutons Maxwell ; je le vois qui se lève. Ne troublons pas la séance.

MAXWELL.

Je réponds, amis, au nom des médecins, à l'appel du frère Albertus, cet homme aussi pieux que savant. Ce n'est pas en vain qu'il a fait allusion aux vertus attractives ; car qui pourrait nier le *sel de sang*, la *lampe de vie*, l'*alphabet sympathique* ? Qu'un ami s'éloigne de vous en vous laissant de cette composition où il aura mis de la vie de son cœur, et le fluide veineux demeurera d'un rouge vermeil, tant que l'absent qui vous est cher jouira de la santé ; mais le sang pâlera, si le démon des fièvres vient à fondre sur l'infortuné, et ainsi vous serez informé de son malheur, et vous verrez votre ami plongé tout à coup dans la souffrance. La lampe de vie, écho de la santé, de la maladie ou de la mort, brûle claire et brillante, ou s'assombrit, et s'éteint même, si celui qui vous l'a confiée, après avoir composé suivant la formule secrète l'huile

qu'elle consume, vient à s'étioler loin de vous, et se penche pour mourir. Enfin, peignez-vous deux personnes, aussi étroitement unies que l'étaient les *saldunes* gaulois, ayant toutes deux leurs pensées communes, ne formant qu'une seule âme à deux. Elles s'enlèvent chacune une portion de chair du bras gauche, échantent ces lambeaux, qui doivent être d'égale grosseur et de même forme, se les appliquent mutuellement à la solution faite dans le bras, les y laissent reprendre vie, et s'incorporer; puis elles y gravent en rond les mêmes caractères de l'alphabet. Qu'arrive-t-il alors? Dès que l'un des amis touche de la pointe d'un stylet quelqu'une des lettres pour avertir son autre lui-même d'un danger couru, celui-ci ressent aussitôt une vive piqûre sur la lettre jumelle de son bras. Un fait, messieurs, qui décèle la vérité des sympathies au sein desquelles vivent toutes les choses de la nature, c'est celui que je vais vous dire. Un homme avait laissé prendre de sa chair pour réparer une portion du visage d'un autre homme, par le procédé du chirurgien Taliacot. L'opération avait réussi; la chair greffée s'était assimilée au nouveau visage, et la personne qui l'avait reçue avait l'air florissant, quand tout à coup cette partie d'emprunt devint froide, pâle, livide, se corrompit, et tomba d'elle-même, en laissant la mutilation aussi hideuse qu'elle était auparavant. C'est que, messieurs, l'homme qui avait vendu de sa chair venait de mourir, loin, bien loin cependant de l'endroit où la restauration du visage avait été entreprise.

Il existe donc un esprit universel, un fluide qui est

l'agent de ces mystérieuses sympathies. Toute matière n'est active qu'autant qu'elle est animée de ce fluide, et les corps servent ainsi de base à l'esprit vital. Cet agent subtil s'échappe successivement et continuellement des corps, et s'y trouve régénéré par une sorte de flux et reflux. Ces émanations s'étendent à des distances très-grandes en tout sens, par la réflexion des rayons de la lumière et l'action du vent. Il est donc certain que celui qui peut agir sur l'esprit vital d'un individu peut le guérir, à quelque distance que ce soit, en appelant à son secours l'agent universel. De même, en réfléchissant ce fluide, principe magnétique, sur une glace, on peut en diriger l'action sur un individu, s'emparer de son esprit, et le rendre propre aux divinations. Ce que l'on doit se proposer dans tous les maux, c'est de fortifier, de régénérer l'esprit vital. On ne peut donc pas douter qu'il n'y ait un remède universel, autrement dit un moyen d'augmenter, de multiplier ce même esprit dans les sujets, par l'intervention de l'agent fluide. Et c'est ici que se montre, comme l'a très-bien vu le frère van Helmont, dans son livre sur le *Traitement magnétique des plaies*, toute l'excellence de la médecine d'attraction, dont les secours peuvent être accumulés sans qu'on ait à craindre d'occasionner des suites fâcheuses ou de troubler la nature, ce qui n'est pas également possible dans la médecine ordinaire. Celui qui pourrait renouveler l'esprit vital particulier à chaque être, au moyen du fluide universel, pourrait prolonger la vie jusqu'à un âge très-avancé, si l'influence des astres ne s'y opposait.

MOI (*à mon voisin*).

Mais, monsieur, qu'avez-vous à rire ?

LUI.

Je pense à des vers de M. de Voltaire.

MOI.

Ah ! vous voilà bien !

LUI.

Voulez-vous que je vous les dise ?

MOI.

Si cela n'est pas long....

LUI.

Ainsi Taliacotius,
Grand esculape d'Étrurie,
Répara tous les nez perdus
Par une admirable industrie.
Il vous prenait adroitement
Un morceau du c. . d'un pauvre homme,
L'appliquait au nez proprement ;
Enfin il arrivait qu'en somme,
Tout juste à la mort du prêteur,
Tombait le nez de l'emprunteur,
Et souvent dans la même bière,
Par justice et par bon accord,
On remettait, au gré du mort,
Le nez auprès de son

MOI.

Ah bah ! vous ne dites que le tiers des choses. Si vous saviez comme on a amplifié Voltaire ! Le nez emprunté rougit un jour soudainement, c'est que le pauvre homme est en colère ; il bleuit, c'est que le pauvre homme vient de recevoir un fort coup de pied à la place occupée jadis par le pauvre nez ; il bourgeonne et même *trognonne*, c'est que le pauvre homme se grise tous les jours ; enfin il tombe, c'est que le pauvre homme meurt. Et vous pensez que l'éternelle plaisanterie des fils de Voltaire, que le rire homérique de ces nouveaux dieux étouffera la vérité sérieuse de certains faits encore inexplicés ?

LUI.

Ah ça ! sérieusement aussi ; vous , croyez-vous à ce tas de sottises ?

MOI.

Oui et non ; tirez-vous de là si vous pouvez, et taisons-nous ; car si nous continuons, nous nous ferons remarquer et mettre à la porte bel et bien. Vous êtes cause que nous avons perdu le discours de Santanelli, dont nous allons avoir seulement la conclusion.

SANTANELLI.

..... J'affirme donc que tous les êtres que renferme le monde participent de l'esprit universel, et c'est par là qu'ils sont capables d'entretenir entre eux une correspondance, et de s'aider dans plusieurs opérations magnétiques.

PARACELSE.

J'ajoute à ce qu'ont dit si justement nos deux frères, que ces deux *aimants*, le *macrocosme* et le *microcosme*, la terre et l'homme, sont polarisés de la même manière ; notre bouche est le pôle arctique, et notre ventre le pôle antarctique. En sorte que s'il était possible de suspendre un homme au-dessus d'une barque sur les eaux, en laissant son corps prendre librement la direction qu'il voudrait, on verrait sa face se porter naturellement vers le nord, et ses pieds vers le sud. Tant il est vrai, comme l'a dit Verdig, dans sa *Médecine des esprits*, que l'univers entier est un aimant. Tout le monde vit dans le magnétisme, toutes les vicissitudes sublunaires ont lieu par le magnétisme, la vie s'entretient par le magnétisme, la mort de toute chose n'est qu'un désordre du magnétisme.

RAIMOND LULLE.

Oui, messieurs et chers confrères, le fluide magnétique entretient la vie, et peut dans ses troubles donner la mort. Mais heureusement l'alchimie vient à notre aide. Nous sommes alchimistes, messieurs, et nous en tirons gloire. Que cherchons-nous sous le nom de grand œuvre, de pierre philosophale, d'absolu? Est-ce de l'or, comme nous le laissons croire au vulgaire, aux puissants du monde, je veux dire un métal dur et luisant? Poursuivons-nous pour l'atteindre, la richesse mondaine et sa puissance décevante! Ceux des alchimistes qui de leurs fourneaux ne veulent tirer que l'or, et il en est, je le sais, sont de bien misérables adeptes. Sans doute, nous croyons à l'unité de substance, tout est dans tout; nous croyons à la transformation des corps l'un dans l'autre, l'or est dans le fer, dans le sang, il est partout, et on peut le faire jaillir de tout composé. Mais je le demande à notre frère Paracelse, par exemple, est-ce le corps brillant et jauné dont on frappe la monnaie qui nous passionne et nous absorbe! Je vois Paracelse faire un signe de dénégation. En est-il parmi nous qui se consacrent avec amour à cette poursuite? Le frère Agrippa fait un geste; qu'il parle, j'aurai plaisir à l'entendre.

AGRIPPA.

Puisque Raimond Lulle m'invite à l'interrompre, je dis, en mon nom comme en celui de Cardan, que l'un et l'autre nous avons cherché l'or avec trop d'ardeur peut-être, et cependant je dis aussi, que pour moi,

c'était un jeu et non la direction sérieuse de ma vie. En voulez-vous une preuve? la voici dans cette lettre écrite à un de mes amis, médecin de François I^{er} :

« Adieu aux rois, aux Ninus, aux Sémiramis, à tous
 « les hommes dont la malice est revêtue du pouvoir
 « souverain. Béni soit le Seigneur! nous sommes riches,
 « si on ne nous a pas trompés. Un homme que je con-
 « nais depuis bien des années, nous a apporté de la
 « semence d'or, et il *l'a plantée* dans notre récipient,
 « *comme on plante* du blé dans une campagne; de
 « sorte que nous voilà tous occupés jour et nuit à la
 « faire venir, la couvant comme une poule couve ses
 « œufs, employant à la faire éclore, le feu et toutes
 « les ressources de notre art. *Si nous réussissons*,
 « *nous l'emporterons sur Midas en or ou en oreilles*,
 « et nous dirons un long adieu à ces gigantesques
 « Nemrods et Sémiramis. » Le ton léger de cette
 lettre doit rassurer, ce me semble, le frère Raimond Lulle et lui montrer que je ne suis pas fou de l'or.

Il ne peut y avoir aucune œuvre grande de magie qui ne procède de ces trois sources la physique, les mathématiques, la théologie, et c'est à ces objets que j'ai consacré le principal de mes jours. La magie, pour moi, est la véritable science, la philosophie la plus élevée, en un mot la perfection et l'accomplissement de toutes les sciences naturelles; c'est un pouvoir supérieur qui résulte d'une très-profonde connaissance des choses les plus secrètes de la terre, de leurs qualités, de leur substance, de leurs effets, de leurs différences,

de leurs rapports, et qui produit ses résultats merveilleux par l'union et l'application qu'elle fait des différentes vertus des êtres supérieurs avec les inférieurs. Que disaient les mages, messieurs? Que leur science était simplement le plus haut degré des connaissances naturelles. A l'aide de forces employées à propos et dans le temps requis, cette science opère des *effets merveilleux*. Ainsi la magie pénètre les vertus de toutes les choses sensibles, et par un subtil discernement, ayant fouillé avec exactitude dans leurs inclinations et leurs sympathies, découvre à tel point leur pouvoir caché que par là, il s'opère des étrangetés qui confondent l'esprit humain, et cela non pas tant *par l'art* que *par la nature* à laquelle, comme le *souverain agent*, l'art même se soumet et ne fait que prêter son service. Or je classe la magie en général sous deux dénominations. Je l'appelle *caelestialis*, quand elle a pour objet l'astrologie judiciaire, je la nomme *cæremonialis*, quand en évoquant ce qu'avec le vulgaire je veux bien appeler les démons, ce qui serait plus sagement indiqué sous le nom de *vertus*, elle agit *magnétiquement* sur l'esprit, et rend possibles les sortilèges, les enchantements, la découverte des trésors cachés, la divination, et donne le don de prophétie et de guérison.

LE VOLTAIRIEN.

En voici un qui est un peu moins fou que les autres, et encore....

MOI.

Taisez-vous, je vous prie, taisez-vous, et laissez-moi entendre. Je suis vivement intéressé.

RAIMOND LULLE.

J'aime ces franches paroles du frère Agrippa. Autant j'use, dans mes écrits, de nos formules obscures, et me plais à m'envelopper des voiles sacrés d'Isis, autant, ici, je tiens à voir se dissiper tout nuage, et à lire les pensées à nu. Donc nous ne sommes pas les idolâtres de Mammon. L'or, dans nos creusets, ne serait pour nous qu'une démonstration désirable, éclatante, directe, du mystère de la transsubstantiation. Mais ce que nous désirons par-dessus toutes choses, c'est l'or immortel, le principe de vie, la science de l'Éternel, le nectar et l'ambrosie qui faisaient l'Olympe se rire de la Mort; ce que nous voulons conquérir, c'est le fruit éblouissant des Hespérides, c'est la véritable toison que Jason avait cachée dans les flancs du navire Argo; ce que nous voulons humer, c'est le vrai sang de Jésus dont il a dit : « Celui qui en boira ne mourra point. » Voyez, frères, voyez comme les immortels sont dédaigneux et tiers ! Voyez l'Océan, voyez Thétis, voyez Apollon, voyez l'Éther lumineux ! Et voyez aussi qu'un crapaud, la plus hideuse des créatures, surpris par un cataclysme dans les stratifications de la pierre, et délivré de sa prison après des siècles par la scie d'un carrier, se sent supérieur à la mort. Rendu à la lumière, il gonfle aussitôt son corps pustuleux, contemple de son œil fatidique l'azur profond, et reprend sa vie de brute à bonds lourds et lents, comme s'il n'avait jamais été enseveli. Ce prolongement de l'existence du corps dans un vil animal n'est-il point propre à nous faire rougir, et ne nous

démontre-t-il pas notre déchéance et notre infirmité, à nous, qui sommes fatalement voués à la dissolution des éléments de notre corps, après une centaine d'années d'existence au plus ? Passer, mourir, renaître ; peut-être avoir une série indéfinie d'existences éphémères, est-ce là un destin digne de l'homme ? Est-ce celui qu'il avait avant la chute ? Ce breuvage que nous cherchons, cet élixir de longue vie ou cette poudre d'immortalité, n'a-t-elle pas été connue des dieux antiques ? Comment le secret s'en est-il perdu, et devint-il l'objet cherché et vainement poursuivi de tous les temples, de tous les mystères ? Comment aujourd'hui n'avons-nous plus dans les données de notre science qu'un espoir plus ou moins vif de le trouver de nouveau, en pénétrant jusqu'à la substance, en la dépouillant de ses modes, en la contemplant face à face ?

Vous le savez, frères, il y avait dans l'Éden deux arbres précieux, l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal, c'est-à-dire de la séparation d'avec Dieu. La femme fut tentée de prendre le fruit du second arbre ; elle en mangea, elle en fit manger à son mari. Dieu l'avait défendu, mais le mythe ne dit pas que l'arbre d'immortalité fût compris dans la prohibition. Adam et Ève sortirent de l'innocence primitive, du paradis terrestre avant d'avoir goûté du fruit de l'arbre de vie, et ainsi ils ont connu la mort. Mais cette essence où fructifiait l'immortalité existe encore ; il faut la conquérir. Saint Paul a dit que la mort est l'ennemi qui sera vaincu le dernier, il en a donc prédit la défaite. Quelle gloire

pour nous, frères, si nous trouvions le précieux aliment qui diviniserait le corps, le rendrait éternel comme l'esprit, et persistant dans sa forme.

En attendant la venue de cet enfant de nos méditations et de nos travaux, j'ose vous assurer qu'au moins nous possédons déjà la composition d'un élixir qui peut prolonger la vie bien au delà d'un siècle, et qui a une action rapide sur le développement de toutes choses. Le disciple du maître qui nous préside, Thomas d'Aquin, fut frappé de l'effet sans pareil de cet agent de chaleur et d'électricité. « J'ai vu, dit-il, pendant que nous étions à table pour commencer à dîner, qu'on sema de la graine de concombre dans une terre préparée et arrosée d'une certaine eau faite exprès, et aussitôt la graine poussa, il en sortit des feuilles, des fleurs et ensuite du fruit que l'on nous servit à table, avant que nous fussions à la moitié du repas. » Si Thomas n'a pas été abusé par une action magnétique sur sa vision, il n'a pu être témoin que de l'un des effets de l'élixir de longue vie. Mais gardons-nous de répandre le secret de cette eau, car notre récompense serait la haine des prêtres insensés, leur horreur, leurs anathèmes. Nous serions cu lapidés ou brûlés vifs. Que le secret reste donc enseveli dans nos âmes, jusqu'à ce que nous ayons trouvé le principe suprême, Dieu lui-même dans sa substance immortelle, pour l'absorber en nous et nous déifier, pour faire animer par notre esprit une chair invincible, hors de la portée de tous genres de destruction.

LE VOLTAIRIEN.

Je me demande comment on peut user de tant d'éloquence pour étayer tant de folies.

MOI.

Mon cher voltairien, profitons de la suspension de la séance pour causer un peu, et permettez-moi de vous dire que la mort a fait le désespoir d'Horace, la terreur de Byron et de bien d'autres. Les physiologistes ont beau nous dire que nous mourons et revivons à toute seconde, que pas une des molécules de notre corps n'est la même après sept années, il reste toujours le passage ténébreux, et, il faut en convenir, certaines religions n'ont pas contribué peu à le rendre effroyable. Elles se sont plu à broyer du noir sur du noir. Saint Paul a donc raison encore d'appeler la mort notre grand ennemi. M. Flourens, un savant de nos jours, a émis l'opinion qu'on pourrait prolonger la durée de la vie moyenne, qui n'est que de trente ans au plus, jusqu'à cent ans. Ce serait diminuer de beaucoup les causes de mortalité. Mais Descartes, plus hardi que tous ses disciples du jour, a eu l'intime conviction qu'on finirait par trouver le secret de vivre indéfiniment. Vous voyez que si nos magiciens sont dans l'erreur, ils errent en bonne compagnie. Quant à moi, je me contenterai de répéter ces paroles du prophète Isaïe :

- Je me réjouirai sur mon peuple, et on n'y entendra
- plus aucune voix de pleurs, ni aucune voix de crierie.
- Il n'y aura plus désormais aucun enfant qui ne vive que
- peu de jours, ni aucun vieillard qui n'accomplisse le
- temps de sa vie, car celui qui mourra âgé de cent ans
- sera encore jeune ; mais le pécheur âgé de cent ans sera
- maudit. Même ils bâtiront des maisons et ils y habite-
- ront ; ils planteront des vignes et ils en mangeront le
- fruit. Car les jours de mon peuple égaleront la durée
- des arbres, et mes élus verront vieillir l'ouvrage de leurs
- mains... Le loup et l'agneau paîtront ensemble ; le lion
- mangera du fourrage comme le bœuf, et la poudre sera

- la nourriture du serpent, et ils ne feront point de mal
- dans toute la montagne de ma sainteté¹.

LUI.

Ah ! vous êtes bien de votre pays ! Après tout, Isaïe a raison ; ce beau rêve se réalisera quand le loup et l'agneau paîtront de compagnie.

MOI.

Approchez-vous, je vais vous couler un petit secret dans le creux de l'oreille : La mort, c'est l'inégalité. Il n'y a d'autre mort que celle-là. Aussitôt que les hommes seront égaux, ils ne mourront plus ; mais tant qu'il y aura des riches et des pauvres, il y aura la mort.

LUI.

On reprend la séance, et je vois la barbe blanche du père Nostradamus qui se remue. Écoutons un peu ses billevesées.

NOSTRADAMUS.

Je ne crois pas, frères, que l'alchimie puisse seule nous faire triompher de la mort. Nous pâlirons en vain sur nos fourneaux, nous y consumerons nos jours et nos nuits sans y voir suinter le breuvage qui faisait les dieux. Mais la magie nous offre par ses enchantements une voie plus courte et plus sûre. Voyez ce miroir merveilleux, ce disque de métal ; avec lui je doue à volonté de l'esprit python une femme qui ne quitte jamais mon laboratoire. Elle fixe les yeux quelque temps sur la plaque magique, et elle entre tout à coup dans les secrets de l'Éternel. La nature n'a rien de caché pour son esprit. Armée de la baguette divinatoire, elle découvre les sources et les gisements de métaux.

1. Isaïe, Lxv, 19-25.

Sa vue se rit des distances, traverse les mers, perce les montagnes ou les murs les plus épais, et lit dans les cœurs les plus dissimulés. Toutes les prédictions que j'ai faites, elle me les a dictées ; tous les thèmes de nativité que j'ai calculés d'après l'observation des astres, et qui se sont trouvés vrais, ont été écrits avec son aide ; elle avait dirigé mes observations. D'autres calculs, où j'ai voulu me passer de son pouvoir, ont porté si loin de la vérité, qu'ils seraient faits pour jeter défaveur sur l'astrologie. Avec elle, j'ai pu prédire à Catherine de Médicis la mort de François II, le règne et la mort de Henri III, les vingt-deux ans de règne du Béarnais et l'assassinat de la rue de la Ferronnerie. Catherine a tout su d'avance, comme je savais tout par la prescience de mon amie. Cette reine elle-même, soumise à l'influence de ma pythie, a eu des avertissements intérieurs de faits qui se passaient au loin, et elle assista, couchée dans son palais, à la bataille de Jarnac, dont elle a vu et pu décrire les principaux événements. « Voyez comme ils fuient, s'écria-t-elle en parlant des vaincus ; mon fils a la victoire. Eh ! mon Dieu ! relevez mon fils, il est par terre. Voyez-vous dans cette haie le prince de Condé mort. » Tout cela était la vérité. Je m'imagine, mes confrères, que toute personne mise dans l'état de mon excellente magicienne, ne peut mourir ; car elle connaît tous les remèdes, et, en poussant son esprit dans la direction de recherches faites à propos, assurément elle m'indiquera la composition du breuvage d'immortalité. C'est à cela que je l'emploie à cette heure, mais il faudra quelque

temps peut-être et beaucoup de persévérance, car sa clairvoyance n'est pas toujours égale. Mon amie n'est pas toujours lucide. Les dieux sans doute résistent à son appel.

CARDAN.

Je dois dire que, sauf ce qui regarde la baguette divinatoire, il n'est pas une des facultés de l'amie de Nostradamus qui ne soit aussi la mienne. Je puis voir ce qui se passe à des distances considérables, et pénétrer dans les pensées d'autrui. Mais j'entre dans cet état au moyen d'un breuvage de ma composition et dont je ne dirai le mot qu'à vous, amis. J'espère être bien près de découvrir le divin nectar que nous cherchons.

VAN HELMONT.

Ne serait-ce point, frère Cardan, une composition qui aurait pour base du napel dont vous auriez enlevé les propriétés vénéneuses? Un jour que je m'occupais d'en préparer, j'en mis une petite quantité sur ma langue. Je ne l'avalai point, je crachai même à plusieurs reprises pour la rejeter. Je sentis cependant, peu après, mon crâne se trouver comprimé comme s'il l'était par un bandeau. Je n'en terminai pas moins quelques affaires domestiques. Je réglai un compte, j'allai et vins dans la maison comme à l'ordinaire. Il m'arriva alors tout à coup ce que je n'avais jamais éprouvé auparavant : c'est que je sentais que je ne comprenais rien, que je ne concevais rien, que je ne distinguais rien dans ma tête, à la manière accoutumée, mais je sentis avec admiration que, clairement

et d'une manière bien positive, toutes ces fonctions se faisaient dans la région précordiale, comme si c'était là que l'âme médite ses conseils. J'étais tellement le maître de ce nouvel examen, que je reconnaissais que mon intelligence dans ce nouveau domicile, agissait elle-même avec plus de perspicacité qu'à l'ordinaire. Mais tout cela ne peut s'exprimer par aucune parole. J'éprouvais une certaine joie de cette clarté intellectuelle, et j'avais le temps de la goûter ; car je calculais la durée, *je ne dormais pas, je ne rêvais pas*, je me portais bien. Je pouvais donc me rendre compte de tout ce que je sentais, et je sentais que ma tête était vide, que l'imagination l'avait totalement abandonnée pour aller s'établir et exercer avec solennité ses fonctions dans la région précordiale. Et cependant, au milieu de ma joie, je craignais que cet accident insolite ne me conduisît à la folie, ayant pour principe un poison. Mais la préparation de ce poison, et le peu que j'en avais pris me rassuraient. Enfin, après environ deux heures, je ressentis deux fois un léger vertige. La première fois j'éprouvai que la faculté de comprendre m'était revenue ; la deuxième me fit reconnaître que je comprenais à ma manière habituelle. Je ne doute pas que tous les philtres et onguents de la sorcellerie n'aient pour principe des substances analogues au napel.

LE VOLTAIRIEN.

Voilà quelque chose de renversant.

MOI.

Ah ! ah ! vous ne riez plus. Mais ne causons pas, Roger Bacon se lève.

ROGER BACON.

Je ne crois pas, amis, que de la divination et des enchantements on puisse tirer des lumières pour le prolongement de la vie humaine. Cette voie est pavée d'illusions. Je ne nie pas les vertus clairvoyantes et les visions divines; mais elles ont été et seront toujours l'héritage d'un petit nombre, et je ne suis pas pour ce qu'on nomme les élus. Que d'erreurs, après tout, chez ces voyants, erreurs prises pour vérités au-dessus de tout examen, à cause de la manière insolite dont elles sourdent en eux. Pour moi, je m'attache de tout cœur aux sciences naturelles, à l'alchimie en tant qu'elle observe la Nature, agit de concert avec elle, sans évoquer de puissances infernales ou célestes.

L'alchimie, frères, n'est autre que l'art de composer un ingrédient propre au perfectionnement de toute substance, depuis les métaux jusqu'au système corporel de l'homme. Les principes essentiels de tous les minéraux sont le mercure et le soufre. D'eux ont été procréés tous les métaux, toutes les matières minérales dont il est tant d'espèces variées. Le mercure et le soufre ne sont que la terre et l'eau modifiées par le feu interne. Faites donc choix d'un métal, l'étain me paraît le meilleur, et soyez assurés qu'il vous est possible de l'élever au plus haut degré de perfection, et d'en faire quelque chose de bien autrement précieux que l'or. Il vous servira ensuite à perfectionner tous les corps de la Nature, il sera votre élixir ou votre poudre de longue vie. Mais n'employez pas dans vos recherches d'autre agent que le feu. O démence sans

égale ! qui vous entraîne, je vous prie, à vouloir trouver l'absolu par des manœuvres étranges, mélancoliques et fantastiques. Comme celui qui l'a dit avant moi, je dis : Malheur à vous qui voulez surpasser la Nature, et parfaire plus que des métaux par des procédés extra-terrestres, et par le seul travail de votre cerveau insensé ! Dieu ne nous a-t-il pas donné la voie directe de la nature, je veux dire une cuisson continue ? Et dès le commencement vous avez à dédain de l'imiter. Vous savez cependant que le fabricant souverain entretient un feu constant dans le creuset immense et souterrain qu'on appelle les mines.

Quant à moi, je m'élèverai toujours avec indignation contre les tentatives de la magie qui s'écarterait de la nature. Par la nature, je vois ouvrir le champ du progrès indéfini, et j'augure que dans les temps à venir, le vulgaire des lettrés saura ce que les plus savants ignorent aujourd'hui ¹. Car si le pouvoir de la nature est admirable, il n'y a rien de plus puissant que l'art qui emploie ce pouvoir comme instrument. Mais tout ce qui s'en écarte ou n'est pas humain, ou est fraude et fiction. Je nie donc les évocations, les sacrifices, les envoûtements, les figures astrologiques ou talismaniques, tous les mots, tous les signes de la Kabbale. Sans prétendre que l'astrologie bien comprise n'ait un fondement vrai, je la regarde comme la plus difficile des sciences. Elle est presque inabordable, et ne donne lieu qu'à des pratiques ténébreuses et propres à affer-

1. *Multa etiam modo ignorant sapientes quæ vulgus studentium sciet, in temporibus futuris.*

mir le pouvoir des méchants. Tous les effets talismantiques ne sont dus, croyez-moi, qu'à l'influence exercée sur l'imagination et les sens, par les regards, les paroles, les gestes et les émanations des corps les uns vers les autres, émanations que dirigent le désir et la volonté. C'est ainsi que certaines opérations de la magie naturelle peuvent être attribuées à la prononciation de certains mots, quand elles naissent de l'intention et du désir d'agir et d'un effet magnétique. Car n'oublions pas les attractions de tout genre qui ressemblent à celles de l'aimant ; n'oublions pas que l'or, l'argent, tous les métaux sont également attirés ; que les plantes s'attirent mutuellement. C'est en étudiant profondément les diverses affinités et les agents qui s'échappent des corps que nous arriverons sans miracle à prolonger la vie humaine pendant plusieurs siècles, à retarder presque indéfiniment les infirmités de la vieillesse, à conserver les sens. J'ai dit.

MOI (à mon voltairien).

Après ces paroles judicieuses de Roger Bacon, monsieur, nous ferons bien, je crois, de quitter la séance. Elle va devenir tempêteuse. Jamais Raimond Lulle et Roger Bacon ne pourront s'entendre, et celui-ci risque fort d'être seul de son avis. Mais comme nous n'aurions rien à gagner à cette discussion, qui n'aboutira pas, esquivons-nous...

Et maintenant, je vous dois un avertissement et une remarque.

Voici l'avertissement :

La plupart des discours que nous avons entendus ont été empruntés par les orateurs à leur propres écrits.

Voici la remarque :

Les Maxwell, les Van Helmont, les Paracelse, les Santa-

nelli, les Roger Bacon, affirmaient déjà, il y a des siècles, l'existence de cet agent fluidique auquel, dans ces derniers temps, un célèbre observateur allemand, von Reichenbach, a donné le nom d'*Od*, et dont il a étudié la nature et les lois dans un grand nombre d'expériences.

Jersey, 15 janvier 1864.

DEUXIÈME SÉRIE

I

Apollonius de Tyane.

Parce que nous avons assisté, vous et moi, à un conciliabule de magiciens, sommes-nous, monsieur, devenus des adeptes? Ah! que nous en sommes loin! La magie comprenait la presque totalité de la chimie des anciens, science occulte alors qui prêtait un grand secours aux magnétiseurs. Ce qu'on connaissait de la vertu des plantes, de la composition de leurs sucs, de l'action de certains minéraux est à retrouver aujourd'hui ¹. Je m'imagine pourtant qu'Hahnemann, le fondateur de l'homœopathie, a eu quelque révélation de cette chimie magique. Je ne suis pas assez versé dans les sciences pour porter un jugement à cet égard. Je me borne donc à retrouver dans la magie le magnétisme animal des anciens, mystérieusement transmis

1. A preuve le fameux *népentès* donné par Hélène à Télémaque, et tant d'autres breuvages employés par les magiciennes.

jusqu'à nos jours à travers tous les sorciers vraiment sorciers, y compris le fameux Cagliostro et le non moins fameux Mesmer.

Croyez donc que la magie fut magnétisme dans toutes les métamorphoses qui ne sont pas de purs mythes, ou du moins que, dans bon nombre de ces mythes, il y eut une dose de réalité qui en justifiait l'admission au sens propre. C'étaient des possessions suscitées magnétiquement. Ainsi s'explique la magicienne Circé et les métamorphoses des compagnons d'Ulysse.

Le Concile de nos magiciens n'ayant été qu'un intermède, je reprends et continue dans cette lettre l'appel de mes témoins extatiques du monde païen.

Ferai-je entrer dans ma liste Tirésias, Mélampe, Mopse, Amphiaraüs, Calchas, Hélénius et la malheureuse Cassandre? Fables, me direz-vous, temps héroïques, temps fabuleux! Vous raconterai-je l'histoire de ce prêtre qui vit Crésus faisant cuire une tortue à deux cents lieues de l'endroit où il se trouvait? Je vois d'ici votre rire de pitié. Parlons donc de Socrate: Il était, quant à lui, tellement sujet à l'extase qu'on n'explique pas autrement son démon familier. Un jour Criton vint le voir avec un bandeau sur l'œil. Dans une promenade une branche d'arbre l'avait blessé. « Pour-
« quoi, lui dit Socrate, ne m'avez-vous pas écouté
« lorsque, d'après *mes présages ordinaires*, je vous dé-
« tournais de cette promenade. » On raconte de ce philosophe un autre fait qui à lui seul suffirait pour qu'on le rangeât au nombre des extatiques.

Étant de service dans l'expédition de Potidée, il

resta pendant vingt-quatre heures devant le camp, enraciné au même point, absorbé comme en lui-même, le regard fixé sur un seul objet, les bras croisés, et comme si *son âme eût été absente de son corps*. Enfin, en prison, il prédit que sa mort arriverait au bout de trois jours, et cela eut lieu.

Après Socrate, voici Xénophon, son disciple, dont les songes et les visions se vérifièrent pendant l'expédition de Cyrus le Jeune. Voici Sophocle qui, à plusieurs reprises, vit qu'on avait volé une coupe d'or dans le temple d'Esculape, et qui en fit découvrir l'auteur.

Publius Vatinius eut vision de Castor et Pollux sur deux chevaux blancs. Les dioscures lui annoncèrent la défaite de Persée, ce qui fut trouvé vrai par des lettres de Paul-Émile.

Ce patricien lui-même, élevé comme tous ceux de sa caste dans la science des augures, interdite au peuple, sut trouver une source pour ses soldats épuisés, n'en pouvant plus de soif. Se servit-il de la baguette divinatoire, dont vous auriez tort de rire?

Un prêtre, dit Aulu-Gelle, recommandable par la sainteté de sa vie, annonça par avance le combat entre César et Pompée et la victoire de César.

Que répondre, dit Bacon, à des païens qui ont vu tout un peuple assemblé dans le Cirque pousser des cris de joie et de triomphe au moment même de la bataille qui se donnait loin de là, et remercier les dieux du succès d'un combat trois jours avant d'en recevoir la nouvelle?

Ce malheureux Protéus Pérégrinus, si moqué, si calomnié, dis-je, par Lucien, me fournirait aussi des arguments. Mais je le laisse, n'ayant pas le loisir de le disputer à son détracteur.

Je n'en ferai pas de même d'Apollonius de Tyane. Il m'est vraiment trop précieux, et dussiez-vous en rugir, je veux prendre à témoin la vie extatique de cet hiérophante. On pourrait, il est vrai, m'arrêter au début, en me disant que pas un trait de cette vie ne s'appuie sur des autorités assez probantes pour mériter qu'on y croie. Mais n'en a-t-on pas dit autant de Jésus? Strauss, sans nier assurément l'existence du Christ, n'a-t-il pas amoncelé toutes les minuties de la critique pour couvrir des nuages les plus épais l'ensemble des faits de l'histoire évangélique, et vous y faire nager dans le doute? Apollonius eut beaucoup de dévots, mais un seul vrai disciple, spectateur constant de ses actes. C'est le fidèle Damis, homme naïf, sans culture, qui n'écrivit que de grossiers mémoires. Il ne les publia pas; il se contenta de les léguer à l'un de ses amis, des mains duquel ils passèrent ès celles de l'impératrice Julie, épouse de Septime-Sévère. Cette royale pécheresse aimait beaucoup la philosophie et le plaisir. C'était dans son genre une *pneumatique*; qu'il lui soit beaucoup pardonné. Elle confia les manuscrits de Damis à l'écrivain Philostrate, homme de plume, sinon homme d'idées, et lui ordonna d'en faire un ouvrage intéressant. Il n'y manqua pas. Il se servit, en outre, de deux auteurs, Maxime d'OEges et Méragène, qui avaient écrit sur Apollonius. Or, à moins d'accuser

Philostrate d'avoir tiré de son propre fonds ce qu'il dut emprunter à Damis, à Maxime d'Œges et à Méragène, nous avons en eux trois autorités ou contemporaines ou assez voisines d'Apollonius pour inspirer quelque confiance.

Si tout ce qu'on rapporte du sage de Tyane n'était que fable, Sottéricus, cité par Suidas, Nicomaque, Tascius Victorianus, sous Aurélien ou peu après, enfin Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont au v^e siècle, se seraient-ils, tour à tour, exercés à sa biographie? Quand le christianisme se débattait encore dans ses langes, les païens illustres opposaient à Jésus Apollonius de Tyane. Plus tard, il fut de mode d'écraser le second avec le premier. Alors le christianisme avait vaincu, et l'on écrivait gravement qu'Apollonius avait été l'un des plus dangereux ennemis de l'Eglise, dont il n'avait même pas soupçonné l'existence. Ne serait-il pas temps de mettre dans le même ciel l'élève des esséniens et le continuateur de Pythagore, si bien faits pour être associés et se donner la main? Jésus, sans doute, est plus grand qu'Apollonius, mais s'il est au-dessus, il n'est pas à côté. Tous deux suivaient la même ligne ascensionnelle, la même spire. Voilà ce que sentit admirablement saint Sidoine, et voilà pourquoi il dit d'Apollonius : « Ce fut un homme qui, recherché des riches, n'a point recherché les riches ; qui aima la science et méprisa l'argent ; un homme frugal au milieu des festins, habillé de lin parmi des gens vêtus de pourpre, austère au centre des voluptés, prévenu par toutes les faveurs des rois,

« et qui ne leur demanda que ce qu'il avait coutume
 « de donner. Enfin, pour parler franchement, peut-
 « être un historien ne trouvera-t-il pas un philosophe
 « dont la vie soit égale à la vie de celui-ci. »

Si un certain Hiéroclès, gouverneur d'Alexandrie sous Domitien, n'avait pas eu la malheureuse idée de composer un livre pour élever Apollonius et rabaisser Jésus, tant d'autres écrivains, les Eusèbe, les Lactance, etc., et dans les temps modernes, Baronius, Casaubon, Lesueur, Tillemont, l'évêque Godeau, Pic de la Mirandole, Fleury, Dupin, etc., ne se fussent pas crus peut-être obligés, bien que l'ouvrage d'Hiéroclès fût perdu, et ne soit connu que par quelques citations d'Eusèbe, d'accabler d'injures Apollonius, de le traiter d'imposteur, de charlatan. Combien fut plus sage l'empereur Alexandre-Sévère qui, parmi les portraits de ses ancêtres et au-dessus, avait placé les images d'Abraham, d'Orphée, d'Apollonius, de Jésus, qu'il vénérât également comme des dieux.

La Cappadoce, contrée sauvage de l'Asie Mineure, coupée de montagnes, nourrissant des hommes robustes et grossiers, n'était renommée dans l'empire romain que pour les esclaves et les chevaux qu'on en tirait. Tyane, sa métropole, vivait obscure ; là naquit Apollonius. La légende s'est emparée de sa naissance, comme elle a fait de celle de tous les révélateurs, Bouddha, Confucius, Moïse, Socrate, Jésus. Une belle Tyanéenne, jeune épousée, voit un dieu lui apparaître. Sans se troubler, « Qui es-tu, lui dit-elle, et que veux-tu ? — Je suis Protée, je veux devenir ton fils, en

« m'incarnant en toi ; je veux me faire homme, pour
« instruire et réformer le genre humain. » La dame se fit une joie de consentir au mystère. Au terme de sa grossesse, elle eut un songe prophétique, et fut avertie d'aller cueillir des plantes dignes d'orner l'autel du dieu qui tressaillait en elle. La prairie désignée par le songe se parait de ces mille petites fleurs aux blanches collerettes qui ouvrent leur sein virginal aux premiers baisers des brises printanières. Accompagnée des femmes attachées à son service, la Tyanéenne forme des guirlandes et des couronnes. Mais tout à coup ses yeux se ferment ; elle se couche au bord des eaux courantes, accablée de sommeil, ombragée par les frênes et les bouleaux. Une troupe de cygnes vient s'ébattre autour d'elle, et la légende ne manque pas à les faire chanter mélodieusement en battant de l'aile. La dame s'éveille au *doux* son de leur voix, et met au monde un fils beau comme Apollon. Le poupon ouvre les yeux, et la nature entière, muette, silencieuse au loin, semble l'adorer. Les vents se sont tus ; tout entre dans un calme délicieux. Soudain, d'un ciel splendide, la foudre éclate, vient, en un sillon de feu, jusqu'aux pieds du nouveau né, puis remonte aux cieux. Une fontaine bouillonnante est vue près de là sourdre subitement de la terre. L'harmonie, la lumière céleste, l'eau purificatrice et guérissante, tout y est. Jeune homme, Apollonius eut pour maître un pythagorien peu sérieux. Mais l'élève prit à cœur la doctrine enseignée. Il se fit l'amant de la philosophie, et se jura dans son âme de n'avoir plus jamais d'autre maîtresse. « Vivez, dit-il à son profes-

« seur, à ses parents, à ses amis, vivez suivant votre
« humeur, moi, je vivrai comme Pythagore. » A seize
ans, envoyé par son père à OÉges, il se logea dans le
temple, questionna le chef des prêtres et l'émerveilla par
ses dire. A l'âge voulu, il se fit initiateur d'abord aux
mystères d'Esculape ; il devint un des officiants de son
temple et le favori du dieu. Il eut l'art de guérir.
Esculape, on le sait, c'est encore Apollon, c'est la
lumière, c'est la science. Après la mort de ses parents,
Apollonius, voulant se parfaire en pythagorisme, re-
nonça à ses richesses patrimoniales, se voua au célibat,
se condamna au silence pendant les cinq années de
rigueur, puis commença de voyager. Il se fit tour à tour
initiateur par les mages à Babylone, par les brahmes dans
l'Inde, par les gymnosophistes en Égypte. Il prêcha
publiquement sa doctrine, d'abord à Éphèse. D'une
beauté merveilleuse, les cheveux longs et bouclés, vêtu
d'un long *pallium* de lin de couleur bise, ne buvant
que de l'eau, se nourrissant d'herbages sans culture,
il reprocha aux Éphésiens leurs vices, leur oisiveté,
leurs débauches, leurs joueurs de flûte, leurs hommes
efféminés. Le réformateur eut bientôt de nombreux
suivants. Tantôt il prêchait dans les temples ou près
des portes, et tantôt dans les bosquets. A Athènes, ses
admonestations ne furent pas moins vives, et le grand-
prêtre des mystères d'Éleusis ayant refusé par jalousie
de l'initiateur : « J'entends les initiations mieux que vous,
« lui dit-il ; cependant, comme si vous étiez plus in-
« struit que moi, je me suis présenté à vous. » Apollo-
nius fut initié plus tard par un autre hiérophante ; il

traversa tous les mystères. Smyrne, Lesbos, Rhodes, la Thessalie, Olympie, Lacédémone, la Crète, l'entendirent tour à tour. A Cades, les sages en loge le reconurent sans peine pour un des leurs. A Rome, il excita les soupçons ombrageux de Néron, et se sauva à grand-peine de la surveillance du tyran et de ses juges. Du resté, il ne s'attacha, dans ses discours et ses écrits, qu'à purifier le culte des dieux régnants, qu'à ramener les symboles à leur antique vérité, et dans toutes les villes où il passa, il laissa des réformes salutaires. Une concubine du roi Bardane à Babylone est surprise en adultère avec un des eunuques ; ces deux malheureux vont périr dans les supplices ; Apollonius obtient leur grâce. Partout il sème le bien sur ses pas. Accusé enfin auprès de l'empereur Domitien par quelqu'un qui avait été son disciple, le traître Euphrate, il est rasé ignominieusement et exposé nu devant le tyran son juge. On lui reproche d'avoir cherché à se faire adorer comme un dieu ; mais on lui en veut surtout d'avoir annoncé publiquement le règne futur de Nerva. Il échappe à la sentence impériale, et bientôt après il disparaît de la vue des hommes, sans que son ami Damis puisse savoir ce qu'il devient. Né quatre ans avant l'époque où l'on place la naissance de Jésus, il vécut probablement jusqu'en 96 de l'ère chrétienne, et vit monter au trône douze Césars, dont plusieurs furent ses amis. Quant à sa doctrine, tout entière celle de Pythagore, elle est incluse comme métaphysique dans la belle lettre plus d'une fois citée qu'il écrivit à Valérius ¹ pour le conso-

1. Un proconsul d'Asie.

ler de la mort de son fils, et elle est parfaitement résolue dans ces vers, comme morale.

- « Rends aux dieux immortels le culte consacré ;
- « Garde ensuite ta foi ; révère la mémoire
- « Des héros bienfaiteurs, des esprits demi-dieux,
- «
- « Dès l'instant du réveil, examine avec calme
- « Ce qu'il te reste à faire et qu'il faut accomplir.
- « Que jamais le soleil ne ferme ta paupière,
- « Sans t'être demandé : Qu'ai-je omis ? qu'ai-je fait ?
- « Si c'est mal, abstiens-toi ; si c'est bien, persévère.
- « Médite mes conseils, aime-les, suis-les tous ;
- « Aux divines vertus ils sauront te conduire.
- « J'en jure par celui qui grava dans nos cœurs
- « La TÉTRADE SACRÉE, immense et pur symbole,
- « Source de la nature et modèle des Dieux.
- « Mais qu'avant tout ton âme, à son devoir fidèle,
- « Invoque avec ferveur ces dieux, dont les secours
- « Peuvent seuls achever tes œuvres commencées.
- « Instruit par eux, alors rien ne t'abusera.
- « Des êtres différents tu sonderas l'essence,
- « Tu connaîtras de Tout le principe et la fin.
- « Tu sauras, si le ciel le veut, que la nature,
- « Semblable en toute chose, est la même en tous lieux.
- « En sorte qu'éclairé sur tes droits véritables,
- « Ton cœur, de vains désirs ne se repaîtra plus,
- « Tu verras que les maux qui dévorent les hommes
- « Sont le fruit de leur choix, et que ces malheureux
- « Cherchent loin d'eux les biens dont ils portent la source.
- « Peu savent être heureux ; jouets des passions,
- « Tour à tour ballottés par des vagues contraires
- « Sur une mer sans rive, ils roulent aveuglés,
- « Sans pouvoir résister ni céder à l'orage.
- « Dieu ! vous les sauveriez, en dessillant leurs yeux...
- « Mais non ; c'est aux humains, dont la race est divine,
- « A discerner l'erreur, à voir la vérité.
- « La nature les sert. Toi qui l'as pénétrée,
- « Homme sage, homme heureux, respire dans le port,
- « Mais observe mes lois, en *t'abstenant des choses*
- « Que ton âme doit craindre, en les distinguant bien,
- « En laissant sur le corps régner l'intelligence ;
- « Afin que, t'élevant dans l'éther radieux,
- « Au sein des immortels, tu sois un Dieu toi-même ¹.

1. Traduction de Fabre d'Olivet.

Ces maximes, connues sous le nom de *vers dorés*, étaient l'éthique des mystères, c'était celle d'Apollonius.

Ai-je besoin de vous montrer maintenant que l'hérophante de Tyane fut un extatique, et qu'il fit des miracles ? Écoutez ce qu'a dit de lui saint Justin ; il n'a pas su comprendre dans le même idéal Apollonius et Jésus, mais il n'a pas vu d'imposture et d'escamotage dans les actes du premier : « Si Dieu, écrit-il, est le « créateur de tout ce qui existe, comment laissa-t-il « agir si puissamment sur ses ouvrages le pouvoir « miraculeux d'Apollonius ? » Saint Justin est du second siècle de l'ère chrétienne, et il ressort de ses aveux que, peu de temps après la mort de l'illustre Tyanéen, personne ne contestait les faits miraculeux qui lui étaient attribués. Voilà pourquoi saint Justin dit encore dans son embarras : « Si Dieu a permis que les « Grecs fussent trompés par *les miracles* d'Apollonius, « n'accusera-t-on pas Dieu d'avoir conduit lui-même « les Grecs à la superstition ? » Saint Justin cherche à résoudre la difficulté qu'il se pose à lui-même, en prêtant une grande science à Apollonius. Mais je demande en quoi cette science peut excuser Dieu, tel que le comprend ce saint ?

Bien jeune encore, et avant d'avoir entrepris ses voyages, Apollonius avait le don de la pénétration des pensées, qui entraîne après soi l'intelligence des langues inconnues. A Ninive, il rencontre Damis. Celui-ci, se sentant une soudaine inclination pour lui, une sympathie irrésistible, s'offre à l'accompagner dans sa vie



errante. « J'entends à fond, lui dit-il, les langues des
 « Barbares, Arméniens, Mèdes, Perses, Cadusiens. —
 « Ami, répond Apollonius, je sais aussi toutes ces
 « langues, quoique je n'en aie appris aucune, et n'en
 « sois pas surpris, car *je comprends même ce que les*
 « *hommes ne disent pas.* » Il s'agit si bien ici d'une
 simple communication de pensées que, pour des con-
 versations longues et suivies avec les divers sages,
 Apollonius est obligé d'avoir recours à des interprètes.
 Quand, à Memphis, le jeune batelier Timasion est
 admis sur le bateau qui porte Apollonius, celui-ci lit
 dans son âme toute sa vie, l'amour incestueux d'une
 belle-mère, les poursuites de cette femme, ses per-
 sécutions pour se venger de la vertu du jeune homme
 qui, cependant, comme il l'avoue lui-même, aimait
 à sacrifier à Vénus. De la communication des pensées à
 la prédiction, il n'y a pas loin. On raconte beaucoup de
 prophéties d'Apollonius; je n'en citerai qu'une, celle
 qui a trait à la peste d'Éphèse et qui seule mérite
 vraiment l'attention. Averti de la peste longtemps
 avant qu'elle éclatât, par des sensations intimes
 et des délicatesses inconnues hors de l'extase, Apol-
 lonius interrompait soudain ses discours pour s'écrier
 dans un langage énigmatique : « O terre, conserve
 « tes enfants; ô terre, sois toujours pour eux une
 « mère tendre ! » D'autres fois, il avait l'accent de
 la menace : « Monstre ! monstre ! ministre affreux
 « de la mort, fuis loin d'ici ! » La peste ouvrit ses
 ailes sinistres à quelque temps de là ; mais il appert
 de certains faits, travestis par ses biographes et mal

expliqués, qu'Apollonius, par sa science et son influence religieuse, en abrégéa les horreurs.

Parlerai-je maintenant de son pouvoir magnétique ? J'en citerai quelques exemples. A Athènes, un jeune Phéacien, per lu de débauches, fut attaqué d'une maladie convulsive et devint presque fou. Il grinçait des dents, écumait, riait, chantait, hurlait ; il était, en un mot, possédé, et cette possession, comme d'ordinaire, fut attribuée à un esprit malin. Apollonius, ainsi qu'il l'avait vu faire aux brahmes, pratiqua l'exorcisme, c'est-à-dire parla au démon en maître. Le jeune homme se conduisit comme si un esprit était en effet en lui. Sous le flux de l'agent magnétique, une statue s'ébranla et tomba d'elle-même. On ne manqua pas d'attribuer cet acte à l'esprit, et le jeune magnétisé, persuadé que le malin était hors, fut guéri.

A Rome, Apollonius voit passer l'enterrement d'une jeune fille. Son promis suivait le convoi, et toute la ville, dit Philostrate, pleurait avec lui. La fiancée, de maison consulaire, était morte *subitement* la veille. On la portait au bûcher étendue à découvert sur un lit de repos. Apollonius, ému dans tout son être et frémissant, fait poser le lit à terre : « Taissez vos pleurs, et dites-moi le nom de cette enfant. » On croit qu'il veut prononcer un éloge funèbre. Il s'approche du visage de la morte, l'appelle par son nom, lui dit quelques mots, la touche, et soudain la fille ouvre de grands yeux étonnés, se dresse, s'élançe éperdue vers la maison de son père. C'était une cataleptique *ressuscitée*.

Transportons-nous maintenant devant le prétoire du féroce Domitien. Apollonius, calme, sévère, dur pour le tyran, attend sans crainte qu'il prononce son arrêt. « Mais non, dit-il tout à coup, tu ne peux me donner la mort ; le destin ne le permet pas. » Et il sort librement, sans la moindre opposition de la part des gardes ou de l'empereur qui, troublés dans leurs yeux, semblent même ne pas le voir. Il disparaît de devant eux. Ainsi Jésus passait au milieu des Juifs qui voulaient le lapider, mais qu'il clouait d'un regard et condamnait à un aveuglement temporaire. Domitien fut saisi d'un tremblement qu'il voulut en vain céler. Il oublia jusqu'aux noms des parties venues à son tribunal, bien qu'on se fatiguât à les lui redire. Apollonius s'en fut trouver à Pouzzoles Damis et un autre ami, Démétrius, et fit le voyage avec une telle célérité que le bon Damis lui prêta le pouvoir d'être en plusieurs endroits à la fois, à Rome et à quarante lieues de là.

Mais la seconde vue fut, sans contredit, la faculté la plus brillante du Tyanéen. Un seul exemple parmi les nombreux cas où il l'exerça suffira pour montrer jusqu'où il la portait. Il séjournait à Éphèse et discourait un jour sous les arbres d'une allée avec ses auditeurs habituels, quand soudain il baissa la voix et parut épouvanté. Il reprit son ton ordinaire, mais sa parole était distraite. Il se tut enfin, et regardant la terre avec fixité, il recula de trois pas et s'écria : « Frappe, brave
« Stéphane, frappe, et garde qu'il n'échappe ! » Puis reprenant ses esprits : « Citoyens, réjouissez-vous, le
« tyran n'est plus ; j'en jure par Minerve ! Je vois son

« corps qu'ont souillé tous les crimes, étendu mort sur
« le carreau. » Il était midi, et à cette heure-là même
ou à peu près, ce jour, Domitien était tué à Rome
dans son palais par un homme du nom d'Étienne.
Nerva, l'ami d'Apollonius, succéda à Domitien et ap-
pela l'hierophante à sa cour ; mais celui-ci lui répondit
en refusant cet honneur : « O empereur, lui écrivait-il,
« nous vivrons ensemble durant un temps très-long,
« pendant lequel nous n'aurons aucune autorité sur les
« autres et les autres aucune autorité sur nous. »

Vous étonnerez-vous, monsieur, qu'à Tyane, et dans
d'autres villes, on ait élevé des autels à Apollonius ; qu'on
l'ait adoré comme un Dieu ; que son culte ait duré six
cents ans ; que, pendant tout ce temps, on ait entretenu
la croyance qu'il avait été enlevé au ciel, les uns disaient
à Éphèse, d'autres dans l'île de Rhodes, d'autres en
Crète ?

Jersey, 17 janvier 1864.

II

Les Songes. — Les Mânes.

Franchement, monsieur, vous êtes incorrigible. Vous croyez me railler en m'écrivant que j'ai réussi à faire s'embrasser Apollonius et Jésus, qui, depuis si longtemps, étaient brouillés. Vous avez lu, dites-vous, une traduction de Philostrate avec notes et commentaires, par un certain Charles Blount, et vous trouvez mon résumé trop sage, trop mesuré pour un tel monceau de merveilles. Eh bien ! moi, monsieur, j'estime que le traducteur, malgré son érudition, est d'une légèreté indigne du sujet. Au lieu d'avoir le grec de Philostrate sous les yeux, il n'en a eu qu'une version latine, non toujours fidèle, voilà ce qui est avéré. Les notes de votre Blount ne sont même pas de lui, mais du déiste Herbert de Cherbury, et la version française que vous avez est attribuée à Frédéric de Prusse, qui a corrigé

et complété l'œuvre imparfaite de Blount, dit-il. Tous ces personnages pouvaient connaître l'antiquité, mais assurément ils ne la comprenaient pas. Blount et Frédéric affectent de prendre à la lettre les faits où le symbolisme est le plus apparent. Apollonius tire un jeune homme des griffes d'une courtisane, et l'on découvre que cette femme n'est qu'une *lamie*. La peste d'Éphèse est de même figurée par un faux pauvre qui fait l'aveugle, et qui se montre bientôt sous l'aspect d'un monstre tout noir. Je vous prie de me dire si l'allégorie peut être plus transparente, et s'il y a lieu de se moquer, en feignant de prendre tout cela au propre. Dans une autre partie de votre lettre, vous m'entreprenez sur les rêves. Je parle, dites-vous, de songes prophétiques, comme si j'y croyais. Mais j'y crois, et, puisqu'aussi bien le songe est un des côtés par où l'extase s'est rendue commune à beaucoup de personnes dans le monde antique, et sans doute aussi dans le monde moderne, sans qu'on en fasse état, je vais traiter ce point, qui se trouve naturellement dans mon sujet. Je vais y puiser de nouveaux arguments, que je prendrai chez les modernes non moins que chez les anciens.

Ce ne sont pas seulement les Juifs qui attribuèrent une grande valeur à certains songes; toute l'antiquité, sous ce rapport, a bu au même fleuve venu de l'Inde. C'est que, d'ailleurs, toute l'antiquité a eu plus d'une fois la preuve que tout songe n'est pas mensonge.

Or, lisez d'abord avec soin cette citation de Macrobe.

• Cinq appellations sont données aux cinq principales variétés de choses qui peuvent arriver aux dormeurs. Ou c'est l'ὄνειρος, selon les Grecs, que les Latins appellent *somnium*, le songe ; ou c'est l'ὄραμα qui est justement appelé *visio*, la vision ; ou le χρηματισμός, qui est *oraculum*, l'oracle ; ou l'ἐνύπνιον qui est *insomnium*, le rêve ; ou le φάντασμα que Cicéron appelle *visum*, le spectre. Les deux derniers sont indignes qu'on s'occupe de les interpréter, parce qu'ils n'apportent rien de prophétique. Je veux dire l'ἐνύπνιον et le φάντασμα. Il y a ἐνύπνιον (simple rêve) toutes les fois que les préoccupations de l'esprit, les soins du corps, les soucis de la fortune interviennent dans le sommeil, tels qu'ils avaient fatigué la veille. Ils ont trait à l'esprit, quand l'amoureux se voit en possession ou privé de ce qu'il aime ; si encore quelqu'un, redoutant une personne qui le menace de ses embûches ou de son pouvoir, croit (en dormant) ou l'attaquer, ou l'éviter, d'après les images qu'il s'est faites en y pensant. Ils ont trait au corps si, gorgé de vin et gonflé de nourriture, on se croit étouffé sous l'abondance ou écrasé sous un poids ; ou si, au contraire, ayant besoin de nourriture ou étant altéré, on désire, on cherche ou même on trouve dans le rêve ce qui nous manque. Ils concernent la fortune, quand on se rêve élevé à la puissance, à une magistrature que l'on a désirée, ou qu'on se voit dépouillé, parce qu'on craint de l'être. Tous ces rêves, qui tiennent à nos habitudes et troublent notre repos, s'en vont et s'évanouissent avec le sommeil. De là leur nom d'*insomnium*, non parce qu'ils ont lieu dans le sommeil (ils ont cela de commun avec les autres genres de songes), mais parce qu'on y croit tant qu'on dort, et qu'ils n'apparaissent d'aucune utilité au réveil, ne laissant après eux aucune signification. Il y a φάντασμα, spectre, entre la veille et un sommeil avancé, ou parmi les premiers brouillards du sommeil, quand on pense veiller encore et qu'on commence à peine à dormir, si l'on croit voir se précipiter

sur soi ou errer çà et là des formes vagues, s'éloignant de la nature soit par la grandeur, soit par l'espèce.... De ce genre est l'*epialte* (cauchemar), que l'opinion commune représente comme pesant de son poids sur les dormeurs opprésés qui l'éprouvent. Ces deux sortes de rêves (l'*ἐνύπνιον* et le *φάντασμα*) sont regardés comme n'étant d'aucun pouvoir pour la connaissance de l'avenir, et c'est par les trois autres que nous sommes mis au fait de l'art de deviner ¹. »

Macrobe, monsieur, d'après les auteurs grecs et latins, distingue donc très-bien entre les rêves ordinaires, et ceux qui, plus rares, plus significatifs, tiennent évidemment à un certain degré d'extase.

« Il y a *oracle*, continue-t-il, lorsque dans les songes un parent ou toute autre personne grave et sainte, soit un prêtre, soit même un dieu, vous annonce clairement ce qui doit arriver ou non, ce qu'il faut faire ou éviter. Il y a *vision* lorsque quelqu'un voit ce qui doit arriver plus tard de la même manière que cela lui est apparu. On a, par exemple, la vision d'un ami de retour, qui demeurerait au loin et auquel on ne pensait pas ; or, la première personne qui vient vous embrasser est l'ami qu'on a vu en dormant.... Enfin le *songe* proprement dit cache sous des figures, et voile sous des ambiguïtés une chose qui ne saurait être comprise sans interprétation. »

Cette classification de Macrobe est lumineuse, monsieur ; elle apprend que, chez les anciens, les *songes*, et non les *rêves*, étaient regardés comme très-sérieux, et donnaient lieu à cet art de l'interprétation, aujourd'hui perdu, parce qu'au lieu d'être le partage exclusif de

1. In *Somn. Sciponis*, liv. I, ch. III.

jeunes extatiques inspirés, comme le Joseph de la Bible, il était devenu, même dès l'antiquité, affaire de gain, et, partant, de fraude. J'ai connu un brave homme qui avait perdu une femme et tous les enfants d'un premier lit. Or, chaque fois, affirmait-il, qu'un des siens avait dû mourir, il en avait été averti par un songe affreux, dont il n'avait pas compris d'abord le sens prophétique. Mais voyant le même songe précéder toujours de quelques mois les funérailles de ses enfants, il avait bien dû en tenir compte. Il en avait un effroi inexprimable, et jamais il ne voulut pourtant en confier les détails à personnes. Il s'était remarié, et le songe n'avait pas refait son apparition quand je l'ai connu. Ce malheureux cependant était vraiment prédestiné. On l'a trouvé un jour pendu dans sa boutique, et personne ne put trouver de cause à son suicide, car il était suffisamment à son aise. Je me figure qu'il aura eu l'horrible visite du songe ; que désespéré d'être condamné à voir tomber sous la faux du destin, sa seconde femme et deux petits enfants qu'ils en avait eus, il a voulu être lui-même la victime expiatoire, et satisfaire à la haine de quelque divinité implacable. Si l'art d'interpréter les songes n'était point chose morte, et que cet homme eût pu avoir confiance dans quelque inspiré, il lui aurait conté son infortune, il en eût peut-être été tranquilisé.

Je ne vous parlerai pas de tous les songes et visions fameux dans l'histoire ; on en a usé et abusé. J'aime mieux certains faits obscurs, et plus significatifs à mon sens. J'en trouve un qui, plus d'une fois, a servi de

devoir à des élèves de latinité; mais qu'y ont-ils vu? un conte. Je le prends dans le *De Divinatione*.

« Deux domestiques arcadiens voyageaient de compagnie. Arrivés à Mégare, l'un alla loger dans une petite auberge et l'autre dans un hôtel. Après le souper, comme tout était dans le plus profond repos, celui de l'hôtel vit en songe son compagnon qui le pria instamment de venir à son secours, parce que l'aubergiste s'apprêtait à le tuer. Effrayé d'un tel songe, il se leva d'abord, puis s'étant remis, il pensa que cette vision ne devait être comptée pour rien et il se recoucha. A peine rendormi, il revit son compagnon, qui lui dit que puisqu'il n'était pas venu à son aide, tandis qu'il était encore en vie, il devait du moins faire en sorte que sa mort ne restât pas sans vengeance. Il lui apprit ensuite qu'il avait été assassiné par l'aubergiste, que son corps avait été placé sur une charrette et qu'on avait jeté du fumier par-dessus. Il le pria d'aller dès le matin à la porte de l'auberge avant que la charrette ne sortit de la ville. Profondément ému par le songe, le dormeur se rendit dès le matin à cette porte, et demanda au vacher ce qu'il y avait dans la charrette. Plein de terreur, le vacher s'enfuit. Le corps fut retiré de là, et le meurtre ayant été ainsi découvert, l'aubergiste en reçut le châtimement. »

Me direz-vous que l'histoire est controuvée? Moi, je n'y vois qu'un fait de seconde vue, une révélation pendant le sommeil, un phénomène de l'extase. Le domestique logé à l'hôtel était un somnambule clairvoyant. Opposerez-vous à ce fait, à mille autres semblables auxquels les anciens ont ajouté foi, les conclusions sceptiques du *De Divinatione*? Mais le *De Divinatione* fut surtout écrit contre le charlatanisme des

augures du temps, contre le vêtement de l'art de la divination. Il y a d'ailleurs une phrase du *De Legibus*, qui explique à mon sens tout l'autre ouvrage, et cette phrase la voici : « On ne saurait douter que cette science sacrée (la divination), et que l'art des augures ne se soient perdus par vétusté et négligence¹. » Cicéron ne dit pas : « La science de la divination est fautive en elle-même ; » il dit : « Elle s'est perdue par *vétusté* et *négligence*. » Et j'ajoute : Quand l'extase ou le somnambulisme devint, comme avec les augures du temps de Cicéron, chose de métier, source de gain, on pouvait dire à coup sûr : chose ravalée, source de tromperies et de vols.

Mais voici un songe tout moderne qui rappelle celui du Mégarien. Il est tiré d'une feuille anglaise, le *Herald* (décembre 1848). « Un journal de Durham avait rendu compte de la disparition du jardinier de sir Clifford, M. Smith, qui, supposait-on, était tombé dans la rivière du Tees. Son chapeau et son bâton avaient été trouvés près du bord. Depuis le lundi jusqu'au vendredi la rivière avait été fouillée inutilement ; point de corps. Un homme nommé Awde, résidant dans le petit village de Newsham, à environ quatre milles de Wycliff, avait lu, comme beaucoup d'autres, la relation de l'événement, et en avait été vivement frappé. Dans la nuit du jeudi, il vit en songe Smith, couché sur le rebord d'un certain rocher, à trois cents pas à peu près au-dessous du pont de Whorlton, et *il lui vit le bras droit cassé*. Awde se

1. *De Legibus*, liv. II, ch. xiv.

« leva de bonne heure le vendredi, et ce songe eut un
 « tel effet sur lui qu'il résolut de chercher dans la ri-
 « vière. Il partit donc, sans avertir ses voisins, crai-
 « gnant leurs plaisanteries. Toutefois, arrivé à la station
 « des bateaux, il dévoila son projet au batelier, afin
 « d'obtenir une barque. Il rama jusqu'au lieu qu'il
 « avait vu distinctement dans son sommeil, et, au pre-
 « mier essai qu'il fit avec une gaffe, il amena le corps du
 « pauvre Smith, ayant le bras droit cassé en effet. » —
 Vous pouvez, monsieur, pour expliquer ce fait, suppo-
 ser toutes les histoires que vous voudrez, ou nier tout
 simplement, moi je vois là une révélation dans un cer-
 tain état d'extase ou de somnambulisme.

La vue, en songe, de personnes mortes m'engage
 naturellement à vous parler des *mânes*, dont il fut tant
 question chez les anciens. Ici les histoires antiques
 abondent. Je n'en prendrai pourtant qu'une, racontée
 par Pline le jeune qui, sans doute, avait lu le *De
 Divinatione* de Cicéron, et n'en demandait pas moins
 à son ami Sura de nouvelles lumières sur certains phé-
 nomènes merveilleux.

• Il y avait à Athènes une maison vaste et spacieuse,
 dit-il, mais dangereuse et redoutée. Dans le silence de
 la nuit, on entendait un froissement de fers, et en écou-
 tant avec attention, le retentissement de chaînes agitées.
 Le bruit semblait d'abord venir de loin, et ensuite ap-
 procher. Bientôt apparaissait le spectre ; c'était un vieil-
 lard maigre et hideux, à la barbe longue, aux cheveux
 hérissés; ses pieds et ses mains étaient chargés de fers,
 qu'il secouait. De là des nuits affreuses et sans sommeil
 pour ceux qui habitaient cette maison : l'insomnie ame-

naît la maladie, et l'effroi s'augmentant sans cesse, la maladie était suivie de la mort. Car si le jour n'était pas troublé par cette funeste image, le souvenir la rappelait aux yeux, et la terreur durait encore après la cause qui l'avait produite. Aussi la maison fut-elle bientôt déserte, et, dans l'abandon auquel elle était condamnée, elle resta livrée tout entière à son hôte mystérieux. On avait cependant placé un écriteau, dans l'espérance qu'ignorant cette effrayante histoire, quelqu'un pourrait peut-être l'acheter ou la louer. Le philosophe Athénodore vient à Athènes, lit l'écriteau, demande le prix, dont la modicité lui inspire du soupçon : il s'informe, on l'instruit de tout. Loin de s'effrayer, il s'empresse d'autant plus de louer la maison. Vers le soir, il se fait placer un lit dans la salle d'entrée, demande des tablettes, son poinçon, de la lumière ; il renvoie ses gens ; il se met à écrire, et attache au travail et son esprit, et ses yeux, et sa main, de peur que son imagination oisive ne vienne à lui créer des fantômes et de vaines terreurs. D'abord un profond silence, le silence ordinaire des nuits ; bientôt un froissement de fers, un bruit de chaînes. Lui, sans lever les yeux, sans quitter ses tablettes, affermit son âme et s'efforce d'imposer à ses oreilles. Le bruit augmente, s'approche ; il se fait entendre près de la porte, et enfin dans la chambre même. Le philosophe se retourne ; il voit, il reconnaît le spectre tel qu'on l'a décrit. Le fantôme était debout et semblait l'appeler du doigt. Athénodore lui fait signe d'attendre un instant, et se remet à écrire. Mais le bruit des chaînes retentit de nouveau à ses oreilles ; il tourne encore une fois la tête, et voit que le spectre continue à l'appeler du doigt. Alors, sans tarder davantage, Athénodore se lève, prend la lumière et le suit. Le fantôme marchait d'un pas lent ; il semblait accablé par le poids des chaînes. Arrivé dans la cour de la maison, il s'évanouit tout à coup aux yeux du philosophe. Celui-ci marque le lieu où il a disparu par un amas d'herbes et de feuilles. Le lende-

main, il va trouver les magistrats et leur demande de faire fouiller en cet endroit. On trouve des ossements encore enlacés dans les chaînes; le corps, consumé par le temps et par la terre, n'avait laissé aux fers que ces restes nus et dépouillés. On les rassemble, on les ensevelit publiquement, et après ces derniers devoirs le mort ne troubla plus le repos de la maison. »

Je vous abandonne, monsieur, les enjolivements de la narration de Pline le jeune, le bruit dans la maison, le spectre traînant les chaînes jusque dans les appartements. Toute cette broderie fut sans doute imaginée après coup, parce qu'on trouva, en effet, des fers rouillés avec les ossements. Mais je m'attache au fait principal. Le philosophe Athénodore voit la nuit, dans une cour, par la fenêtre de la salle où il travaillait, une certaine lueur qui lui rappelle le corps humain. Il va courageusement marquer la place de l'apparition avec des herbes, ce qu'avant lui on n'avait osé faire. Il fait fouiller l'endroit, on y trouve les restes d'un cadavre. Billevesées! chimères! imagination! Mais, monsieur, toute l'antiquité a admis les *mânes*, et, bien que ce mot ait été pris souvent pour désigner les âmes des trépassés elles-mêmes, on l'entendit aussi de ce qui demeure (*μείνει*) du corps non enseveli régulièrement, ou mieux non réduit en cendres, puisque la plupart des peuples brûlaient leurs morts, et ils avaient bien raison¹. Or, cette croyance aux mânes est-elle toute erreur, et certaines personnes

1. Brûler le corps vaut mieux, est plus sain, plus raisonnable que de le momifier comme les Orientaux; l'enterrer est folie.

douées d'une vue particulière, et plus ou moins extatiques, n'ont-elles pu voir quelque chose digne de ce nom? Je ne suppose pas que pendant des siècles il puisse régner une opinion, quelque superstition qu'on y trouve mêlée, sans qu'un fait vrai en ait été le fondement, mais un fait mal connu, mal analysé.

Écoutez une histoire confirmant celle du philosophe Athénodore. On la trouve dans un ouvrage allemand, les *Archives* de P. Kieffer. Elle fut communiquée à l'auteur par M. Ehrman de Strasbourg, gendre de l'écrivain Pfeffel. Peut-être l'avez-vous lue dans la *Revue germanique*; moi, je l'emprunte à l'ouvrage de M. Herbert Mayo.

« Un jeune homme, candidat aux ordres, âgé de dix-huit ans, et nommé Billing, était connu pour avoir des nerfs très-irritables, et être très-sensible à la perception des restes humains, lesquels le faisaient, même par leur présence occulte, trembler et frémir dans tous les membres. M. Pfeffel, étant aveugle, avait l'habitude de s'appuyer sur le bras de ce jeune homme, et ils marchaient un jour ensemble, près de Colmar, dans un jardin. A un certain endroit de leur promenade, M. Pfeffel remarqua que le bras de son compagnon avait fait un mouvement soudain, comme s'il venait de recevoir un choc électrique. Interrogé sur la cause de ce soubresaut, ce n'est rien, dit le jeune homme. Mais à leur retour au même lieu, même tressaillement. Pressé de s'expliquer, Billing dit qu'il devait y avoir là un corps humain, car il était très-sensible à leur impression, et il ajouta que si M. Pfeffel voulait revenir

avec lui la nuit, il serait en mesure de dire sûrement ce qu'il en était. Ils revinrent, en effet, au même point, pendant l'obscurité, et en approchant, Billing fit observer qu'il apercevait une faible lumière flottante. A dix pas il s'arrêta, et ne voulut pas aller plus loin, car il voyait, suspendu en l'air, les pieds à quelques pouces du terrain, une lumineuse figure de femme d'environ un mètre et demi de haut, le bras droit plié sur son sein, le gauche pendant à son côté. Quand M. Pfeffel eut fait quelques pas en avant, et se fut placé à peu près au lieu où la figure apparaissait, Billing dit qu'elle était tantôt à sa gauche, tantôt à sa droite, parfois en avant, parfois derrière lui. Si M. Pfeffel coupait l'air avec sa canne, il semblait partager en deux une légère flamme, dont les parties se réunissaient ensuite. La visite répétée la nuit suivante, en compagnie de plusieurs personnes, amena le même résultat. Mais Billing fut le seul qui vit la lueur. M. Pfeffel fit le lendemain creuser le terrain, et on y trouva sous une couche de chaux vive un corps humain avancé en décomposition. Ces restes furent enlevés, la terre soigneusement remise à sa place. Trois jours après, Billing auquel on avait tenu cachés les détails de la fouille et l'extraction du cadavre, fut de nouveau conduit dans l'endroit, mais il s'y promena sans éprouver la moindre impression et sans rien voir. »

Les corps savants, monsieur, sinon certains savants de bonne foi dans le particulier, sont forcés de nier de tels faits à outrance. Leur position officielle les condamne à exclure tout ce qui vient déranger les prin-

cipes de la physique d'École. Quand von Reichenbâch annonça la découverte d'un nouveau fluide auquel il donnait le nom d'Od, comment fut-il accueilli? par la risée, ou par le silence le plus absolu, du moins en France. On objecta ensuite, quand il fallut cependant s'expliquer, que les effets observés tenaient à l'état des gens employés dans les expériences, et n'avaient qu'une réalité subjective, puisque les sujets destinés à vérifier l'existence de l'Od étaient des personnes affectées de désordres nerveux considérables. Mais von Reichenbach avait pris toutes les précautions pour dégager ses observations de toute erreur. Il avait obtenu, avec des personnes d'un caractère éprouvé et se portant très-bien, des constatations semblables à celles de femmes ultra-nerveuses, et la fidélité et la sincérité de ses recherches furent reconnues dans une publication allemande, les *Annales chimiques de Wœhler et Liebig*¹.

Il est vrai que les personnes en santé et de forte constitution sont en général insensibles à l'Od; mais les gens à habitudes sédentaires, les ecclésiastiques, les femmes employées tout le jour aux travaux d'aiguille, et dont une pâle complexion dénonce l'état irritable de tout le système, sont plus ou moins susceptibles de ressentir l'influence de la force nouvelle qui, suivant Reichenbach, se particularise dans la substance de chaque corps. Je ne vous énumérerai pas, présentement du moins, les expériences les plus décisives du célèbre observateur; je me contente de vous dire qu'il

1. Supplément au vol. LIII, an. 1845.

arriva à se convaincre que l'Od est polarisé comme la lumière et l'électricité, et distribué dans tous les éorps en quantités variables.

Or, et c'est là où j'en voulais venir, Reichenbach ayant appris l'histoire du jeune Billing, en conclut que ce jeune homme avait eu la perception de l'Od des cadavres. Pour éprouver la justesse de cette conjecture, il conduisit de nuit, sans avertissement préalable, mademoiselle Reichel, sujet très-sensible, dans un grand cimetière près de Vienne, où des enterrements avaient lieu tous les jours, où se trouvaient plusieurs milliers de tombes. Le résultat ne trompa pas l'attente du savant. Quelque part que cette demoiselle tournât les yeux, elle voyait des masses de flammes. Cette apparence se montrait surtout sur les tombes les plus nouvelles, et ressemblait à un brouillard lumineux. Elle s'élevait parfois jusqu'à quatre pieds au-dessus du terrain. Quand mademoiselle Reichel mettait sa main sur cette vapeur, sa main lui semblait entourée de flammes. Quand elle se plaçait au milieu, la lueur venait jusqu'à sa gorge. « Mais, dit M. Herbert Mayo, pas la moindre « forme humaine dans ces vapeurs. L'imagination de « ceux qui croient y voir des spectres fait donc tous les « frais de ce surcroît de merveille. Le jeune Billing « doué de la seconde vue, sentant la présence d'un « mort, et en voyant l'Od, devait naturellement attri- « buer au fluide un aspect humain. » Suivant d'autres rapporteurs de l'expérience de Reichenbach, la forme humaine des *mânes*, au-dessus des tombes, ou partout où reposent des cadavres encore presque entiers, pro-

viendrait de ce que la substance lumineuse de l'Od sort d'une manière égale des dépouilles mortelles gisant sous la terre, et doit, en se dégageant dans l'air, reproduire d'une manière plus ou moins vague, les contours du corps. Quand donc une jeune fille du midi de la France, je ne sais plus son nom, vit une semblable forme odique, et que de graves autorités furent forcées de convenir qu'elle apercevait quelque chose où d'autres n'avaient rien, il n'y avait pas à crier : « Miracle ! c'est la sainte Vierge ! » Il fallait creuser ; on aurait trouvé un cadavre à l'endroit de l'apparition. On aimait mieux y bâtir une église. Cela coûte plus cher, il est vrai, mais cela entretient la foi, et fait bouillir certaine marmite très-noire.

Je vous demande, monsieur, si le spectre de Pline le jeune, si tous les fantômes, toutes les apparitions des cimetières ne sont pas expliqués par l'Od, et je me demande à moi, si l'Od n'a pas quelque chose à faire avec ces émanations de l'ancre de Trophonius qui donnaient un sommeil accompagné de visions, avec ces effluves du trou de Delphes, qui jetèrent en des convulsions étranges les chèvres d'abord, la pythie ensuite, la pythie qu'on interrogeait si souvent sur les morts. Ce n'est ni au gaz hilariant, ni à l'opium où les fumeurs orientaux puisent cependant une sorte d'extase, qu'il faut demander le secret de ces oracles ! Suivant Plutarque, la prêtresse n'était d'ordinaire qu'une fille de paysan sans instruction, mais de bonne nature et de bonne conduite. Placée sur le trépied, affectée par les exhalaisons, elle entrait en fureur,

écumait, parlait, et ses paroles étaient prophétiques. Les convulsions furent parfois si fortes, que la pythie en mourut, et, Plutarque l'affirme, ses réponses jamais ne furent taxées d'erreur. Mais nous savons avec quel art on les ajustait aux événements. Disons mieux, les prêtres, grands magnétiseurs, surent profiter des émanations. Ils n'eurent pas toujours des somnambules clairvoyantes, mais ils en eurent. Ils choisissaient de jeunes filles de campagne, à la vie sobre et pure, et ils savaient sans doute reconnaître en elles une prédisposition à l'extase. Les émanations d'Od achevaient d'en faire des sujets magnétiques très-capables d'interpréter les songes, et de rendre des oracles sur les mânes ou autres apparitions.

Jersey, 19 janvier 1864.

III

Les Morts-vivants.

Après les morts bien morts, il me plaît de parler des morts vivants. Je suis une marche peu régulière, me direz-vous, monsieur ; mais songez que dans des lettres on n'est point tenu de disposer ses matériaux suivant les lois d'une rigoureuse architecture, comme si l'on élevait un monument. Je vous écris sans façon, et je vous prie de me permettre de corroborer aujourd'hui tout ce que nous avons entrevu des résurrections.

Épiménide de Gnosse, toi qui, fatigué d'une longue course par la chaleur, t'endormis dans une grotte *d'un sommeil* qui dura vingt-deux ans, disent les uns, soixante ans, selon d'autres, peux-tu nous dire quelle fut la concentration de ton être ? ou ton histoire n'est-elle qu'une fable ? Et vous, saints dormants, dont ose à peine parler le judicieux Fleury,

avez-vous été murés dans une caverne au temps de Dioclétien, pour n'être délivrés que sous Constantin le Grand! Avez-vous dormi trois cents ans, croyant n'avoir dormi qu'un jour? Ce n'est pas moi qui aurai l'audace de vous prendre à témoin. Mais voici le médecin Héraclide qui, dans un ouvrage sur les femmes, relate le trait d'une malade rappelée à la vie après avoir été *tenue pour morte pendant sept jours*, Pline l'ancien nous a conservé cette histoire. Le même Pline raconte qu'Aviola, personnage consulaire cru mort, se ranima sur le bûcher. Mais la violence des flammes empêcha qu'on ne le secourût. Il cite ce trait bien curieux et bien révélateur de l'extase : « L'âme d'Hermotime de Clazomène abandonnait son corps qui restait alors gisant et sans vie; elle voyageait dans les pays lointains, et rapportait des nouvelles qu'on n'avait pu apprendre que sur les lieux mêmes. A la fin, ses ennemis brûlèrent le corps, et l'âme à son retour ne trouva plus son enveloppe. » Hermotime était, monsieur, vous vous en doutez bien, un cataleptique ayant le don de *seconde vue*. Suivant Hésychius de Milet, « l'âme d'Aristéas de Proconèse sortait de son corps, et y rentrait quand il le voulait. » C'est le même genre d'extase, la même possession.

Rien n'est plus propre à éclairer sur la véritable portée de l'extase que les mêmes phénomènes trouvés à la fois dans le monde religieux et dans le monde profane. L'extase religieuse, dans la tradition purement chrétienne, abonde en résurrections. L'une des plus remarquables, après celles des Évangiles, est

celle de sainte Thérèse, qui un jour dans l'église de l'Assomption tomba, disent ses historiographes, dans *une telle syncope* qu'on la tint pour morte pendant *quatre jours*. On prépara sa fosse; les religieuses faisaient des prières autour de son corps, quand elle sortit soudain comme d'un *profond sommeil*, et raconta un voyage qu'elle venait de faire dans l'enfer et au paradis. Sainte Thérèse est donc un peu la sœur d'Hermitime de Clazomène. Il n'arriva pas moins à Christine Poniatava, fille d'un persécuté de la Bohême, en 1624. Cette Christine fit mieux même, elle prédit sa léthargie comme une mort définitive, et quand elle reprit vie, elle *se dit et se crut ressuscitée*; ses parents et ses amis crièrent au miracle.

Mais voici le monde profane avec les sorciers lycanthropes. Et que sont ces lycanthropes? leur nom le dit, des hommes changés en loups. Gaspard Pencer va nous apprendre à quoi se bornait cette prétendue métamorphose.

• La transformation, dit-il, se fait en cette sorte. Les métamorphosés tombent soudainement par terre et demeurent étendus *comme morts et privés de sentiment*. Or, ils ne bougent de là ni ne vont en lieu quelconque, ains ressemblent à des charognes; car quoiqu'on les *roule et secoue*, ils ne montrent apparence de vie. De là est née l'opinion que les âmes extraites des corps entrent en des fantômes en forme de loups, puis quand l'œuvre entreprise par le diable est parachevée, elles retournent ès corps, qui lors recouvrent la vie. •

Voilà sans doute une catalepsie parfaitement décrite

et un genre de possession des plus singuliers ; ce sont là encore des cousins germains d'Hermotime de Clazomène.

Bodin raconte une histoire qu'il dit tenir du président de la Tourette. C'est celle d'une femme du Dauphiné qui, couchée près du feu, tomba soudain en extase, et par suite en catalepsie. Son maître la frappa de verges et, pour savoir si elle était morte, *lui mit le feu aux parties les plus sensibles*. Elle ne fit aucun mouvement. « Le maître et la maîtresse la laissèrent « en place pensant qu'elle *fût morte*. Au matin, elle se « trouva en son lit couchée, de quoi son maître ébahi « lui demanda ce qu'elle avait eu. Alors elle s'écria « en son langage : — Ah ! mon maître, tant m'avez « battue ! » La malheureuse passa pour sorcière ; on le lui fit même avouer et on la brûla.

Henri Engelbrecht, dans sa vie écrite par lui-même en 1639, nous raconte ce qui lui arriva après une existence ascétique et pleine de visions. En 1623, épuisé par une excitation mentale des plus intenses et par un long jeûne, il entendit un sermon qui l'affecta fortement, et se sentit accablé. Ne pouvant résister plus longtemps, il se mit au lit. Il y fut une semaine sans prendre d'autre nourriture que le pain et le vin du sacrement. Au huitième jour, il se sentit comme à l'agonie et en éprouva tous les effets. La mort parut l'envahir de haut en bas. Son corps devint rigide, ses mains et ses pieds insensibles, sa langue et ses lèvres incapables de mouvement. Graduellement, sa vue s'affaiblit. Il entendait encore les causeries et les lamenta-

tions de ceux qui l'entouraient. L'ouïe s'anéantit insensiblement depuis midi jusqu'à onze heures du soir, où il pouvait encore entendre son veilleur. Enfin il perdit toute sensibilité, et n'eut aucune impression extérieure, mais une vision très-compiquée où il se vit porté en enfer, et introduit dans le lieu des tourments, Comme une flèche, il fut ensuite lancé au paradis, Dans ces deux séjours, il vit des choses qu'aucune langue ne saurait exprimer, je le crois aisément. Ces deux longs voyages, et ces visites ne lui prirent qu'une heure, car à minuit le sens de l'ouïe reparut, Il lui fallut douze heures, toutefois, pour reprendre possession de tous ses organes, de sa sensibilité et de la faculté de se mouvoir. Il se sentit plus vigoureux qu'avant sa léthargie.

Vous n'êtes pas, monsieur, sans avoir entendu parler de la croyance aux vampires, et de l'état de prostration, de mort apparente où elle fait tomber ceux qui se figurent être la proie d'un de ces terribles cadavres. Chaque nuit, dit la légende qui les concerne, ils viennent et sucent le sang de leurs victimes pendant le sommeil. Voici une série de faits racontés par M. Herbert Mayo; ils ne sont pas étrangers à notre sujet, tant s'en faut.

Arnold Paole, du village de Meduegna, près Bellegrade, honnête homme s'il en fut, mais superstitieux autant qu'Allemand peut l'être, se crut hanté par un vampire. Il mourut apparemment des suites d'une chute, peu de temps après avoir exprimé ses terreurs à sa jeune femme. Il va sans dire que celle-ci avait répandu dans les alentours l'histoire du vampire de son mari. Trente

jours après ce qu'on appela le décès de Paole, plusieurs habitants de Meduegna se plainquirent d'être visités par son cadavre, car toute victime d'un vampire devient elle-même suceuse de sang, c'est la loi. Quatre de ses voisins le suivirent dans la tombe. La terreur envahit tout le district. Pour calmer l'effroi de ces bons Allemands, pour couper le mal dans sa racine, l'autorité résolut d'exhumer publiquement Arnold Paole et ses covampires, et de faire examiner l'état des corps. Il y eut donc commission d'enquête dont firent partie deux chirurgiens militaires de Bellegrade. Le fossoyeur, en présence des graves autorités, enleva la terre, sortit la bière du trou, en fit sauter le couvercle. Le corps avait été couché sur le côté, il le mit de face. « Ah ! ah ! dit-il, « en montrant les lèvres rouges d'un sang tout frais, « ah ! ah ! tu n'as pas encore essuyé ta bouche du travail de la nuit. » Les spectateurs frémirent ; le chirurgien en chef réprima une exclamation d'horreur, On inspecta le corps. Après trente jours, il semblait mort de la veille. En le maniant, la première peau, les ongles des mains s'enlevaient ; mais il y avait dessous une nouvelle peau et de nouveaux ongles. Comment auraient-ils pu pousser là, si le corps n'avait eu où puiser une provende de sang ? Le cas donc parut très-clair à la savante commission ; le vampire, le sujet légitime de leurs terreurs, était devant leurs yeux, Aussi, sans plus d'information, il firent donner d'un pieu tranchant dans la poitrine du malheureux Arnold. Le sang en jaillit à flots, le corps poussa un gémissement très-distinct, et le petit tambour du régiment qui

se trouvait là, cria en se sauvant : « Meurtre ! meurtre ! » La vérité, monsieur, sort de la bouche des enfants. On réduisit le corps en cendres. Les quatre autres personnes qu'on avait supposées mordues et *vampirisées* par Arnold furent traitées avec le même sans-façon, et l'on crut pouvoir dormir tranquille. Cinq ans après, dans le même village, les vampires avaient fait une nouvelle invasion. Il y eut alors grande enquête. On ouvrit douze tombeaux, et voici le procès-verbal de l'autopsie des corps, ou du moins de quelques-uns d'eux.

Une femme du nom de Stana, âgée de vingt ans, était au cimetière depuis trois mois. Après deux jours de maladie, on l'avait enterrée sans délai. Elle avait avoué avant son décès, qu'elle s'était frottée elle-même du sang d'un vampire, pour se délivrer de sa persécution ; ce moyen n'avait pas réussi. Elle et son enfant, lequel par parenthèse, on n'avait même pas inhumé, mais qu'on avait laissé manger aux chiens, avaient été tenus pour morts. Le corps de Stana fut trouvé intact, sans décomposition aucune. La poitrine, une fois ouverte, apparut pleine d'un sang très-beau, et les intestins étaient dans un état parfait de conservation.

Une autre femme, Miliza, était morte, se disait-on, après trois mois de maladie, et avait plus de quatre-vingt-dix jours d'inhumation. La poitrine contenait du sang liquide ; les entrailles étaient en bon état. Un heyduc, qui reconnut le corps, *le trouva même de meilleure condition et plus gras qu'il n'avait été avant que la femme fût vampire.*

Le corps d'une fille de dix ans, morte à la manière des autres, trois mois auparavant, fut trouvé entièrement sain et la poitrine pleine de sang.

Enfin Stanjoïka, la femme d'un heyduc, de vingt ans d'âge, morte en trois jours, enterrée depuis dix-huit, avait une figure florissante, du sang liquide dans la poitrine et dans le cœur, les viscères parfaitement sains, la peau remarquablement fraîche.

Sur onze corps, deux seulement étaient cadavres, je veux dire dans un état de décomposition assez avancée. Le document qui révèle les petites horreurs ci-dessus est signé par trois chirurgiens de régiment, et formellement contre-signé par un sous-lieutenant et un lieutenant-colonel. Il porte la date du 7 juin 1732, et se trouve dans les archives de Bellegrade. Pour écarter les vampires, on assassina ce jour-là, monsieur, neuf infortunés qu'on aurait pu peut-être rappeler à la vie; car c'étaient là, à n'en pas douter, autant de cas d'une léthargie extatique, causée par l'envahissement d'une idée fixe, la terreur des vampires, et par la conviction d'être la proie de l'un d'eux.

Érasme raconte une histoire absolument identique. Un homme du district de Kring, nommé Grando, à figure plus ou moins sinistre, meurt subitement, et on se hâte de l'inhumer. Mais quoi! c'est un vampire, il a mordu telle et telle. Il fallut donc le déterrer et lui traverser la poitrine d'un pieu: Pas d'autre moyen connu de couper court au vampirisme. « Quand on ouvrit sa tombe, dit Érasme, on lui trouva la face colorée; ses traits avaient des mouvements naturels; ce mort

« semblait sourire. Même il ouvrit la bouche comme
 « pour aspirer l'air frais. Alors on lui présenta le cru-
 « cifix et on l'interpella à haute voix : « Vois ceci, c'est
 « Jésus-Christ qui t'a racheté de l'enfer et est mort
 « pour toi. » Après que le son eut agi sur l'organe
 « de l'ouïe, et que le mort y eut peut-être attaché
 « quelque idée, les larmes commencèrent à couler de
 « ses yeux. Enfin on fit une courte prière pour sa pau-
 « vre âme, et on se mit en devoir de le perforer. Le
 « corps au premier coup poussa un cri, se contourna
 « et se roula comme *s'il eût été en vie*, et la tombe re-
 « gorgea de sang ¹. » Doutez-vous, monsieur, qu'il y
 ait eu meurtre et meurtre perpétré avec pompe dans
 l'histoire de ce Grando ?

Je vous donnerai encore quelques exemples, non plus de vampires, mais toujours de morts vivants.

« Un colonel Russel perdit sa femme, du moins elle eut toutes les apparences de la mort. Mais le colonel, qui l'avait tendrement aimée, ne voulut pas souffrir qu'on l'enterrât, et menaça de tuer quiconque s'entre-mettrait pour emporter le corps. Il ne voulait point s'en séparer avant qu'il y eût décomposition. *Huit jours* se passèrent, durant lesquels sa femme ne donna le plus léger signe de vie. Quand, à un moment où il lui tenait la main et la mouillait de larmes, la cloche de l'église vint à sonner, et, à son indescriptible surprise, sa femme se mit sur son séant, puis dit : « C'est

1. Erasme, *Remarques sur la description du duché de Krain*, par Salvator.

« le dernier coup , nous arriverons trop tard. » Elle se rétablit ¹.

« Un jeune homme du nom de Gaspard Kreite, Berinois, mourut à l'hôpital de Paderborn ; mais son corps ne put être enterré pendant trois semaines par les raisons suivantes. Durant les vingt premières heures après le *dernier soupir*, le corps ouvrit les yeux, et le pouls se ressentit de temps à autre l'espace de quelques minutes. Le troisième et le quatrième jour, la peau, qui avait été brûlée pour s'assurer du décès, commença à suppurer. Le cinquième jour, le corps, de lui-même, changea la position de l'une de ses mains. Au neuvième jour, une éruption vésiculaire se montra sur le dos. Pendant neuf jours encore, il y eut un plissement vertical de la peau du front, comme un froncement des sourcils, et les traits n'eurent point l'aspect de la mort. Les lèvres restèrent rouges jusqu'au dix-huitième jour, et les jointures conservèrent leur flexibilité jusqu'à la fin. Le corps resta couché dans une chambre chaude pendant dix-neuf jours, sans autre altération qu'un sensible amortissement des chairs. Ce ne fut qu'après ce temps qu'on remarqua la décoloration et un commencement de putréfaction ². » Ce que j'admire, monsieur, c'est le sang-froid, la patience, la longanimité des observateurs de Gaspard Kreite, qui ne firent rien pour empêcher ce pauvre diable de mourir. Ils se contentèrent de l'étudier.

1. *Journal des savants* (année 1741.)

2. *Rheinisch Westphälischer Anzeiger* (année 1835, n^o 57, 58).

Mais voici l'exemple le plus curieux dans ce genre, au moins pour notre Occident, car l'Orient en voit bien d'autres. L'histoire est tirée des ouvrages du chirurgien Gooch ; elle est affirmée par l'auteur, un docteur Cheyne, un docteur Baynard et l'apothicaire Shrine, tous témoins de la propriété merveilleuse d'un colonel Townshend. Ce militaire, habituellement invalide, avait eu les soins de ces messieurs, et les avait souvent invités au spectacle de sa *mort* et de sa *résurrection*. Mais ils refusaient de lui complaire, craignant avec raison, pour le sujet lui-même, les conséquences d'un pareil phénomène. Ils consentirent enfin, sur sa demande sans cesse renouvelée. Donc, en leur présence, le colonel se coucha sur le dos ; le docteur Cheyne observa le pouls, le docteur Baynard mit la main sur le cœur, et M. Shrine tint un miroir sur la bouche du patient. Après quelques secondes, pouls, respiration, action du cœur ne pouvaient plus se constater. Chacun des observateurs fut ravi de son examen, et nota l'entière cessation de tout indice apparent de la vie. Une demi-heure se passe ; les docteurs se regardent. « Il est mort ; nous avons poussé l'expérience trop loin. » Et les voilà, troublés, tremblants, repentants, qui prennent courageusement le chemin de la retraite, non sans hâte. Mais l'un d'eux, jetant un regard désespéré sur le *mort*, y aperçoit un léger mouvement. Vite ils se remettent en position, et recommencent leurs observations de routine. Bientôt ils virent s'éveiller le pouls, le cœur, le souffle ; le colonel reprit à l'existence.

Y a-t-il, monsieur, une preuve plus forte de l'influence

extraordinaire que les extatiques peuvent avoir sur leur organisation, influence qui nous occupera plus d'une fois? Faut-il s'étonner, d'autre part, du grand nombre de résurrections que fournissent toutes les religions, et en particulier la vie des saints? La facilité des extatiques religieux à ressusciter les morts est vraiment sans pareille. Saint François de Paule, saint Cyrille, saint Benoît, saint Germain, saint Antoine vous rappellent les gens à la vie avec une aisance!... Certain Procope veut faire violence à sainte Agnès de Rome. Il tombe mort à ses pieds, frappé, cela va de soi, par l'ange de la sainte. Mais elle a la bonté de le ressusciter. Sainte Claire de Montefalco n'en fait pas moins; et elle ne se satisfait pas d'un trépassé, il lui en faut plusieurs. Admettons, monsieur, que la légende n'ait rien exagéré; qu'en conclure? Que tous ces *morts* étaient défunts comme le colonel Townshend, ou comme le paysan dont parle Monti dans une lettre à Haller, ou encore comme le prêtre Cœlius Rhodaginus (ces deux derniers mouraient et vivaient à volonté), ou enfin comme certains fakirs que je ne saurais oublier dans cette liste. Mais vous savez cela. Qui n'a pas lu dans l'ancien *Globe*, dans le *Magasin pittoresque*, l'enterrement du fakir tout vif? Ses coreligionnaires lui tournèrent la langue dans la bouche de manière à fermer la respiration. Toutes les autres ouvertures du corps furent étroitement mastiquées d'une pâte, et le fakir fut déposé dans un tombeau dont on garda l'issue. Dans l'espace de trois semaines, on vint le visiter une fois en cérémonie; le tombeau fut ouvert; le religieux

était *encore mort*. Il ne ressuscita qu'après trente jours. Qu'y avait-il là? Un *death-trance* procuré par une méthode scientifique que nous ignorons, mais qui sans doute est connue parmi les contemplatifs de l'Inde depuis des mille ans. Certes, ce n'est pas le premier ventre passant qui pourrait être soumis à un pareil régime. Il y faut une préparation, un ascétisme vrai, l'habitude des jeûnes, peut-être même la soumission du corps à une nourriture particulière. Nos entrailles, même les plus dévotes, surtout les plus dévotes, abondent en éléments de corruption inconnus à celles de l'Orient. Je dis cela, non par engouement pour l'ascétisme, que je regarde comme une déviation, mais pour expliquer notre fakir. L'*extase spontanée* peut seule produire chez nous des *morts* semblables, fruits de l'*extase acquise* et pratiquée méthodiquement chez les Orientaux.

Avant de poursuivre le cours de nos études, je vous demanderai, monsieur, quelque repos. J'ai encore à examiner l'extase dans les crises modernes, dans les somnambules, chez les simples magnétisés. Je la verrai se modifiant avec nos *médiums* et produisant ce qu'on a appelé le *spiritisme*. Puis, faisant un examen rapide du christianisme, je montrerai comment son impuissance à organiser le monde socialement parlant a produit dans les cloîtres toute la déviation du mysticisme oriental le plus excessif, je veux dire l'EXTASE ABSOLUE, ce qui est, suivant moi, le nihilisme absolu.

Jersey, 21 janvier 1864.

TROISIÈME SÉRIE

I

Identité de tous les genres d'extase. — Explication du docteur Bertrand.

Ne sommes-nous pas, monsieur, vous et moi, comme le voyageur à pied qui voit s'allonger devant soi, jusqu'à perte de vue, une traînée de route sans fin, qui se retourne, regarde avec effroi l'immense queue laissée derrière lui, et se sent pris de lassitude, même après de longs jours de repos? Il se demande s'il est bien la peine de poursuivre le labeur entrepris. Vous m'encouragez cependant, monsieur. En vain, me dites-vous, il existe d'autres travaux recommandables sur le même sujet. Aucun auteur ne l'a pris d'ensemble et n'a embrassé les faits de l'extase depuis les temps les plus reculés. Je n'ai pas, monsieur, la prétention de les avoir donnés tous. Au contraire, je me suis restreint le plus possible dans mon rôle d'historien, car ce que je voulais surtout, c'étaient des analogies entre les diverses religions et les époques. L'ère moderne va

nous en fournir un grand nombre. Entrons-y donc courageusement, et soyons soutenus par le sentiment qu'il y a une utilité réelle dans l'œuvre que nous accomplissons.

Pourtant avant d'y entrer, je suis obligé de répondre à votre question. Y a-t-il, me demandez-vous, une différence essentielle entre un extatique religieux, un magnétisé clairvoyant et un possédé ? Pas la moindre, monsieur, pas plus qu'entre du vin et du vin. Mais vous sentez que si nous avons le *lacryma-christi*, le beaune, le saint-julien, nous avons aussi le suresne. Vous pouvez admettre dans l'extase deux grandes classifications : l'extase spontanée, l'extase acquise ; puis deux autres : l'extase-veille, l'extase-sommeil. Chacune des deux premières sortes peut être en même temps l'une ou l'autre des deux secondes. Mesurez maintenant la distance, vous le pouvez aisément, jetée entre l'extase-veille spontanée d'un philosophe révélateur qui, plus que tout autre homme, a incarné en lui du divin des choses, et le simple somnambulisme ou l'extase-sommeil acquise d'un magnétisé. Mais les propriétés, dans l'un et l'autre cas, n'en décèlent pas moins l'identité de l'extase en tous les sujets. C'est là, monsieur, la découverte d'Alexandre Bertrand. Bien qu'en un point capital je me défende de partager les vues de cet excellent observateur, je dois dire que sans son esprit qui m'a guidé, j'entends son esprit dans ses livres, je n'aurais pas essayé l'ouvrage qu'il avait médité lui-même et que la mort l'a empêché d'écrire. Une telle œuvre eût été au-dessus de mes forces. Bertrand ne croyait pas

au fluide magnétique, et j'y crois; mais il n'en a pas moins jeté les premières lumières sur ce sujet de l'extase. Pourquoi son nom est-il ignoré aujourd'hui? Hélas! il n'avait point cet éclat de style, cette luxuriante imagination, ce talent qui fait la renommée. Les œuvres dont le renom va toujours grandissant, quelque mince succès qu'elles aient eu d'abord, sont celles où l'art et la pensée se marient si heureusement que l'un apparaît comme la splendeur de l'autre, comme son rayon. Mais dans les choses de pure science devrait-on avoir une exigence exagérée du style? Permettez-moi donc, monsieur, de venger Bertrand de l'oubli, pour vous au moins, en vous reproduisant quelques idées fondamentales de ses livres. Sa théorie est comme un fanal qui éclaire, en avant et en arrière, l'extase antique et l'extase moderne, bien qu'elle ne fût destinée qu'aux faits des derniers siècles, et même à des faits contemporains. Bertrand ne s'en est pas tenu, comme M. Herbert Mayo, aux dehors de l'extase ou du somnambulisme, il a cherché, plus ambitieux, la cause elle-même, non, sans doute, la cause première cachée en Dieu qui doue la nature humaine, mais la cause seconde plus facilement pénétrable.

Vous n'êtes pas sans connaître cette belle définition psychologique : l'homme est sensation-sentiment-connaissance, indivisiblement unis. De même Bertrand considère l'homme, au point de vue purement physiologique, comme triple. Il voit en lui : 1° les propriétés générales de la matière (étendue, porosité, divisibilité, mobilité, pesanteur, etc.); 2° les propriétés sous

l'influence desquelles le corps humain vit, se conserve, se régénère, et qui forment, dans leur ensemble, la vie organique végétative-interne, parce que tous les phénomènes qui en dépendent se passent en dedans du corps; 3° la vie animale, ou vie extérieure, vie de relation. Bertrand considère ensuite l'homme éveillé, et il y montre en prédominance la vie de relation. Dans l'homme endormi, au contraire, la vie organique exerce presque seule son empire. Le cadavre nous fait voir enfin ce que serait, *sans la vie*, notre corps soumis aux lois générales de la matière. Or, suivant Bertrand, il faut rattacher toutes les facultés que présente le somnambulisme ou l'extase à deux phénomènes principaux : 1° l'excitation anormale du cerveau, 2° l'exaltation de la sensibilité propre à la vie interne, laquelle vie, de *latente* ou *organique* qu'elle est dans l'état de veille, deviendrait, dans le somnambulisme ou l'extase, *perceptible* au même titre que nous percevons le son, la lumière, les odeurs, etc.

Le sommeil ordinaire n'a pas lieu sans une privation plus ou moins complète de la sensibilité et de la motilité des organes extérieurs. La vie, dans cet état, reflue en dedans. *In somno motus intra, somnus labor visceribus*, a dit Hippocrate. Les mouvements spontanés des fibres produisent, en outre, pendant le sommeil, une multitude d'impressions et d'images qui nous affectent comme si elles étaient le résultat des sensations de l'état de veille. De là les rêves communs, avec toutes leurs *fantasmagories*. Mais si, dans le rêve, l'activité morale est assez étendue pour permettre un usage un peu

régulier de la faculté de penser, le sommeil se rapproche alors du somnambulisme; ce ne l'est pas encore. Il y a seulement diminution de la veille, et rêve en action, état qui dure peu, et est bientôt suivi du réveil.

Le somnambulisme, dans l'idée de Bertrand, est autre chose. Dans cet état, toute la sensibilité, en même temps qu'elle refluerait sur le cerveau, se porterait sur les organes de la vie interne, et nous rendrait perceptibles les impressions qui s'y rapportent. Donc, la coïncidence d'un exercice extraordinaire des fonctions cérébrales avec un changement complet dans le mode de la sensibilité, qui se ferait alors intérieurement, expliquerait, suivant Bertrand, les principaux phénomènes du somnambulisme extatique. Cette *exaltation de la vie interne*, ce transport de la sensibilité sur les organes intérieurs, ferait comprendre comment on arrive, dans le somnambulisme ou l'extase, à l'insensibilité *externe*. La succession des phénomènes qui ont lieu en dedans de notre corps étant ainsi perçue et analysée, donnerait lieu à une nouvelle vie, à un nouvel ordre de connaissances, à de nouvelles facultés. Mais quelles seront-elles? Elles seront, pour une part, en rapport direct avec la nature des perceptions dont elles sont la suite. Produites par les organes internes, elles doivent porter sur les modifications et sur les crises qui résultent nécessairement de l'état de ces fonctions.

Nous pouvons, par suite des notions que fournit l'expérience habituelle, et au moyen des calculs de notre intelligence, parvenir à connaître avec précision l'époque future des phénomènes du monde extérieur.

Pourquoi n'en serait-il pas de même relativement aux phénomènes physiologiques qui se passent en nous? Si l'astronome peut prédire que tel jour, à telle heure, un astre déterminé occupera tel ou tel point du ciel, pourquoi le somnambule ou l'extatique dans un état où il a le sentiment des lois de son organisation, et des fonctions auxquelles elles président, ne pourrait-il annoncer d'avance le moment précis où doit avoir lieu tel ou tel phénomène physiologique? Une des facultés de l'extase sera donc d'abord la *prévision*.

L'extatique, se trouvant dans l'impossibilité de constater comment il a pu acquérir la connaissance qui tombe dans son esprit, en attribue naturellement la révélation à un *génie*, à un *démon*. Il imagine toutes les conceptions explicatives qui viennent à l'esprit d'un rêveur, à l'occasion d'une sensation ou d'une pensée survenue dans le sommeil. De là les variations dans la manière dont les somnambules paraissent acquérir les connaissances de la *prévision*. De même, donc, que dans les rêves on attribue souvent ses propres pensées à quelqu'un avec lequel on croit causer, de même, dans l'extase, le somnambule soutient que les événements qu'il prédit lui sont révélés par une voix.

On ne peut se refuser à admettre que, du moment où l'état des fonctions internes devient perceptible, l'instinct des remèdes ne doive aussitôt acquérir un degré de perfection supérieur à celui qu'il présente dans l'état de veille. Il n'est pas rare non plus de voir un homme se livrant à une occupation dont il a l'habitude, et qui l'affecte toujours à peu près unifor-

mément, apprécier d'une manière assez exacte, le temps qu'il passe à son travail. Il pourra même ne se tromper que de quelques minutes sur plusieurs heures, surtout s'il juge du temps écoulé par le travail accompli. Quelle exactitude, à plus forte raison, ne devra-t-on pas remarquer chez un extatique, qui juge le temps d'après des sensations incomparablement plus régulières que ne peuvent l'être les impressions extérieures les plus uniformes. Il acquiert la connaissance des différents intervalles par le travail des organes internes, et la conscience qu'il a de ses mouvements les plus réguliers constitue le sentiment de son existence. De là donc l'instinct des remèdes et l'appréciation du temps seront deux autres facultés du somnambulisme ou de l'Extase.

Mais comment aurons-nous la preuve de l'*exaltation de la vie interne*, autrement dit, comment se persuader que véritablement les somnambules ont la perception de cette vie? On se le prouve, suivant Bertrand, par le siège même auquel ils rapportent les nouvelles connaissances acquises par eux. De même que, dans l'état de veille, nous plaçons dans la tête les connaissances qui résultent de la combinaison des sensations extérieures, de même, les somnambules rapportent à la région de l'estomac les connaissances qui ont pour source chez eux des perceptions internes. Cette circonstance paraîtra extrêmement remarquable à ceux qui réfléchiront à la distribution des systèmes nerveux des deux vies. Pour l'une (la vie de relation), les nerfs se réunissent au cerveau, où l'esprit trouve comme en réserve les matériaux des rai-

sonnements qu'il fait et des jugements qu'il porte. Pour l'autre (la vie organique interne), les nerfs se réunissent à la région de l'estomac où les plexus reçoivent des filets qui les mettent en communication avec tous les organes de la vie intérieure. Il est donc raisonnable de croire que ce plexus remplit, relativement à la vie interne, les mêmes fonctions que le cerveau. Les anciens appelaient le plexus solaire le *cerveau du ventre*. Or, le somnambule, y puisant tous les matériaux nécessaires à la formation de ses jugements instinctifs, rapporte à cette partie les connaissances qui en résultent. Le plus souvent, en effet, les somnambules soutiennent qu'une voix sortant du creux de l'estomac, leur dicte tout ce qu'ils prévoient.

Voyons maintenant comment, d'après notre auteur, le cerveau se conduit dans l'extase ou somnambulisme.

« Quant au cerveau, dit-il, non-seulement on ne peut le supposer inactif dans l'Extase, mais encore plusieurs des facultés que présente ce singulier état ne peuvent s'expliquer que par l'admission d'un *surcroît d'activité dans l'organe de la pensée*. Comment, sans une pareille supposition, expliquer le développement des fonctions intellectuelles, le perfectionnement de la mémoire, l'activité extraordinaire de l'imagination? Tous ces phénomènes sont certainement trop prononcés pour que la seule suspension des fonctions des sens extérieurs suffise pour en rendre compte.

« Un tel excès d'activité du cerveau dans le somnambulisme me paraît présenter, au reste, une explication

de l'oubli total au réveil. Le retour subit de cet organe à son type ordinaire de vitalité suffit bien pour faire perdre subitement le souvenir de toutes les impressions reçues pendant son état d'excitation. Car la même raison en vertu de laquelle des traces imperceptibles dans le cerveau, pendant la veille, sont aperçues par le somnambule endormi, peut bien être cause aussi que des impressions assez fortes dans le sommeil pour produire les effets les plus marqués, ne puissent être aperçues au moment du réveil. Nous voyons tous les jours un pareil phénomène dans le délire ; et des malades, dans le transport d'une fièvre cérébrale, sont affectés avec la plus grande vivacité d'impressions qu'ils oublient après l'accès de fièvre, sans qu'on puisse trouver d'autre cause à cet oubli total que la cessation de l'état d'irritation dont le délire était le résultat.

« On voit donc que, loin que les phénomènes du somnambulisme conduisent à la supposition de l'inertie de l'organe cérébral, plusieurs d'entre eux ne peuvent être expliqués autrement que par l'admission d'un nouveau degré de sensibilité dans le cerveau. De sorte qu'il faut joindre l'admission de ce phénomène à celui de l'exaltation de la sensibilité des organes internes, pour avoir une explication complète du somnambulisme.

« On peut remarquer, relativement à l'exaltation de la vie intérieure et à la surexcitation du cerveau, que ces deux phénomènes principaux du somnambulisme ne se trouvent presque jamais ensemble à un degré très-élevé, et qu'on les observe communément en sens

inverse l'un de l'autre. Si le cerveau se trouve dans un état d'excitation considérable, *comme on le remarque dans les possédés, les inspirés, et dans les différents crisiatiques atteints de somnambulisme extatique*, les phénomènes qui dépendent de cette excitation, c'est-à-dire tous ceux qui ont rapport au perfectionnement des facultés intellectuelles, se montrent d'une manière très-prononcée, et les notions instinctives sont pour l'ordinaire très-faibles. Au contraire, les malades qui se distinguent par les notions instinctives les plus sûres et les plus étonnantes, *ne présentent que des facultés intellectuelles très-ordinaires*, et qui, le plus communément, ne diffèrent pas de celles dont ils jouissent dans l'état de veille. *Les somnambules artificiels sont en général dans ce cas*; aussi sont-ils soumis à des causes d'exaltation cérébrales *beaucoup moins fortes que les anciens crisiatiques, persuadés qu'il y avait du surnaturel dans leur état.* »

Cela dit, Bertrand passe à l'explication de certains phénomènes du somnambulisme ou de l'extase, qui ont pour cause l'un ou l'autre de ces états ou tous les deux, savoir : *l'exaltation de la vie interne, l'excitation extrême du cerveau*. Ces phénomènes sont : la communication des symptômes des maladies, la communication directe des pensées, l'influence de la volonté du magnétiseur, à laquelle il rattache l'influence qu'acquiert l'extatique sur les mouvements intérieurs de son organisation.

« Il est évident, dit-il, que les trois premiers phénomènes cités peuvent être le résultat de cette faculté

sympathique, en vertu de laquelle tout ce qui se passerait dans le corps des assistants peut se reproduire dans celui des somnambules. Il est peut-être possible de trouver quelque chose de semblable chez l'homme à l'état ordinaire, dans la manière dont se communique le bâillement, le rire et plusieurs affections convulsives, contagieuses par imitation.

« Au reste, relativement à la communication des maladies, on ne doit pas être étonné de voir la proximité d'un corps vivant produire les effets les plus sensibles sur un autre, quand c'est d'ailleurs une loi générale de la nature que les corps qu'elle renferme se modifient par une action réciproque, et surtout quand on réfléchit à l'extrême mobilité des lois vitales, et à la facilité avec laquelle les corps vivants sont modifiés, sous l'influence des causes les plus légères. L'exaltation de la vie intérieure, sur laquelle vie portent principalement les altérations organiques qui constituent les maladies, doit avoir aussi une grande influence sur les différents degrés de la faculté qui nous occupe. Mais si la communication sympathique des symptômes des maladies est favorisée par l'état de susceptibilité générale du système nerveux interne, c'est à l'excitation particulière du cerveau qu'on doit rapporter les phénomènes de la communication des pensées et des volontés non exprimées. On conçoit, en effet, que la facilité de ces communications doit dépendre de la susceptibilité de l'organe qui en est le siège. C'est ce que l'expérience confirme ; elle fait voir que les crises chez qui l'excitation cérébrale est manifeste par le déve-

loppement des facultés intellectuelles, sont les plus propres à deviner la pensée et à sentir la volonté.

« Le développement des facultés intellectuelles, la communication des pensées, l'influence de la volonté sont trois phénomènes qu'on remarque presque toujours ensemble, parce qu'ils dépendent d'une seule et même cause, l'excitation du cerveau. La communication sympathique des symptômes des maladies, au contraire, coïncide le plus ordinairement avec le développement des facultés instinctives, et je pense que c'est à cause que, comme ces dernières, elle tient à l'excitation de la vie intérieure.

« Quant à l'influence qu'exercent les somnambules sur les mouvements de la vie interne, elle mérite une grande attention. On doit la rattacher, suivant moi, à l'exaltation des fonctions de cette même vie interne, et reconnaître que, de même que ces fonctions deviennent perceptibles au crisiaque, il arrive que, réciproquement, les impressions morales de celui-ci ont sur elles une beaucoup plus grande influence que dans l'état de veille. Mais cette influence n'a presque jamais lieu qu'autant qu'elle est commandée par une volonté extérieure ; de sorte qu'il est naturel de se demander si elle dépend de la volonté de celui en qui se passe le phénomène, ou si l'on doit l'attribuer à celui qui le commande. L'une et l'autre supposition semblent d'abord inadmissibles. Comment concevoir qu'un homme agisse directement sur un autre homme par la volonté et produise en lui des effets dont il est incapable sur sa propre organisation ? C'est donc au crisiaque seul

qu'on doit rapporter ce qui se passe en lui. Mais doit-on faire intervenir sa volonté ! On ne peut pas plus s'arrêter à cette idée qu'à la précédente, car les crisiaques méconnaissent souvent leur propre action, et attribuent tout ce qui se passe en eux à une volonté étrangère. On ne peut aller contre le témoignage qu'ils rendent, et il faut bien connaître que leur volonté n'agit pas, puisqu'ils n'ont pas conscience qu'ils *veulent*.

« Mais faut-il chercher, hors de lui, la cause de l'influence exercée par le somnambule sur son organisation ? Non, car l'expérience nous fait voir, sur un grand nombre de phénomènes suscités en nous, la réalité d'une influence différente de celle qui résulte du pouvoir de la volonté. Qui pourrait, à *volonté*, trembler, pâlir, couvrir son corps d'une sueur froide, etc. ? Voilà cependant ce qu'une simple frayeur est capable de produire. Suivant moi, l'influence que les somnambules exercent, pendant leur sommeil, sur leur organisation, est le résultat de l'impression produite sur eux par l'*idée* qu'ils ont de la puissance de leur magnétiseur ; d'où il suit que ce dernier peut produire, en les commandant, des effets tout à fait semblables à ceux qui résultent, chez les somnambules extatiques, de la persuasion où ils sont qu'un *pouvoir surnaturel* agit sur eux.

« On voit dès lors pourquoi le commandement du magnétiseur est nécessaire, et pourquoi sa seule volonté est si souvent insuffisante : c'est que cette volonté ne peut agir qu'autant qu'elle *est sentie* par le crisiaque, et, aussitôt qu'elle est sentie, elle produit son effet, indé-

pendamment de la volonté *réelle* de celui qui la suppose, et sur qui elle fait impression.

« Je n'ai point parlé, dans tout ce que je viens de dire, du transport des organes des sens dans des régions inaccoutumées, et *j'avoue que je n'ai rien à dire* relativement à l'explication de ce phénomène, dont l'observation me paraît pourtant mériter toute l'attention des philosophes.

« Il me serait sans doute bien facile d'imaginer quelque fluide auquel j'attribuerais des qualités qui me conviendraient, et dont les différentes vibrations avertiraient le somnambule de la présence des corps extérieurs. J'aurais d'autant plus de facilité dans ma supposition que l'exaltation de la vie intérieure me *permettrait de placer dans les extrémités des nerfs de la région de l'estomac une sensibilité particulière qui les disposerait à être affectés par les vibrations du fluide.* Mais je craindrais, en suivant de pareilles idées, de me livrer à des hypothèses sans fondement. Sans donc entrer dans aucun détail sur la manière dont peut s'opérer la nouvelle vue des somnambules, je rappellerai que plusieurs insectes chez lesquels on n'a pu découvrir aucun organe spécial de la vue, *n'en sont pas moins capables d'éviter les obstacles qui se présentent devant eux.* »

Jersey, 6 février 1864.

II

Une nouvelle vue sur les Ursulines de Loudun, les Camisards et les Convulsionnaires.

Dans les pages d'Alexandre Bertrand que je vous ai copiées, monsieur, et que vous avez lues d'une seule traite, m'écrivez-vous, tant vous les avez trouvées instructives, n'y a-t-il rien à reprendre ? Je ne saurais, pour mon compte, adopter de division trop absolue entre des corps doués de la vie et d'autres qui en seraient totalement dénués. On a trop abusé de l'*organique* et de l'*inorganique*. Tout vit, n'est-il pas vrai ? même le cadavre. C'est seulement, entre les divers êtres de l'infini, question de mode ¹, de mesure, d'intensité, de puissance, d'élévation, ce qu'on appelle matière n'étant qu'une effluence de la Vie en Dieu, arrivée à

1. Je n'entends pas par *mode* une simple apparence d'être, comme dans la théorie panthéistique de la *substance unique* et de ses *modes*; j'entends une manifestation déterminée de la VIE.

un degré défini de développement. Pourquoi ensuite Bertrand a-t-il rejeté l'existence d'un fluide animal ? Il avoue lui-même son incapacité, quand il a devant lui le déplacement des sens, et il reconnaît que le fluide pourrait mener à une explication. Cependant l'hypothèse d'un agent de la sorte l'offusque, et il préfère s'en tenir à son impuissance. Croit-il avoir suffisamment rendu claire la communication des pensées en montrant qu'elle vient à la suite d'une surexcitation du cerveau ? Si l'on creusait davantage cette idée de fluide, et si l'on se disait que la substance Humanité est en nous, comme la lumière, l'électricité, le calorique sont dans les corps dits physiques, ne pourrait-on concevoir comment cette Substance, dans un certain état de l'être qu'elle anime, en qui et par qui elle se manifeste, peut pénétrer ses propres pensées dans d'autres êtres semblables, chez lesquels elle vit et se manifeste au même titre ? Je ne prétends pas que ce soit là une chose normale. Cette merveille de la communication des pensées, bien que propre à révéler la réalité subjective d'une Substance-Humanité, est, comme toutes les autres propriétés merveilleuses de l'extase, hors de la ligne régulière que suit communément la création, et a toujours été le symptôme de nos malaises moraux, plutôt qu'une prophétie de notre avancement futur, comme l'a cru follement le montanisme. Mais enfin cette propriété est apparue dans le monde, surtout aux époques palin-génésiques, et est susceptible de s'y montrer encore.

Je ne crois pas qu'il soit possible d'avoir une idée juste de l'extase, si l'on n'admet d'une part un fluide

animal qui en explique les phénomènes en tant qu'ils tiennent au corps en prédominance, et d'autre part une Substance-Humanité se révélant dans le rôle extraordinaire que jouent les facultés intellectuelles des extatiques. Dirai-je encore qu'à mon petit jugement Alexandre Bertrand fait trop bon marché de la volonté des personnes en extase agissant sur leur vie interne ? Lui-même a cité bon nombre de faits où l'intention déclarée du somnambule précédait telle ou telle modification de l'emploi de ses organes.

Mais ce que je trouve éclatant de lumière dans l'étude de Bertrand, et ce dont, avant lui, personne n'avait eu l'idée, c'est cette vue : « Dans le somnambulisme, la perception de la vie végétative remplace la sensibilité extérieure ; les fonctions internes dont, à l'état régulier, nous n'avons pas conscience, deviennent pour l'extatique cause de sensations. » J'accepte cette donnée, monsieur, comme une proposition que les faits me semblent justifier, et je reviens aux faits.

Comme je vais maintenant avoir sur mon chemin ces trois classes d'extatiques, les religieuses de Loudun, les crisiaques du cimetière Saint-Médard, les fanatiques des Cévennes, et que beaucoup de savants et historiens de poids affectent de ne voir en tous que mensonge, feintise et jonglerie, je crois très-utile de vous envoyer des considérations historiques qui me semblent supérieures à tout ce qu'on a écrit sur ce sujet.

Reportons-nous, monsieur, au dix-septième siècle, et entrons dans la ville de Loudun. Voyez-vous ce prêtre élégant, beau de visage, qui sourit aux dames et les

salue avec grâce. Son regard est plein de feu ; c'est un abbé spirituel et de salon, et bien peu fait pour l'austérité et l'ascétisme. Il a mauvaise réputation sous le rapport des mœurs. Son évêque, pour quelque peccadille, l'a interdit de ses fonctions ; mais son archevêque n'a pas trouvé la chose suffisamment établie et l'a réintégré. Comment ce beau prêtre, que je me figure comme le Magnus de Lélia, n'occuperait-il pas l'imagination des jeunes religieuses ? Il a osé demander d'être leur directeur ; mais cet honneur lui a été refusé. Un autre prêtre que je vois pâle, maigre, envieux et louche, a obtenu la place convoitée. Nous avons en présence, monsieur, Urbain Grandier et son ennemi, et nous sommes près du couvent des Ursulines.

Or, il arriva dans ce temps-là que deux jeunes ursulines furent prises de violentes convulsions, accompagnées d'illusions et de symptômes assez bizarres. Ces accidents, qui, aux yeux d'un médecin éclairé, n'eussent dénoté qu'une affection hystérique, parurent présenter quelque chose de surnaturel à des esprits superstitieux ; et les religieuses s'adressèrent à leur confesseur, le rival de Grandier. Il ne vit là que la présence du démon. Bien plus, cet homme, soit qu'il le crût, soit qu'il ne parlât que par un esprit de vengeance, mit dans l'esprit des religieuses que le malheur qui leur arrivait pouvait bien être la suite d'un maléfice jeté par celui dont il avait été l'adversaire.

Au lieu donc de donner aux religieuses les remèdes qui auraient pu les guérir, on les exorcisa journellement ; et les diables ayant parlé par leur bouche ne

manquèrent pas, comme on peut le croire, de dénoncer Urbain Grandier.

Les exorcismes furent d'abord tenus secrets, dans la crainte que le bruit de la possession ne détournât les parents de confier leurs enfants aux religieuses, et par là ne nuisît à la communauté. Bientôt pourtant il transpira dans la ville quelque chose de ce qui se passait dans le couvent, et les exorcismes mêmes finirent par devenir publics.

On conçoit quelle agitation dut mettre dans le cloître l'apparition d'un événement aussi grave, et l'effet que devaient produire sur les jeunes religieuses les scènes de convulsions qu'elles avaient continuellement sous les yeux. Ceux qui savent avec quelle facilité ces sortes de maladies se communiquent par imitation ne seront donc pas étonnés d'apprendre que bientôt il n'y eut plus seulement deux religieuses de possédées, mais que le mal s'étendit rapidement au plus grand nombre d'entre elles. Cinq autres furent possédées ; il y en eut six d'*obsédées* (c'est-à-dire affligées par intervalle de maux et d'illusions), et trois de *maléficiées* (c'est-à-dire frappées d'infirmités partielles). Et l'on ne doit pas omettre de remarquer que toutes ces religieuses étaient jeunes, qu'un âge avancé pouvait seul mettre à l'abri de l'influence diabolique, de sorte que les adversaires de la possession ne manquaient pas d'en faire des plaisanteries, en disant que le diable avait bon goût.

Le mal ne fut pas uniquement renfermé dans la communauté ; plusieurs filles séculières de la ville eurent les mêmes convulsions et les mêmes symptômes,

qui se reproduisirent dans les villes voisines, attaquant toujours uniquement les femmes, et, parmi elles, les jeunes filles de préférence.

Cependant on continuait les exorcismes et l'on mettait même dans leur administration la plus grande publicité. Toutes les possédées s'accordaient à accuser Grandier, et l'affaire fit tant de bruit que le cardinal de Richelieu, alors premier ministre, ordonna d'instruire contre lui, et nomma douze juges dans les environs pour faire son procès. Il envoya même un commissaire pour présider le tribunal.

Le résultat de toutes les scènes bizarres de possession fut une condamnation à la peine de mort contre l'accusé, et le malheureux Grandier, en exécution de la sentence portée contre lui, fut brûlé vif à Loudun, le 18 août 1634.

On a dit : Toute l'histoire des diables de Loudun ne fut qu'un jeu féroce des ennemis de Grandier. Mais une considération bien simple me paraît devoir détourner de s'arrêter à une pareille idée. Si les ennemis de Grandier voulaient le faire périr, ils avaient un moyen beaucoup plus facile de parvenir à leurs fins que l'accusation de magie. Grandier avait la plus mauvaise réputation sous le rapport des mœurs ; il était accusé de crimes commis dans son église qui constituaient un sacrilège que les lois auraient puni de la peine de mort, de l'aveu même de ses défenseurs ; plus de cent cinquante témoins déposaient contre ses mœurs. « Ce n'étaient pas, dit un auteur, ce n'étaient pas seulement des rivaux qu'il avait à craindre, c'étaient des pères et

des mères outrés et furieux. » Il était donc beaucoup plus simple de s'arrêter à une accusation facile à prouver que d'aller se jeter dans l'accusation de magie ; car cela nécessitait alors un appareil de preuves telles qu'il semble que jamais on n'aurait pu venir à bout d'une semblable entreprise.

La sentence portée contre Urbain Grandier est toutefois motivée uniquement sur le crime de magie. — « Nous, etc., avons déclaré et déclarons ledit Urbain Grandier dûment atteint et convaincu du crime de magie, maléfice et possessions arrivées par son fait ès personnes d'aucunes religieuses ursulines de cette ville de Loudun et autres séculières, etc.... »

Aujourd'hui qu'il ne peut plus être question de diables, que les pièces de la procédure attestent toutefois des choses étranges, on s'accorde à dire : Les juges étaient gagnés, les témoins étaient subornés, les religieuses mêmes n'avaient fait que répéter en public une comédie horrible étudiée longtemps d'avance. — Mais examinons une pareille supposition. Que Laubardemont ait voulu former un complot infâme pour faire périr un innocent, je le veux bien ; c'était un homme perdu de réputation, un agent du cardinal régnant, un ministre de ses vengeances. Que les douze juges qui prononcèrent dans l'affaire fussent aussi du complot, je l'accorderais encore, parce qu'ils étaient nommés par le cardinal ; et on peut par conséquent supposer qu'il avait choisi les hommes les plus capables de trahir leur conscience. Mais que les religieuses aient été à même d'entrer dans un pareil complot, c'est

ce que ma raison ne peut admettre. Examinons ce qui nécessairement a dû avoir lieu, si elles n'ont fait que jouer la comédie.

Il a fallu de longue main leur faire étudier la langue latine pour les mettre en état de répondre aux questions qu'on pouvait leur faire (car l'intelligence des langues inconnues ou étrangères était un des principaux signes de la présence des démons). Ce n'est pas tout. Elles répondaient aux exorcistes au milieu d'accès convulsifs qui n'auraient pu leur laisser le sang-froid nécessaire pour le rôle à jouer ; dès lors, les convulsions étaient donc feintes aussi. Mais elles faisaient des gambades et des contorsions extraordinaires. Quiconque ne les aurait pas éprouvées naturellement par maladie n'aurait pu parvenir à les faire qu'après un long exercice. Il a donc fallu, de plus, que les religieuses se soient exercées longtemps d'avance à feindre ces épouvantables contorsions, et que même elles aient eu un grand talent pour ce genre d'exercice, puisqu'il est dit qu'elles faisaient des choses que les plus habiles saltimbanques ne sauraient imiter, et qui seules paraissaient des preuves suffisantes de possession à ceux qui n'étaient pas habitués au spectacle des maladies convulsives. Or, imagine-t-on rien de plus horrible que l'inférieur rassemblement de sept femmes s'exerçant ainsi en secret à la plus épouvantable comédie ? Et pourquoi ? pour conduire à une mort cruelle un malheureux prêtre innocent qu'elles n'avaient aucun intérêt à faire périr, et sans pouvoir se faire illusion, sans pouvoir se dissimuler le motif qui les faisait agir ; car la plupart

du temps, quand nous nous laissons entraîner à mal faire, nous cherchons au moins à nous dissimuler l'intention coupable qui nous guide. Les hommes sont bien, à la vérité, souvent injustes, méchants, cruels même, quand leur intérêt l'exige ; mais on rencontre bien rarement de ces scélérats éhontés qui, considérant le crime avec sang-froid, se disent, tout en poursuivant le cours de leurs desseins pervers : « Je serai un ingrat, un parjure, un meurtrier, je conduirai à une mort affreuse ce malheureux innocent ! » Une pareille horreur n'est pas dans la nature ; on répugne à la supposer dans un seul homme mû par le plus grand intérêt. Comment donc l'imaginer dans sept femmes, sept jeunes filles qui n'étaient pas encore parvenues à l'âge où des passions honteuses ont étouffé toute conscience ? Il résulte, pour moi, de l'ensemble de ces considérations, une preuve si forte, que mon esprit se refuse tout à fait à aller contre ce qu'elle établit.

Plus on considère, d'ailleurs, les circonstances de l'affaire de Grandier, plus on reconnaît combien il est impossible de supposer la fourberie dans les religieuses. Il n'y en avait d'abord que deux qui fussent possédées, et, certes, on a déjà assez de peine à croire qu'on ait pu trouver deux monstres pareils dans la communauté ; et, comme leur rôle aurait été extrêmement difficile et très-pénible, on pensera facilement que ceux qui les auraient déterminées à le jouer auraient dû avoir beaucoup de peine à les engager à le soutenir. La possession a duré plusieurs années, tant avant qu'après la mort de Grandier. Les religieuses étaient exorcisées deux fois par

jour, au milieu des convulsions les plus violentes, et chaque exorcisme était de deux ou trois heures. Il serait donc difficile de concevoir comment leur santé même aurait pu résister si longtemps à un pareil exercice si souvent répété.

Pourtant, si l'on admet que d'abord deux religieuses aient consenti à se laisser instruire longtemps d'avance, à répéter secrètement leur rôle, on concevra peut-être comment, pour ne pas perdre le fruit de leur travail, elles auront pu se résoudre à persister jusqu'à la fin. Mais qui aurait pu engager les cinq autres, qui devinrent successivement malades comme les premières, à jouer la même comédie? Comment les exorcistes auraient-ils pu se déterminer à mettre inutilement en œuvre tant de nouveaux ressorts, à faire entrer dans leur confiance un si grand nombre de nouveaux témoins? N'auraient-ils pas dû craindre que, pressées par leurs remords, quelques-unes au moins de ces jeunes filles ne vinssent à tout révéler? Il y a donc de l'absurdité à supposer que les exorcistes aient fait entrer dans ce complot, en les dressant aux convulsions, et en les instruisant dans la langue latine, les cinq nouvelles religieuses possédées, et les six filles séculières qui se trouvèrent prises dans la ville. On peut d'autant moins l'imaginer, que ce grand nombre de possédées ne faisait qu'ôter du crédit à la possession, puisqu'il n'était pas vraisemblable que Grandier, déjà accusé de magie, et très-embarrassé de l'affaire qu'il avait sur les bras, eût été donner de nouvelles preuves contre lui, en envoyant de nou-

veaux diables dans le corps de toutes ces filles.

Mais était-ce toutes ces filles qui d'elles-mêmes, religieuses et séculières, se mettaient à jouer la comédie sans qu'on les en priât, et se dressaient aux convulsions pour concourir à faire brûler Grandier, comme si elles avaient été jalouses de prendre leur part d'un si exécrationnel forfait? Il est trop évident qu'on ne peut pas le supposer, et j'ai presque honte des détails dans lesquels je viens d'entrer, pour faire sentir la fausseté d'une supposition évidemment absurde. Voilà pourtant ce qu'on admet aujourd'hui, où le peu de personnes qui s'occupent de l'affaire de Grandier, répètent toutes si légèrement qu'il a été victime de la fourberie des religieuses.

Tout prouve pourtant l'impossibilité d'une pareille supposition. Si tout ce qui se passait aux exorcismes n'était qu'un jeu joué par les religieuses et les exorcistes, c'était sans doute bien assez d'avoir soutenu pendant plus d'une année une fourberie aussi difficile, aussi pénible pour les acteurs; on devait attendre avec impatience le moment de la terminer; à la mort de Grandier tout devait finir; le magicien n'était plus, il ne pouvait conjurer les démons, et la cessation subite de la possession à cette époque eût été une nouvelle preuve de sa réalité. Il n'en fut pourtant pas ainsi; les exorcismes ne cessèrent pas, car les possédées n'étaient pas guéries, et le spectacle des convulsions se prolongea plusieurs années. Or, n'aurait-on pas dû craindre, s'il y avait eu fraude, qu'à force de l'examiner on ne parvint enfin à la découvrir? On devait

d'autant plus le redouter, qu'il y avait, comme on peut le croire, un grand nombre d'hommes incrédules à la possession. Tous les protestants, entre autres, dont le nombre était assez considérable à Loudun, cherchaient avec ardeur à mettre les diables en défaut. Au reste, il se rendait souvent aux exorcismes des hommes qu'on ne pouvait soupçonner de se laisser gagner, et qui attestaient avoir vu des choses qu'ils regardaient comme surnaturelles. Monsieur, frère du roi, fut lui-même témoin de plusieurs de ces scènes et il donna une attestation signée de sa main, en faveur de la possession. Il dit qu'il ne lui fut pas permis de douter, parce qu'une des religieuses convulsionnaires obéit à un ordre qu'il lui donna *mentalement*, sans proférer aucune parole, et sans faire aucun signe.

Je crois que tous ceux qui voudront bien peser les considérations que je viens de présenter ne pourront manquer d'admettre que, si le malheureux Grandier est mort innocent du crime qu'on lui imputait, sa mort ne doit pas être attribuée à un complot formé entre ses ennemis pour le faire périr, mais à la malheureuse méprise qu'on fit en regardant comme *surnaturels* des effets produits par une affection hystérique. Mais si on ne doit pas attribuer à la fraude tout ce qui se passa dans cette occasion, il est impossible pourtant de ne pas reconnaître que quelquefois les partisans de la possession ont pu avoir recours à l'imposture pour en persuader les incrédules.

Ce ne peut être, par exemple, autrement que par imposture qu'on parvint à faire apporter par les *dia-*

bles, à différentes reprises, les prétendus pactes qu'on annonçait devoir choir du haut de l'église, et qu'on vit choir de la coiffe de la supérieure.

Il en est de même des noms que les diables gravèrent sur la main de la supérieure et sur celles de différentes religieuses au moment de leur sortie. C'est, sans doute, la considération de ces impostures manifestes qui a fait adopter si légèrement à un grand nombre de personnes, l'opinion que les religieuses n'avaient fait que jouer la comédie pour faire mourir Grandier, sans réfléchir à ce qu'une pareille supposition avait d'impossible.

Je sais bien que quand quelqu'un, dans une pareille affaire, est convaincu de mensonge sur un seul point, il paraît d'abord permis de penser qu'il a pu en imposer sur tout le reste. Mais ici, il ne faut pas s'arrêter à une pareille idée ; car, tout en reconnaissant que les religieuses étaient primitivement de bonne foi, on trouve facilement, dans les circonstances où elles étaient, les motifs qui, une foi convaincues, ont pu les entraîner à recourir à la fraude. Et il est bon de remarquer d'abord que presque tous les faits qui ne peuvent s'expliquer que par imposture eurent lieu après la mort de Grandier, et que, par conséquent, ils ne supposent plus toute la scélératesse qu'il faudrait admettre, s'ils avaient eu lieu dans le but de le faire condamner.

Une fois persuadées de la possession par la vue des phénomènes qui les avaient induites en erreur, les religieuses purent se laisser égarer jusqu'à employer l'ar-

tifice pour empêcher qu'on ne la niât, sans pour cela être capables de consentir de sang-froid à jouer l'horrible rôle qu'on leur prête. Au reste, il faut remarquer qu'il *n'y eut que deux religieuses* à faire des choses où l'on doit supposer l'artifice, et que les autres phénomènes, comme de lire dans la pensée, d'obéir à la volonté mentale, d'annoncer leurs crises, de comprendre les langues étrangères, furent offerts par toutes les possédées. Deux des religieuses donc, d'abord de bonne foi dans l'affaire de Grandier, ne consentirent que dans la suite à la fraude, entraînées comme malgré elles. Le fait paraît si vraisemblable pour peu qu'on y réfléchisse, qu'il n'est pas étonnant qu'il ait été adopté par plusieurs écrivains qui ne croyaient pas à la magie. Bayle se déclare en sa faveur.

Levassor, auteur distingué qui a écrit *l'Histoire du règne de Louis XIII*, pense de la même manière. Cet écrivain passa une année à Loudun, et par conséquent, il eut tout le temps de s'y informer des faits dont il a parlé avec impartialité. Il ne s'agit point encore ici, monsieur, de ces faits dans leurs détails, il s'agit de leur cause sérieuse ou fictive, et j'espère que vous la regarderez comme sérieuse. J'aurais à vous parler maintenant des Camisards et des Convulsionnaires; mais renvoyons-les à ma prochaine lettre.

Jersey, 10 février 1764.

III

Les Camisards.—Les Convulsionnaires.

« Que ceux qui veulent prendre une idée de l'état des trembleurs protestants ne craignent pas d'aller puiser dans le *Théâtre sacré des Cévennes*. Ce petit écrit, dont les exemplaires sont très-rares en France, consiste uniquement en dépositions juridiques faites par quelques-uns des inspirés ou par d'autres personnes réfugiées à Londres, qui attestent les faits qu'elles disent avoir vus de leurs yeux. Il paraît donc impossible de ne pas convenir, en général, de la vérité des événements, d'autant plus que les sectaires, loin d'être écoutés avec bienveillance par les autres réfugiés français, furent exposés de leur part à une vive contradiction, et n'en reçurent que mépris, injures, mauvais traitements. On assure même que quelques-uns finirent par se rétracter, pour avoir la paix ; mais la plupart restèrent inébranlables dans leur témoignage.

« Après la révocation de l'édit de Nantes, les protestants se trouvèrent soumis, en France, à toutes sortes de persécutions ; et, comme il arrive toujours dans les crises religieuses ou politiques, ce furent dans les provinces, et

principalement dans les campagnes, qu'ils eurent surtout à se plaindre des vexations de l'autorité. On allait jusqu'à leur enlever leurs enfants pour les élever dans la religion catholique. Une persécution aussi injuste eut le résultat qu'on en devait attendre ; elle ne fit qu'enflammer le zèle des malheureux protestants, et enfin produisit chez eux une épidémie d'extase, devenue célèbre par les moyens atroces qu'on mit en usage pour la faire cesser. Quelques paysans, doués de cette disposition organique qui favorise l'extase, furent atteints d'un état qui se manifestait par des mouvements convulsifs, et pendant lequel ils se mirent à prêcher et à faire des prophéties qui roulaient toutes sur *le triomphe prochain de leur sainte cause*. Il n'en fallut pas davantage, dans les circonstances où se trouvaient alors les protestants, pour qu'une multitude d'entre eux, contractant la même affection par imitation, se missent à prêcher et à prophétiser comme les autres. — Ce fut dans les Cévennes que l'épidémie se manifesta et se maintint. Aussi les nouveaux prophètes furent-ils désignés sous le nom de *trembleurs des Cévennes* ¹. C'était ordinairement dans les lieux où ils se réunissaient pour chanter des psaumes, à l'insu de leurs persécuteurs, que l'inspiration, disaient-ils, les prenait. Alors un d'eux, celui dont le *Saint-Esprit* allait se saisir, était tout à coup jeté à la renverse, tremblait de tout son corps, puis se mettait à prophétiser. Après lui un autre recommençait, et quelquefois deux ou trois en même temps. On finit par compter, parmi ces persécutés qui bravaient la mort, plusieurs milliers d'inspirés de ce genre. Et parmi eux, c'étaient surtout les hommes qui tombaient en extase, car les femmes assistaient peu à leurs réunions périlleuses. — Une chose très-remarquable, c'est qu'on vit un grand nombre d'enfants, même en assez bas âge, tomber en extase et devenir capables de prêcher et prophétiser comme les autres. On assure avoir vu, dans les Cévennes, des *enfants extatiques* de trois ou quatre ans.

1. Les quakers d'Angleterre ne sont d'autre sorte à l'origine.

Après cette citation sur les camisards, en voici venir une, Monsieur, au sujet des convulsionnaires :

« Si jamais ouvrage avait pu être capable d'attirer l'attention sur les convulsionnaires du cimetière de Saint-Médard, celui de Carré de Montgeron eût été bien propre à produire ce résultat. Jamais on n'a recueilli, en faveur d'aucuns faits, des témoignages aussi nombreux et aussi concluants que ceux que l'auteur apporte à l'appui des événements qu'il raconte. Cependant le livre de Carré de Montgeron n'a guère été lu que par ceux qui, partageant ses opinions, y cherchaient les preuves des miracles opérés en faveur de leur croyance. Tous les autres, rebutés par le seul mot de miracle, effrayés d'ailleurs à l'aspect de trois énormes volumes, tout remplis de récits en apparence absurdes, d'éternels certificats à l'appui, et de fades lamentations sur les égarements du siècle et son engourdissement contre la vérité, ne s'en sont occupés que pour s'en moquer ou pour le citer comme un exemple des erreurs que la superstition peut produire. Le parti qu'ils ont pris ne doit pas étonner. Convaincus d'avance que l'auteur qui voulait prouver la *vérité des miracles* ne pouvait manquer d'être dans l'erreur, ils ont dû s'en tenir à ce premier aperçu, auquel ils avaient la conviction que l'examen le plus pénible aurait toujours pour résultat de les ramener. Mais que ceux qui ont connaissance de l'état d'extase aient le courage de lire; qu'ils méditent surtout ce que dit l'auteur dans les chapitres intitulés : *Idée de l'œuvre des convulsionnaires; Idée de l'état des convulsionnaires; Idée des secours mal à propos nommés meurtriers*, et ils ne pourront s'empêcher de rester dans l'étonnement le plus profond sur l'*identité parfaite* qu'ils seront forcés de reconnaître entre l'état convulsionnaire et celui des somnambules magnétiques.

« L'épidémie de Saint-Médard fut, comme celle des Cévennes, le résultat d'une exaltation religieuse portée au

plus haut degré par la persécution. Tout le monde sait qu'elle prit naissance autour du tombeau d'un homme vertueux, le diacre Pâris, que les jansénistes appelants de la bulle *Unigenitus* révéraient comme un saint, parce qu'il avait partagé leurs opinions théologiques. Là, parmi des gens de toute espèce qui se réunissaient pour prier, quelques malades crurent avoir obtenu, par l'intercession de celui qu'ils révéraient, la grâce de leur guérison. Ils publièrent ce miracle, et il n'en fallut pas davantage parmi des hommes soumis à une persécution injuste pour monter les imaginations, et donner naissance à d'autres merveilles. Mais tout cela ne se fit que d'une manière progressive. D'abord on ne remarqua qu'une augmentation dans le nombre des personnes qui se rendaient autour du tombeau. Bientôt quelques femmes, fortement animées par la pensée de la persécution qu'une autorité humaine exerçait contre elles, quand Dieu lui-même semblait se déclarer en leur faveur, éprouvèrent des convulsions, et ces convulsions, qui devinrent bientôt contagieuses, furent accompagnées de miracles, c'est-à-dire de guérisons, qu'on n'aurait jamais pu obtenir des secours de l'art les mieux administrés. Ces guérisons sont appuyées, dans l'ouvrage de Carré de Montgeron, sur un concours de témoignages si imposants, que les jésuites eux-mêmes, si habiles et si puissants alors, les jésuites, qui avaient un si grand intérêt d'en déceler l'imposture; ne purent jamais, comme le fait très-bien remarquer le sceptique Hume, les réfuter d'une manière satisfaisante. Cependant le gouvernement, qui favorisait les jésuites et leurs opinions, voyait avec un grand déplaisir la foule toujours croissante, agglomérée dans le cimetière de Saint-Médard, soit pour demander des miracles, soit pour voir ceux qui s'y faisaient. Croyant couper court aux scènes d'exaltation qui se renouvelaient tous les jours, il ordonna la clôture de ce cimetière et fit placer à la porte des gardes chargés d'écarter la foule. L'archevêque de Paris interdit le culte du diacre Pâris, et plusieurs convulsionnaires furent emprisonnés. **Voltaire**

dit qu'on trouva sur la porte du cimetière cette plaisante inscription :

- « De par le roi, défense à Dieu
- « De faire miracle en ce lieu.

« Et il ajoute : *Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que Dieu obéit.* Cette remarque est tout à fait inexacte, car les *miracles*, loin de cesser depuis cette époque (janvier 1732), ne firent que se multiplier pendant cinq ou six années consécutives, et se sont prolongés presque sans interruption jusqu'à la Révolution. Mais s'ils ne cessèrent pas, ils changèrent de nature, et cela précisément, comme on aurait pu le prévoir, d'après le changement survenu dans la nature des causes morales qui les produisaient. Autour du tombeau une foule exaltée, dont tous les regards étaient tournés vers les malades, augmentait leur confiance et soutenait leur enthousiasme, qui se trouvait porté au plus haut degré. Là, en effet, ils se sentaient en spectacle, et animaient la scène par les convulsions dont ils étaient atteints : ces convulsions passaient, même aux yeux des incrédules, pour un moyen physique de guérison. Après la clôture du cimetière, les choses ne se poursuivirent plus ainsi. La confiance dans la vertu du saint diacre ne s'affaiblit pas, il est vrai, mais elle n'agit plus dans les mêmes circonstances, et par conséquent ne dut plus produire les mêmes effets. Les malades qui se sentaient la foi se contentèrent de prier dans leurs chambres. Dès lors, plus de spectacle d'une foule en prière, plus de convulsions, plus de ces bruyantes marques d'admiration si propres à exalter les esprits. La conviction douce qu'un secours surnaturel ne leur serait pas refusé pour soulager leurs maux, conviction soutenue par l'application de quelque relique vénérée, qui n'était souvent qu'un peu de terre du tombeau du saint, ou de l'eau d'un puits creusé dans le voisinage de ce tombeau, telle était la nouvelle cause, bien

plus simple, mais non moins puissante, qui mettait en jeu toutes les forces de la nature. C'est surtout de l'épidémie d'extase propre à ce nouveau mode d'administration des impressions morales, si je puis m'exprimer ainsi, qu'il est utile de s'occuper. Mais, commençons par le reconnaître, il ne serait peut-être pas exact de dire que personne ne fut atteint d'extase autour du tombeau. Cet état, sans doute, se mêla aux convulsions, de même que les convulsions continuèrent d'agiter, quoique d'une manière beaucoup moins violente, les extatiques de la seconde période. Tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est que les guérisons accompagnées de convulsions prédominèrent chez le plus grand nombre des malades, tant qu'ils furent exposés aux causes violentes d'exaltation qui régnaient autour du tombeau, tandis que ce fut l'extase au contraire qui survint chez eux par épidémie, quand ils ne furent plus soumis qu'à des influences plus douces; et l'épidémie ayant une fois pris sa forme, l'*imitation*, si puissante, acheva d'en fixer le caractère. Pour avoir une juste idée de l'état des convulsionnaires après la clôture du tombeau, il ne faut que lire ce passage de Carré de Montgeron ¹ :

« Il est visible que le phénomène extraordinaire qui
 « parait aujourd'hui dans l'Église, auquel on a donné
 « *improprement* le nom de *convulsions*, sur le fondement
 « *unique des premiers symptômes par lesquels il a commencé*
 « *à se faire voir*; il est visible que ce phénomène a de
 « *grands rapports avec l'effusion des dons du Saint-Esprit*,
 « quoiqu'il soit dans un degré beaucoup plus bas et bien
 « moins parfait que cette œuvre.—Je crois pouvoir le dé-
 « finir *un état surnaturel, accompagné souvent de prodiges*,
 « état où un grand nombre de personnes que Dieu a atta-
 « chées à la cause de l'appel se trouvent en certain temps,
 « sans cependant, *du moins la plupart*, perdre leur liberté
 « ni l'usage de leur raison, si ce n'est dans les cas singu-
 « liers et extraordinaires dont je rendrai compte, en fai-

1. *Idee de l'état des convulsionnaires*, p. 4.

« sant le détail de toutes les phase où les convulsionnaires
« passent successivement. »

Dans tout ce qui précède, monsieur, depuis les événements de Loudun jusqu'aux faits suscités par la foi au diacre Pâris, j'ai suivi Alexandre Bertrand pas à pas, disons mieux, je l'ai pillé, et cela pour l'opposer victorieusement, selon moi, à de bien graves historiens, à des hommes qui le dépassent de cent coudées sous le rapport du talent, oserai-je nommer M. Michelet? Ne pensez-vous pas maintenant, monsieur, qu'on peut croire à la sincérité des crisiaques extatiques de tous les âges, de toutes les sectes? Mais à quoi bon, direz-vous, revenir sur des événements si connus, si bien jugés? Connus? De qui? De quelques centaines d'individus au plus : des médecins, des physiologistes, des littérateurs curieux de mettre l'œil partout. Il est de ces faits qui, souvent publiés, ne sont jamais assez redits. La masse du public les ignore, ou en juge sur les appréciations d'historiens qui les ont traités avec une légèreté incomparable, ou qui y ont commis des bévues si grosses qu'on les dirait préméditées. Bertrand ne s'est pas contenté d'entendre une voix; il a lu et compulsé avec soin tous les dire, et de ceux qui répugnaient aux possessions et de ceux qui y prêtaient une aveugle foi. Si ces lettres, monsieur, avaient l'heur d'être imprimées, et si j'étais de ces écrivains auxquels le renom assure des milliers de lecteurs, je prierais en grâce mon troupeau de ne se pas complaire uniquement à la musique du style, mais

d'avoir à cœur les réflexions si justes, si sages, du docteur Alexandre Bertrand. Allez, monsieur, Carré de Montgeron avait bien raison d'assimiler les fidèles du diacre Pâris aux apôtres et disciples du Christ recevant les dons du Saint-Esprit. Dans les deux cas, c'était l'enivrement de l'extase et rien autre.

Des faits, des faits, voilà ce qu'il me faut maintenant, encore, et toujours ! Mais, pour vous les exposer d'une façon nouvelle, et qui me semble lumineuse, je vous les classerai sous les titres des diverses propriétés de l'Extase auxquelles ils se rapportent. Or, ces propriétés sont au nombre de vingt-cinq, entendez-vous bien ? Je ne vous avais cité que les principales. Au moment d'avoir surtout commerce avec les extatiques modernes, je veux vous les énumérer *in extenso*. Apprêtez-vous à l'étonnement, et ouvrez de grands yeux. Mais, non ; pas à cette heure. Il vous faudra languir jusqu'à ma prochaine lettre.

Jersey, 14 février 1865.

QUATRIÈME SÉRIE

I

Les vingt-cinq propriétés de l'Extase,

C'est aujourd'hui, monsieur, que je dois vous présenter la série complète des propriétés de l'extase. Pourquoi ne l'ai-je pas fait plus tôt? Par la simple raison que c'eût été la plus insigne des maladroitures; j'eusse compromis ma démonstration. Tout ce qui va suivre ne doit-il pas servir de preuve à tout ce qui précède? Ne pouvez-vous pas dédaigneusement faire fi de l'extase antique, y compris celle de lignée juive, en me disant que tout cela se perd dans des vapeurs où l'on ne saurait voir clair; qu'il n'y a là aucun fait assez bien constaté pour commander à la raison, et que toutes les légendes réunies ne sauraient constituer de l'histoire? Sans doute, je ne suis pas de votre avis. Mais quel moyen ai-je de vous convaincre de l'extase des anciens, païens, chrétiens ou juifs, si ce n'est de vous la montrer à nos portes *avec toutes*

ses propriétés. Ici, vous n'aurez plus le recours de dire : Cela se perd dans les limbes du passé. Il faudra pousser la négation jusqu'à l'absurde, jusqu'à l'insolence, et je vous sais de trop bon monde, et trop bien élevé pour en venir là. J'ose donc me promettre que vous me rendrez les armes, en présence d'une légion de faits dans lesquels les profanes servent de miroir aux religieux, j'ose m'assurer de vous faire croire à l'extase.

Quant aux faits antérieurs sur lesquels, en votre qualité de voltairien, vous n'auriez pas manqué de vous récrier trop fort, et sur lesquels je n'ai pas voulu m'appuyer, je me contenterai de les mettre en notes à cette heure, afin que vous puissiez faire des comparaisons qui ne seront pas sans fruit.

Les propriétés que manifestent les extatiques sont donc au nombre de vingt-cinq. Les voici dans l'ordre qui m'a offert la plus facile gradation, bien que la logique eût demandé peut-être une classification tout autre ; car les dix premières, la quatorzième, la quinzième, la vingt-et-unième et la vingt-quatrième se rapportent en prédominance à l'exaltation de la vie interne sensibilisée ; les autres relèvent surtout de l'état du cerveau dans l'extase. J'admets d'ailleurs pour toutes ou presque toutes l'intervention d'un fluide. Les voici, les voici :

1. Contorsions et dislocations propres aux démonomanes ;
2. Développement des forces musculaires ;
3. Suspensions du corps en l'air pendant un assez long temps ;
4. Insensibilité physique absolue, catalepsie.

5. Facilité à supporter des jeûnes excessifs, rétrécissement de l'œsophage;
6. Communication sympathique des symptômes des maladies ;
7. Transposition des sens, vision sans le secours des yeux ;
8. Vue par les somnambules de l'intérieur de leur propre corps ;
9. Instinct des remèdes, action magnétique curative ;
10. Inertie morale, obéissance à la volonté non exprimée, même à distance ;
11. Penchant à représenter des scènes qui ont pour objet de peindre de ce qui les occupe le plus ;
12. Imitation de l'enfance et autres imitations ;
13. Action que l'imagination frappée des somnambules et des extatiques peut exercer sur leurs sensations et sur leur état général.
14. Influence de l'extatique sur son organisation ;
15. Appréciation du temps ;
16. Seconde vue, ou vue à distance, et connaissance de ce qui se passe dans les lieux hors de la portée de la vue ordinaire ;
17. Pénétration des pensées non exprimées ;
18. Exaltation subite des facultés intellectuelles ;
19. Perfectionnement de la mémoire ;
20. Don des langues étrangères ou inconnues ;
21. Préviation ;
22. Prédiction ou connaissance des événements futurs ;
23. Visions et apparitions ;
24. Oubli au réveil ;
25. Souvenir au réveil.

Reprenons, et voyons à l'œuvre chacune de ces propriétés très-merveilleuses, si l'on veut, mais aussi très-humaines, très-naturelles.

1° CONTORSIONS ET DISLOCATIONS.

Elles sont reléguées chez les crisiaques, chez les simples démonomanes. Parmi les Ursulines de Loudun, la sœur Agnès possédée, dit la crédule relation, par le diable Asmodée, était secouée en avant et en arrière, battait la terre comme un marteau avec une si grande vitesse, que ses dents en craquaient. Son visage devenait méconnaissable, sa langue, prodigieusement grosse, pendait hors de sa bouche, livide, sèche et comme velue. Après diverses autres contenance, la sœur *portait un pied par le derrière de la tête jusqu'au front, en sorte que les orteils touchaient quasi le nez*. Élisabeth Blanchart, jeune fille non des religieuses, fut trois fois *renversée en arrière en forme d'arc; elle ne touchait au pavé que de la pointe des pieds et du bout du nez*.

Une autre sœur était devenue souple et maniable comme une lame de plomb. Une troisième se porta cinq ou six fois *le pied gauche par-dessus l'épaule jusqu'à la joue*, et fit après une extension de la jambe en travers qui fut telle qu'elle touchait du périnée contre terre, le tronc du corps restant droit, et les mains jointes. Quels étaient les agents de ces tours de force qui feraient envie aux plus habiles acrobates? Suivant les prêtres exorcistes et la grande majorité des assistants, c'étaient les démons, comme au temps de Christ, et on les appelait par leurs noms, car les religieuses, qui les connaissaient de longue date, ne manquaient pas à les

révéler d'elles-mêmes : Asmodée, Behéret, Acaph, Achaos, Sabulon, toute la légion infernale.

Gaston de France, frère de Louis XIII, fut l'un des témoins, et donna un certificat détaillé et signé de sa main. Le père Surin, un des exorcistes, gagna le mal qu'il voulait combattre. Il sentit comme deux êtres en lui, un en proie aux diables, et l'autre toujours fidèle à Dieu. Les convulsions, les tremblements, les contorsions, il eut tout, comme il le raconte de lui-même dans une lettre des plus curieuses où respire la plus sérieuse bonne foi. Et, inconséquence digne de l'esprit de parti, les incrédules, qui niaient la sincérité des religieuses, admirèrent celle du père Surin, affectèrent de voir dans son état une punition de Dieu, bien qu'il n'eût en rien été complice de la condamnation de Grandier, et n'eût fait qu'affirmer les possessions et pratiquer l'exorcisme.

Parmi les convulsionnaires du cimetière Saint-Médard, nous retrouvons la même propriété. La fille Sonet se pliait facilement le corps en arc.

Mais de tels désordres sont-ils uniquement chez les gens en religion ! Non ; car une demoiselle Adélaïde Lef***, qui ne passa point pour endiablée, n'eut pas d'exorcistes après elle, mais fut confiée aux soins du médecin Latour à Orléans, n'en manifesta pas moins les mêmes excentricités dans son hystérie extatique. Elle se roulait sur elle-même comme un cylindre, elle enlaçait et tordait ses membres ; se courbait avec force et rapidité de manière à faire toucher en avant son front avec ses pieds, et tout à coup se renversait en

arrière, et faisait joindre ses talons avec son front. Pendant tous ces actes involontaires, elle conservait l'exercice libre de la pensée. Personne ne vit le diable en elle, heureusement ! Eût-elle vécu à Loudun, au temps des Ursulines, qu'on l'eût certes exorcisée et rendue plus malade encore ; car les prêtres exorcistes ne possédèrent jamais les vertus pénétrantes de Jésus qui chassait au moins par son action magnétique les soi-disant démons, calmait les malades, les ramenait à la santé du corps et de l'esprit, comme il fit pour Marie-Madeleine.

2° DÉVELOPPEMENT DES FORCES MUSCULAIRES.

Si je fouillais dans l'histoire des saints, que d'exemples j'aurais de cette propriété. Mais je m'abstiens d'y puiser plus que de raison, et pour cause. Je laisse même ce bon saint François de Paule, qui soutint un rocher à bras tendu je ne sais combien de temps. Un des plus grand signes de l'accroissement des forces physiques, c'est l'exercice du pirouetterement observé chez les possédés, et toujours tenu comme une preuve de la présence du démon. Je me contente de m'appuyer ici d'une profane Adélaïde Lef^{***} qui, dans ses accès, enlevait les fardeaux les plus lourds, bêchait, tirait de l'eau à des puits très-profonds, et enfin « pi-
 • rouettait avec une telle rapidité sur elle-même,
 • qu'elle ne cessait ce mouvement extraordinaire et
 • convulsif que pour tomber dans un état d'anéantis-

« sement proportionné à l'intensité des convulsions¹. Comme beaucoup d'autres crisiaques, elle montait aussi avec agilité aux plus grandes hauteurs². N'est-il pas vrai, monsieur, que les galli et les derviches, tourneurs de l'Orient auraient pu se reconnaître dans mademoiselle Lef*** ?

3° SUSPENSION DU CORPS EN L'AIR PENDANT UN ASSEZ LONGTEMPS.

Cette propriété n'est-elle qu'une suite de la précédente ? Elle a été constatée chez les Ursulines de Loudon ; cependant Alexandre Bertrand doute de la possibilité du fait.

« Je ne vois pas, dit-il, ce qui aurait donné lieu d'y croire chez les religieuses possédées, si ce n'est peut-être la vue de quelques sauts extraordinaires dus à une grande énergie de muscles, de quelques pirouettes très-lestement exécutées sur la pointe du pied par des possédées dont les vêtements un peu longs n'auront pas permis de constater l'illusion. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une pareille méprise fut reconnue pour la supérieure des ursulines. Les enthousiastes croyaient qu'elle tournait en l'air et criaient au miracle, quand un incrédule, soulevant sa robe, fit voir qu'elle touchait la terre de la pointe d'un de ses pieds. »

Ainsi parle Bertrand, et nonobstant, s'il faut ajouter

1. Mémoire lu à la Société des sciences physiques d'Orléans, par M. Latour fils, 22 août 1811.

2. Mémoire lu à la Société des sciences physiques d'Orléans, par M. Latour fils, 22 août 1811.

foi à ce qu'on rapporte du crisiaque américain, M. Home, il aurait, lui, au suprême degré, la propriété de se suspendre en l'air sans support. Il joindrait à cela une telle action sur les corps dits inertes, qu'il soustrairait aux lois de la pesanteur, et ferait se soulever hors de terre et danser les tables les plus lourdes. Briewster, voyant de telles incartades, se serait écrié : « Voilà qui renverse une science physique de cinquante ans. » Mais si l'on veut bien admettre avec Von Reichenbach l'existence de l'Od, n'est-il pas possible de supposer qu'un dérangement dans le courant normal de ce fluide puisse avoir pour effet d'altérer momentanément les conditions du corps, eu égard à ce qu'on nomme pesanteur, et de rendre facilement mobiles des masses lourdes à l'habitude ? Le poids est-il quelque chose d'absolu ? L'électricité accumulée, le magnétisme n'en détruisent-ils pas les effets dans des corps qui, abandonnés à eux-mêmes, se précipiteraient vers la terre ? Une aiguille est soutenue indéfiniment par un barreau aimanté, ou du moins tant qu'agit la force attractive. Certaines propriétés de l'Od, mises en action par l'influence mystérieuse d'un extatique, ne peuvent-elles pas faire d'une masse compacte, plus lourde que les couches inférieures de l'atmosphère, un corps *temporairement* plus léger ? Il n'y aurait alors pas plus de miracle dans la suspension en l'air durant quelques minutes d'un homme ou d'une table, que dans celle d'un morceau de fer vacillant sans cesse sous l'influence d'un aimant. Ainsi s'expliquerait l'extase volante de sainte Thérèse et de son ami Alcantara. Ce

dernier s'élevait jusqu'aux arbres. En prière dans une église haute, il passait par une fenêtre à la manière d'un oiseau, et se retrouvait à genoux dans le jardin au-dessous. Ne serait-ce pas quelque chose d'analogue qui aurait donné lieu de croire à Jésus marchant sur les eaux ou élevé au ciel ? Un fait vrai aurait ainsi ouvert la porte aux visions illusoires des disciples et servi à la formation d'un mythe.

4° INSENSIBILITÉ PHYSIQUE ABSOLUE ¹.

On lit dans la vie de saint François de Paule que la bonté souveraine l'exemptait de toutes les douleurs qui hantent la nature humaine. Cela doit s'entendre de l'insensibilité physique dont les saints présentèrent de beaux échantillons, et qu'on sait être commune à tous les genres d'extase. Les Ursulines se laissaient percer les bras d'outre en outre avec de longues épingles ; elles n'en témoignaient aucun sentiment, et la blessure était sèche. Les trembleurs des Cévennes se faisaient choir de la cime des arbres sans le moindre mal. Un de leurs prophètes voulut passer par l'épreuve du feu. On l'entoura d'un cercle de feuilles sèches amoncelées ; on les alluma, et elles se consumèrent sans que l'extatique

1. Outre l'insensibilité de Jésus crucifié et en extase, l'histoire évangélique fournit d'autres exemples de cette propriété. Voyez Saint Marc, IX, 25, 26 et Actes, XX, 9-12.—Sainte Perpétue livrée à une vache furieuse et lancée en l'air, retombe, se relève, et demande, en s'éveillant de son extase, où est la vache qui devait la martyriser.

parût éprouver douleur ou suffocation ¹. Mais les gestes les plus incroyables, vrais pourtant, sont venus de vous, ô Convulsionnaires ! Voyez-vous d'ici, monsieur, la fille Sonet, la salamandre, en corset et en jupon ? Elle s'enveloppe d'une couverture et crie : « Tabou ! tabou ! » Deux frères portent aux côtés d'une cheminée où flambe des bûches de Noël deux tabourets en bois. La convulsionnaire, le corps en arc, les pieds sur l'un des supports, la tête sur l'autre, brave le feu. Trente témoins, parmi eux le frère de Voltaire, ont certifié ce fait. Sans doute la *victime* n'était jamais assez près du foyer pour que la peau se rôtisse ; mais il y avait là une chaleur insupportable pour tout autre qu'une extatique. Charlotte Turpin, bossue de l'épaule droite et de la hanche gauche, se fit administrer tant de coups de massue et de coups de pierre que les deux gibbosités s'aplatirent. Jeanne Mouler s'appuyait le dos contre une muraille, recevait cent coups d'un chenet pesant trente livres ; couchée à terre, le corps couvert d'une large planche, elle supportait trente hommes qui la chargeaient et la foulaient à qui mieux mieux. Charlotte Laporte, pauvre fille contournée en S, se fit redresser par ce moyen, « et, dit Carré de Montgeron, une petite « fille bossue, dont le corps était tout de travers depuis 1681, était en 1733 une personne dont la taille « est très-droite, ainsi que tout le monde l'a vu depuis ². »

Que dire, monsieur, d'une pareille orthopédie ?

1. *Théâtre sacré des Cévennes*, p. 51-54.

2. *Théâtre sacré des Cévennes*, p. 54.

Et le caillou ? et le sucre d'orge ? L'un pesait vingt-deux livres, et les convulsionnaires le recevaient comme un baume, lancé à tour de bras sur leurs poitrines par un gaillard vigoureux. L'autre, bâton plus gros que le bras, supportait sur son extrémité taillée en pointe la convulsionnaire arquée. Dans cette posture, les reins sur la pointe du sucre d'orge, elle criait : « Biscuit ! biscuit ! » C'était un léger bloc de cinquante livres seulement. Élevé par une corde qui s'enroulait autour d'une poulie, on le laissait retomber de tout son poids sur l'estomac de la malheureuse fille.

• Comment concevoir, dit Bertrand, la possibilité de faits qui se sont pourtant passés publiquement, à Paris ? Nous ne chercherons pas à en proposer une explication. Nul doute cependant que l'état d'insensibilité complète dans lequel se trouvaient les extatiques ne diminuât de beaucoup le danger des effroyables contusions qui auraient dû être le résultat de ces chocs violents. Mais, dira-t-on, il ne s'agit pas ici de contusions ; tout le corps devait être broyé sous le poids du caillou qui tombait du plancher, ou bien la pointe du *sucre d'orge* sur lequel il était appuyé devait le percer. Nous ferons d'abord observer que le corps de la convulsionnaire était tendu en arc, que le pieu portait sur les reins, et que la pierre ne tombait pas au point correspondant, mais sur l'estomac ; que non-seulement les systèmes nerveux et musculaires devaient être dans un état tout particulier, mais que, de plus, la cavité pectorale pouvait opposer, par le mode d'inspiration de l'air, une résistance dont nous ne nous faisons pas une idée. Ajoutons que les convulsionnaires, au moment où elles supportaient *leurs grands secours* (ainsi nommaient-elles ces exercices), étaient ordinairement dans un état convulsif, par suite duquel les choses devaient se passer autrement que s'il avait été

question d'un corps inerte, ou même vivant, mais en repos. »

Le capitaine Castil-Blase raconte, dans sa relation de voyageur, avoir vu un sunyas, religieux bien dégénéré des antiques sanyasis de l'Inde, suspendu à une perche transversale au sommet d'un mât, et retenu en l'air seulement par deux crocs aigus qui lui traversaient les chairs. « Toutefois, dit le capitaine, rien dans sa « physionomie ni dans ses manières n'indiquait la « souffrance. » Certains fakirs font vœu de tenir leurs bras levés en l'air et de rester dans la plus parfaite immobilité. Ils laissent croître cheveux, barbe et ongles, et demeurent ainsi jusqu'à l'ossification de leurs muscles.

J'ai lu dans les récits d'un voyageur dont le nom ne me revient pas d'autres faits indiens plus monstrueux encore. Un brahme exorciste s'amusant à faire grimper le long d'une colonne un jeune possédé qui s'élevait la tête en bas, les pieds les premiers, et se hissait en rampant comme une couleuvre. Arrivé au fût de la colonne, il recevait du brahme l'ordre de tomber de tout son poids, ce qu'il exécutait impunément. Un autre brahme, entouré d'adorateurs, entraînait peu à peu dans une frénésie religieuse. Quand sa fureur était à son apogée, il se saisissait d'un coutelas, se fendait le ventre de bas en haut, mettait ses entrailles à nu, distribuait de son sang aux fidèles empressés et ravis, rapprochait les deux parties disjointes après avoir renforcé ses boyaux, se passait la main sur la ligne de séparation, et tout était dit ; les chairs avaient repris,

il n'y paraissait plus. Ce trait, monsieur, est de ceux qu'il faut voir pour y croire, et le verrais-je que je douterais encore. Je me demanderais s'il n'y a pas là un faux ventre préparé *ad hoc* et un escamotage habile. Mon incrédulité, ma méfiance pourraient cependant avoir tort.

Il est bien certain, pour revenir aux femmes convulsionnaires, qu'elles poussèrent, elles, le délire jusqu'à se faire crucifier réellement. On leur entrait dans les mains et dans les pieds des clous de cinq à six pouces de long qui les traversaient de part en part, et s'enfonçaient dans le bois de la croix. Dans cette situation, *elles conversaient tranquillement avec les spectateurs*. On leur fendait la langue, on leur plantait des épées dans diverses parties du corps ¹. Qu'on vienne ensuite parler des blessures de Jésus ! Du reste, l'enfoncement inoffensif d'armes tranchantes n'est pas particulier aux convulsionnaires. A Genève, le fils du consul de la ville, en 1628, tomba en extase et se déclara un bon ange. Pendant qu'on se demandait s'il était inspiré de Dieu ou du diable, et qu'une grave commission délibérait : « Ils ne veulent pas croire, dit-il, que je suis « un bon ange envoyé par Dieu. Je le prouverai par « un miracle. » Il prit alors un couteau, se le plongea dans la poitrine sans se blesser, et le retira aussitôt en disant : « Voilà le miracle. » La commission n'y tint pas ; elle déclara, elle, que c'était le diable évidemment qui poussait l'enfant.

1. *Histoire de Paris*, par Dulaure, t. VII, p. 436.

La cataleptique somnambule du docteur Sauvage, malade dont les faits et gestes écrits par ce médecin sont dans l'histoire de l'Académie des sciences ¹, avait, dit l'auteur, des *accidents vifs* et des *accidents morts*. Or, même pendant les accidents vifs (extase-veille), elle était insensible, car de l'eau de sel ammoniac introduite dans la bouche, la barbe d'une plume ou le doigt appliqué sur la cornée, des piqûres d'épingle, ne lui firent éprouver aucune sensation. Une autre somnambule, aux soins du docteur Bertrand, avait des états cataleptiques et même léthargiques qui duraient une heure entière, et pendant lesquels l'insensibilité était parfaite. « Je l'ai, dit-il, souvent pincée à l'improviste, « j'ai enfoncé *subitement* une épingle dans sa chair, à « plusieurs lignes de profondeur; j'ai placé pendant « plus d'une minute un flacon d'ammoniaque débouché « sous ses narines, je n'ai jamais pu reconnaître le « plus léger indice de sensibilité. »

Je ne puis mieux finir avec cette propriété de l'extase que par une observation lumineuse du même écrivain : « Les altérations de la sensibilité sont une « des principales causes des accidents qu'entraîne la « lésion physique des différentes parties de notre « corps. Quand cette sensibilité est tout à fait suspen- « due chez les animaux, ils se trouvent jusqu'à un « certain point, sous ce rapport, comme les végétaux « auxquels on peut faire subir les lésions physiques les « plus considérables, sans détruire la vie. »

¹ I. Année 1742.

5° FACILITÉ A SUPPORTER DES JEUNES EXCESSIFS ¹.

Ici les saints dament le pion à tous les autres extatiques. Sainte Claire de Montefalco a vécu des mois ne mangeant que l'hostie, sainte Catherine de Sienne des années. C'est cette Catherine qui, je crois, rejetait le pain azyme qu'on ne s'était point souvenu de consacrer, et cela sans qu'elle fût avertie de cette oubliance. Mais j'empiète sur la *seconde vue*. Madame Guyon, qui n'était pas une sainte, prétendait être si bien nourrie par la seule grâce divine, que, dans ses accès d'hystérie, ladite grâce divine faisait éclater son corset. Cette enflure ne s'en allait qu'avec l'extase. M. Fontanie, un ardent fanatique des convulsions, ayant prédit qu'il serait quarante jours consécutifs sans prendre aucune espèce de nourriture, se tint parole. Réduit à l'exténuation, il répétait dans les derniers jours ces seuls mots : « *Non moriar, sed vivam.* » D'autres convulsionnaires jeûnèrent de même pendant des temps considérables.

Adélaïde Lef*** fut affectée d'un singulier état. « Un symptôme effrayant qui se manifesta, dit son médecin, fut une espèce de resserrement de l'œsophage qui réduisit en quelques jours la malade à ne vivre que de café au lait, lequel même finit par ne

1. Cette faculté, propre à tous les genres d'extatiques dans tous les pays, explique parfaitement les longs jeûnes de Jésus et des disciples.

« plus passer, ce qui força la malade de rester deux
 « jours et deux nuits sans prendre aucune espèce de
 « nourriture. » Cette demoiselle, notez-le bien, n'avait
 pas la fièvre ; c'était purement une extatique d'un
 certain ordre, comme Christine Poniatava, qui, elle
 aussi, ayant reçu dans une vision l'ordre de jeûner,
 passa trois jours sans se nourrir, et mangea au sortir
 de son jeûne presque tout un pain sans en éprouver le
 moindre accident. On sait de reste avec quelle aisance
 jeûnent les contemplatifs de l'Inde.

6° COMMUNICATION SYMPATHIQUE DES SYMPTÔMES DES MALADIES.

Propriété des plus singulières et sur laquelle il sem-
 ble qu'on doive élever plus d'un doute ! Pourtant, mon-
 sieur, moi qui suis loin d'être en extase, je ne puis
 entendre parler d'un brisement de bras ou de jambes,
 d'une blessure, je ne puis en lire surtout la description,
 sans éprouver un malaise et presque une douleur dans
 la partie de mon corps qui correspond aux lésions
 faites chez quelque autre personne. Probablement
 beaucoup de gens, tout aussi éveillés que moi, ont la
 même idiosyncrasie sympathique. Dans certaines con-
 ditions données de l'extase, il y a fusion des êtres.
 Naturellement cette sympathie y prend un caractère
 défini et prononcé. Ainsi une prétendue sorcière, la
 pauvre Marie Bucaille, poursuivie en 1699 et con-
 damnée par le parlement de Valogne, sur le motif que

toutes ses actions extraordinaires avaient dû exister par art magique et opération du démon, eut à un haut degré cette propriété de ressentir attractivement le mal des autres, celui d'une demoiselle Anne Séville et celui encore d'un curé de Godeville. Cela était devenu moyen de cure ; car les malades, frappés dans leur imagination, se sentaient guéris. Leurs affections répercutées disparaissaient au moins pour un temps. Le parlement de Rouen mitigea la sentence de mort de Marie Bucaille en une condamnation au fouet et au carcan. C'était alors de la douceur.

Les convulsionnaires aussi prenaient les maux de leur prochain. « Il leur arrive souvent, dit Carré de Montgeron, de *prendre les maladies* avant de savoir si les personnes sont malades. Elles en sont instruites par le sentiment de douleur qu'elles éprouvent dans les mêmes parties. » Un chevalier Deydé perdit ses étourdissements après que la sœur Jeanne se les fut communiqués. Des saints en foule ne guérèrent pas autrement les fidèles ; guérisons peu durables sans doute. La même communication sympathique est particulière aux somnambules magnétisés. Elle se fait par un simple contact de la personne affectée avec le sujet magnétique. Voici plusieurs exemples de l'expérience personnelle du docteur Bertrand :

« J'observais, dit-il, une somnambule qu'on m'avait dit avoir le don de reconnaître les maladies..... Je la mis, en conséquence, en rapport avec une demoiselle de..... dont la principale affection consistait dans des accès d'asthme qui la tourmentaient très-souvent. Quand la

malade arriva, la somnambule était endormie, et j'étais sûr qu'elle ne pouvait connaître la personne que je lui amenais. Cependant, après quelques minutes de contact, elle parut respirer difficilement, et bientôt elle éprouva tous les symptômes qui accompagnent une forte révolution d'asthme. Sa voix s'éteignit, elle nous dit avec beaucoup de peine que la malade était sujette au genre d'oppression que sa présence venait de lui communiquer à elle-même. »

Une autre somnambule de Bertrand, mise en rapport avec un enfant qui avait un dépôt dans une articulation du bras, fit des efforts inutiles pour soulever son bras à elle, en y ressentant sympathiquement le même mal. La même somnambule, mise en rapport, c'est-à-dire en contact avec un jeune homme blessé, s'écria : « Non, non, ce n'est pas possible ; si un homme
« avait eu une balle dans la tête, il serait mort. — Eh
« bien, dit Bertrand, que voyez-vous donc ? — Il faut
« qu'IL se trompe ; IL me dit que monsieur a une balle
« dans la tête. » Vous comprenez cet IL, monsieur ; vous savez que les somnambules parlent presque toujours comme si un être séparé d'eux, et dont la voix se ferait entendre dans le creux de leur estomac, leur révélait les notions extraordinaires qu'ils ont dans l'extase. La somnambule de Bertrand avait d'ailleurs parfaitement vu la balle traversant une partie de la tête et passant par la bouche ; bientôt elle en indiqua le trajet.

MM. Tardé de Montravel et de Puységur ont constaté que des objets appartenant aux malades, et remis dans les mains des somnambules, leur suffisent pour

découvrir les maladies. Mais Bertrand, n'ayant eu à cet égard que des épreuves négatives, n'ose rien affirmer de pareil. Nous verrons pourtant plus loin que la chose est croyable.

7° TRANSPOSITION DES SENS , VUE SANS LE SECOURS
DES YEUX.

Le docteur Pétetin, de Lyon, fut le premier à mettre la main sur cette chose inouïe, le déplacement des sens et principalement de la vision. Les somnambules ordinaires voyaient les yeux fermés, on le savait. Le jeune séminariste dont il est parlé dans l'Encyclopédie de Diderot, le domestique de Gassendi, le jeune Castelli en étaient la preuve ; mais ils avaient vu, pensait-on, à travers leur paupière. Quelle stupéfaction, quelle sorte de terreur même pour le docteur Pétetin, quand il s'aperçut que l'une de ses cataleptiques voyait et entendait par l'épigastre ! Ce fut le hasard qui le conduisit à la découverte de cette perturbation dans les seules voies de la nature admises jusqu'ici. Pétetin était auprès d'une malade qui, dans une de ses attaques, ne voyait plus, n'entendait plus, quelque bruyamment qu'on lui parlât. Elle chantait cependant, et son chant paraissait la fatiguer beaucoup. Aucun moyen de lui faire savoir qu'elle eût à se taire. Pétetin se désespérait ; quand un faux mouvement le fit glisser de son fauteuil jusqu'à terre, et sa tête se trouva de niveau avec l'estomac de la malade au moment précis où il disait assez

haut : « Il est bien malheureux que je ne puisse empêcher cette femme de chanter ! » La malade répondit : « Eh ! monsieur le docteur, ne vous fâchez pas, je ne chanterai plus. » Pétetin lui dit quelques mots près de l'oreille à haute voix, elle n'entend rien. Il se remet de niveau avec l'estomac, se prend à parler, elle répond. L'expérience plusieurs fois répétée eut la même fin, et Pétetin se convainquit par d'autres essais que l'ouïe se transportait de même au bout des doigts et des orteils. La malade le trompait, n'est-ce pas, et feignait ces merveilles pour le renverser ? Mais pouvait-elle feindre avec le sens de la vue ?

« Je me rendis, dit Pétetin, chez la malade, le cinquième jour de ses crises, entre neuf et dix heures du matin. Son attaque de catalepsie l'avait surprise au lit, à la même heure que la veille. Elle était couchée sur le dos, un corset lui couvrait la poitrine, le ventre et les bras. Je ne soulevai des couvertures qu'autant qu'il en fallait pour glisser une carte qu'enveloppait ma main et la fixer sur son estomac. Je vis sa physionomie changer ; elle exprimait à la fois l'attention, l'étonnement, la douleur. — Quelle maladie ai-je donc ? je vois la dame de pique. Je retirai aussitôt la carte et la livrai à la curiosité des spectateurs, qui pâlirent en reconnaissant la dame de pique.... Le mari sortit aussitôt sa montre et la fixa sur l'estomac de sa femme, dans les couvertures. Après quelques secondes, elle dit : — C'est la montre de mon mari ; il est dix heures moins sept minutes. Cela était exactement vrai. »

Une expérience non moins décisive constata le transport de la vue à l'extrémité des doigts. Un des assistants posa une lettre sur la main de la cataleptique

qui dit : « Si je n'étais pas discrète, je pourrais vous
« en lire le contenu ; mais pour vous prouver que je
« l'ai lue, il n'y a que deux lignes et demie très-mi-
« nutées. » On reconnut qu'elle avait dit vrai. Faut-il
croire que Pétetin, ce docteur renommé, jouissant
d'une réputation intègre, et qui en appelle au té-
moignage de deux autres docteurs, MM. Eynard et
Coladon, a menti, que ses confrères ont menti, et
menti les parents et les amis de la malade qui
n'ont point démenti le docteur ! Une pareille idée
est le comble du non-sens. Les minutieuses précau-
tions qu'il a prises écartent la supposition qu'on ait
pu le tromper. Donc, résolvons-nous à admettre cette
merveille *naturelle* de l'extase : la transposition des
sens.

Savons-nous comment nous voyons, entendons, odo-
rons ? La rétine ! le nerf optique ! le nerf de l'ouïe ! Bon !
L'œil, chambre obscure ! Très-bien ! Mais la vue s'opère-
t-elle sur le nerf optique, où ce nerf n'est-il pas un sim-
ple conducteur qui informe l'intérieur du cerveau ?
n'en est-il pas de même de tous nos nerfs ? Dans cer-
tains états, cette ramification de fils électriques ne peut-
elle pas être troublée, de sorte que tel fil joue le rôle
affecté jadis à tel autre ? Si tout le système nerveux
n'est qu'une batterie voltaïque, cela n'a rien d'incom-
préhensible à la rigueur. Mais où se peignait l'image
de la montre placée sur l'estomac de la malade ? Et
pourquoi pas dans le cerveau ! N'a-t-on pas découvert
que des conducteurs électriques peuvent porter au loin,
dans certaines conditions données, les images des

objets ' ? Transposition de la vue et de l'ouïe voudrait donc dire seulement changement des fils chargés de conduire jusqu'au siège principal de la sensation l'impression faite par les corps sur nos organes. Certes, la chose ainsi est encore merveilleuse ; mais il ne faut pas la faire plus étonnante qu'elle n'est en supposant l'inaction du cerveau. Cette apparence d'inertie dans le cerveau n'est qu'une illusion de l'extatique.

Adélaïde Lef*** que nous avons déjà vue, et souvent reverrons, présenta de même la transmission du sens de l'ouïe à l'épigastre.

« Dans les premiers jours de 1808, dit M. Latour, elle fit observer qu'il était inutile de lui fermer les oreilles pour empêcher l'accès du bruit ; désormais, on ne devait s'adresser qu'à son estomac, qui seul pouvait maintenant percevoir ce qui lui serait dit. Au bout de quelques jours, on s'aperçut avec une surprise sans égale que l'odorat, le toucher et la vue se faisaient aussi à l'épigastre. Quand on présentait une fleur à la malade, elle la portait à son estomac pour la sentir et définir sa couleur. Elle prétendait avoir là une *petite affaire qui parlait*, et qu'elle consultait pour les questions qu'on lui adressait. »

Je ne puis négliger plus longtemps sans injustice une autre extatique, la Julie du docteur Strombeck, dont les divers états ont été peints dans un rapport détaillé, et présenté à la Société royale des sciences de

1. Un homme est foudroyé au pied d'un mât à la pointe Juquel les matelots avaient attaché un fer à cheval. On trouva l'image de ce fer imprimée sur le corps de l'homme.

Gœttingue ¹. Elle aussi croyait avoir une voix qui lui parlait dans la région de l'estomac.

« Dieu me guérit, s'écriait-elle dans un de ses accès ; je l'ai prié à genoux dans mon lit ; il m'en a fait la promesse. — Tu recouvreras la santé, a-t-il dit. Ce sommeil, combien il est doux ! combien il est doux ! Ce n'en est point un ordinaire, mais un sommeil particulier. Pendant sa durée, une voix *intérieure* me parle, elle me dit tout. »

8° VUE PAR LES EXTATIQUES DE L'INTÉRIEUR DE LEUR PROPRE CORPS.

Le docteur Bertrand combat ici les prétentions du magnétisme animal. Les sujets n'ont pas, selon lui, une vue exacte de leurs organes internes. Toutes les épreuves tentées, ou par lui-même ou par d'autres, n'ont fait briller que l'ignorance complète des somnambules. On lui en amène une qui avait, dit-on, la clairvoyance interne. Il lui demande si le sang a la même teinte dans les deux cavités du cœur. « Oh ! que oui, » répond-elle avec sang-froid, et pour preuve, piquez-
« vous le bras droit, piquez-vous le bras gauche, c'est
« toujours le même sang. » Le Médecin malgré lui était de cette force. Cependant le docteur Pétetin, sur la véracité duquel Bertrand n'élève aucun doute, raconte qu'un jour voyant sa malade exprimer l'étonne-

1. 1814.

ment le plus complet dans sa physionomie, il lui demanda ce qu'elle avait :

« Je vois l'intérieur de mon corps, dit-elle, et l'étrange forme de tous mes organes environnée d'un réseau de lumière. *Ma contenance doit exprimer ce que je sens*, étonnement et crainte. Un médecin qui aurait ma maladie serait bien heureux, car la nature lui révélerait tous ses secrets. Et s'il était dévoué à sa profession, il ne voudrait pas comme moi d'une prompte guérison. — Voyez-vous votre cœur? demanda le docteur Pétetin. — Oui, il est là. »

Et la malade décrivit les quatre cavités du cœur, la différence du sang à droite et à gauche, les vaisseaux qui partaient de chaque côté.

« Mais, dit Bertrand, que prouve cette observation isolée? N'est-il pas naturel d'attribuer ces connaissances de la malade à des réminiscences, qui ont une si grande influence sur les facultés des extatiques? Leurs prétentions ne sont souvent que le résultat de leurs préjugés dans l'état de veille et des faux calculs de leur intelligence. »

Bertrand a raison. On pourrait ajouter que si la cataleptique de Pétetin a eu la clairvoyance interne, il ne faut pas en conclure comme loi générale l'existence de la même faculté chez tous les somnambules. La prétention des magnétiseurs à cet égard est donc insoutenable. Mais admettons que l'extatique de Pétetin a dit vrai. Quelle chose admirable cette atmosphère lumineuse, ce fluide, cet Od, sans doute, entourant et éclairant le monde corporel intérieur sur lequel est greffée

notre vie ! Lumière au dehors, lumière au dedans ! La nuit n'est nulle part, la nuit n'a pas d'être ; qui dit nuit dit seulement diminution de la lumière. Mais supposez-la réduite au plus bas degré qu'il vous plaira, et il y aura encore des yeux qui verront.

9° INSTINCT DES REMÈDES, — ACTION MAGNÉTIQUE
CURATIVE ¹.

Tous les extatiques affichent cette propriété à la même puissance, tous ne l'ont pas. D'autre part, elle n'est pas emprisonnée dans le cercle de l'extase. « J'ai vu, dit Cabanis, des malades dont le goût avait acquis une finesse particulière, qui désiraient et savaient choisir les aliments et même les remèdes ². La connaissance instinctive des remèdes est, selon Bertrand, due au perfectionnement de cette faculté qui, à l'état de veille ordinaire, modifie d'une manière plus ou moins prononcée nos goûts et nos penchants, d'après les besoins de notre organisation. Cet instinct appartient d'ailleurs à tous les animaux. A l'état de nature, ils sont à eux-mêmes leurs propres médecins, et savent trouver des herbes curatives dans leurs in-

1. Cette faculté, commune à Jésus et à ses disciples, ne saurait être niée après qu'on a vu les guérisons opérées par l'exorciste Gasner au XVIII^e siècle, de notre temps par madame de Saint-Amour et le commandant Laforgue. Le docteur Guépin, de Nantes, reconnaît que des surdités, des claudications, des photophobies ont été guéries par des procédés autres que ceux de la science.

2. *Rapport du physique et du moral*, t. XI, p. 60.

dispositions. C'est que les animaux vivent dans un état qui ressemble beaucoup à de l'extase ; nous aurons l'occasion de nous en convaincre. Je ne m'étendrai pas sur cette faculté, la moins extraordinaire de toutes. Elle clôt le groupe des propriétés où le corps des extatiques est modifié en prédominance. Je dis prédominance, car je n'admets pas, croyez-le bien, monsieur, la séparation absolue dans l'être humain de l'Esprit et du Corps. Il y a distinction à faire pour le classement des phénomènes, mais non division.

Jersey, le 1^{er} mars 1864.

I I .

Les vingt-cinq propriétés de l'Extase.

(Suite.)

Nous trouvons d'abord sur notre route, aujourd'hui, monsieur, la propriété suivante :

10° INERTIE MORALE, OBÉISSANCE A LA VOLONTÉ NON EXPRIMÉE MÊME A DISTANCE.

Cette propriété est le lot des possédés, des somnambules ordinaires, et l'un des caractères distinctifs de l'extase-sommeil. Elle résulte d'une diminution de l'activité morale, d'une absence de la force d'attention et de la faculté de réfléchir. Le somnambule est dès lors dans l'impossibilité de se replier sur lui-même pour se rendre compte de l'état où il se trouve. Il s'ignore, et n'a aucune influence dirigeante sur l'exercice des fa-

cultés qu'il est susceptible de mettre en jeu. « Nous avons tous la même incapacité dans le sommeil ordinaire, » dit Bertrand.

Ce physiologiste éminent n'admet pourtant pas qu'il faille substituer la volonté du magnétiseur à celle du magnétisé. Il attribue l'influence dominatrice du premier à la persuasion où le sujet a été conduit d'avance. Autrement dit, le sujet est prédisposé par sa propre imagination à obéir aux commandements qu'on lui fait. Otez-lui la conviction que la volonté de son magnétiseur est toute-puissante, et vous réduirez à néant le pouvoir absolu de celui-ci. Voilà du moins l'opinion de Bertrand. Il cite beaucoup d'expériences où l'action des passes magnétiques ne fut pas moins grande, bien qu'il n'y eût de sa part ou de celle d'autres personnes aucun effort de volonté. Une dame D*** avait le pouvoir de priver certaine somnambule, en la magnétisant, de la parole, de l'ouïe, de l'odorat ; elle la paralysait à plaisir, d'un bras, d'une jambe, d'un doigt même ; elle la faisait tomber en léthargie. Un jour, elle confie sa malade à Bertrand, qui essaye de magnétiser par un acte occulte de sa volonté, et ne peut rien. Il emploie les passes d'usage sans y joindre la tension de son esprit vers le but cherché ; réussite complète. Dans une circonstance, madame D***, appelée à quelque visite au dehors, laisse la somnambule aux mains de plusieurs magnétiseurs maladroits. La catalepsie et la léthargie se déclarent, malgré tous les efforts de ces messieurs pour les empêcher. Eux alors se disent : « Chose simple, madame D*** se livre à une

expérience ; elle agit à distance par sa seule volonté et produit cette catalepsie étonnante. » Madame D*** ne rentrait pas. Bertrand survient au moment où les magnétiseurs commençaient à concevoir de vives craintes pour la malade, qui peu à peu avait pris toutes les apparences d'une morte : « Je ne chercherai pas, dit Bertrand, à peindre mes angoisses. A force de soins, je parvins cependant à ramener la malade au somnambulisme ordinaire, sans qu'elle éprouvât d'autre accident qu'un violent mal de tête et une sorte d'étourdissement. » Quand madame D*** fut enfin de retour, on l'interrogea. Elle n'avait rien voulu du tout. Le sujet s'était imaginé qu'elle voulait faire une expérience, et elle n'avait que trop bien obéi à cette volonté supposée. « Ce n'est donc pas, dit Bertrand, le pouvoir du magnétiseur qui agit directement, mais le désir instinctif qu'a le somnambule de lui plaire, et l'idée qu'il s'est faite de son influence. Il la croit irrésistible. » Voilà pourtant une histoire où les conclusions de Bertrand seraient victorieusement combattues, et qui tend à démontrer que l'inertie morale de certains extatiques est absolue. Je la tire de l'ouvrage du docteur Foissac ¹.

« Dans le mois de juin, Paul (c'est le nom du sujet magnétique) exprima le désir de se rendre à Magnac-Laval, son lieu de naissance. Je lui en fournis les moyens, et me proposai d'employer son voyage à une expérience scientifique, en tâchant de le magné-

1. *Rapports et discussion sur le magnétisme animal*. Paris, 1888.

tiser à cent lieues de distance. Le 2 juillet, à cinq heures et demie du soir, son père, d'après mes instructions, devait lui donner une lettre contenant ces mots : « Je vous magnétise en ce moment ; je vous éveillerai quand vous aurez dormi un quart d'heure. » M. Willagrand, le père, rendit l'expérience encore plus décisive en ne donnant pas la lettre à son fils. Car, malgré cela, dix minutes avant six heures, Paul étant au milieu de sa famille éprouva tout à coup une sensation de chaleur, un malaise considérable. Sa chemise se mouilla de sueur. Il voulut se retirer dans sa chambre, mais on le retint. En peu de minutes, il fut endormi du sommeil magnétique. Dans cet état il étonna les personnes présentes, en lisant, les yeux fermés, plusieurs lignes d'un ouvrage pris au hasard dans la bibliothèque, et en disant l'heure à une montre qu'on lui présenta. Il se réveilla au bout d'un quart d'heure. »

Je l'avoue, monsieur, quelques expériences personnelles ne me seraient pas de trop pour me persuader de cet influx de la volonté à distance, et je trouve M. Herbert Mayo très-sage, qui, sans être aussi négatif que Bertrand, dit toutefois : « Je pense qu'il existe une disposition parmi les expérimentateurs à attribuer beaucoup trop de pouvoir à l'action de la volonté. » Le savant anglais admet cependant le magnétisme à distance, il le croit même possible à travers les murs ; mais il fait sagement intervenir des courants d'Od du magnétiseur au sujet.

« Une clairvoyante très-lucide, dit-il, les yeux bandés, reconnaît sans préparation ou effort toutes ses connais-

sances présentes dans une chambre; décrit leurs habits, le contenu de leur bourse, de leurs lettres, etc. Une clairvoyante ordinaire a besoin du contact. Il n'est pas douteux que, dans ce cas, c'est l'établissement d'un courant d'Od entre les deux personnes se touchant qui rend la clairvoyante capable de deviner quel est son visiteur. Mais qu'arrive-t-il quand un objet, lettre ou boucle de cheveux, appartenant à quelqu'un d'éloigné, est mis aux mains d'une voyante? Je conçois que ces objets *doivent être chargés de l'Od du quelqu'un éloigné*, et que la voyante mesure exactement la force ou la qualité de cette dose de fluide, le rapporte à l'individu dont il est émané, parce qu'elle retrouve en lui, dans l'espace, au moyen de ce fil conducteur, la même qualité, la même nature d'Od. Ainsi la clairvoyante peut se mettre en rapport à distance avec quelqu'un¹.

M. Mayo cite une expérience qui a trait à lui. Une lettre de lui, cachetée, est placée dans les mains du somnambule Alexis qui déclare l'âge du *gentleman*, sa taille, ses dispositions, sa maladie. « Ce monsieur vit au bord de la mer, ajoute Alexis, et a l'habitude de s'asseoir sur la grève, pour écouter le bruit des vagues. » — « Vous vous trompez, répond l'ami qui consultait pour M. Mayo; considérez avec plus d'attention. — Je vois; ce n'est pas près de la mer, c'est sur les bords du Rhin. » Cette juste vision pouvait être la suite d'une autre propriété, que nous verrons bientôt, *la pénétration des pensées*. Il se peut qu'Alexis lût dans l'âme du consultant qui savait ces détails. Mais le somnambule ajouta : « Ce monsieur est très-faible; il a souffert beaucoup d'une irritation de

1. *On popular superstitions*, p. 173, 174.

« nerfs. Le moral cependant n'est pas affecté ; au contraire, il a l'esprit plus dégagé et plus vif qu'au paravant. » C'étaient là des points parfaitement vrais et parfaitement ignorés de l'ami de M. Mayo ; la lettre n'en disait rien. Il faut donc s'en tenir à l'Od chargeant le papier, si l'on veut une explication. Le même fluide ferait comprendre comment, à travers un mur, ou, les portes ouvertes, à la distance de quatre-vingt-dix pieds, dit notre auteur anglais, les passes magnétiques font tomber les sujets en sommeil, et, par suite, en somnambulisme ; mais, à quatre cents kilomètres, cela ne laisse pas que d'être difficile à croire.

Le docteur Pétetin faisait une chaîne de sept personnes, dont la première était en contact avec la somnambule ; il parlait bas aux doigts de la septième, et était entendu et compris, comme s'il se fût mis en rapport avec ceux de la cataleptique elle-même. Un docteur Williamson magnétise le révérend M. Fox, lui parle, et le sujet répond, mais ne répond qu'à lui. L'opérateur donne la main à M. Mayo, qui tout aussitôt converse avec le sujet ; la main est retirée, M. Mayo ne peut plus se faire entendre. Est-il possible d'expliquer ces faits, et d'autres pareils, sans fluide, sans un courant d'Od permanent du magnétiseur au magnétisé, lequel courant peut être communiqué à d'autres personnes ou passer à travers elles ?

11° PENCHANT DES EXTATIQUES A REPRÉSENTER DES SCÈNES QUI ONT POUR OBJET DE PRENDRE CE QUI LES OCCUPE LE PLUS.

C'est vous, convulsionnaires de Saint Médard, qui, pleines de la passion de Christ, aimiez à la représenter, à en exécuter toutes les péripéties sur votre propre corps. Mais cette propriété se lie tellement à l'action de l'imagination frappée, que je vous y renvoie, monsieur.

12° IMITATION DE L'ENFANCE ET AUTRES IMITATIONS.

« Il y a, dit Carré de Montgeron, un état *supernaturel* d'enfance où plusieurs convulsionnaires, même d'un âge très-mûr, et quelques-uns d'un caractère grave et très-sérieux, se trouvent quelquefois. Cet état est marqué par des caractères que l'artifice ne saurait imiter. On voit un air enfantin se répandre sur tout leur visage, dans leurs gestes, dans le son de leur voix, dans l'attitude de leur corps, dans toutes leurs façons d'agir. C'est dans cet état que plusieurs convulsionnaires ont été instruits du secret des consciences et ont développé leurs replis les plus profonds. »

Sans voir là de *supernaturel*, comme l'historiographe des convulsions, je me demande si ce genre d'imitation instinctive des extatiques n'expliquerait pas bien cette parole de l'Évangile : « Laissez venir à moi *ces petits*

enfants. » Bertrand a constaté chez une somnambule la même propriété. Pendant huit jours consécutifs cette personne repassa par son état d'enfance, et représenta plusieurs scènes de sa jeunesse, entre autres une peur qu'on lui avait faite du diable. On lui avait promené sur la figure pendant l'obscurité un gant velu, ce qui l'avait rendue épileptique. Mais les imitations ne se bornent pas toujours à représenter l'état d'enfance ; souvent elles s'étendent au cri des animaux. Les prétendus sorciers, pauvres extatiques d'une certaine sorte, ne se faisaient pas faute de ce genre d'imitation. On cite l'exemple d'une communauté de Paris où une jeune religieuse démonomane s'étant mise à miauler, se croyant chatte, l'affection devint bientôt contagieuse. Ce fut un miaulement universel dans tout le couvent, un concert de toutes les religieuses à la fois ! Les voisins les crurent possédées par une légion de diables.

On trouve l'imitation de l'enfance chez un grand nombre de saints.

On sait d'ailleurs que la plupart des acquisitions premières de notre intelligence sont dues à cette faculté.

L'idiotie, les désordres de l'appareil mental révèlent aussi toute l'importance de la faculté d'imitation. Mais suivant une opinion chère à Bertrand, elle ne doit pas être considérée comme étant particulière à l'extatique, à l'enfant, au maniaque. Elle se manifeste aussi dans l'homme mûr et sain d'esprit, et a plus de part que nous ne croyons nous-mêmes dans celles de nos déter-

minations que nous regardons comme nous étant le plus personnelles.

S'il est ainsi de nos actes les plus réfléchis, combien l'imitation ne doit-elle pas avoir plus d'empire encore chez les êtres faibles, pour qui elle peut devenir une folie très-réelle. Bertrand se ressentait plein d'indignation quand il voyait condamner à l'échafaud des hommes privés de leur liberté morale par de véritables hallucinations. Il a écrit dans *le Globe* des choses excellentes sur la monomanie homicide et incendiaire, et sur le danger de la multiplier par la contagion de l'exemple.

Cette pensée de l'éminent physiologiste n'a pas été perdue pour l'Humanité. Des moralistes, des juriconsultes ont adopté ce point de vue; leurs efforts ne tendent à rien moins qu'à réformer nos codes, à substituer à l'ancienne notion de vindicte, l'idée du traitement physique, moral et intellectuel des criminels. Enfin les physiologistes ont continué les recherches de Bertrand, et un médecin italien, le docteur Livi, a fait à Sienne de solides travaux sur la manie d'imitation ¹.

13° ACTION QUE L'IMAGINATION FRAPPÉE DES EXTATIQUES OU SOMNAMBULES PEUT EXERCER SUR LEURS SENSATIONS ET LEUR ÉTAT GÉNÉRAL.

Le plus fort en ce genre, monsieur, ce sont les phénomènes présentés par les extatiques religieux. Saint

1. *Contro la pena di morte*, par Carlo Livi, professeur de médecine légale à l'Université de Sienne.

François d'Assise, l'idée toujours tendue vers la passion du Christ, vit un jour ses mains et ses pieds se marquer des stigmates du eruicissement. Est-il le seul extatique de cette force? Non, Claire de Montefalco, non-seulement éprouva les douleurs qu'elle prêtait à Jésus, eut les piqûres d'épines à la tête, la bouche pleine d'absinthe et de vinaigre, mais, en outre, eut une vision où le fils de Marie lui annonça qu'il planterait sa croix dans son sein, et à la mort de la sainte, l'empreinte du bois sacré fut trouvée sur son cœur. Plus d'un spectateur des convulsions, même parmi les opposants, a reconnu que certains sujets étendus sur la croix, mais non cloués, avaient la pâleur de la mort sur le visage, et plusieurs eurent les stigmates aux pieds et aux mains. L'auteur des *Lettres d'un ecclésiastique de province* affirme même, pour en avoir été témoin, que les convulsionnaires, parmi les femmes, éprouvaient dans ces parties des douleurs qui duraient après qu'elles avaient repris l'état ordinaire. L'imagination, ici, allait à l'encontre de la réalité, car ceux qui se faisaient clouer, insensibles comme Jésus l'avait été, n'éprouvaient point de souffrance.

Cette influence de l'imagination frappée est commune aux somnambules magnétiques, et s'étend à ceux qui ont des rêves en action. Le docteur Bertrand cite le cas d'une dame Chevalier, à laquelle un simple geste, en forme de passe, enlevait l'ouïe, le goût, l'odorat. On maniait, pour ainsi parler, ses sensations. Elle avait l'habitude du tabac. Si on lui disait : « Votre tabac sent la menthe ou l'assa-fœtida, » elle

manifestait plaisir ou horreur. Bertrand donnait à ses mets les goûts les plus étranges. Il faisait à son gré d'un œillet une rose, d'un chardon un dahlia. Mais tous ces effets étaient annoncés d'avance à la malade. Se contentait-il de penser, sans rien dire, en faisant les signes d'habitude, madame Chevalier devenait aveugle, quand il avait eu l'intention de la rendre muette, ou perdait l'odorat au lieu de l'ouïe. Pour s'assurer qu'il n'y avait point tromperie, le magnétiseur faisait toutes les épreuves. Il tenait sous les narines du sujet un flacon d'ammoniaque ; il lui brûlait avec un flambeau les sourcils et les cils. Ainsi se prouvait-il le départ de l'odorat et de la vue.

Un jour, Bertrand dit à l'un de ses amis : « Écris pour moi à ma somnambule, imite mon écriture, mais fais-le en me cachant le moment, et sans me montrer la lettre. » L'effet attendu ne manqua pas. Le sujet, croyant tenir un ordre de son magnétiseur, tomba dans le sommeil extatique. L'imagination fit donc ici tous les frais, à moins de prétendre à l'identité de deux Od, celui de Bertrand, celui de l'ami, rencontre qui, tout au moins, serait singulière. Mais Bertrand fit une contre-épreuve décisive ; il plaça sur la malade, à son insu, des objets magnétisés par lui, et partant couverts de son Od. Ces objets n'amènèrent aucun résultat. Pourquoi le fluide a-t-il été impuissant en ce cas ? Ne serait-ce point que l'imagination du sujet doit concourir parfois avec l'Od ? Si la malade n'est pas avertie, son fluide à elle ne peut-il pas, par hasard, entrer en lutte avec celui de l'opérateur ? Pourquoi

supposer, en effet, une harmonie préétablie et permanente de ces deux Od? Mais si le somnambule est informé, son imagination, qui se frappe si aisément, suffit pour créer l'harmonie désirable, et assurer le triomphe de l'Od du magnétiseur. Il est des circonstances où l'*idée* des somnambules suffit pour donner cours aux phénomènes; mais dans d'autres, cette *idée* concourt avec le fluide.

L'Od d'autrui n'a rien à faire sans doute avec le jeune séminariste qui, une nuit au milieu de l'hiver, « croit, en dormant, se promener au bord d'une rivière, croit y voir tomber un enfant qui se noie. La rigueur du froid ne l'empêche pas de l'aller secourir. Il se jette sur son lit dans la posture d'un homme qui nage. Il en imite tous les mouvements, et après s'être fatigué quelque temps à cet exercice, il sent au coin de son lit un paquet de la couverture, croit que c'est l'enfant, le prend par une main, et se sert de l'autre pour revenir en nageant, au bord de la prétendue rivière; il y pose son paquet et sort en frissonnant et claquant des dents comme si, en effet, il sortait d'une rivière glacée. Il dit aux assistants qu'il gèle, qu'il va mourir de froid, que tout son sang est figé; il demande un verre d'eau-de-vie pour se réchauffer; n'en ayant pas, on lui donne de l'eau qui se trouvait dans la chambre; il en goûte, reconnaît la tromperie, et demande plus vivement de l'eau-de-vie, exposant la grandeur du péril qu'il court; on lui apporte un verre de liqueur; il le prend avec plaisir, et dit en ressentir beaucoup de soulage-

« ment. Cependant, il ne s'éveille point, se couche et
« continue de dormir plus tranquillement¹. »

Les électrobiologistes ont le pouvoir de se rendre maîtres de quelques imaginations qu'ils façonnent à leur gré comme de la cire. Lisez, dans cette lettre d'un Anglais, la séance d'un célèbre magnétiseur : « Après un quart d'heure, M. Stone vint à nous, nous regarda dans les yeux quelques secondes, et nous les fit fermer. Alors il plaça son pouce légèrement sur mon front, et dit avec autorité : « Vous ne pouvez ouvrir les yeux. » Je fis deux ou trois essais ; mais mon incapacité fut complète ; *je ne pus ouvrir les yeux*. Il me fit peu après oublier mon nom, mon adresse, avec ces simples paroles : « Vous ne savez plus votre nom, etc. » Pour d'autres personnes plus bornées ou plus impressionnables, *un bâton était un serpent à sonnettes* qui les faisait trembler et pâlir, le jardin, un bois plein de bêtes fauves, une pomme avait le goût d'une orange, de l'eau devenait une liqueur brûlante et causait l'ivresse. Si M. Stone disait à l'un de nous, vous êtes dans l'obscurité, il pouvait ensuite impunément lui griller les sourcils avec une chandelle, sans lui causer la moindre sensation². »

La liqueur brûlante, monsieur, me fait souvenir de l'eau changée en vin, et le bâton ne peut manquer de vous rappeler Aaron et les magiciens du roi d'Égypte, luttant à qui magnétiserait le mieux la foule des courti-

1. Encyclopédie de Diderot, art. *Somnambulisme*.

2. *On popular superstitions*, p. 243.

sans ébahis et le roi lui-même. « Et Aaron jeta sa verge
 « devant Pharaon et devant ses serviteurs, et elle *devint*
 « un dragon. Mais Pharaon fit venir aussi les sages et
 « enchanteurs, et ces magiciens firent la même chose
 « par leurs enchantements. » Il est probable que les
 procédés magnétiques ou magiques (c'est tout un pour
 moi) de ces graves personnages ne se ressemblaient
 pas, mais produisaient des effets identiques. Leurs
 moyens aux uns et aux autres différaient sans doute
 immensément des voies actuelles. Ils étaient, je crois,
 plus forts que les modernes.

14° INFLUENCE DE L'EXTATIQUE SUR SON ORGA- NISATION.

Une malade de Bertrand avait horreur des bains
 froids; il la magnétise et lui suggère l'idée d'aller aux
 bains; il lui persuade que cela est nécessaire; elle en
 convient. Il la réveille et part. La malade n'a souvenir
 de rien; elle n'en est pas moins portée instinctivement
 vers ce qu'elle a voulu endormie. « C'est singulier,
 « dit-elle, le temps est bien mauvais, et j'ai envie d'al-
 « ler prendre un bain, moi qui hait tant cela. Si je ne
 « craignais de me faire mal, j'irais. » Le docteur re-
 vint et la confirma dans son idée, sans avoir l'air d'en
 faire une prescription. La dame s'en trouva mieux,
 c'est ce que le médecin attendait.

Quand les convulsionnaires de Saint-Médard s'étaient
 prescrit, durant leurs accès, de jeûner, à partir de tel

jour et pendant un laps de temps fixé, ils se trouvaient, à l'époque prédite, dans l'impossibilité d'avaler quoi que ce soit; il y avait rétrécissement de l'œsophage.

Une jeune femme en somnambulisme se frappa de l'idée qu'elle aurait trois fausses couches de suite; elle les eut et y succomba.

Un jeune homme, par suite de rêves effrayants faits en somnambulisme, s'était persuadé de sa mort prochaine; il en avait indiqué le jour. Peu avant le terme fatal, il tombe malade et cause à ses parents les inquiétudes les plus vives. Bertrand, appelé, magnétise le jeune homme, puis lui parle avec emphase de son pouvoir: « Je ne veux pas qu'il vous survienne le plus petit mal; vous m'entendez. » L'imagination du somnambule se frappe en sens contraire de sa première impression; *il croit, il est guéri.*

Une personne était atteinte d'une inflammation dans l'intérieur de la gorge; le magnétiseur lui commande d'opérer sur elle-même et par influence une révulsion qui fasse disparaître le mal intérieur. En peu de jours, une inflammation très-sensible se vit au dehors, et l'affection interne avait disparu. Ce dernier fait explique les stigmates qui sont un fruit bizarre et de l'imagination du sujet et de l'influence qu'il peut exercer sur son organisme.

Tous les exemples rapportés parlent d'ailleurs si haut que plus d'explications seraient superflues. Je les ai tous puisés dans les livres de Bertrand et les donne sous sa garantie.

15°. APPRÉCIATION DU TEMPS.

Propriété qui se lie à la précédente. Il est très-connu qu'un somnambule interrogé sur l'instant où tel remède qu'il s'ordonne devra lui être administré indique la minute, puis, éveillé, n'a pas besoin d'avoir recours à une montre ou tout autre chronomètre pour dire que le moment est venu. Il le déclare avec la plus exacte précision. Dans sa quatorzième note, le docteur Pétetin s'exprime ainsi : « Demandez à la malade somnambule « la mesure exacte du temps qu'elle doit dormir, elle « le déterminera et s'éveillera à la minute. » Beaucoup de personnes, non somnambules, ont d'ailleurs cette faculté de pouvoir se réveiller à heure fixe comme elles l'ont voulu ; mais c'est affaire d'habitude, et les somnambules seules y montrent cette précision qui étonne. Bertrand l'attribue, vous le savez, à ce qu'au lieu d'acquérir leurs connaissances par des sensations extérieures, irrégulières et intermittentes, les somnambules jugent d'après des sensations internes qui, par leur continuité et leur uniformité, donnent une mesure beaucoup plus exacte. Nous voici, monsieur, arrivés à la *seconde vue* ; mais cette merveilleuse propriété mérite bien les honneurs d'une lettre particulière.

Jersey, le 3 mars 1861.

III

Les vingt-cinq propriétés de l'Extase.

(Suite.)

16° SECONDE VUE OU VUE A DISTANCE, ET CONNAISSANCE DE CE QUI SE PASSE DANS LES LIEUX HORS DE LA PORTÉE DE LA VUE ORDINAIRE¹.

N'est-ce pas là quelque chose de renversant, monsieur? Est-il croyable que des hommes, et non des dieux, aient cette propriété? Cependant, monsieur, personne aujourd'hui ne songe à la nier, et l'on commence à trouver cela ordinaire, ou du moins peu rare. Ouvrez le premier dictionnaire encyclopédique venu, qu'y lisez-vous à propos de la seconde vue des montagnards de l'Écosse? « Le fait est attesté par un si grand

1. Cette faculté fut aussi en Jésus-Christ. Voyez saint Matthieu, XII, 14, 15; XXVI, 45, 46; saint Jean, XI, 14.

« nombre d'auteurs dignes de foi que, malgré le mer-
« veilleux de la chose, il est difficile de la révoquer
« en doute. » Si je ne craignais d'être accusé de man-
quer absolument de méthode, je réparerais un oubli
et vous narrerais l'histoire du solitaire Paul, qui vit de
Constantinople l'empereur Valens au milieu des
flammes, au moment où les Goths le brûlaient à dix
lieues de là dans la grange où il s'était réfugié. Mais
l'antique m'est à peu près interdit à cette heure ; je vous
renvoie donc à Nicéphore ¹, et je laisse aussi les sorciers
scythes dont parle Hérodote. Mais voici venir Jeanne
d'Arc. Faut-il se rire de son extase et voir une feintise
notamment dans sa découverte de l'épée de Fierbois ?
Faut-il nier la seconde vue chez tant de ces malheureux
sorciers condamnés au feu, chez cette Maria Renata,
exécutée le 21 janvier 1749, en plein dix-huitième
siècle ? Pauvre fille faite religieuse malgré toi au cou-
vent d'Onterzel, tu n'avais que les visions de l'extase !
Tu te croyais, comme tant d'autres infortunés brûlés à
Ingolstadt, animée par un hôte de l'enfer. Ne te di-
sais-tu pas marquée au dos comme propriété du grand
diable ? Ne prétendais-tu pas voyager la nuit sous la for-
me d'une truie ? Ne maléficiais-tu pas les nonnes ? N'a-
vais-tu pas, par tes sortilèges involontaires, fait *mourir*
des personnes qui *vivaient très-bien* et auraient pu,
comme on l'avait vu en d'autres procès, déposer pour
toi ? Les démons, par la bouche des sœurs possédées,
ne se déclaraient-ils pas tes amis ? N'en était-ce pas

1. Liv. XI, chap. L.

assez pour tes juges ignares que tes propres aveux, ô triste folle? Allons, au feu! et que la flamme de ton bûcher sinistre soit au moins le dernier anneau de cette chaîne d'auto-da-fé qui sert de ceinture flamboyante au sombre moyen âge.

Écoutez Bodin, monsieur, sur les sorciers :

« Nous avons une histoire de récente mémoire de la magie naturelle d'un Napolitain, lequel récite d'avoir fait preuve d'une sorcière qui se frotta de graisse toute nue, puis tomba pâmée sans aucun sentiment, et trois heures après retourna en son corps, disant *nouvelles de plusieurs pays, qui furent avérées.* »

La seconde vue, ici, s'accompagnait donc de catalepsie.

Voici d'autres faits, tirés de Bodin :

« Jacques Krenger, inquisiteur, ayant fait le procès à plusieurs sorcières, écrit qu'elles ont confessé qu'elles sont *ravies en esprit, quand elles veulent*, et quand elles veulent elles sont *ravies aussi en corps*. Nous avons un exemple de notre mémoire, advenu à Bordeaux en l'an MDLXXI (1571), alors qu'on persécuta les sorciers en France. Il y eut une vieille sorcière, à Bordeaux, qui confessa devant les juges qu'elle était toutes les semaines transportée, avec les autres, où il se trouvait un grand bouc qui leur faisait renier Dieu et promettre de servir au diable; et après les danses, chacun prenait des poudres. Alors M. Belot, maître des requêtes, voulant faire preuve de la vérité sur la sorcière, qui disait n'avoir aucune puissance si elle n'était hors de prison, la fit élargir; et lors elle se frotta toute nue d'une *certaine graisse*, et après elle tomba *comme morte, sans aucun sentiment*, et cinq heures après elle se tourna, et, se relevant, raconta plu-

sieurs choses de divers lieux et endroits, *qui furent avérées*. Je tiens l'histoire d'un comte et chevalier de l'Ordre, qui était présent à l'expérience qu'on en fit. Olans dit que cela est bien fort fréquent ès pays septentrionaux, et que les amis de celui qui est *ravi en extase* le gardent soigneusement jusqu'à ce qu'il retourne avec une *grande douleur*.... J'ai appris un autre jugement étant à Nantes, l'an MDXLIX (1549), qui n'est pas moins étrange, de sept sorciers qui dirent, en présence de plusieurs : qu'ils rapporteraient des nouvelles, dedans une heure, de ce qui se faisait à dix lieues à la ronde. Soudain ils tombèrent tous pâmés et demeurèrent environ trois heures, puis ils se relevèrent, et rapportèrent ce qu'ils avaient vu en toute la ville de Nantes, et plus loin à l'entour, ayant remarqué les lieux, les actions des personnes, et *sur-le-champ fut avéré*. Après avoir été accusés et convaincus de plusieurs maléfices, ils furent brûlés. »

Cela paraît simple à Bodin de brûler de pauvres innocents en extase, lui qui ajoute foi à leurs prétendus sortilèges. Il appert seulement des circonstances qu'une composition dont ils se frottaient suffisait pour déterminer la catalepsie pendant laquelle ils exerçaient la seconde vue. Le fait ne laisse pas d'être éminemment curieux¹. Scheffer raconte les mêmes traits des sorciers lapons. Après cérémonies et pratiques de magie, ils tombent dans le *death-trance*. Revenus à eux, ils satisfont aux questions qu'on leur a posées.

L'histoire de tous les sorciers modernes, lycanthropes ou autres, me fait revenir en mémoire, monsieur, l'ânesse de Balaam, que j'estime avoir été une

1. Suivant Cardan, la pommade des Sorciers avait pour base le *solanum somniferum* (*De subtilitate*, liv. XVIII). Suivant Porta, c'est la jusquiame et l'opium (*Magn. Natur.*, liv. XI).

pauvre fille somnambule magnétisée par son maître, se croyant bête à longues oreilles, ayant la seconde vue et la prévision, voyant ce que son maître ne vit point d'abord, tout extatique qu'il fût pour son compte.

Tous les camisards avaient, dirent-ils, le don d'apercevoir hors de la portée de la vue l'approche de leurs persécuteurs, soldatesque abominable. Ils faisaient sentinelle en esprit.

La cataleptique de Pétetin, la somnambule de M. Strombeck n'étaient pas moins bien douées. Julie vit un papier écrit par son médecin et renfermé dans un secrétaire ; elle indiqua qu'il y avait deux alinéas ; elle dit le nombre de lignes. Elle vit aussi, à un étage au-dessus de sa chambre, sur un bureau, une épreuve d'imprimerie dont le docteur ignorait la présence ¹ ; elle désigna l'heure, à la seconde près, sur une pendule placée dans une autre partie de la maison ².

Dans une école de théologie baptiste en Angleterre, un jeune étudiant, M*****, avait accoutumé de se livrer à des expériences de magnétisme sur le domestique de l'établissement, nommé George. Il le fit tomber en somnambulisme. Peu à peu s'établit entre eux une fusion telle qu'à distance, et à l'état de veille, ils se voyaient dans leurs actes. Un soir, en l'absence de l'étudiant, quelques-uns de ses condisciples s'exercent à magnétiser le domestique, y parviennent, et lui demandent : « Que fait M***** ? — Il est au lit, dit le somnambule ; il lit un livre assez gros dont les tranches

1. Page 63 de la relation.

2. Page 193 de la relation.

sont rouges, dont le caractère est si fin que je ne peux lire. Oh ! mon Dieu ! il va brûler ; il a sa chandelle trop près des rideaux ; on devrait le prévenir, si l'on veut éviter un accident. » Les étudiants montent à la chambre de M****. Au moment où ils ouvrent la porte : « Je sais ce qui vous amène, dit-il ; vous avez magnétisé George, je l'ai vu ; il vous a dit telle et telle chose. La vie va me devenir insupportable avec ce George. Je ne peux rien faire sans qu'il le sache, et moi de même de lui. » Un autre jour, M**** dit à ses amis : « Je vais passer la soirée hors de l'établissement, et je ne pourrai rentrer qu'après l'heure réglementaire. George veillera et m'attendra ; il m'ouvrira les portes. » A quatre heures du soir l'étudiant sort, après avoir réitéré ses instructions à ses jeunes condisciples, mais sans parler à George qu'il n'avait pas vu depuis midi. Le soir, vers les dix heures, les amis de M**** disent au domestique : « Ah ça ! n'oubliez pas d'attendre et de veiller. — Non, répondit-il, ce n'est pas nécessaire. — Pourquoi cela ? — M. M**** ne rentrera pas. — Quand vous l'a-t-il dit ? quand l'avez-vous vu ? — Je ne l'ai pas vu depuis midi, et alors il m'a dit qu'il reviendrait. — Eh bien donc, il faut veiller. — Non ; je vois qu'il ne reviendra pas. — Comment voyez-vous cela ? — Je n'en sais rien, mais je le vois. » M**** ne rentra pas de la nuit. Le matin, à son retour, il raconta que, sollicité par son hôte de ne pas prendre congé le soir même, à cause de la distance, il avait refusé d'abord, ne voulant pas faire attendre le domestique en vain. Pressé de nouveau, il consentit, puis tenta une expérience. Il

se mit mentalement en rapport avec George, et l'avertit, par une communication des plus mystérieuses, du changement dans ses projets, sans trop croire lui-même à l'efficacité de ce nouveau moyen de correspondre. Le moyen réussit, monsieur, et c'est un des jeunes étudiants baptistes, un ami de M****, qui m'a fait part de cette histoire. Elle tendrait à confirmer celle de M. de Foissac et du jeune Paul, et la communication des pensées à de longues distances s'y combine avec la seconde vue. Eh bien ! monsieur, moquez-vous à votre aise, désopilez-vous, haussez les épaules avec une souveraine pitié, en pensant à mon imbécile confiance. Je ne puis m'empêcher de croire au fait de l'étudiant et du domestique. Mais comment s'expliquer cette merveille ?

M. Herbert Mayo, pour arriver à une solution du problème que posent de telles étrangetés, admet d'abord chez l'homme à l'état normal deux modes de communications avec les êtres environnants et avec ses semblables, l'une *immédiate*, qui se fait par les voies et truchements habituels de la sensation, et qu'il appelle *ésoneurale*, de deux mots grecs (ἐσω νεῦρον, en dedans des nerfs) ; l'autre *médiante*, *exoneurale* (ἐξω νεῦρον, extérieure aux nerfs).

« Car, dit-il, il ne manque pas de faits qui rendent plausible d'admettre que nos forces et opérations mentales dépassent occasionnellement et en partie les limites de notre enveloppe corporelle, ce qui est le complément des opérations *ésoneurales* ordinaires. Il est possible que, dans les perceptions communes, l'esprit atteigne les ob-

jets perçus, excité par l'impression matérielle antérieure qu'ils ont faite sur nos organes et par les sensations qui l'ont suivie. Il n'y en a pas moins là un phénomène *exoneural*. Et je m'aventure, en poussant jusqu'au bout cette idée, à conjecturer que l'Od peut, d'une certaine façon, fournir le canal dynamique le long duquel voyagent nos conceptions *exoneurales*. Les phénomènes de conscience seraient donc ainsi en partie *ésoneurales* et en partie *exoneurales* dans l'état de santé, les premiers ayant lieu dans un rapport immédiat avec les organes propres, et chaque phénomène étant accompagné d'une modification physique de ces organes. — Mais on peut concevoir, en admettant l'esprit comme un *principe séparé de la matière*, que l'âme humaine puisse être capable de conserver son union avec le corps, dans une relation nouvelle, inaccoutumée et *anormale*. *L'hypothèse est assez effrayante*. Je l'adopte, comme étant la seule qui puisse expliquer certains faits dont la réalité ne peut être niée. Je me borne à supposer que l'esprit d'un être vivant peut manifester une plus grande énergie de facultés de deux façons : premièrement, il peut réaliser une plus grande somme de ses opérations *extérieures au corps*; secondement, ses fonctions internes ordinaires peuvent avoir lieu dans *des organes inaccoutumés*, et désertter ceux qui leur sont affectés communément. »

Cette solution, monsieur, laisse le problème entier. L'auteur anglais voit justement, dans toute conception de l'esprit, même là où le corps semble avoir le moins de part, un rappel de sensation, en sorte que l'être humain est toujours esprit-corps. D'autre côté, il lui semble possible de séparer l'esprit du corps dans certaines opérations de notre entendement, ou du moins il regarde l'*union* de l'intellect avec le corps, dans quelques cas *extraordinaires et merveilleux*, comme

tout anormale et inconcevable. Cependant, M. Mayo ne va pas si loin que d'admettre, avec certains magnétiseurs ultra-spiritualistes, le voyage de l'être humain à travers les espaces à l'état de pur esprit, lequel pur esprit irait, indépendamment des organes, voir, toucher, odorier, goûter même. Cette dernière supposition me paraît, quant à moi, le comble de la folie. Nous ne connaissons pas toute l'étendue de la puissance de l'esprit ; nous ignorons de même toute la vertu de l'aspect de notre être appelé *corps*. On se sert d'un terme faux, j'ose le dire, quand on parle de l'UNION du *corps* et de l'*esprit* ; car alors on se représente deux êtres, deux forces vivant *conjointement*, et pouvant vivre à la rigueur *séparément*. Il vaudrait mieux dire que la matière est pénétrée dans toutes ses parties, et *vivifiée* par l'esprit. Je ne sais donc pas, quand je considère l'homme, ce que c'est qu'un corps sans esprit, ou qu'un esprit sans corps. Je définis l'homme, ontologiquement, un corps *spiritualisé*, ou un esprit *incarné*. Je dirai plus, la matière universelle est à l'esprit universel ce que sa coquille est au limaçon, qui ne *vit* pas sans elle. Et encore, cette comparaison pêche, car il y a une intimité de toutes les parties ; et non simple adhérence entre l'Esprit et la Matière. La matière donc est partout *spiritualisée*. Elle l'est plus ou moins, d'une façon ou d'une autre ; mais elle l'est. Il n'y a entre les diverses substances, quant à l'esprit, qu'une différence de mesure, d'intensité et de mode. L'esprit s'accroît, en se modifiant, du règne minéral au règne végétal, du règne végétal au règne animal, du règne animal au

règne hominal. Avant l'homme, toutes les espèces entrent les unes dans les autres, et se confondent à beaucoup d'égards les unes avec les autres. Il n'y a, à proprement parler, pas d'espèces, jusqu'à ce que tout l'effort de la nature ait éclaté dans l'homme. On peut donc dire que l'Animalité, pour ne parler que d'elle, n'est que le tétard de l'Humanité. A l'homme, l'espèce commence, parce qu'avec lui, le Verbe s'incarne en se connaissant, en se distinguant, en se nommant, en nommant tous les êtres, en nommant Dieu. Sans être panthéiste, puisque j'affirme de toutes mes forces trois personnes dans l'Être, le Père, le Verbe, l'Esprit, j'ignore ce que c'est que de la matière sans Dieu, je n'en ai jamais vu. De la matière sans Dieu, ce serait le néant.

Notre tort, pour revenir à l'objet direct de ce livre, c'est de trop limiter aux facultés dont nous avons l'habitude les puissances de l'Esprit-Corps. Les oiseaux ne sont pas de purs esprits sans doute. Ils ont cependant, dans la sphère de leur existence, bien de ces facultés merveilleuses que l'extase fait apparaître en l'homme. Des vautours ou des corbeaux verront de vingt lieues les cadavres qui font leur proie, même enterrés. Placez une ruche à dix lieues en mer, sur une roche nue, mais abritée des vents, de manière que les abeilles puissent y vivre, elles iront à la terre sans hésiter chercher les fleurs, et ne s'égareront pas dans la haute mer. Comment les oiseaux voyageurs, qui n'ont pas de boussole eux, s'orientent-ils et dirigent-ils avec une précision admirable leurs escadrons volants vers les contrées qui

leur conviennent? Il y a donc aussi une faculté analogue à la seconde vue chez les pigeons, les grues et les canards. Je trouve dans Georges Sand un jugement beaucoup plus sage et plus vrai que celui de nos magnétiseurs sur cette *seconde vue*.

• Je suis persuadée, dit-elle, que certains individus de notre espèce peuvent voir (et partant pourquoi pas entendre, pourquoi pas sentir?) dans des conditions où l'exercice des sens serait interdit à la généralité des autres individus. Eh bien, j'admire ma tranquillité. Il m'avait semblé qu'un tel fait me paraîtrait *surnaturel*, qu'il bouleverserait ma raison, qu'il me rendrait accessible à toutes les billevesées du monde, et je craignais d'arriver à la certitude que je cherchais. Voilà qu'il se trouve que rien de pareil ne s'est opéré en moi. Je ne crois à aucune puissance surnaturelle, et je me dis qu'il y a sans doute dans la nature bien d'autres secrets non encore révélés, qui de longtemps ne seront pas explicables. Que dis-je! de longtemps, ne le seront-ils pas toujours? Un fait constaté entraîne-t-il autre chose qu'une analyse des effets et des causes saisissables? Et n'y a-t-il pas au-dessus de ces causes saisissables une cause première, qui est le secret même de la Divinité? Qui nous dira comment le blé pousse et comment l'homme est conçu? Nous voyons bien germer et poindre un brin d'herbe dans le sein d'une graine, nous voyons bien un enfant né du flanc de sa mère; mais la puissance de la vie, mais la perpétuation et le renouvellement de l'être, mais les propriétés impérissables de l'esprit et de la matière, d'où viennent-elles? Quand on aura analysé l'œil de l'extatique, quand on aura trouvé dans ses nerfs, ou dans sa rétine, ou dans son cerveau une faculté particulière de voir à travers les obstacles et en dépit des distances, que saura-t-on? Ce qu'on savait il y a trois mille ans. C'est qu'il y a des pythies, des devins, des augures, des visionnaires et des

prophètes qui n'exploitent pas tous la crédulité des hommes, et qui sont vraiment mus par une puissance intime et incontestable. On ne dira plus : c'est Apollon, c'est Isis, c'est Jéhovah, c'est Magog qui parle. Les savants diront : c'est un fait naturel qui se produit. Mais, en vérité, à qui remonte la puissance dont ce fait émane ? Ne sera-ce pas jusqu'à Dieu, aussi bien que tous les faits de la vie de l'univers ? »

A cet ensemble de réflexions aussi justes qu'éloquemment exprimées, j'ajoute, monsieur, quelques paroles du somnambule Alexis qui me semblent instructives :

« Pour voir des objets éloignés, *mon âme ne se dégage pas de mon corps*, dit-il. C'est ma volonté qui dirige *mon âme, mon esprit*, sans partir de cette chambre où je suis. Si mon âme sortait, je serais *mort*. *Ma volonté suffit pour anéantir* pour quelque temps *la boîte matérielle de mon individu*; *mais ce n'est qu'un rêve plus ou moins lucide*. Quelquefois ma vue est meilleure qu'à d'autres moments. *Ma vue n'est jamais la même....* En regardant votre chambre, dans un quartier éloigné d'ici, je ne vois pas les maisons intermédiaires. *La seule chose alors qui est dans la pensée est la personne qui me parle. Il me serait impossible de faire comprendre comment je vois*. Plus il y a d'*attraction*, plus j'éprouve de l'*attraction* aux objets que je veux voir ou qui me touchent, plus il y a de lumière ; plus j'éprouve de *répulsion*, plus il y a de ténèbres. »

Ces déclarations d'Alexis faites à un ami de M. Mayo établissent clairement que la *volonté* dont parle le somnambule est la servante de l'*attraction* ou de la *répulsion*, et la clairvoyance du sujet est comme une in-

vasion de sa pensée dans la pensée de celui qui l'interroge; enfin, et c'est là le point, il ne sent pas son esprit abandonner le corps.

Jersey, le 7 mars 1864.

IV

Les vingt-cinq facultés de l'Extase.

(Suite.)

Je place, monsieur, en tête de cette lettre une faculté sœur de la précédente, c'est :

17° LA PÉNÉTRATION DES PENSÉES NON EXPRIMÉES¹.

Elle est propre à tous les genres d'extase, et, je l'ai déjà dit, est la plus grande preuve objective de cette vérité : L'humanité est une substance; elle est *une*. Dans l'extase, les êtres humains se pénètrent et ne font qu'un.

La plupart des saints ont fait montre de cette propriété.

1. Que de fois Jésus n'a-t-il pas lu dans les replis les plus cachés de l'âme de ses disciples et des autres personnes amies ou ennemies qui l'entouraient. Saint Matth., xii, 24, 25; xvi, 6, 7, 8, 23; saint Marc, saint Luc, *passim*; saint Jean, ii, 24, 25; iv, 16, 18; vi, 60, 70; vii, 19; xiii, 21, 26.

Le père Surin, au nombre des preuves de la possession par les *diabes*, ne manque pas de mettre que les religieuses lisaient dans les pensées les plus cachées.

« Le lendemain de mon arrivée, dit-il, il se trouva à l'exorcisme un homme qui me témoigna désirer voir si le démon connaissait nos pensées. Je lui dis de faire un commandement dans son cœur, et après qu'il l'eût fait, je pressai le *démon* de faire ce que cet homme lui avait commandé. Après en avoir fait quelque refus, il alla prendre sur l'autel le carton où est l'Évangile de saint Jean; et cet homme assura qu'il avait commandé en son cœur au démon de lui montrer le dernier évangile qui avait été dit à la messe. »

Le démon, vous le comprenez, c'est la pauvre sœur extatique. Direz-vous que le père Surin ne mérite pas de confiance, qu'il était archifou? Mais il n'a perdu la tête, et ne s'est cru lui-même le jouet des diables que pour avoir été témoin de merveilles qui confondaient sa raison peu solide. Cela prouve donc la sincérité de son témoignage. Du reste, un certificat signé du frère du roi affirme qu'une des religieuses avait obéi à un ordre donné mentalement, sans faire aucun signe ni proférer aucune parole.

Un jésuite aussi modéré dans ses appréciations que le père Surin était exorciste avec fureur, M. Poncet, écrivit à l'un de ses amis incrédules :

« Vous auriez bien moins de peine à croire si, étant chez un convulsionnaire, il vous eût averti d'une faute considérable où vous seriez tombé, s'il eût marqué une occasion précise où vous auriez manqué de prendre le

meilleur parti, pour en prendre un qui convenait moins. »

Clary, un crisiaque des Cévennes, dénonça, en lisant à fond dans leur être, deux espions qui, confondus, avouèrent leur crime. On crut à une connivence, à un coup de théâtre prémédité ; Clary passa par l'épreuve du feu.

Écoutez, voici parler un autre crisiaque :

• Je te déclare, mon enfant, qu'il y a dans cette maison un homme qui a vendu mon serviteur pour une somme d'argent. Je te dis qu'il a dessein présentement de jeter le poison qu'il a caché sur lui ou de le mettre dans les habits de quelqu'un de la communauté ; mais je permettrai qu'il soit reconnu et nommé par son nom. »

Puis s'adressant directement au coupable :

« Ne sais-tu pas, misérable, que je connais toutes choses, que je sonde le cœur et les reins, et que les *plus secrètes pensées me sont découvertes* ? Confesse, malheureux, confesse ton crime. »

L'accusé veut nier ; mais, sur l'indication précise de l'extatique, on trouve le poison dans la manche de son justaucorps.

Je me demande si ce trait n'est pas celui de saint Pierre et d'Ananias ?

Madame Guyon, à ses heures d'extase, lisait dans la pensée du père Lacombe, son confesseur : — « Je
« compris, écrit-elle, que les hommes pouvaient dès
« cette vie apprendre la langue des anges ; peu à peu
« *je fus réduite à ne lui parler qu'en silence.* »

• Un jour, dit Bertrand, je fis, selon mon habitude, des frictions à une somnambule pour l'éveiller, en lui disant : — Allons, éveillez-vous. Mais en même temps j'avais la ferme volonté intérieure qu'elle ne s'éveillât pas. La malade parut d'abord visiblement troublée, puis tout à coup son visage rougit beaucoup, ses traits s'altérèrent ; elle eut quelques mouvements convulsifs, sans sortir pourtant de l'état de somnambulisme. J'employai alors toute ma volonté à la calmer, et quand je la vis enfin redevenue tranquille : — Qu'avez-vous donc ? lui dis-je, qui vous a fait avoir des convulsions ? — Comment, me répondit-elle, *vous me dites de m'éveiller, et vous ne voulez pas que je m'éveille.* •

Voilà, monsieur, qui prouve autant que l'esprit le plus résistant peut l'exiger, non le pouvoir de la volonté du magnétiseur, mais la *pénétration des pensées*. Qui affirme le fait ? Le premier venu ? Non ; un homme connu dans son temps de tout le monde médical, et qui dans toutes les séances de magnétisme se plaçait au point de vue de la négation, et se prédisposait à ne se laisser convaincre que par les faits les plus minutieusement contrôlés.

Mais voici quelque chose de plus étrange au premier abord :

Heinrich Zschokke, historien et nouvelliste, a écrit son autobiographie sous le nom de *Selbstschau*. Il se peint comme doué d'une faculté de pénétration, de communion avec l'intérieur de ses semblables, telle que la vie passée et tous les actes d'autrui, se dressaient devant lui, quand il se trouvait pour la première fois en face de quelqu'un. Il n'avait d'ailleurs qu'un moment, le premier en vous voyant, où votre vie se dé-

roulait à ses yeux comme dans un rêve. C'était d'abord quelque chose de vague, mais qui s'illuminait et se précisait. Le tableau était là, clair, saisissant, l'espace de quelques heures. Bientôt tout s'effaçait et il ne lui restait plus que le souvenir de la vision ; la vision elle-même avait disparu. Vous n'en étiez pas moins connu et percé à jour par le singulier Suisse. Plusieurs fois, il fut stupéfait de voir ceux qu'il avait ainsi scrutés malgré lui, lui avouer, sur sa demande, qu'il avait touché juste, que les choses s'étaient passées comme il le disait.

« Un jour, raconte-t-il, je me rendis dans la ville de Waldshut, accompagné de deux étrangers qui sont encore vivants. C'était le soir, et, fatigués de notre marche, nous entrâmes dans une auberge appelée *la Vigne*. Nous soupâmes à table d'hôte, en nombreuse compagnie. Or, il arriva que plusieurs des convives firent des gorges chaudes de la simplicité des Suisses eu égard à leur croyance au magnétisme, au système de Lavater, et le reste. Un de mes compagnons, dont l'orgueil national fut blessé de leurs railleries, me pria de faire quelque réponse, notamment à l'adresse d'un jeune voyageur de superbe apparence, qui, assis en face de nous, s'était abandonné à un rire homérique. Je m'adressai à lui, et lui demandai de consentir à me répondre avec sincérité et candeur, si je lui racontais les particularités les plus secrètes de son histoire, bien qu'il me fût aussi inconnu que moi à lui. Ce serait, ajoutai-je, un peu plus fort que l'adresse physiognomonique de Lavater¹. Il s'engagea, si je disais la vérité, à le reconnaître franchement. Alors, je

1. La science physiognomonique de l'*extatique* Lavater était surtout due à la *seconde vue* et à la *pénétration des pensées*.

racontai les événements que ma vision m'avait fournis, et la table apprit l'histoire du jeune commis-voyageur, ses années d'étude, ses peccadilles, et finalement un petit acte de friponnerie commis par lui sur la caisse de son patron. Je décrivis la petite chambre inhabitée, avec ses murs blancs, où, à droite de la porte brune, il y avait sur la table le petit coffre-fort noir, etc. Il régnait dans la compagnie un silence de mort, interrompu seulement quand par hasard je demandais : Est-ce vrai ? Le jeune homme, énormément frappé, admit la justesse de toutes les révélations, y compris même, ce que je n'espérais pas, celle de la dernière. Touché de sa franchise, je lui tendis la main et je fermai là ma narration. Nous échangeâmes nos noms, et nous conversâmes longtemps ensemble. Il peut être encore vivant. »

Zschokke dit avoir connu un vieux Tyrolien qui possédait la même vertu à un très-haut degré. Quant à lui, dans les dernières années de sa vie son génie familial l'avait abandonné. Mais n'exagérons rien, et réduisons la chose à sa juste étendue. C'est déjà bien assez de reconnaître, dans ce cas, la pénétration des pensées, et un état temporaire d'extase-veille et spontanée. Un homme ainsi doué vient à vous et vous dit : « Je vais vous raconter votre vie antérieure, bien que je ne vous connaisse pas, et ne m'ayez jamais vu ; j'arrive de Pékin, je suis Chinois et vous êtes Français. » Que se passe-t-il en vous, à cette prétention brusquement émise. Vous ne croyez pas ; mais, malgré vous, vous vous reportez par le souvenir sur les faits frappants de votre vie depuis votre enfance, et sur ceux-là mêmes que vous auriez le plus d'intérêt à cacher. Si donc le devin a seulement ce don de communier avec

vos pensées, vous lui serez à votre insu un révélateur, et c'est à mesure que vos souvenirs s'éclaireront qu'il vous stupéfiera. Mais supposons que le jeune voyageur eût eu la force d'échapper à sa propre mémoire, de penser à tout autre chose qu'à lui-même, ou qu'il eût éprouvé une de ces maladies où notre passé s'efface comme un pli de l'onde et ne revient plus, le nouvelliste helvète n'aurait pu avoir de *vision*, comme il le prétend, en se servant d'une expression qui n'est point juste, et où il exagère sa puissance. Peut-être ne s'est-il jamais bien rendu compte de sa propre faculté.

Le somnambule magnétisé voyage en esprit avec ceux qui l'interrogent et qui savent se figurer à eux-mêmes mentalement les lieux où ils l'entraînent. Mais le sujet se trompe et erre dans le vague, si l'interrogateur n'a pas l'imagination assez vive pour se dessiner en lui-même parfaitement les endroits où il va et les accidents de la route.

L'une des Ursulines de Loudun, la mère prieure, avait l'habitude, dans ses accès de démonomanie, d'aller, quand il pleuvait, se rafraîchir sous la gouttière. Le remède était excellent; elle avait l'instinct qu'il lui fallait des douches. Mais l'exorciste naïf, le père Surin, donnait mentalement l'ordre au démon de la sœur de la ramener. L'Ursuline revenait et disait : « *Que me veux-tu ?* » Elle avait pénétré la pensée du prêtre à distance, hors de la vue. On pourrait écrire un volume sur cette seule propriété; mais bornons-nous.

18° EXALTATION SUBITE DES FACULTÉS INTELLECTUELLES ¹.

Voilà la clef de tout phénomène de l'extase où l'entendement est affecté au premier chef. On ne peut mesurer le degré où, dans certaines circonstances exceptionnelles, peut s'élever l'intelligence de l'homme. Rien ne lui fait obstacle. L'exaltation de l'intellect transforme les somnambules, et leur donne une acuité de perception incomparable. M. Moreau, de la Sarthe, parle d'un jeune enfant qui, dans un accès de fièvre maligne, parlait le latin avec une pureté et une élégance cicéroniennes, bien qu'il n'en eût que les éléments. Jean Huart, dans son livre de l'*Examen des esprits*, cite un laboureur frénétique qui prononça un discours avec une aussi grande éloquence que l'orateur romain en aurait pu avoir, haranguant le sénat. Érasme, dans son *Éloge de la médecine*, déclare avoir entendu lui-même un jeune homme de Spolète, au milieu d'un accès de manie causé par des vers, parler fort bien l'allemand, bien qu'il n'en sût pas un mot revenu à lui. On trouve un cas semblable dans Levinus Lemnius. M. Virey rappelle qu'un commentateur d'Aristote vit une femme extatique parler latin, et devenir ensuite illettrée comme

1. Il n'y a pas lieu de s'expliquer autrement que par cette propriété, les faits racontés dans les *Actes*, II, 1-4, XIX, 1-6, et dans les Évangiles : S. Matthieu, III, 16, 17; S. Jean, I, 32, 34. Ainsi on se rend compte du pneuma et des langues de feu.

auparavant. La somnambule du docteur Sauvage montrait, dans ses attaques, une vivacité d'esprit inusitée; très-sotte qu'elle était d'ordinaire. Mademoiselle Julie déclamaît, en somnambulisme, des scènes entières de tragédie avec toute la perfection d'une comédienne consommée. Elle jouait sur le piano, en chantant les morceaux les plus difficiles; ce dont elle aurait été incapable dans la veille. Elle était pleine d'onction dans ses discours.

• Le développement subit de l'intelligence, dit Carré de Montgeron, est chez les convulsionnaires un fait de notoriété publique. On voit jusqu'à des jeunes filles extrêmement timides, dont le fonds n'est qu'ignorance et stupidité, qui, dès qu'elles sont en convulsion, parlent néanmoins très-exactement et avec feu, élégance et grandeur, de la corruption de l'homme par le péché originel, de la nécessité de la grâce du Sauveur, etc. •

S'il en est ainsi de petites idiotes, de gens communément bornés, que ne doit pas être l'exaltation des facultés intellectuelles, quand des hommes nourris de hautes doctrines philosophiques sont pris de l'extase? Ne confondons point d'ailleurs cette exaltation subite, irrégulière, sans assise durable avec un développement progressif de l'intelligence humaine. L'une est un éclair au milieu de l'orage, l'autre une construction monumentale.

1. *Dictionnaire des sciences médicales*, art. *Magnétisme animal*.

19° PERFECTIONNEMENT DE LA MÉMOIRE.

Cette dix-neuvième propriété se lie étroitement à la précédente. Elle apparaît cependant quelquefois d'une manière spéciale. Pétetin raconte qu'ayant porté un doigt à l'épigastre d'une de ses malades, et lu des yeux, sans articuler, une tirade de plus de cinquante vers français qu'elle ne connaissait pas, il lui demanda ensuite si elle pouvait les réciter. « Oui, certainement, dit-elle. » Elle les répéta, ou plutôt les déclama, sans faire une seule faute. Cette demoiselle n'avait qu'une mémoire très-ordinaire, il lui aurait fallu deux jours d'application soutenue pour apprendre le morceau¹. L'expérience de Pétetin prouve à la fois et la seconde vue et la pénétration des pensées et le perfectionnement de la mémoire. Adelaïde Lef*** récitait différentes poésies qu'elle n'avait jamais confiées à sa mémoire ? Les avait-elle entendus lire à l'état de veille, ou n'était-elle, à cet égard, qu'un *medium* comme on en voit autour des tables tournantes ?

J'arrive, monsieur, à vous parler pour la première fois d'Isabeau Vincent, bergère du Cret. « Ses extases, dit la relation, ne paraissaient que comme un profond sommeil. » Cette jeune Dauphinoise protestante, après la persécution qui suivit la révocation de l'Édit de Nantes par Louis XIV, tomba d'abord en léthargie, se

1. *Electricité animale*, p. 156.

ranima au bout de quelques heures, sans que sa santé en fût altérée, et manifesta en première ligne un perfectionnement inouï de la mémoire, joint à l'exaltation des facultés intellectuelles. Elle n'avait jamais appris les psaumes par cœur ; dans ses accès, elle les chantait sans y manquer une syllabe. Elle parlait un français très-pur, et faisait des prières admirables. Elle prenait enfin, pour textes de ses sermons, des passages de l'Écriture qu'elle citait toujours exactement. Elle avait une diction juste et intelligente, point de mouvements violents, point de gestes déréglés. Mais laissons Isabeau Vincent ; nous la reverrons bientôt.

20° DON DES LANGUES INCONNUES OU ÉTRANGÈRES.

Est-il nécessaire de vous faire observer que peu à peu nous repassons par toutes les facultés du Christ et de ses disciples¹ ! Encore quelques pas et, nous le verrons, la similitude est complète. Le docteur Bertrand distingue, non sans grande raison, les paroles prononcées par certains extatiques dans un langage qui n'appartient à aucun idiome, des langues qui leur sont simplement étrangères. Le premier de ces phénomènes, dont saint Paul reprenait comme d'un défaut les extatiques de son temps, se vit chez les paysans cévennois. « J'ai vu, dit Claude Amassan, l'un des témoins, plu-

1. La Palestine, la Judée tout entière était, au temps de Jésus, fréquentée et habitée par des gens de toutes les nations connues. Il n'est pas une des langues parlées par les disciples en extase qu'ils n'eussent souvent ouïe autour d'eux.

« sieurs personnes des deux sexes qui, dans l'extase, « prononçaient certaines paroles que les assistants jugeaient être une langue inconnue. Ensuite, celui qui « parlait déclarait quelquefois ce que signifiaient les « paroles prononcées. » Carré de Montgeron fait mention d'une demoiselle Dancogné qui chantait parfaitement des cantiques en langue inconnue. Mais les langues inconnues des extatiques ont toujours consisté en une suite de sons bizarres ne ressemblant à aucun idiome régulier.

Pour les langues étrangères, c'est autre chose. Là encore, il faut séparer deux faits, *parler et comprendre seulement*. Beaucoup d'extatiques parlent des langues étrangères qui ne leur sont pas absolument *étrangères*, mais avec lesquelles ils étaient peu familiarisés. Sauvage rapporte qu'une jeune dame d'une communauté religieuse tomba malade, et se mit à parler espagnol. Miracle! disait-on. Son frère vint la voir et le miracle fut la chose la plus simple. Ce jeune homme s'était amusé à donner en secret des leçons d'espagnol à sa sœur. Le don de parler une langue qui n'est pas la leur tient donc uniquement, chez les extatiques, à l'exaltation des facultés intellectuelles et au perfectionnement extrême de la mémoire. Ainsi la bergère du Cret pouvait s'exprimer dans un latin très-net, ce qu'elle eut de commun avec beaucoup de Cévennois, comme elle habitués dans leur enfance à entendre prononcer et expliquer autour d'eux le latin des psaumes.

Comprendre seulement une langue étrangère paraît moins difficile au premier abord que la parler, quand on

n'a fait que l'ouïr quelquefois. Cependant l'intelligence de l'hébreu, du grec, du latin, de l'italien, de l'anglais, etc., chez les crisiaques était un fruit de la pénétration des pensées. Certaine somnambule, nous dit Bertrand, comprenait très-bien son magnétiseur parlant *latin, grec ou anglais*. Un jour il s'avise de lui *lire*, sans appliquer sa pensée à la lecture, quelques lignes en anglais : « Que voulez-vous que j'entende à votre
 « baragoin, lui dit-elle. — Mais, reprend-il, je vous par-
 « lais tout à l'heure dans la même langue, et vous me
 « répondiez. — Alors, fit la somnambule, *c'était votre*
 « *pensée que je comprenais et non votre langage.* » Cela nous jette bien loin de ce qu'on croyait être un don miraculeux des langues. Quand l'évêque de Nîmes commandait en grec à la sœur Claire, pauvre fille ! de lever son voile, de baiser la grille en un certain endroit, et qu'elle obéissait à ce commandement digne d'un évêque, c'était un fait de pénétration de pensée. De même, les sœurs comprenaient et expliquaient les mots savants de messieurs les médecins ; de même, sœur Claire entendit maints gentilshommes parlant italien, espagnol ou turc, et plus encore, le voyageur Launay Barille s'exprimant dans un idiome de sauvages. Plus de faits sur ce point n'en diraient davantage ; toutefois, je dois faire observer que ces doctes personnes qui s'exprimaient en diverses langues, pensaient d'abord ce qu'elles voulaient dire dans leur propre idiome, puis le traduisaient ensuite en latin, grec, anglais, etc. Mais l'extatique avait lu la pensée.

21° PRÉVISION.

J'ai séparé la *prévision* de la *prédiction*. La *prévision* se borne à une vue antérieure qu'a l'extatique de l'état physique où il doit entrer et d'où il doit sortir quelque temps après. La faculté de voir l'avenir, restreinte à cette limite, se rencontre chez toutes les espèces de gens en extase ; elle est très-fréquente. Bertrand l'explique par *l'influence qu'ont les extatiques sur leur organisation*.

« Nous ne pouvons, dit-il, déterminer les limites dans lesquelles peut s'étendre cette influence singulière, et personne ne peut nier que les *prévisions elles-mêmes* ne soient la *cause* de l'*effet produit*. » Mais la cause de la cause, Bertrand ? Qui peut engager le malade à exprimer des prévisions dont il sera la première victime, si ces prévisions seules doivent prédisposer son être à leurs fins ? Quoi qu'il en soit, la *prévision* existe, des milliers de faits la prouvent.

Arétée, dans son traité *De signis et causis acutorum morborum*, la constate comme un des effets du *causus*. Antonius Benivenius rapporte l'histoire d'un malade blessé qui prédit l'heure où une flèche sortira de son corps. La *Nosologie* de Sauvage renferme le trait d'un sexagénaire qui annonce le jour de sa mort un mois auparavant. Il mourut d'une fièvre au jour indiqué. Cabanis reconnaît que des malades peuvent prévoir les crises et les annoncer avec précision. Ainsi fit Adélaïde Lef***, du 25 au 29 mars 1808. A la suite de

chaque prévision elle tombait dans l'affaissement. Tout se réalisa suivant ses indications, la guérison y comprise¹. Dans leurs prévisions, toutefois, les extatiques prennent souvent la suspension des symptômes de leur maladie pour des guérisons définitives. Une somnambule de Bertrand, madame Chevalier, prévoit quatre mois à l'avance qu'elle sera paralysée. Une autre fit quatre-vingts indications qui se réalisèrent successivement en présence de témoins amenés par Bertrand. Elle s'annonça un délire de deux jours, du 20 octobre à deux heures du matin au 22 à huit heures, et ce fut réalisé. « Demain, disait Julie, la somnambule
« du docteur Strombeck, demain j'aurai les convul-
« sions les plus fortes ; le moment le plus dangereux
« sera entre onze heures et onze heures et demie. » Ainsi prévoyait-elle toutes les crises de son hystérie extatique, et souvent indiquait les meilleurs moyens curatifs. Comment s'étonner que tant d'écrivains antiques aient admis la prévision, cette faculté d'ailleurs si commune chez les animaux ?

Tous les oiseaux ne font leurs nids longtemps à l'avance que par une prévision semblable à celle des extatiques. Cette sorte d'abeille qu'on nomme la *solitaire* n'est-elle pas excellemment douée sous ce rapport ? Son existence est bornée à quelques mois, pendant lesquels elle doit devenir mère. Elle dépose ses œufs dans des trous de muraille ; mais elle mourra avant qu'ils n'éclosent. Elle le sait. Elle pourvoit à tout ; ses

1. Voir le rapport de M. Guéritan, pharmacien, à la Société des sciences physiques d'Orléans (1808).

œufs viendront à point parfaitement abrités dans leur cachette. Les larves, qui les nourrira ? Elle, ou du moins ses soins prévoyants. La voilà en campagne. De loin, d'une lieue peut-être, elle a vu un ver ; elle chasse à coup sûr. Cette espèce de vers dont elle prend plusieurs individus est la seule qui lui convienne. Elle porte sa proie à son mur, plie ses victimes en deux, et les force d'entrer dans le nid ; car leur chaleur doit couvrir les œufs. Mais qui empêchera le ver de sortir, une fois l'abeille morte ? Elle encore. Elle pique ses hôtes malencontreux légèrement, pas assez pour les tuer. Ils vivront languissants jusqu'au jour où les larves, hors de leurs enveloppes, pourront se nourrir de leur substance. Qui a donné à cette abeille ce don admirable de prévision ?

Demandez-le à celui qui nous a tous créés, comme dit Voltaire.

Tenez, monsieur, voulez-vous que je vous dise ? Si les hommes sont quelquefois en extase, les animaux y sont toujours ; c'est leur norme, et là est le secret de leurs merveilleux instincts.

M. Michelet, qui a écrit de si jolies choses sur les insectes et les oiseaux, a le grand tort d'en faire des hommes et de leur prêter nos petites et nos travers, conséquences forcées, mais non éternelles, de notre faculté de raisonner, de réfléchir sur nos actes. Les animaux sont dans la main de Dieu le Père, et ne sont distingués par le Verbe qu'en une mesure restreinte, bien moins que l'homme par conséquent. Nous avons arraché de l'indéfini, autant que cela se pouvait, ceux que nous avons domestiqués, c'était notre droit ; mais

nous les avons teints de nos vices et de nos passions, et les voilà liés à notre manière de progresser. L'extase ou quelque chose d'approchant apparaît sans doute en eux, mais il s'y mêle comme une sorte de raisonnement. J'en dirai autant des bêtes chez lesquelles nos chasses ont éveillé une surexcitation qui a doublé leurs méfiances. L'instinct s'y est modifié, et a pris un degré de raison très-infime sans doute, mais incontestable. Ceux où le naturel est resté pur, sans mélange, ont l'extase primitive, rudimentaire, inconsciente et absolument indistincte d'un grand nombre de somnambules bouchés et presque idiots pendant la veille. Être extatique, c'est, en un certain sens, revenir à l'animalité.

22° PRÉDICTION OU CONNAISSANCE DES ÉVÉNEMENTS FUTURS ¹.

Tous les peuples de la haute antiquité, une partie de ceux de l'antiquité moyenne ont eu leurs colléges de prophètes. C'était une science que la prophétie, science secrète. L'étude approfondie de toutes les causes des événements antérieurs, la connaissance précise des conditions de l'Humanité à un moment donné, expliquent comment des hommes entrant dans un état où l'intelli-

1. Comme les prophètes extatiques de l'Inde, de l'Égypte, de la Chaldée, de la Judée, le Christ a possédé le don de prédire.— Comparez S. Matth., ch. xii, 40; xvi, 21; xvii, 22, 23; xx, 18, 19; xxvi, 34; S. Marc, ix, 30; xiii, 1-9; xiv, 30; S. Luc, xiii, 32, 34; xviii, 31-33; xix, 42-44; xxi, 10, 12, 16, 20; xxii, 34; S. Jean, ii, 19; xiii, 18, 28; xxi, 18.—On verra dans le texte quelle est la limite de cette propriété de l'Extase.

gence s'exalte, arrivaient à trouver de leurs yeux le voile de l'avenir. Se trompaient-ils? Souvent, sans doute¹. A-t-on bien compris toujours leurs prophéties? Non, indubitablement. Voyez pour ce qui regarde Jésus! Les prédictions des prophètes, en remontant l'histoire juive, annonçaient la venue d'un roi vengeur du peuple asservi, et non certes le révélateur d'une nouvelle religion. Laissons Daniel, certainement apocryphe, et qui d'ailleurs ne précise rien sur la mission de son CHRIST. Mais Malachie faisant parler le Dieu des armées, et Michée² et tous les autres prophètes, y compris Moïse, ont-ils autre chose en vue qu'un chef guerrier et temporel? Isaïe pourrait être invoqué avec plus d'assurance en faveur de Jésus, car au moins veut-il le triomphe d'AUM, le Dieu pacifique, sur Jéhovah. Examinons pourtant, et cherchons le sens réel de ses prophéties. Dans le cinquante-troisième chapitre qu'on cite toujours comme prédisant Jésus, il est question évidemment du peuple juif, sous les noms de Jacob ou d'Israël, et des souffrances de la captivité; car le chapitre précédent et celui qui vient après ne traitent que de Jérusalem, et il faut une certaine audace pour dire: « Le poète s'interrompt brusquement, lance sa prophétie sur Jésus, puis reprend son sujet, sans autre explication. » Les versets quatorze, quinze et seize du chapitre sept parlent-ils du Christ? Il y est dit, en traduisant exactement l'hébreu, qu'une jeune fille vierge, mais bonne

1. Si le prophète se trompe, dit Ezéchiel, c'est Dieu qui le trompe (xiv, 9). Voyez aussi 1, Rois, xxii, 23.

2. Lisez ces prophètes, iv, 2, 3; v, 2.

à marier, deviendra enceinte et donnera le jour à un fils, ce qui sera le signe précurseur de la délivrance de Juda. Il n'est point ici question d'une femme mariée, et cependant vierge immaculée, mais d'une fille nubile qui va être épousée, et elle enfantera un fils qui se nommera (fils d'Aum) Emmanuel. Et ce fils annoncé, quel est-il ? Un enfant du prophète lui-même. Il faisait donc allusion à son mariage avec une jeune prophétesse de son collège : « Et je pris avec moi des témoins
 « fidèles, savoir Urie, le sacrificateur, et Zacharie, fils
 « de Zébécja ; puis je m'approchai de la prophétesse,
 « laquelle conçut et enfanta un fils. Et l'Éternel me
 « dit : Avant que l'enfant sache crier on enlèvera la
 « puissance de Damas et le butin de Samarie en la
 « présence du roi d'Assyrie. » Voilà le signe annoncé plus haut.

Pourquoi cet enfant, dans le sentiment du prophète, est-il lié à une prédiction du triomphe de Juda et de la pacification de tout Israël ? Parce qu'il doit être l'instaurateur d'un nouveau culte, celui du Dieu *Amen* ou mieux *Aum*. Ce qu'Isaïe avait en espoir, c'était une révolution religieuse, et son propre fils lui apparaissait, du sein de l'extase, comme l'instituteur de la religion nouvelle.

• Car l'enfant nous est né, le fils nous a été donné et *l'empire a été posé sur son épaule*, et on l'appellera l'admirable, le consultant du Dieu puissant, Père éternel, le *prince de la paix*, et il n'y aura point de fin à l'accroissement de l'empire, et à la prospérité du trône de David et de son règne, pour l'affermir et l'établir dans l'équité et la justice dès maintenant et à toujours. •

Cette religion nouvelle dont Isaïe ne pouvait parler ouvertement, qu'il enveloppait de voiles, perce seulement çà et là dans ses ouvrages ; elle apparaît quand il dit :

• Et vous laisserez votre nom (le nom de Juif) à mes élus, pour s'en servir dans les exécutions, et le Seigneur, l'Éternel, le fera mourir (le Juif) ; mais il *appellera ses serviteurs d'un autre nom*. Celui qui se bénira en la terre se bénira par le DIEU AMEN, et celui qui jurera sur la terre jurera par le DIEU AMEN ¹. »

Comme Jésus, et non le fils d'Isaïe, fut le vrai missionnaire de la nouvelle religion, l'Emmanuel, c'est-à-dire l'*Aum-el*, le fils d'Amen, il est tout naturel qu'on ait fait reposer sur lui toutes les paroles du prophète. La préoccupation des évangélistes pour accorder les prophéties avec les faits est d'ailleurs si forte, qu'elle les induit même à altérer les textes. Mais qu'importe que les prophètes n'aient point pensé au fils de Marie, il n'en a pas moins été le divin révélateur dont avait besoin l'Occident.

Les exemples de prédictions ne manquent pas absolument par ailleurs. Celles de Jeanne d'Arc sont trop connues pour qu'on s'y arrête. Christine Poniatova prédit un jour l'arrivée de son père absent : « C'est impossible, lui dit-on, la personne qui doit le faire venir n'a pas eu le temps d'arriver à lui ! » — « Ce pendant il vient. » Cela était vrai, mais y eut-il là autre chose qu'un fait de seconde vue ? Voici une autre prédiction ; je l'emprunte au docteur Foissac.

1. Voyez Isaïe, VII, 14-16 ; VIII, 3, 4 ; IX, 6, 7 ; LXV, 15, 16.

Une demoiselle Céline, magnétisée par lui, annonce qu'elle sera empoisonnée tel soir, à une heure qu'elle indique. Par quelle voie viendra le poison, elle ne peut le dire. Cependant quelque temps avant le jour indiquée, interrogée de nouveau : « Endormez-moi, dit-elle, deux ou trois heures avant le moment, et alors demandez-moi si je puis discerner où est le danger. » On le fit, et Céline vit le poison dans un verre à côté de son lit. On avait substitué à de la quinine une dose excessive de morphine. Il resterait de savoir si mademoiselle Céline ne s'était pas ménagé un petit drame de famille et les honneurs d'une prophétie. Autant la prévision est commune et réelle chez les extatiques de tous ordres, autant est rare la véritable prédiction. L'antique science des augures et des devins est vraiment perdue.

Jersey, le 10 mars 1864.

V

Les vingt-cinq propriétés de l'Extase.

(Suite.)

La propriété dont je veux deviser avec vous aujourd'hui, monsieur, demandait une autre lettre. Elle tranche sur celles que nous avons vues. Comme toutes les voies par lesquelles l'extatique acquiert ses connaissances semblaient sûres, on s'imagina qu'il n'y avait en lui que vérité, et ses visions mêmes furent toujours tenues autrefois choses réelles. Mais nous autres modernes, nous y regardons à deux et même à trois fois avant de nous émerveiller, et bien faisons-nous. On a donc découvert cinq causes principales d'erreurs chez les extatiques :

1° Leur exaltation les expose à rêver éveillés, à décrire des scènes imaginaires avec une précision et une minutie qui feraient envie au réalisme en littérature.

Ils représentent alors comme actuels les événements qu'ils se figurent.

2° Ils rappellent souvent leurs impressions passées, et donnent de vieilles idées pour des intuitions ;

5° Ils adoptent à leur insu les idées qui circulent autour d'eux et dont ils ont la pénétration chez autrui, principalement les opinions de leurs magnétiseurs, et ils les exposent ensuite comme des révélations extra-humaines ;

4° S'ils lisent certains livres qu'ils oublient ensuite, dans l'extase ils les dicteront, fussent mathématiques ou astronomie, comme un produit de leur pensée ;

5° Les somnambules magnétisés peu clairvoyants, pressés de répondre à des questions qui les fatiguent, se débarrassent en disant la première chose venue pour qu'on les laisse tranquilles, car toujours avec souffrance, comme la pythie antique, parle le somnambule même le plus lucide.

Et maintenant arrivons à notre propriété.

23° VISIONS. — APPARITIONS.

Les extatiques sont donc prompts à s'objectiver les images de leur cerveau, leurs propres idées ; là est la source de toutes les visions. Tous les miraculés en ont eu ; tous ont plus ou moins visité l'enfer et le paradis. Sainte Thérèse luttait avec les démons, saint Antoine avec les diabesses, saint Macaire, sainte Christine, saint François de Paule, saint Cyrille, saint Benoît

sont connus pour les plus grands visionnaires. Jeanne d'Arc la bergère, s'identifiant avec la France, en ressentant toutes les douleurs, eut les facultés de l'extase, mais en eut aussi les hallucinations, et celles-ci furent le ferment même de son héroïsme et la source de sa grandeur. Qui donc aurait le courage de les lui reprocher? Elle entendit des voix, elle vit l'archange Michel. Sainte Catherine et sainte Marguerite vinrent lui parler, et lui tracer son devoir après que l'ange lui eut révélé sa mission. « Je vois rarement les saints, disait-elle à ses juges, qu'ils ne soient entourés de l'auréole. Ils portent de riches et précieuses couronnes, et il est naturel qu'il en soit ainsi. » Admirable fille! Il lui semblait conséquent que les pauvres saints d'ici-bas fussent les rois là-haut.

J'ai vu, dit Bertrand, une jeune somnambule qui, endormie dans un salon et causant tranquillement, s'écria tout à coup : « Le voilà, le voilà, le pauvre M***. » Sa physionomie prit une expression de terreur; tout son corps tremblait. Ses bras étaient étendus comme pour écarter un fantôme. »

« Julie, dit le docteur Strombeck, décrivait souvent les scènes qu'elle disait voir dans le ciel, telle que l'apparition des anges devant Dieu, et elle joignait ses prières aux leurs. Touchait-on du piano? elle entendait une musique céleste.

Une somnambule fut confiée par inadvertance à un magnétiseur qui croyait au diable, et ne pouvait s'empêcher d'y penser en magnétisant. A la première séance, la somnambule eut un sommeil agité; à la seconde, elle

eut la vision d'un homme tout noir ; à la troisième, elle en vit deux avec des cornes qui la menaçaient ; à la quatrième, au comble de la terreur, elle eut presque des convulsions, et s'enfuit dans la rue pour éviter les diables qui la poursuivaient. Calculez, monsieur, les souffrances des Ursulines entourées d'exorcistes qui croyaient à tous les bataillons de l'enfer.

Magdeleine de la Croix, religieuse du couvent de Sainte-Elisabeth à Cordoue, fut condamnée à la réclusion en 1544. Le diable, qu'elle voyait souvent, la transportait dans plusieurs lieux circonvoisins et lui montrait les actes d'un chacun. C'était sans doute l'Asmodée de Lesage. La seconde vue ici était mise sur le compte du diable, comme à Loudun la pénétration des pensées et la prévision. Cette Magdeleine racontait que, toute jeune, poussée d'un grand zèle, elle était sortie un jour de la maison de son père, s'en était allée dans une grotte sise aux alentours de la ville pour y vivre en ermite, et que le lendemain elle s'était retrouvée, *sans savoir comment, dans sa chambre chez elle.* Elle avait donc été somnambule avant d'entrer au couvent. Belzébuth, qu'elle avait d'abord pris pour Jésus-Christ, l'avait choisie pour épouse dès sa toute jeunesse, et avait, depuis, usé constamment de ses droits d'époux avec elle, à ce qu'elle disait. Eugène Torralba, dont parle le deuxième volume de l'*Histoire de l'inquisition*, a beaucoup de rapport avec cette hystérique religieuse, victime sans doute de quelque abus monstrueux pendant son sommeil extatique.

Les *Mémoires de la société des sciences physiques de*

Lausanne parlent d'un jeune somnambule de douze ans qui voyait les revenants et les sorciers dont on lui avait saturé l'esprit, et qui se disait tout en dormant :

« Mais il n'y a pas de revenants, ce sont des contes.

« Cependant je les vois, d'où vient que je les vois ? »

« J'entendais, dit le Manso, ami du Tasse, j'entendais le poète entrer dans les raisonnements les plus profonds, au milieu de ses accès de folie. Il questionnait et répondait comme s'il eût effectivement conversé avec quelqu'un, et je ne voyais et n'entendais personne que lui. »

Tous ces faits, monsieur, montrent assez, je crois, de quelles erreurs les visions des extatiques sont la source.

Mais, à côté des chimères ou plutôt en dehors, il existe des apparitions où l'imagination de l'extatique ne fait aucun frais. Toutes personnes ne sont point aptes à les avoir, et celles qui y sont sujettes s'en cachent souvent comme d'une chose ridicule, faute d'en avoir une explication raisonnable. Bien des gens ne sont pas disposés à se croire l'objet de l'intervention des puissances célestes. On aime donc mieux se taire que dire : « J'ai vu telle chose, et au moment où je l'ai vue j'avaistoute ma raison et tout mon sang-froid ! »

Un vieillard écossais, de mœurs très-simples, d'une intégrité au-dessus de tout soupçon, était un soir, au crépuscule, assis sur une hauteur, près d'un château, sa propriété, à quelques milles d'un village maritime dont il connaissait tous les habitants. Il était riche, et

les pêcheurs malheureux savaient le prix de sa bienfaisance. Ce soir là, donc, il vit arriver à lui, montant la colline côte à côte, trois pêcheurs, et n'en fut pas étonné ; ils avaient sans doute besoin de lui. Les trois hommes s'arrêtèrent à vingt pas du tronc d'arbre où il était assis. « Eh bien ! approchez donc, leur dit-il. » Pas de mouvements. Il s'avance vers eux ; plus rien, tout s'est évanoui ! Il rentre chez lui et fait part de cette émouvante visite. Le lendemain on apprit en allant au village que les trois hommes étaient noyés. Leur barque avait sombré en mer la veille au soir, à l'heure même où le vieillard les avait vus. Je tiens cette histoire de son fils. Faut-il tenter, monsieur, de faire passer ce phénomène par des voies naturelles ? Pourquoi non ? Cela vaudrait beaucoup mieux que de le nier, quand il y en a tant d'exemples. Si l'Od existait, si l'Od jouissait, comme le fluide électrique et le rayon de lumière, de la propriété de transporter, invisibles, les images des corps d'un lieu dans un autre ; si à de certains moments, je suppose, et sous l'empire d'un sentiment extrême, d'une ébullition dans le cerveau, un courant d'Od pouvait porter à nos parents, à nos amis, à nos simples connaissances même, non pas nous, mais notre spectre ; si le vieillard affectionnait particulièrement ces trois infortunés ; si, au moment du plus grand danger, dans la surexcitation de la terreur, la pensée ardente de ces hommes s'était portée vers leurs femmes, leurs enfants et aussi vers le châtelain ; si, dirigé par cette pensée, un courant d'Od avait porté leurs images qui seraient devenues visibles seulement pour le vieil-

lard, dans un éclair d'extase ; si celui-ci avait reçu enfin, de cette manière, et sans le savoir, une information mystérieuse, un appel à sa pitié pour les orphelins ; si tout cela était possible ? Ne riez pas, monsieur, méditez. Ainsi peut-être des malheureux en léthargie, enterrés vivants, ont souvent informé leurs amis. Mais eux, prenant les images odiques pour des vampires, se sont ensevelis dans cette idée, sont tombés dans la même mort apparente, et ont servi au maintien d'une croyance qui a causé tant de meurtres !

Le général Wyniard et le général sir John Sherbroke, jeunes hommes, et de service au Canada bien longtemps avant d'avoir leur haut grade, étaient dans une chambre à causer. Ils voient soudain entrer par la porte ouverte, et ressortir aussitôt un monsieur : « C'est mon frère, s'écrie sir Wyniard. » Il se précipite, court après lui, regarde sur la place. . . . Personne. La servante interrogée n'a vu descendre qui que ce soit ; elle était sur l'escalier. Les deux jeunes gens eurent bientôt la nouvelle de la mort de ce frère arrivée au temps où l'apparition avait eu lieu. M. Herbert Mayo a ouï dire l'histoire à deux parents du général Wyniard, puis à un ami du général Sherbroke ; ces personnes la redisaient telle qu'elles l'avaient entendue raconter, et ne se connaissaient pas.

24° OUBLI AU RÉVEIL.

Cette propriété, cachet de l'extase-sommeil acquise ou spontanée, se montre aussi dans l'extase-veille.

C'est une chose si généralement constatée qu'elle ne saurait nous prendre beaucoup de temps. Isabeau Vincent, bergère du Cret, quand elle sortait de ses extases, soutenait seulement qu'elle avait bien dormi, et n'avait souvenir de rien. Elle demandait elle-même d'être éveillée, n'ayant pas la force de se tirer d'un état où elle souffrait, ce qui l'assimile aux sujets magnétiques les plus communs.

L'oubli au réveil s'accompagne parfois d'un phénomène assez étrange. Le sujet a deux existences. Dans la *Bibliothèque du magnétisme animal*, M. Corbeau nous montre une jeune personne de treize ans qui, magnétisée par lui, devenue somnambule, manifestait l'oubli complet au réveil, et, plongée en somnambulisme, se souvenait de ce qu'elle avait fait et dit dans ses accès antérieurs, ou pendant qu'elle était magnétisée. Elle avait donc une mémoire pour le sommeil extatique et une mémoire pour la vie ordinaire. Le docteur Barlow raconte un cas semblable :

• Ma malade, dit-il, durant ses attaques de somnambulisme, qui variaient de quelques heures à trois jours consécutifs, était d'ordinaire gaie et animée; parfois cependant elle semblait souffrante et tourner autour de quelque maladie, mais en général elle paraissait si bien, qu'un étranger entrant dans la chambre où elle était n'aurait vu en elle rien d'extraordinaire. Elle s'amusait à lire ou à travailler, quelquefois jouait du piano, et mieux qu'en tout autre temps; reconnaissait chacun et parlait raisonnablement, en faisant de fines observations sur ce qu'elle avait vu ou lu. L'attaque la quittait soudainement, et elle oubliait tout ce qui s'y était passé; elle croyait avoir dormi, parfois avoir rêvé de quelques circonstances

qui l'avaient vivement impressionnée. Pendant ses accès, elle lisait les contes de miss Edgerworth. Un matin qu'elle s'occupait d'en lire à sa mère, elle alla soudain à la fenêtre et s'écria : — Maman, je suis tout à fait bien ; mon mal de tête est parti. Elle revint vers la table, prit le volume ouvert qu'elle tenait en main cinq minutes auparavant, et dit : — Quel livre est-ce là ? Elle le feuilleta et regarda le titre, et le replaça sur la table. Sept ou huit heures après, quand l'accès revint, elle demanda le livre, reprit le même paragraphe où elle s'était arrêtée, et se rappela toutes les circonstances de la narration. Et ainsi de suite, toujours ainsi. Elle finit par lire une partie du livre dans la veille, une autre partie dans le somnambulisme¹.

25° SOUVENIR AU RÉVEIL.

Si l'oubli au réveil est ordinaire, le souvenir au réveil est très-rare chez les somnambules. Le jeune domestique de Gassendi, s'éveillant tout à coup dans la nuit noire, très-loin de sa chambre, se rappelait cependant tous les lieux où il avait passé, et retrouvait son chemin en tâtonnant. Bertrand reconnaît que cette faculté est du ressort de la volonté du somnambule. Si de lui-même il a le désir de se rappeler, ou si on l'y invite, il se souviendra. Les extatiques religieux, à peu d'exceptions près, ont eu le souvenir au réveil, c'est-à-dire à la sortie de l'extase. « Je suis persuadé, dit « Bertrand, que l'oubli étant regardé comme une « preuve de l'influence du diable, les religieux fai- « saient usage de leur volonté pour conserver le sou-

1. Cité par M. Herbert Mayo.

« venir au réveil et l'opposer à leurs adversaires. »
Christine Poniatova se souvenait, parce qu'elle voulait convaincre son père de la sincérité de ses extases religieuses. L'oubli, chez les camisards, était moins fréquent que le souvenir, après les accès où le Saint-Esprit, disaient-ils, avait prononcé par leur bouche. Ils voulaient se rappeler, ils se rappelaient.

Jersey, le 14 mars 1861.

CINQUIÈME SÉRIE

I

Le fluide magnétique.

J'en aurais fini, monsieur, avec les propriétés de l'extase, si j'étais parvenu à vous persuader de l'existence d'un fluide comme agent de plusieurs d'entre elles. Sans fluide, bon nombre des phénomènes que nous avons vus ou devraient être tenus fables et mensonges, ou n'auraient d'autre source que le surnaturel. Eh bien, moi, qui ne crois à rien de surnaturel, je crois au fluide; et, d'autre part, pourquoi se refuser à admettre des faits affirmés par un concours de personnes dont il n'existe aucune raison de suspecter la bonne foi, et que je vois si diverses les unes des autres. Mais vous tenez ferme pour l'opinion de Bertrand qui niait le fluide, et vous n'adoptez le magnétisme que dans la mesure où il l'adoptait. C'est déjà beaucoup; essayons d'obtenir de vous plus encore. Presque tous les magnétiseurs, au temps de Bertrand,

avaient affirmé l'existence du fluide ; Bertrand l'avait niée. Les savants Bertholet, docteur régent de la Faculté de médecine en 1784, Franklin, Le Roy, Lavoisier, de Bory, Bailly, nommés d'une même commission pour examiner les procédés de Mesmer, l'avaient également niée. Seul, M. de Jussieu, membre d'une semblable commission, refusa de s'associer à ses collègues ; il admit un agent fluidique.

Pesons les raisons de Bertrand qui, après tant d'expériences, tant d'observations pleines de sens et de justesse sur l'extase et le somnambulisme, tant de lumière jetée sur ces états, arrivait cependant à contester l'existence d'une force reconnue par les médecins alchimistes des âges précédents et renouvelée d'eux par Mesmer. Dans son premier ouvrage, *Traité du somnambulisme*, il dit :

« Le témoignage des somnambules sur le fluide ne peut être compté pour rien, à cause de cette vivacité d'imagination qui leur fait voir comme réel *tout ce qu'ils se persuadent devoir exister*, et on objecterait en vain la précision des témoignages obtenus jusqu'ici, car elle tient à la persuasion où les magnétiseurs ont été qu'ils agissaient par le fluide, et quand même on voudrait croire que la plupart d'entre eux ont eu la prudence de ne pas faire partager leur opinion à leurs sujets dans l'état de veille, quand même on admettrait que le plus grand nombre d'entre les somnambules n'ont jamais entendu parler de fluide, on pourrait encore douter si, du moment où ils sont tombés en somnambulisme, la croyance de leur magnétiseur n'a pas pu agir sur eux d'une manière directe, indépendamment de toute insinuation précédente. Cette supposition paraît sans doute bien difficile à adopter, mais

elle ne présentera rien d'inadmissible à celui qui réfléchira sur la *communication des pensées*. »

La vue que les magnétisés disaient avoir du fluide des opérateurs ne pouvait donc suffire à détourner Bertrand de son opinion négative, et il raisonnait serré, ce me semble. Il s'appuie en outre de l'exemple d'un M. Lamy-Senart. Celui-ci se plaignait à M. de Puységur de ce que les métaux, clous, boutons, boucles de bretelles, bagues, épingles qu'il pouvait avoir sur lui nuisaient singulièrement à son action magnétique, et produisaient sur ses somnambules des sensations désagréables. « Persuadez-vous qu'ils ne peuvent nuire, » lui dit M. de Puységur ; chassez l'idée de leur influence, et vos malades n'en ressentiront aucun effet « fâcheux. » M. Lamy-Senart usa de l'avis, et « depuis ce temps, dit-il, toute action des métaux a cessé sur mes malades. »

Voilà qui prouve, sans doute, l'influence *trionphante* de la pensée du magnétiseur ; mais l'effet premier des métaux n'en demeure pas moins acquis. Bertrand aurait dû être frappé de cela. Il ajoute plus loin :

« Ceux d'entre les magnétiseurs qui ont endormi des malades avec une persuasion autre que celle du fluide, n'en ont point eu qui leur aient déclaré voir le prétendu fluide. Même plusieurs, interrogés sur ce point, ont assuré qu'il ne sortait aucun fluide du magnétiseur qui agit sur eux, et qu'ils voyaient bien positivement les choses se passer de tout autre manière. »

Ces exemples montrent l'influence de l'opinion de

l'opérateur, et prouvent au plus que tous les somnambules ne sont pas *sensitifs* du fluide.

Dans son grand ouvrage : *Abrégé de l'histoire du magnétisme en France, etc.*, Bertrand fut encore plus négatif :

• Quand je vis magnétiser pour la première fois, dit-il, je ne pus me dissimuler qu'il résultait de cette opération des effets tout particuliers qui *semblaient nécessiter l'admission d'un nouvel agent dans la nature*. Cet agent, suivant les magnétiseurs, est un fluide soumis à la volonté de l'homme, et dont il peut disposer pour soulager son semblable.... Plusieurs de mes somnambules m'assurèrent depuis, en effet, voir sortir de mes doigts le fluide au moyen duquel j'agissais sur elles, et ce qui paraissait d'abord très-concluant, *toutes prétendaient le voir de la même couleur, d'une belle couleur bleue*.... Mais bientôt il ne me fut pas difficile de reconnaître que tout ce que disaient les somnambules, à ce sujet, n'était que le résultat des idées préconçues ou communiquées qu'elles avaient en s'endormant sur la nature de la cause à laquelle elles étaient soumises. Plus tard, je reconnus qu'au même titre il faudrait se croire forcé d'admettre la réalité de l'influence du diable sur les possédés, du Saint-Esprit sur les trembleurs, du diacre Pâris sur les convulsionnaires de Saint-Médard. Enfin, ce qui achève de détruire toute conséquence qu'on serait tenté de tirer sur la prétendue vue du fluide, c'est que certains magnétiseurs, qui ont fait secte, ayant cru pouvoir se passer de l'admettre, eurent des somnambules qui ne voyaient sortir aucune émanation de leur corps.... Les somnambules prétendent trouver à l'eau magnétisée un goût qui décèle la présence du fluide. Les convulsionnaires de Saint-Médard trouvaient une particularité dans l'eau d'un puits creusé près du tombeau de leur diacre. Dans les expériences tentées sur l'eau, non-seulement les somnambules ne recon-

naissent pas l'eau magnétisée, mais encore ils prennent pour magnétisée l'eau qui ne l'est pas, preuve évidente que leur imagination peut produire tous les effets attribués au fluide. — L'eau magnétisée purge, fait suer, fait vomir les somnambules, et les guérit de toutes sortes de maladies. Mais l'eau du puits de M. Pâris ne produisait pas des effets moins prononcés. Certes, pas plus que l'eau des magnétiseurs elle n'avait de vertu. Mais c'est qu'alors, comme toujours, l'homme était susceptible d'un état où le physique tombe au pouvoir du moral, tombé lui-même dans la dépendance d'une croyance qui le domine.... Ce fluide si merveilleux s'émanerait du corps des magnétiseurs, à leur insu même, car souvent ils ne se donnent pas la peine de magnétiser les objets qui doivent agir, et pourtant un magnétiseur quelconque pourra rester des heures entières auprès de son malade sans lui faire éprouver d'effet. Pourquoi cette impuissance dans un cas, cette activité dans l'autre? — Autre merveille: telle bague magnétisée, enveloppée dans du papier où elle reste souvent plusieurs jours, ne perd rien de sa vertu jusqu'au moment où, mise au doigt de la personne à qui elle est destinée, elle commence à produire son effet. Le papier est donc un isolant du fluide? Pas du tout, car le magnétiseur fera sentir au besoin son action au travers de mille feuilles de papier. Les effets produits par les talismans magnétiques ne sont donc que le résultat de l'imagination des magnétisés. Ainsi agissaient les reliques sur les possédés et les convulsionnaires. »

Bertrand a toute raison de se défier de l'imagination des somnambules, et de dire que ce n'est point sur leur déclaration qu'on peut s'appuyer indistinctement. Les magnétiseurs ont eu grand tort de voir en tous leurs sujets des *sensitifs*, quand l'imagination frappée était le plus souvent la source de leurs sensations comme de

celles des crisiaques. Un M. de Lude, homme de précaution, apporte un jour aux Ursulines des reliques bien cachées dans une boîte. Ces objets précieux furent annoncés à la prieure. Elle bondit dès qu'on la toucha de la boîte, fit des contorsions épouvantables, tant les saintes reliques brûlaient d'un inextinguible feu les diables dont elle était l'habitable. Au plus fort de l'accès, on lui ôte les reliques, elle redevient calme, les diables sont contents, les curés triomphent. M. de Lude ouvre la boîte. A la confusion de l'exorciste, elle ne contenait que de la plume et du poil. Les diables de la religieuse s'étaient honteusement trompés, eux si malins. Faut-il enfin rappeler l'histoire de l'arbre *non magnétisé* qui fit tomber en somnambulisme les malades qu'on y conduisit les yeux bandés, dès qu'on leur eut dit : « Vous êtes sous votre arbre, celui que votre médecin a chargé de son fluide ? » Que d'expériences encore ont établi le pouvoir de l'imagination, et devaient induire Bertrand et bien d'autres à repousser l'intervention d'un fluide dans certains phénomènes du somnambulisme !

Mais à Bertrand, monsieur, il est naturel d'opposer d'abord M. de Jussieu. Ce savant et consciencieux observateur, après avoir constaté autour du fameux baquet de Mesmer des symptômes où l'imagination avait la meilleure part, s'attacha, par quelques expériences très-déliées, à recueillir des faits qui ne pouvaient être que la révélation du fluide :

• Plusieurs malades, dit-il, devant lesquels je promenais

le doigt à un pouce de distance de leur corps, croyaient sentir un vent léger, tantôt chaud, tantôt froid, qui formait une trainée. Ce mouvement, continué le long du bras et de la jambe appuyés et en repos, les engourdisait quelquefois et y excitait ensuite des picotements plus ou moins vifs, surtout quand les membres étaient paralysés. La doctrine du magnétisme admet dans les corps animés des pôles directs qui ne doivent pas avoir d'action l'un sur l'autre, et des pôles opposés, dont l'action réciproque est plus constante. Je n'ai pas toujours reconnu cette correspondance. On assigne encore au nouveau fluide un courant de haut en bas, probablement pour lui faire suivre la direction des nerfs, regardés comme ses principaux conducteurs. Les expériences de meubles et vases magnétisés, de sensations opérées par la réflexion des glaces, ne m'ont jamais paru assez satisfaisantes pour y attacher quelque valeur. Mais, placé d'un côté du baquet, vis-à-vis une femme dont l'aveuglement, occasionné par deux taies fort épaisses, avait été, un mois auparavant, constaté par les commissaires, je la vis pendant un quart d'heure entier fort tranquille, paraissant plus occupée du fer du baquet, dirigé sur ses yeux, que de la conversation des autres malades. Dans le moment où le bruit des voix était suffisant pour mettre son ouïe en défaut, je dirigeai, à la distance de six pieds, une baguette sur son estomac, que je savais très-sensible. Au bout de trois minutes, elle parut inquiète et agitée; elle se retourna sur sa chaise et assura que quelqu'un, placé derrière ou à côté d'elle, la magnétisait, quoique j'eusse pris auparavant la précaution d'éloigner tous ceux qui auraient pu rendre l'expérience douteuse. Quinze minutes après, saisissant les mêmes circonstances, je renouvelai l'épreuve, qui offrit exactement le même résultat. Toutes les précautions possibles en pareil lieu n'avaient point été négligées. J'étais assuré que la malade n'avait retiré d'autre avantage de son traitement que d'entrevoir confusément certains objets à trois ou quatre pouces de distance..... Les moindres mouve-

ments magnétiques faisaient sur une autre malade une impression si vive que lorsqu'on promenait plusieurs fois le doigt à un demi-pied de son dos, *sans qu'elle pût le prévoir*, elle était prise sur-le-champ de mouvements convulsifs et de soubresauts répétés qui lui annonçaient l'action exercée, et duraient autant que cette action.... Si on agitait, à l'insu des malades, le doigt sur leur tête ou le long de leur dos, sans les toucher, et même à quelque distance, ils sautaient souvent avec vivacité, en tournant la tête pour voir la personne placée derrière eux.... Ces faits sont peu nombreux et peu variés, parce que je n'ai pu citer que ceux qui étaient bien vérifiés et sur lesquels je n'avais aucun doute. Ils suffiront pour faire admettre la possibilité ou existence *d'un fluide ou agent qui se porte de l'homme à son semblable, et exerce quelquefois sur ce dernier une action sensible.* »

Et maintenant voulez-vous connaître quelle fut la théorie explicative de M. de Jussieu ? La voici telle que je la trouve dans son rapport dont je ne fais qu'exprimer la substance :

Suivant ce savant illustre, ce n'était pas une nouveauté en physique d'admettre dans les corps animaux deux principes premiers, celui de la matière et celui du mouvement, ce dernier devant être regardé comme l'agent immédiat de toutes les fonctions animales. Si l'admission d'un pareil *agent* répugnait à ceux qui ne veulent rien adopter sans preuves, il suffisait de le reproduire sous un autre nom et de le confondre avec le principe électrique connu par ses effets, répandu dans les corps et y exerçant une action sensible... La matière introduite dans le corps animal, et transformée en sa substance, change pour ainsi dire de nature,

de même le principe actif, qui dans l'air est simplement électrique, reçu dans le corps animal, modifié par son union avec la matière, et par l'impression organique, y prendrait une autre forme et diverses propriétés secondaires, en restant néanmoins assujetti aux lois primitives.... Si les êtres animés contiennent ce principe, qui est la force vitale, il doit exister également dans les autres corps organisés vivants, qui sont les végétaux. Il est leur principe de vie.... Ce principe, nécessairement existant, est dans les corps organisés le fluide vital, dans les corps animés le principe de la chaleur animale, dans la nature le principe du mouvement. Échappé des corps organisés, il se confond avec le fluide électrique. Rentré dans ces mêmes corps, il s'y modifie par l'action organique, qui altère quelques-unes de ses propriétés.... Au reste, quel que puisse être ce principe de mouvement, soit qu'il reste principe du calorique, soit qu'il prenne tout autre nom, il en existe toujours UN qui n'est ni la volonté, ni l'imagination, et qui a sur un corps animé une action continue et jamais interrompue. C'est le principe de chaleur répandu sur le globe et qui agit perpétuellement sur tous les corps.... Repoussé hors d'eux par une force contraire, il entraîne avec lui quelques-unes de leurs particules matérielles ; il forme avec ces particules une atmosphère autour de chacun d'eux, et sa force d'expulsion suffit toujours pour le porter d'un corps à un autre peu éloigné.

Que répondit Bertrand à ces idées si sages de M. de Jussieu ? « Qu'une pareille théorie, *quoiqu'elle n'offre*

« rien d'absolument incompatible avec les connaissances
 « physiques et physiologiques, était bien éloignée d'être
 « appuyée de preuves satisfaisantes, et que les faits
 « observés par M. de Jussieu ne suffisaient pas pour
 « la faire admettre. Il était fâcheux que dans le cours
 « de cinq mois, pendant lesquels M. de Jussieu avait
 « été très-assidu aux traitements publics du mesmé-
 « risme, il n'eût pu recueillir qu'un si petit nombre de
 « faits en faveur de l'hypothèse d'un agent particu-
 « lier. »

Eh bien ! monsieur, il semble que le regret de Bertrand ait été entendu par l'auteur invisible du progrès, car des expériences ont été faites pour démontrer l'existence de cet *agent particulier* ; elles sont au nombre de *quinze mille*. Il n'est pas douteux pour moi que de Jussieu, après les Maxwell et autres, avait pressenti et annoncé l'Od de Von Reichenbach, dont je vous entretiendrai dans ma prochaine lettre. Si vous vous obstinez ensuite à nier le fluide, c'est qu'en vérité, monsieur, vous ne serez pas pourvu d'un mince entêtement.

Jersey, 14 mars 1864.

II

L'Od.

Vous n'attendez pas de moi la description de quinze mille expériences. Il me suffira de vous en citer un petit nombre des plus importantes. Mais, comme bien d'autres, vous n'allez pas manquer de me dire, vous me l'avez presque déjà dit : L'Od est un enfant de l'imagination des *sensitifs* ou *sensibles* ; ils l'ont vu sous l'influence de l'observateur allemand ; ils étaient extasiés par lui. — Écoutez une petite histoire ; peut-être l'avez-vous lue quelque part, il n'y aura pas de mal à ce que vous la relisiez. Un jour Arago (nous sommes bien loin de l'Allemagne ici) introduit dans le sanhédrin de l'Institut une jeune fille merveilleuse. Elle avait le don de reconnaître et de distinguer par des sensations de froid et de chaud les deux pôles d'un fort aimant. Le sacré corps fut confondu d'une telle

sagacité plusieurs fois mise à l'épreuve et jamais en défaut. Mais les rusés ne se laissèrent point abattre. On renferma l'aimant dans un étui, et on demanda à mademoiselle Coffin d'exercer sa divination à travers l'enveloppe. Elle n'hésita pas ; elle approcha sa main des deux extrémités de l'étui et dit : « Ici le pôle nord, là le pôle sud. » Mais voyez-vous la trahison ! On ouvre la boîte, point d'aimant, et mes savants de rire. Mademoiselle Coffin maintenait pourtant qu'elle avait eu les sensations alternes du froid et du chaud. Cela était, monsieur ; car ce que cette demoiselle avait expérimenté, c'est l'Od, et l'Od de l'aimant avait pu se communiquer à l'étui, et s'en dégager ensuite avec assez de lenteur pour que le sujet sensitif eût eu le temps de reconnaître les deux pôles.

Expliquez-moi, monsieur, s'il n'y a pas des personnes *sensibles* à l'Od, comment certains êtres nerveux sont touchés autrement que d'autres, non nerveux au même degré, par le fluide électrique. Là où vous et moi bondirions sous un choc terrible, et risquerions la vie, il en est qui n'ont que la sensation d'un souffle pénétrant tour à tour froid et chaud. De Humboldt déclare que le gymnote ne fait aucune impression sur certaines personnes. Aux sensitifs de Reichenbach la torpille fait tour à tour froid et chaud, et voilà tout.

Il n'y a point de *sensitifs*, dites-vous, mais des femmes influencées. Zschockke promena à travers plusieurs campagnes riches en mines la jeune Catherine Beutler. Elle *sentit* les gisements de soufre par une chaleur interne, ceux de cuivre par un picotement par-

ticulier sur la langue, ceux de sel enfin, par une sueur abondante sur les bras. Il faudrait une très-forte imagination, et très-rare vraiment, pour se faire suer les bras tout à coup et à propos, au-dessus d'un terrain qui voile du sel, et cela sans avoir été averti du gisement. La *seconde vue* n'expliquerait même pas la sueur. Rendons-nous, et croyons aux *sensitifs* et à leur bonne foi.

Les sensitifs ont mis sur la voie de l'Od, et l'ont montré polarisé comme les autres impondérables, nord etsud, ou *positivement et négativement*. Dessensitifs, en somnambulisme, exposés sans *inconvenient* par M. Regazzoni de Bergame à des décharges électriques formidables, ont des tressaillements convulsifs sous la direction du plus faible rayon odique. Les mêmes sensitifs ont vu *bleue* la flamme de l'Od positif, et *rouge* celle de l'Od négatif. Un homme électrisé et placé sur un isoloir leur apparaît enveloppé de l'Od, comme d'une atmosphère lumineuse. De grandes flammes bleues et rouges jaillissent de ses mains et de ses pieds.

Voici d'ailleurs des expériences de Reichenbach dont quelques-unes sont décisives.

Un aimant en fer à cheval fut fixé sur une table, les pôles dirigés vers le haut. La personne sensitive vit, à la distance de dix pieds, l'apparence de deux flammes sortant de chacune des branches de l'aimant. On le garnit de son armature, un morceau de fer doux, et les flammes disparurent. Cependant un sujet plus sensitif encore continua de les voir, mais beaucoup plus fai-

bles et dans une position différente. Elles semblaient sortir également de toutes les parties de la surface du fer à cheval. Quelqu'un voulant s'assurer, par une épreuve infaillible, de la sincérité des sensitifs, se servit alors d'une très-forte lentille en verre, la plaça de manière à concentrer la lumière des flammes, si vraiment flammes il y avait, sur un point du mur de la chambre, et le sensitif, *ignorant comment la lentille était dirigée*, vit tout à coup la lumière éclairer la muraille à la juste place où cela devait être. Quant l'expérimentateur changeait l'inclinaison du verre de manière à porter le jet sur des points différents, la personne sensitive ne manquait jamais d'indiquer le foyer du doigt. Il est inutile de dire que de telles expériences avaient lieu dans une chambre plongée dans la nuit, et qu'aucune des personnes présentes, autre que les sensitifs, ne pouvait voir quelque chose.

On étendit un barreau magnétique sur la paume de la main gauche d'un des sujets les plus *sensitifs*, le pôle sud reposant sur l'extrémité du grand doigt, et le pôle nord, sur l'avant-bras au-dessus du poignet. Cette position correspondait avec l'arrangement naturel des pôles de l'Od humain dans la main et dans le bras du patient ; aussi pas de sensation. Mais on renversa les pôles de l'aimant, on mit le nord sur le bout du grand doigt et le sud à l'avant-bras, et le sensitif éprouva comme un conflit intérieur dans la main et dans le poignet. Plusieurs épreuves de ce genre engagèrent Reichenbach à se substituer à l'aimant. Quand il prenait les mains d'une demoiselle Max dans les

siennes normalement, c'est-à-dire la droite dans la droite et la gauche dans la gauche, elle sentait un courant monter dans le bras droit, passer par la poitrine et descendre dans le bras gauche; elle avait une sorte de vertige. Inversait-on l'ordre des mains, le désagrément de la sensation se doublait, il y avait combat intérieur, et comme une ondulation de haut en bas dans les bras et à travers la poitrine; cela devenait bientôt insupportable. La même chose fut répétée avec Her Schuch, homme fort, âgé de trente ans, cependant très-impressionnable à l'Od. Dans la position normale des mains, sa grande sensibilité lui rendait insupportable le courant régulier de l'Od; en quelques secondes il avait le vertige. Dans la position anormale, sa force, égale à celle de Reichenbach, neutralisait le contre-courant.

Si vous conduisez du sein d'une chambre obscure les deux extrémités d'un fil d'archal dans une pièce voisine, et que vous chargiez le fil avec la bouteille de Leyde, le sensitif voit, dans la chambre obscure, une lueur très-vive qui dure longtemps.

Si vous introduisez un sensitif dans un appartement où vous produisez la nuit, et y faites aboutir un fil de cuivre en retenant à l'extérieur l'autre extrémité de ce fil; qu'ensuite vous plongiez le bout externe dans un brasier ardent, le sensitif verra aussitôt couler de l'autre bout dans la chambre noire une longue flamme bleue.

Toutes les matières en décomposition dégagent de l'Od en quantité, ce qui explique et le baquet de

Mesmer et les expériences qu'on y faisait. De quoi emplissait-on le baquet ? Des substances les plus hétérogènes, limaille de fer, morceaux de cristal, soufre, sciure de bois, lames métalliques, blé, plumes, cuir, végétaux, etc. On y introduisait ensuite une longue tige de fer autour de laquelle on fixait des tringles, des fils de laine et de soie dont les personnes tenaient les bouts. L'Od, en se dégageant, amenait des phénomènes sur quelques *sensitifs*, l'imagination de tous les malades se frappait, et les symptômes alors se propageaient par imitation.

Reichenbach fit entrer un jour M. Endlicher, botaniste de renom, dans une chambre obscure où il avait réuni des plantes très-diverses. Il fallut peu de temps pour que le botaniste assignât à chaque plante son Od diversement coloré, et il vit, distingua et classa les végétaux qu'on lui avait mis ; il était sensible à ce point.

Une personne très-sensible à l'Od qui dirige ses regards sur elle-même, voit son corps imprégné d'une matière lumineuse qui le rend visible même à travers les vêtements. Le corps de tout animal, l'homme y compris, se partage en deux matières odiques parallèles, le côté droit reluit de la lumière bleue, le côté gauche a un Od rouge. — Qu'un *sensitif* passe sa main sur toutes les parties de notre corps, il éprouvera tour à tour du froid et du chaud, puis reconnaîtra que tout le côté antérieur envoie de l'Od positif, et le côté opposé de l'Od négatif. Cependant, le buste pris d'ensemble est polarisé négativement, le ventre et les membres inférieurs ont l'Od positif.

Tout l'effet des passes magnétiques est une suite de l'action de l'Od. Vous dirigez des passes de la tête aux pieds d'un *sensitif* que nous supposons prédisposé par sa nature au somnambulisme et à l'extase. Il a d'abord une impression de fraîcheur; vous continuez, et le calme, la somnolence, le sommeil surviennent. Vous poursuivez encore, vous accumulez l'Od; le somnambulisme apparaît. Le fluide est-il la cause de l'extase, du somnambulisme? Non; il en est l'agent, il en explique toutes les merveilles physiques en prédominance, telles que la suspension du corps en l'air. Au lieu de faire les passes avec les mains, servez-vous d'un fort aimant ou d'un cristal et vous aurez les mêmes résultats. Il est remarquable que le *sensitif* endormi avec l'Od négatif se réveille avec l'Od contraire, et *vice versa*. Des passes en sens opposé de celles qui l'ont endormi réveilleront donc un sujet magnétique.

Mais voici, monsieur, qui doit convaincre que le fluide animal appelé magnétique, c'est l'Od. Magnétisez une personne dans l'obscurité, et un *sensitif*, témoin de l'opération, voit à tous les endroits du corps dont la main approche une surface brillante qui suit la main dans sa course. Chose à ne pas oublier, c'est dans les parties du corps où s'enchevêtrent les nerfs que l'Od afflue. Il est très-abondant dans tous les organes de la sensation, et il y a dans nos nerfs une telle accumulation de cet agent qu'il faut bien se plier à y voir le fluide nerveux de nos physiologistes, ce principe vital des médecins.

Voulez-vous, à cette heure, avoir la solution du pro-

blème de physique posé par les tables tournantes ? La voici telle que la donne M. Arnold Boscowitz, l'un des écrivains qui ont servi à vulgariser la découverte de Von Reichenbach.

« Un exemple remarquable de transmission d'Od et d'accumulation de deux courants odiques dans un seul et même corps, c'est le fait singulier qui, il y a quelques années, a ému tous les esprits : nous voulons parler des tables tournantes. Ce phénomène, déjà si étrange en lui-même, devient d'un aspect encore plus saisissant dès qu'il se produit dans l'obscurité absolue. Quels sont les phénomènes lumineux que le sensitif observe, alors qu'une douzaine de personnes forment la chaîne autour d'une grande table sur laquelle elles ont posé leurs mains ? Après un certain espace de temps, le sensitif voit les flammes bleues et les flammes rouges qui se dégagent des doigts s'étendre sur la table et former autour de chaque main comme une auréole brillante. Peu à peu ces auréoles deviennent plus larges ; elles se rapprochent les unes des autres et se confondent enfin, pour ne former autour de la table qu'un seul cercle, qui brille de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, et dans lequel on distingue les doigts des opérateurs comme autant de rayons rouges et bleus. Pendant que le cercle se forme et se développe, apparaît au milieu de la table une surface lumineuse et convexe. Toutes ces différentes lueurs deviennent de plus en plus distinctes, et finissent par s'étendre et se réunir les unes aux autres, de sorte que la table apparaît aux yeux du sensitif comme recouverte d'une nappe lumineuse, avec un léger renflement au milieu. Bientôt ce renflement devient plus prononcé. Il prend d'abord la forme d'une boule brillante, puis, s'allongeant et s'élevant, il se transforme peu à peu en une colonne diaphane et lumineuse, qui va atteindre au plafond et y former un large disque, comme ferait une flamme ordinaire. Cette colonne est

produite par les rayons odiques d'une nature contraire, lesquels s'échappent du pied droit et du pied gauche de chaque expérimentateur, traversent la matière ligneuse et se déversent dans l'atmosphère avec cette force propulsive particulière à toutes les émanations odiques. Ce qui prouve qu'il en est bien ainsi, c'est que la colonne lumineuse que nous venons de décrire ne se produit pas quand les personnes qui forment la chaîne évitent de mettre leurs pieds en contact avec le meuble. C'est à ce moment où les phénomènes odiques acquièrent une énergie extraordinaire que la table s'agite et commence à tourner ; on la voit alors se mouvoir dans une atmosphère brillante. De grandes traînées de feux odiques surgissent sur le parquet, et des lueurs d'un éclat inaccoutumé jaillissent du corps de tous ceux qui entourent la table et en suivent les mouvements. On observe que quelques-unes de ces personnes abandonnent la poursuite de la table ; elles ressentent des douleurs violentes, et l'on en a vu tomber quelques instants après dans de violentes convulsions. On peut être assuré que ce sont là des sensitifs qui n'auront pu subir impunément l'action prolongée d'une aussi grande accumulation d'Od. — Que conclure ? Le lecteur aperçoit la difficulté que présente la théorie émise de l'action inconsciente des mouvements musculaires pour expliquer le tournoiement des tables. Pour que la table se meuve, il faut, d'après cette hypothèse, qu'une douzaine de personnes réunies autour du meuble se représentent la rotation comme devant avoir lieu dans un seul et même sens, et cela spontanément, sans qu'il y ait eu entente préalable. Il est évident que cet accord tacite ne saurait exister entre tant de personnes. Or, pour peu que les unes agissent à leur insu de droite à gauche et les autres en sens inverse, la table restera nécessairement immobile. Mais, dans le cas même où toutes les personnes réunies autour de la table se représenteraient le mouvement dans le même sens, comment des efforts musculaires tellement faibles qu'ils échappent à la perception de celui-là même dans

lequel ils s'opèrent, peuvent-ils avoir l'énorme puissance d'ébranler un meuble d'un poids de cent kilogrammes? »

M. Boscowitz réfute M. Louis Figuiet, qui croit résoudre le problème par l'état nerveux d'une seule des personnes, dont l'action musculaire inconsciente serait capable d'entraîner la table dans un mouvement de rotation.

« M. Figuiet a très-bien senti que le déploiement de force musculaire nécessaire à un acte inconscient constituait un véritable prodige; aussi parle-t-il d'un déploiement de force *relativement considérable*. Mais comment l'homme qui, dans les circonstances ordinaires, ne peut remuer le meuble sans faire un grand effort, acquiert-il tout à coup la puissance miraculeuse d'imprimer, du bout des doigts, un mouvement tellement énergique à la table qu'elle se met à tourner sur elle-même? Remarquez aussi que ce déploiement de force musculaire, dont les effets sont si prodigieux, s'opère, comme le dit M. Figuiet, dans l'espace d'une seconde, et sans que l'individu en ait conscience. Nous admettons volontiers que, sous l'influence de l'Od, quelque sensitif ait exécuté des mouvements spasmodiques sans qu'il en ait conscience; mais là n'est point le prodige; il est tout entier dans le fait que les autres personnes réunies autour de la table, et que M. Figuiet dispense de l'état nerveux, ne s'aperçoivent en aucune façon d'où part l'impulsion soudaine qui imprime à la table le mouvement de rotation, impulsion qui, nous le répétons, exige nécessairement un effort musculaire très-énergique et très-apparent. Or, un effort qui ne peut échapper aux regards des assistants les moins attentifs ne saurait être regardé comme la cause *occulte* du tournoiement des tables, et le mouvement inconscient, qui est assez léger pour échapper à la perception de tout le monde, n'aura jamais la puissance d'ébranler la table. »

Donc, admettez l'Od, cet agent inconnu du public jusqu'en ces derniers temps, mais ésotériquement connu dès la plus haute antiquité sous d'autres noms, et ne vous étonnez plus de voir tourner les tables, de les voir se soulever même au-dessus du sol. Les pieds, les mains des personnes qui les entourent rayonnent le fluide à l'état positif et négatif. Ces rayons glissent d'abord sur la surface du bois, s'insinuent dans les fibres, dans toute la substance ligneuse. Conductibles et subtils, ils pénètrent, sous leurs deux actions polaires, à travers les molécules, les agitent, les sollicitent, y créent des mouvements d'attraction et de répulsion. A un moment donné, sous la concentration de plus en plus grande de l'Od, la masse tout entière s'ébranle, et le tournoiement total n'est que la résultante des tourbillons moléculaires invisibles.

C'est à l'Od que se doit la fascination exercée par quelques hommes sur les animaux, par quelques animaux sur leur proie. Le fluide émane du regard, agit sur la victime; elle en ressent l'action, et reste immobile ou même est attirée malgré soi dans la gueule qui la convoite et l'attire comme par un fil invisible. L'Od peut encore faire comprendre le flair merveilleux des chiens, renards, loups, chacals. Ce qu'ils sentent de si loin, ce sont des émanations du fluide.

Mais pourquoi certains êtres sont-ils sensitifs et d'autres pas?

Pourquoi ce malaise éprouvé par les *sensitifs humains*, sous l'action des rayons de la lune ou de toute

autre source d'Od positif aussi abondante que celle des astres semble l'être ?

Pourquoi les sensitifs aiment-ils le bleu, et ont-ils horreur du jaune ?

Des expériences semblent démontrer que la *sensitivité* tient à un défaut d'équilibre dans la polarité odique de l'appareil nerveux. Il y a surabondance de l'ode positif et pauvreté quant à l'ode négatif.

Quoi qu'il en soit, il ressort de tous les examens, que l'Od se distingue du fluide triple et un, universel, Lumière-Électricité-Chaleur, en ce sens qu'il se particularise et forme, pour ainsi parler, la personnalité du corps de chaque être. Il a sans doute chez tous des propriétés communes ; il est polarisé chez tous, positivement et négativement, rouge et bleu ; il est conducteur et transmissible à de grandes distances d'un corps à l'autre. Mais, toutefois, chaque être vivant, chaque homme a son Od, qui fera éprouver aux sensitifs des effets propres, et sera pour eux comme un agent particulier. L'Od est le fluide du mouvement ; mais les mouvements sont divers en chacun. L'Od est l'agent de la sensibilité, mais la sensibilité varie d'un être à l'autre. Ce nouveau fluide, aussi vieux que le monde, est-il absolument séparé de l'impondérable universel nommé plus haut ? Loin de là ; il y a toujours pénétration du particulier par le général, du fini par l'infini, intervention de la force universelle dans la vie des forces particulières. Cette admirable loi, vraie en métaphysique, se trouve ainsi vérifiée dans le champ de la physique et de la physiologie, tant la Vie est tou-

jours semblable à elle-même dans tous ses aspects.

L'Od m'a-t-il éloigné de l'extase ? Non certes, puisque l'accumulation de l'Od positif doit être reconnue, selon moi, comme la cause de tous les phénomènes physiques qu'on remarque chez les personnes extasiées. C'est cette accumulation qui, je le répète, altère et modifie la loi de l'attraction, de la pesanteur, et partant l'organisme. On a vu des personnes tomber en catalepsie quand on approchait d'elles un fort aimant. Croyez-vous, monsieur, que Bertrand, témoin de ce fait et de la multitude des expériences de Reichenbach, eût encore hésité à reconnaître l'existence d'un nouvel agent ? Il se fût rendu à l'évidence du fluide, comme vous vous y rendez vous-même, monsieur, j'ose m'en flatter.

Jersey, le 17 mars 1864.

L'hypnotisme.

Pour n'avoir rien à me reprocher avec l'Od, monsieur, je dois vous parler encore d'un phénomène où il joue le principal rôle, et qui sert à soulever le voile dont se couvraient certains miracles antiques. Je veux parler de l'hypnotisme et de l'insensibilité qui en est la suite. Mais d'abord, je vous raconte une histoire que je me suis réservée à dessein pour la placer ici.

En 1829, l'insensibilité du corps humain au sein du somnambulisme fut reconnue par Jules Cloquet. Le 12 avril de cette dite année, une dame Plantain, affectée d'un cancer au sein, fut magnétisée et subit l'ablation de la tumeur cancéreuse sans éprouver le plus petit malaise. L'opération dura dix minutes, pendant lesquelles la malade, très-calme, conversa tout endormie avec Jules Cloquet, son opérateur. Il n'y avait pas de

changement dans l'expression de sa figure. La respiration et le pouls ne furent pas affectés. Quand la plaie eut été pansée, on la réveilla de son sommeil magnétique. En apprenant que tout était fini, en voyant ses enfants joyeux autour d'elle, elle fut prise d'une si vive émotion que M. Chapelain, son magnétiseur, la replongea dans le sommeil. Cette dame avait soixante-quatre ans. A quelque temps de là, le docteur Warren, de Boston, demande à Jules Cloquet si l'histoire de cette opération sans douleur répandue dans le public est vraie de tous points : « Parfaitement vraie, répond l'habile chirurgien. — Alors, pourquoi ne répétez-vous pas cette « pratique? — Je n'ose; il y a un préjugé si fort à « Paris contre le magnétisme que je perdrais toute ma « clientèle. »

Ces paroles ont beaucoup de signification, monsieur. Par qui ce préjugé était-il entretenu? Par l'Académie de médecine, et par cette couche de la société qui toujours s'est plu de rester dans le plus creux de l'ornière, à laquelle le nouveau fait horreur, et qui aime mieux souffrir et mourir que d'aller contre les décisions de la faculté. Ah! monsieur, Molière était un grand génie! Pourtant les choses devaient marcher, et le nouveau imposer sa loi sous un nom ou sous un autre. De gré ou de force, le magnétisme a fait son chemin. Le sommeil léthargique est entré dans la thérapeutique moderne. On se prête aujourd'hui aisément à un état qui tue la douleur. Les moyens d'y arriver sont divers, l'effet éprouvé est le même, le résultat identique. Le somnambulisme et l'extase ont conquis la place qu'ils

doivent occuper dans les temps modernes : ils servent à la médecine.

Il est arrivé d'abord que M. Jackson, chimiste des États-Unis, eut l'idée de stupéfier les patients par une aspiration d'éther sulfurique, jusqu'au degré voulu pour les rendre insensibles à toute opération chirurgicale. On en venait ainsi, par une voie autre, et dans un autre but, à la science occulte des sorciers de tous les âges qui se magnétisaient par des onguents, se procuraient artificiellement et à volonté le somnambulisme extatique auquel ils étaient prédisposés. En 1846, MM. Bigelow, Warren et Heywood employèrent l'éthérisation dans les opérations les plus délicates. L'Angleterre, la France, l'Allemagne adoptèrent la nouvelle et précieuse méthode. Mais bientôt l'agent narcotique de M. Jackson fut remplacé par un autre que mit en usage le professeur Simpson d'Édimbourg. Il avait observé que l'inhalation du chloroforme produisait un effet plus rapide et plus constant. Le chloroforme est universellement employé aujourd'hui ; car, comme les choses avaient changé de nom, et qu'on ne disait plus ces mots qui font tressauter d'horreur nos académies, *magnétisme* et *somnambulisme*, il parut aisé aux médecins de donner la main au progrès. Heureux, ils pouvaient dire : « Nous ne magnétisons pas, nous chloroformons. » Mais les désavantages que l'économie animale ressentait de ces agents chimiques étaient parfois considérables. On s'ingénia d'autre chose. Cette autre chose, monsieur, nous ramène tout droit à la goutte d'encre exposée au soleil dans le creux de la

main par les magiciens de l'Égypte, au disque d'étain poli ou miroir des enchanteurs de tous les âges, dans lequel on vous faisait apparaître, non sans vous somnambuliser quelque peu, vos parents, vos amis les plus éloignés, et assister à leur existence. De nos jours, on détermine l'anesthésie par l'interposition, à l'intersection de deux rayons visuels, d'un objet brillant tenu près des yeux pendant un temps plus ou moins long, et, par le même moyen, on produit aussi une sorte d'extase singulière due à la découverte de M. Braid : c'est l'hypnotisme, du mot grec ὑπνος sommeil. Les personnes sujettes à l'extase peuvent se la procurer volontairement. Cela, monsieur, est bien vieux et remonte à l'Inde la plus reculée.

Si, donc, certaines personnes sensibles fixent leur vue avec *constance* sur un objet brillant tenu près du front et un peu au-dessus, ou si, leurs yeux se fermant de fatigue, elles tendent leur attention comme si elles observaient encore l'objet à la fois dans la direction de leurs regards vers le haut et dans leur pensée, elles se perdent bientôt elles-mêmes, et entrent dans un état qui, pleinement développé, mènerait au somnambulisme. Une expérience racontée par M. Braid n'est pas sans être très-démonstrative. Dans son livre intitulé *Neurhypnologie*, il dit :

« J'appelai un jour un de mes domestiques qui ne savait rien du mesmérisme, et je lui parlai de façon à le persuader de fixer son attention sur le haut d'une bouteille à vin placée convenablement pour produire une tension extrême de la vue. Il s'agissait, croyait-il, de

surveiller une expérience de chimie en vue de la préparation de quelque médecine. Comme il était familiarisé avec de telles opérations, il n'en pouvait concevoir d'alarme. Après deux minutes et demie, ses paupières se fermèrent lentement, avec un mouvement vibratoire ; son menton tomba sur sa poitrine, il poussa un grand soupir et aussitôt dormit d'un sommeil profond, en respirant fortement. Après environ une minute de son sommeil complet, je le réveillai et lui fis honte de son peu de soin, le grondant de ce qu'il n'était pas capable de suivre mes instructions trois minutes sans tomber endormi. Je le renvoyai, puis le rappelai peu de temps après. Je le fis asseoir et lui dis de veiller cette fois à s'empêcher de dormir, et en y mettant toute son attention ; mais en deux minutes et demie ses paupières se refermèrent, et j'eus exactement le même phénomène¹.

Un autre magnétiseur, le docteur Darling, ordonne à son patient d'avoir les yeux constamment fixés et l'attention concentrée sur une pièce de monnaie qu'il lui met dans la main, ou sur un morceau de zinc biconvexe ayant au centre un morceau de cuivre. Le patient regarde tranquillement ce petit objet dans le creux de sa main ou sur son genou, au lieu de se fatiguer par une tension de la prunelle vers le haut. Supposons un groupe de douze personnes assises de la sorte dans une chambre à demi-obscur, conservant une tranquillité étudiée, et concentrant leur attention sur un objet facile à regarder. En moins de quinze à vingt minutes, une ou plusieurs d'entre elles, prédisposées par leur tempérament, se trouvent presque en état de somnambulisme.

1. Page 18 de l'édition publiée à Londres en 1843.

M. Lewis emploie un procédé différent ; il fixe attentivement les sujets assis en rang devant lui, silencieux et composés ; il les fixe avec une volonté concentrée et toute la force d'attention dont il est capable, afin d'influencer leur état physique. En cinq minutes, il arrive souvent que le somnambulisme survient aux patients prédisposés.

J'ai parlé ailleurs de M. Stone et décrit les effets produits par lui sur des sujets dont il fait de véritables esclaves. Je n'y reviendrai pas. Je passe au major Buckley.

Le major Buckley reconnaît si les patients qu'il vient d'hypnotiser sont susceptibles d'arriver à la clairvoyance extatique, en faisant avec sa main des passes sur lui-même lentement de son front à sa poitrine. Le sujet qui voit sur la figure du major une lumière bleue très-apparante, acquerra probablement la clairvoyance, même à l'état de veille. Si la lumière vue est pâle, le sujet sera seulement clairvoyant dans le sommeil, c'est-à-dire en somnambulisme. Le major choisit les personnes qui voient son fluide sous la couleur bleue très-foncée, et il continue à faire des passes sur une boîte ou une noix dans laquelle il a renfermé des mots imprimés ou écrits. Il s'agit de lire ces mots. Quelques clairvoyants n'ont besoin que de deux passes, d'autres en exigent plus. La lumière bleue, disent-ils, rend la boîte ou la noix transparente, donc ils peuvent lire ce qu'elle renferme. Ainsi se confirme cette expérience de Von Reichenbach où une barre de fer ou d'acier apparaît à certains sensitifs, dans l'obscurité, avec un Od couleur

de feu, et devient transparente comme du verre. Quand le major Buckley se laisse aller à un trop grand nombre de passes, la lumière bleue devient si épaisse que les sujets ne peuvent lire. Il faut des passes en sens contraire pour éclaircir la teinte. Une somnambule du major a lu cent trois devises dans des noix. Pour cette personne et quelques autres la possibilité de lire à travers des noix, des boîtes, des enveloppes, persistait un mois durant. Au bout de ce temps il fallait renouveler les passes. Tous ces faits, puisés dans une publication du docteur Gregory, s'appuient de son témoignage, et je ne cite pas les plus étonnantes merveilles. Comment persister à dire : Les miroirs magiques sont de pures jongleries et l'ont toujours été ? Comment ne point voir que des personnes prédisposées à l'extase et hypnotisées par ces miroirs, ont parfaitement pu, soumises aux magiciens, y contempler les images des personnes qu'elles avaient en pensée, et qu'elles s'objectivaient à elles-mêmes ; en un mot tout ce que leurs magnétiseurs ont voulu leur montrer ! Un major Buckley ne dit-il pas à quelque hypnotisé, vous êtes le duc de Wellington, et celui-ci ne le croit-il point, et ne fait-il pas montre de l'être ? Une somnambule qui ne sent pas le goût d'un caustique mis sur sa langue, de la moutarde par exemple, ne fait-elle pas une grimace horrible si son magnétiseur en goûte ?

M. Lewis tombe en somnambulisme, et acquiert le don de seconde vue rien qu'en fixant un morceau de cristal. Étant de société dans une maison à Edimbourg, il vit ainsi, comme si le cristal les lui avait montrés,

les habitants d'une autre demeure à une distance considérable, et parmi eux deux étrangers qui lui étaient totalement inconnus. Il pouvait inventer tout cela, m'objecterez-vous, c'était facile. Mais écoutez, et dites-moi si l'invention a de la prise ici. Un jour dans une compagnie, à Edimbourg, une dame lui demande de visiter une maison. Il n'y connaît personne et voit pour la première fois celle qui l'interroge. Il doit porter sa vue dans *Sloane street*, à Chelsea. Le cristal contemplé montre bientôt la maison, et la famille qui y réside. M. Lewis voit et décrit un vieillard très-malade, presque mourant, la tête couverte d'un bonnet d'un nouveau genre. Tout cela était vrai et vu sans doute dans la pensée de la dame qui l'interrogeait et connaissait ces détails. Il y avait là communication de pensées.

Une autre fois, le même extatique dit à un vieux monsieur : « Vous avez perdu une clef de telle forme, de telle grosseur ; je le vois dans mon cristal. » Il le voyait dans l'âme en peine du vieux monsieur.

J'invoque de nouveau, pour tous ces faits, les déclarations du docteur Gregory ; qui cite son auteur ne trompe point. Il reste maintenant à expliquer l'hypnotisme ; mais ici je laisse parler M. Boscowitz.

Les seuls sujets capables de ce sommeil nerveux sont, au dire de cet écrivain, les sensitifs de Reichenbach.

« On a voulu, dit-il, expliquer l'hypnotisme par une grande contention morale, laquelle produirait une accumulation de l'influx nerveux vers le cerveau. Il est à remarquer que cette hypothèse a encore été présentée par M. Figuier. Puisqu'il nie l'intervention d'un

fluide quelconque dans les phénomènes du mesmérisme, comment se fait-il que tout à coup il admette un fluide nerveux ou quelque chose d'identique ? Qui a vu le fluide nerveux ? Personne. Quelles sont les propriétés qui le caractérisent ? On ne le sait. Si l'on appelle avec nous fluide nerveux l'impondérable que l'on voit briller dans les nerfs et qui s'en échappe en jets lumineux chaque fois que des mouvements impétueux s'opèrent dans notre âme, rien de mieux ; mais on n'a pu faire allusion à cet agent, dont on semble avoir ignoré l'existence même. Au reste, si l'hypnotisme est dû à une concentration morale et à l'influx nerveux, comment se fait-il que l'application de la main droite sur le front du sujet hypnotisé, ou mieux le souffle de votre haleine, que vous dirigez sur ses yeux, le réveille instantanément ? Il doit exister un certain rapport entre le corps qui a produit l'hypnotisme et le souffle qui le fait disparaître. Quel est le lien mystérieux qui unit deux choses aussi disparates qu'un souffle et une lame métallique ? Qu'on essaye de résoudre le problème par la théorie de l'influx nerveux et de la concentration morale ! En attendant, nous allons en deux mots expliquer le mystère. Quand les rayons odiques d'un corps métallique (ou toute substance à Od positif) se dirigent vers la tête de la personne sensitive, ils pénètrent dans la substance nerveuse pour y produire une surabondance d'Od positif, par suite, le sommeil est anormal, accompagné de crises nerveuses. Quand vous soufflez sur le front ou sur le crâne du sujet hypnotisé, que se produit-il ? L'haleine de l'homme est imprégnée d'Od négatif, ainsi que le prouve sa belle lueur bleue ; vous faites par conséquent pénétrer dans l'organisme sensitif l'Od contraire au précédent ; vous agissez sur lui d'une manière tout opposée ; vous lui apportez l'Od qui fait défaut à son organisme. •

Voilà qui rend compte de l'action organique qu'a l'hypnotisme ; mais il reste quelque chose sur lequel il

faut un peu de lumière, ce sont les accidents moraux. Bien que tout homme soit virtuellement capable de l'extase, quelques-uns cependant le sont tellement plus que d'autres, qu'en ceux-là il y a ce que j'appelle prédisposition. Il faut donc distinguer dans l'hypnotisme les effets généraux qui se voient sur tous les esprits simples et faciles à influencer, des phénomènes plus prononcés propres aux seuls extatiques. Je ne puis mieux comparer les premiers effets qu'à l'ivresse engendrée par les spiritueux. Maints buveurs perdent la conscience d'eux-mêmes, oublient leur nom, et croient tout ce qu'on veut bien leur faire croire. On m'a raconté l'histoire de deux bons vivants qui avaient l'habitude de boire en tête à tête. Arrivés à un certain degré d'aberration, ils s'oubliaient et ne se reconnaissaient plus. L'un disait sérieusement à l'autre, de cet air hébété que donne l'ivresse. « Pourriez-vous, monsieur, me dire avec qui j'ai l'honneur de boire ? » Le partenaire répondait un nom quelconque, qui n'était jamais le sien, et refaisait à son vis-à-vis la même question, pour avoir une réponse non moins saugrenue. Comme on ne se connaissait plus, on en venait vite aux coups, et, sérieusement, on se lançait la vaiselle à la tête, on se blessait, on s'ensanglantait, on se serait assommé ; mais quelqu'un accourait au bruit.

Lisez Hahnemann, et vous verrez quels effets étranges certaines substances, données suivant les doses voulues, produisent sur l'imagination de quelques malades. L'une porte à la contradiction irréfléchie, une autre vous rend éloquent et d'une faconde qui fait rire

tous vos amis, car vos discours, tout sublimes qu'ils vous paraissent, sont pavés de sottises. Que de gens n'ont pas besoin de globules pour en venir à cette illusion ! Une autre enfin, le *mercurius vivus*, je crois, change la couleur des objets et fait paraître noir la plus riche blancheur. Qu'on nous vante ensuite le moi volontaire et libre, et la distinction absolue de l'esprit et du corps, la séparation du temporel et du spirituel. Pour moi, je n'y crois.

Jersey le 21 mars 1864.

SIXIÈME SÉRIE

I

Campagne contre les esprits.

Je me suis promis d'être complet, monsieur, je ne puis donc laisser passer sans la voir une théorie ultramystique qui a la prétention d'expliquer les phénomènes dont nous avons vu se dérouler le panorama. Cette théorie a fait grand bruit de notre temps. Je veux parler du *spiritisme*. Quant aux explications rationalistes et philosophiques, ou elles sont indignes qu'on les relève, ou ne font que répéter les idées de Bertrand, en ayant soin de laisser le nom de l'inventeur dans l'ombre. Les voleurs d'idées pullulent de notre temps.

Je ne suis pas un négateur superbe, vous en êtes convaincu de reste. Il faut pourtant que tout désir de croire ait sa limite, car me voici venu en présence de deux faits sur l'un desquels je ne suis nullement édifié, et dont je repousse l'autre absolument ; je le nie, je le nie, je le nie.

Il s'agit d'abord des tables. J'en ai vu tourner; je n'en ai jamais ouï faire de discours. Des amis auxquels j'accorde toute confiance m'ont déclaré qu'elles pérorerent très-bien, et qu'elles ont fait même, chez certain grand poète où ils ont eu l'heur de les entendre, des vers dignes de leur hôte. Comment et par quel moyen est-on arrivé à les tirer de leur mutisme ordinaire? C'est là ce que j'ai peine à comprendre, ce que ma raison n'a pu admettre d'emblée. Elle regimbe là contre, bien que j'y mette pourtant le meilleur vouloir. Mais écoutons l'un des plus célèbres consultants de tables, M. Allan Kardec, écoutons-le dans son *Livre des Esprits*.

« Les premières manifestations intelligentes des tables, dit-il, eurent lieu au moyen de tables se levant et frappant avec un pied un nombre déterminé de coups, et répondant ainsi par *oui* ou par *non*, SUIVANT LA CONVENTION, à une question posée. *Jusque-là rien de convaincant*, assurément, pour les sceptiques, car on pouvait croire à un effet du hasard. On obtint *ensuite* des réponses plus développées *par les lettres de l'alphabet* : l'objet mobile frappant un nombre de coups correspondant au numéro d'ordre de chaque lettre, on arrivait ainsi à formuler des mots et des phrases répondant à des questions posées. La justesse des réponses, leur corrélation avec la question, excitèrent l'étonnement. L'être mystérieux qui répondait ainsi, *interrogé sur sa nature, déclara qu'il était Esprit ou Génie, se donna un nom, et fournit divers renseignements sur son compte.* »

Pour faire parler les tables il fallut donc au préalable une convention, et parce que *oui*, *non*, marqués

par un certain nombre de coups, n'étaient pas pour convaincre des hommes comme vous, monsieur, on poussa le pacte plus loin, on se servit de l'alphabet en se disant : Après tel nombre de coups nous aurons A, ou B, et ainsi pour les autres lettres. On s'imagina des silences, des interruptions, des reprises, et la table parla. C'est très-ingénieux ! Que les Esprits ont dû se sentir heureux, et mettre de hâte à entrer comme partie au contrat ! Car il a bien fallu qu'ils s'y prêtassent complaisamment. Mais d'autre part toutefois, les mouvements des tables agitées par l'Od ne sont pas tellement réguliers, qu'il ne faille aussi beaucoup de complaisance de la part des consultants, une patience inaltérable, une bonne volonté à toute épreuve, et surtout une dextérité extrême à saisir les coups correspondant aux lettres, pour arriver, après bien des efforts, au bout d'une longue nuit, à posséder quelques mots suivis et sensés. Quelle fatigue, monsieur, pour les Esprits ! Quel moyen primitif et grossier ! On ne pouvait s'y tenir et l'on ne s'y tint pas.

« Ce moyen (les tables), dit M. Allan Kardec, était *long et incommode*. Un des êtres invisibles donna le conseil d'adapter un crayon à une corbeille ou à un autre objet. Cette corbeille, posée sur une feuille de papier, est mise en mouvement par la même *puissance occulte qui fait mouvoir les tables* ; mais au lieu d'un simple mouvement régulier, le crayon trace de lui-même des caractères formant des mots, des phrases, des discours entiers de plusieurs pages. »

M. Allan Kardec, qui rejette l'Od non moins que

nos savants, rapporte ensuite les paroles de l'Esprit indicateur de la ressource du crayon.

« (Va, dit cet esprit complaisant et avisé, va prendre dans la chambre à côté la petite corbeille; *attaches-y un crayon*; place-le sur le papier; *mets les doigts sur le bord*). Quelques instants après, la corbeille s'est mise en mouvement, et le crayon a écrit très-lisiblement cette phrase : Ce que je vous dis là, je vous défends expressément de le dire à personne. »

Oh! ici, monsieur, je commence à comprendre. Cela me paraît beaucoup plus clair. Je vois un crayon attaché à une corbeille, et une main sous l'action odique de laquelle se meuvent la corbeille et le crayon. Les pages écrites ne me surprennent pas. Voyez comme s'exprime ensuite M. Allan Kardec.

« Plus tard, on reconnut que la corbeille ou la planchette ne formait en réalité qu'un appendice de la main, et le médium, prenant directement le crayon, se mit à écrire, par une impulsion involontaire et presque fébrile. Par ce moyen, les communications devinrent plus rapides, plus faciles, plus complètes; et c'est aujourd'hui le plus répandu, d'autant plus que le nombre des personnes douées de cette aptitude est très-considérable et se multiplie tous les jours. »

A la bonne heure! Je loue les médiums d'avoir rejeté ce lourd appendice qui gênait la main. Si je ne suis, monsieur, nullement édifié sur la sûreté et la vérité du moyen par où l'on arrive à faire parler les tables, j'admets à la rigueur l'appendice, et je comprends encore mieux le médium écrivant lui-même. Par contre, ce

que je ne saurais admettre, ce sont les esprits, et voilà ce qui me faisait m'écrier tout à l'heure : Je nie, je nie, je nie. Crois-je à l'immortalité de l'esprit dans chaque homme? Oui. Nous sommes donc immortels? Oui. Par ce qu'on nomme la mort, nos esprits rentrent, suivant moi, à l'état latent dans l'Humanité invisible ; car l'Humanité, à tout instant et toujours, est à la fois visible et invisible, virtuelle et manifestée. Mais peut-on évoquer les esprits latents et à l'état de vide? Oh ! ici je dis non. Ils appartiennent à Dieu, et Dieu n'a laissé en notre pouvoir qu'une seule manière de les rappeler, la génération.

Je vous entends d'ici. — Quoi, vous dites impossible d'évoquer les esprits? — Oui. — Vous croyez à la pénétration des pensées, à la seconde vue, à la transposition des sens, à la prévision, au don des langues, aux songes, et vous n'admettez pas qu'on puisse converser avec les esprits? — Non. — Vous croyez qu'il y a des apparitions odiques, des doubles par conséquent, et vous ne croyez pas aux esprits? — Non. — Allons, faites un pas de plus. — Mais non, monsieur. En pareille matière on ne fait un pas de plus qu'à bon escient, et dix mille merveilles admises ne sont pas une raison pour qu'on mette à la suite une seule autre merveille. Les causes qui nous rendent persuadés de l'existence de certains faits sont très-diverses. Le *consensus* universel est sans doute en bien des cas un *criterium* de certitude. Je regarde comme prouvée l'existence d'Alexandre le Grand, dont la vie racontée par des écrivains divers, attestée par des monuments, me sert

à expliquer toute une période de l'histoire humaine, laquelle, sans lui, resterait obscure, et j'arrive ici à une sorte de certitude qui, pour n'être point mathématique, ne s'en impose pas avec moins de force à ma raison.

La certitude, en ce qui regarde les propriétés de l'extase et les faits merveilleux n'est pas aussi complète ; car il est beaucoup de ces faits dont un témoin oculaire seul peut être persuadé. Cependant les témoignages d'hommes consciencieux sur l'ensemble des propriétés, les témoignages d'hommes qui ont vécu dans les pays les plus différents, les témoignages de ces hommes, dis-je, se continuent depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, et s'accordent avec une unanimité sans égale. Les explications disparates que d'âge en âge on a données de ces phénomènes ne font qu'en confirmer l'existence. Ma raison donc est forcée de se rendre, bien qu'elle ait regimbé plus d'une fois. Et la conviction se fait en moi malgré moi, après que j'ai écouté tous les témoins. Sans l'extase et ses merveilles, l'incubation des religions reste inexplicable. Il faut mettre tout ce qu'on en dit sur le compte de la fourberie et de la mauvaise foi, moyen petit et misérable de se débarrasser de ce qui gêne. Mais c'est parce que j'admets l'extase, et que je la vois très-caractérisée chez nos *médiums* modernes qu'il m'est impossible de croire aux manifestations des esprits. Quand on a, dans des connaissances acquises, l'explication d'un fait en apparence nouveau, est-il raisonnable d'y vouloir une nouvelle explication, et de créer une cause extranaturelle à des phénomènes naturels ? Voilà le fond de la question. Dans toutes les

excentricités de l'extase, nous ne sortons pas de la nature visible et sensible. Nous voyons seulement que la nature a ses merveilles. Mais avec les *esprits*, nous voilà sur le dos une multitude de faits qui se passeraient dans un monde d'êtres *invisibles*¹, tandis que ce monde invisible, selon moi, c'est, comme je l'ai dit, l'état de *vide* et de *non-existence*. Les preuves ici doivent donc être doubles et triples pour me satisfaire. Ma raison répugne à cette *invisibilité*. En vain, dirait-on : « De tout temps les hommes ont cru à des êtres intermédiaires entre Dieu et eux, et le *spiritisme* est renouvelé des Indous, des Égyptiens, des Persans, des Hébreux, des Grecs et des Romains. A cela, je dis que de tout temps aussi l'Humanité a eu terreur de ces habitants des espaces intermédiaires; qu'en vain on a peuplé les cieux de bons autant que de mauvais génies, les esprits mauvais nous ont toujours été plus nuisibles que les bons ne nous ont été profitables. Les hommes ont donc toujours aimé ceux qui, comme Épicure, faisaient le métier de chasseurs d'esprits. L'antiquité de la croyance aux esprits ne milite donc pas en sa faveur, car, jusqu'ici elle n'a fait qu'entraver l'Humanité qui chercha de tout temps à briser cette entrave. Et si, de temps à autre l'erreur spiritiste a ses moments de recrudescence, cela tient à l'état maladif des âmes dans les époques de crise et de transition semblables à la nôtre.

Si je ne jugeais de la croyance spiritiste que par les

1. Tout le monde comprendra la différence qu'il y a entre admettre qu'il existe des fluides visibles et constatables par certaines personnes seulement et admettre des esprits.

livres de M. Allan Kardec, je trouverais qu'elle a grandement progressé, et que les idées du socialisme moderne y sont entrées à pleines voiles. Dans le *Livre des Esprits*, on dit anathème aux inégalités sociales; elles disparaîtront un jour ¹. Sans annoncer une égalité absolue et chimérique des richesses, les esprits prédisent le bien-être pour tous ². La terre deviendra même un paradis, alors que tous les hommes seront bons ³. Les âmes renaissent en reprenant des corps, et la renaissance, accompagnée de l'oubli des existences antérieures, peut avoir lieu sur la terre. Chaque âme est punie de ses transgressions et en porte le fardeau dans sa nouvelle vie, mais c'est un fardeau dont elle peut se débarrasser ⁴. Voilà des idées saines et justes; pourquoi sont-elles amalgamées avec une foule d'autres qui font de la philosophie spiritiste la *pandémonium* des contradictions? La vieille hiérarchie des anges et des démons, des esprits purs et des esprits impurs, se retrouve là telle qu'elle était dans des écrits d'il y a deux mille ans. Si nous voyons dans M. Allan Kardec que les esprits s'aident les uns les autres à monter l'échelle de l'Idéal ou du Ciel, nous y voyons aussi que le progrès peut être immensément rapide pour les uns et d'une lenteur désespérante pour d'autres. Des esprits entêtés ont même le loisir de le retarder indéfiniment pour ce qui les concerne; car, « l'insouciant

1. Paragraphe 806 du livre.

2. Paragraphe 812 du livre.

3. Paragraphe 185 du livre.

4. Paragraphes 166, 167 du livre.

« se trouve toujours au même point¹. » Le corps n'étant qu'une grossière géôle, d'autres esprits ont, au contraire, le pouvoir de *s'élever si haut*, dès cette existence, dit M. Kardec, qu'ils *n'auront plus à craindre de retomber dans le bourbier*².

En quoi consiste donc réellement le progrès, puisque la terre, pour des myriades de siècles peut-être, est le lieu où les esprits sont le moins avancés physiquement et moralement³ ? Le progrès, c'est une série de sphères à parcourir comme dans le paradis de Dante ; c'est un voyage de long cours à travers les astres, astres solidaires sans doute, mais de cette solidarité vague, insaisissable, dont l'effet moral est nul pour des mondes séparés par des abîmes sans mesure. Les esprits, eux, ce qui veut dire les hommes, ne sont pas solidaires ; ils avancent l'un plus vite que l'autre vers l'état incompréhensible de pur esprit ou d'esprit bienheureux. L'art de la vie, pour chacun de nous, c'est de prendre sagement la tangente et de se sauver le plus vite possible.

Ce sont là, monsieur, de vieilles, de bien vieilles idées qui cadrent peu avec les idées modernes que nous voyions il n'y a qu'un instant. Si le progrès peut se faire sur la terre même, s'il doit ressortir d'une amélioration incomparable de la vie sociale, d'une organisation supérieure des institutions humaines, d'une science, d'un art et d'une industrie renouvelés et bienfaisants à tous ; si le règne de Dieu peut surgir d'une évolution

1. Paragraphe 192 du *Livre des Esprits*.

2. *Livre des Esprits*, p. 98.

3. Paragraphe 187 du livre, à la note.

psychique et cosmique; si la terre peut *s'emparadiser*, pourquoi ces fuites dans d'autres globes non moins matériels? pourquoi ne point travailler tous ensemble, et sans nous séparer, à réaliser le monde de Dieu? M. Kardec admet que des esprits *supérieurs à la terre* peuvent y revenir cependant, s'y réincarner en vue d'une mission salvatrice¹. S'il avait médité plus profondément sur la solidarité, il aurait vu que la mission qu'il suppose le lot de quelques-uns est d'essence humaine, et que toujours, à tout instant, nous autres hommes (laissons là les esprits) avons mission à remplir les uns pour les autres. Faute d'avoir compris cela, tout son système spirite n'est que de l'individualisme. C'est de l'individualisme épuré, quintessencié, mais c'en est à la millièmière puissance.

La morale de ces esprits est noble sans doute; c'est celle de l'Évangile, moins l'ardent amour. « Il faut, « disent-ils, agir envers les autres comme on voudrait « les voir agir envers soi; il faut faire le bien et fuir « le mal. » Mais les maximes vagues n'ont jamais été un topique assez puissant pour guérir le mal des sociétés. Elles n'ont servi de règles qu'à des âmes spéciales. Si le flambeau de l'Évangile est de sa nature extensible à l'infini, faut-il le prendre dans sa lumière la plus circonscrite?

Je ne voudrais pas relever toutes les pauvretés scientifiques du *Livre des Esprits*; mais il en est de si

1. Paragraphe 178 du *Livre des Esprits*.

grosses que je ne puis m'en taire. Un des esprits vient dire cette énormité :

« L'homme, dont la tradition s'est conservée sous le nom d'Adam, fut un de ceux qui survécurent dans une contrée, après quelques-uns des grands cataclysmes qui ont, à diverses époques, bouleversé la surface du globe, et il est devenu la souche d'une des races qui le peuplent aujourd'hui.. »

Je vous demande, monsieur, quelle foi je puis avoir aux esprits, quand je vois les meilleurs, les plus forts d'entre eux, ceux que fréquente M. Allan Kardec, nous débiter de telles niaiseries, et prendre le mot *Adam* pour le nom propre d'un seul individu, et non pour l'Humanité même, pour le genre humain. Renvoyons ces esprits à Origène, à Fabre d'Olivet, à Pierre Leroux, aux Allemands.

Voulez-vous avoir l'idée la plus pauvre qu'on puisse se faire de la création ? La voici tirée du *Livre des Esprits* :

« La création est l'œuvre de Dieu, absolument comme un homme qui fait une machine; *cette machine est l'œuvre de l'homme, et non pas lui*. Tu sais que quand l'homme fait une chose belle, utile, il l'appelle son enfant, sa création ; eh bien, il en est de même de Dieu : *nous sommes ses enfants, puis que nous sommes son œuvre*¹. »

Et voilà tout ; et Dieu n'est pas plus que cela dans son œuvre ! C'est un horloger qui fait une montre et qui a la bonhomie de l'appeler sa fille ! Combien nous

1. Paragraphe 77 du livre.

sommes loin du : *In Deo movemur, et vivimus et sumus* de saint Paul ! combien loin de la profonde doctrine de l'immanence de Dieu dans l'univers infini, du *mens agitat molem*, du Dieu cause ou Père, concevant les idées typiques de toutes les choses, et porté par son Amour à les réaliser successivement au moyen de son Verbe, afin de faire vivre ces mêmes idées et de vivre en elles et par elles ! Mais tout est de cette force dans le *Livre des Esprits*. Je l'ai lu et relu, j'y ai trouvé quelques opinions très-justes sur les renaissances terrestres, sur les *innéités* confondues à tort par l'auteur avec les *idées innées*, sur les peines et les récompenses ; mais j'y ai vu aussi une fantasmagorie sans pareille, et, en fermant le livre, il m'a semblé sortir de toutes les incohérences d'un rêve.

Je veux cependant comparer le résumé que l'auteur a placé à la page 14 de son introduction avec des doctrines spiritistes très-antiques. L'étude aura sa signification et son utilité, et ce ne sera pas perdre notre temps.

Jersey, le 24 mars 1864.

II

Le Spiritisme.

Je commence cette lettre, monsieur, par la citation de quelques-unes des idées principales de la science spiritiste. Voici parler M. Allan Kardec, le grand-prêtre :

« Dieu est éternel, immuable, immatériel, unique, tout-puissant, souverainement juste et bon.

« Il a créé l'univers, qui comprend tous les êtres *animés et inanimés, matériels et immatériels.* »

• Les êtres matériels constituent le monde visible ou temporel, et les êtres immatériels le monde invisible des esprits.

• Le monde corporel n'est que secondaire ; il pourrait cesser d'exister ou n'avoir jamais existé sans altérer l'essence du monde spirite.

• Les esprits revêtent temporairement une enveloppe matérielle, périssable, dont la destruction par la mort les rend à la liberté.

• Il y a dans l'homme trois choses : le corps, être matériel, animé du principe vital ; l'âme ou l'esprit *incarné* dans le corps ; le *lien* qui unit le corps à l'âme, principe intermédiaire entre la matière et l'esprit.

• L'homme a *deux natures* : par son corps, il participe de la nature des animaux, dont il a les instincts ; par son âme, il participe de la nature des esprits.

« Le lien ou *perisprit*, qui unit le corps à l'esprit, est une sorte d'enveloppe semi-matérielle, invisible, *mais que l'esprit peut rendre visible, et même tangible*.

• Les esprits appartiennent à différentes classes et ne sont égaux ni en puissance, ni en intelligence, ni en savoir, ni en moralité. Ceux du premier ordre sont les esprits supérieurs, qui se distinguent des autres par leur perfection, leurs connaissances, leur rapprochement de Dieu, la pureté de leurs sentiments et leur amour du bien : ce sont les anges ou purs esprits. Les autres classes s'éloignent de plus en plus de cette perfection ; ceux des rangs inférieurs sont enclins à la plupart de nos passions : *la haine, l'envie, la jalousie, l'orgueil*, etc. ; ils se plaisent au mal. Dans le nombre, il en est qui ne sont ni très-bons, ni très-mauvais ; plus brouillons et tracassiers que méchants, la malice est leur partage : ce sont les esprits follets ou légers.

• La vie matérielle est une épreuve que les esprits subissent, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la perfection absolue.

• En quittant le corps, l'âme rentre dans le monde des esprits, pendant un laps de temps plus ou moins long, pendant lequel elle est à l'état d'esprit errant.

• L'esprit *incarné* est sous l'influence de la matière ; l'homme qui surmonte cette influence, par l'élévation et l'épuration de son âme, se rapproche des bons esprits, avec lesquels il sera un jour.

1. S'il y a incarnation, à quoi sert le *lien*? M. Allan Kardec emploie des mots dont il ne saisit pas la valeur.

« Les esprits non incarnés ou errants n'occupent point une région déterminée et circonscrite; ils sont partout, dans l'espace et à nos côtés, nous voyant et nous couvoyant sans cesse.

« Les esprits exercent sur le monde moral, et même sur le monde physique, une action incessante; ils agissent sur la matière et sur la pensée, et constituent une des puissances de la nature. »

J'écarte de ce résumé, monsieur, tout ce qui a trait à l'évocation des esprits et à leurs prétendus discours. C'est un point à discuter. Il n'est pas question, d'ailleurs, de comparer les évocations des modernes à celles des anciens, mais de rapprocher les doctrines. Or, commençons par Platon, qui résume très-bien les croyances philosophiques des siècles antérieurs à lui en remontant jusqu'à l'Inde.

PLATON.

« Nous sommes des *idées* emprisonnées dans la matière; mais nous tendons à notre source, Dieu. Nous sommes donc déchus. Cette vie a été précédée d'une autre vie où l'âme libre était en commerce avec les idées pures. Elle n'en a conservé qu'une faible réminiscence qui est le principe de ce que nous appelons idées sur la terre, lesquelles idées sont les illuminations de la raison. L'âme est libre et éclairée par les idées morales, donc il y aura châtement et récompense dans la vie future, suivant qu'on aura bien ou mal fait. De l'union de l'idée avec la nature résultent en nous deux principes différents. Notre âme est formée de deux parties, la partie raisonnable et la partie animale.

Mais la première peut retourner à *la vie bienheureuse des esprits*. Comment peut-elle opérer ce retour ? En reprenant conscience de toutes les *Idées*, éternels types et modèles des choses. Ces *Idées* existent en Dieu et percent à travers le monde ; car Dieu a formé les objets sur le modèle des *Idées*. Mais par quoi l'âme est-elle incitée à reprendre conscience des *Idées*, et à se débarrasser de la matière pour s'élever à Dieu ? Par l'amour. Les idées ayant une existence réelle en Dieu, Dieu seul est le véritable bien. Notre bonheur consiste à nous rendre aussi semblables à Dieu que nous pouvons. »

A part des erreurs que je crois fondamentales, par exemple la matière considérée comme prison et l'âme formée de deux principes, combien Platon domine sur nos spiritistes ! On sent la profondeur et la vérité dans ces *Idées* réelles en Dieu, et qui ne se peuvent réaliser pour nous qu'en devenant corps.

Je devrais maintenant faire venir Philon, mais je l'ai surabondamment cité et je vous y renvoie. Philon hypostasie les idées de Platon ; il en fait des démons et des anges. Nous touchons ici de plus près à la doctrine des spiritistes. Rappelez-vous, monsieur, le principe antirationnel du philosophe juif, les penchants, les passions provenant des *esprits inférieurs qui remplissent les airs*, le corps pris de la terre, le corps prison, cercueil haï de Dieu, les âmes, enfin, se purifiant, s'élevant vers les régions supérieures pour y jouir d'une parfaite félicité. Mais celles qui persistent dans le mal passent de corps en corps, c'est-à-dire dans des foyers

de passions et de mauvais désirs. Ne nageons-nous pas là en plein spiritisme?—Voyons maintenant la kabbale, reflet fidèle des doctrines du Zend-Avesta.

LA KABBALE.

Dieu est le tout ; il est la cause réelle de toutes les existences ; il est infini ; il est *lui* ; il n'y a rien en *lui* qui puisse s'appeler *soi*. Le monde est la révélation de Dieu roi de lumière, et ne subsiste qu'en lui. Ses qualités s'y présentent d'après diverses modifications et à divers degrés. Le monde est donc sa sainte splendeur ; cependant ce n'est encore que son *manteau* qu'il faut révéler en silence. — Tout étant émané de l'Être suprême, plus un être est rapproché de lui, plus il est parfait ; plus il s'en éloigne, sur l'échelle des émanations, plus il perd en pureté. D'une double force, la force conceptive et la force génératrice, est émané le premier-né de Dieu, la forme universelle (Tikkun) et le contenant général de tous les êtres. C'est ce premier-né qui est le créateur, le conservateur, le principe animant des mondes. Il est lumière de la lumière, et réunit les trois forces divines, la lumière, l'esprit, la vie. Il est à son tour principe concessif et générateur (Adam Kadmon), homme, type de l'homme. Adam Kadmon se révèle en neuf émanations appelées *sephiroth*¹ qui sont les types de la création.

D'elles sont émanés ensuite quatre degrés d'êtres

1. Si l'on est curieux de connaître les noms symboliques des séphiroth, les voici : 1° Oaur ou Or (la Vérité, la Couronne, la Lumière en cercle) ; 2° Jeh (la Sagesse) ; 3° Jéhovah (la Prudence) ; 4° El (la Magnificence) ; 5° Elohim (la Sévérité) ; 6° Booz (la Beauté,

ou quatre mondes, nommés *Aziluth*, *Briach*, *Jesirah* et *Asiah*. *Aziluth* est habité par les parzuphins, les plus pures émanations de Dieu, qui existent par elles-mêmes, et n'ont rien de matériel. Les habitants de *Briach* sont d'un rang inférieur; ils sont les ministres d'*Aziluth*, mais encore immatériels. Ceux de *Jesirah* un peu moins purs, sont les serviteurs de *Briach*. Ceux d'*Asiah*, qui sont les plus éloignés du grand roi de lumière, sont des êtres matériels, des esprits méchants, des *klipoth*, de grossières enveloppes d'émanations; ils sont des deux sexes. Lorsque ces esprits enveloppés de ténèbres auront assez longtemps, et en vain, essayé d'engloutir la lumière divine, l'Éternel viendra lui-même les corriger; il les délivrera de la matière qui les captive, ranimera, fortifiera le rayon de lumière, la nature spirituelle qu'ils possèdent, rétablira dans tout l'univers la primitive et sainte harmonie qui en fait la félicité. — L'âme de l'homme se compose de quatre parties distinctes : le *Nepesch*, siège des appétits sensuels, provient d'*Asiah*; le *Ruach*, siège des passions, provient de *Jesirah*; le *Neichamah*, constitue la raison et vient de *Briach*; le *Chaiab* est le véritable principe de la vie spirituelle et procède d'*Aziluth*. Les âmes, corrompues par l'influence des mauvais esprits, sont reléguées dans des corps, pour y expier leur faute, et pour s'y exercer dans le bien. C'est par la prière et la vertu qu'elles peuvent se dégager de leurs

la Gloire); 7° Zébaoth-Jackin (la Victoire ou la Force); 8° Salomon, ou Noé, ou Joseph, ou Léviathan (le Fondement); 9° Adonaï (l'Empire).

enveloppes. Celles qui, en quittant le corps qu'elles habitent, ne seront pas assez pures pour entrer dans le monde Aziluth, recommenceront de nouvelles migrations jusqu'à ce qu'elles soient dignes de prendre part, avec les esprits de lumière, à la contemplation de l'Être suprême, dont la splendeur remplit l'univers. »

Après les Kabbalistes doivent naturellement parler les Gnostiques, qui n'ont fait que pousser à l'extrême le mysticisme des premiers.

LA GNOSE.

De Dieu éternel, heureux de la plénitude de sa vie, mais voulant se répandre hors de lui sont émanés les éons (*αιῶνες*), intelligences pures. Des éons est née l'âme de l'homme. Elle est donc aussi une émanation de l'Être suprême; mais poussée par un mauvais esprit, un éon inférieur, elle a transgressé la loi de cet Être, et, pour l'expiation de sa faute, a été exilée dans un corps emprunté au monde matériel source de mal, et qui la tient *captive*, comme dans une *prison* ou dans un *sépulcre*. « L'homme, disait Bardesane, « naît, se nourrit, croît, se reproduit, mange, boit, « dort, vieillit et meurt. C'est là le destin commun à « tout animal qui n'a point de raison. Cependant les « autres animaux, qui n'ont que le principe vital (*ψυχή*) « se reproduisent tout entiers par la génération, et pé- « rissent tout entiers par les coups de la Nature... « Mais les hommes qui seuls ont quelque chose de « distinctif, l'intelligence suprême (*πνεῦμα*), jouissent « des prérogatives de cet être auxquels ils se ratta-

« chent, et ne sont pas sujets aux lois de la Nature. »

De là dans Bardesane la fameuse distinction entre l'homme *intérieur* et l'homme *extérieur*, distinction appuyée sur une vue tout à fait imparfaite de la Nature et de l'animalité. Le catholicisme romain a vécu et vit encore au confessionnal de cette subtilité.

D'après Basilide, le plus haut degré de perfection auquel l'âme puisse arriver est son union avec l'Esprit simple et Un. Celui qui ne parvient pas à la pureté parfaite vit dans une sphère céleste répondant à son état. L'âme passe de sphère en sphère, d'existence en existence, de corps en corps, jusqu'à ce qu'elle ait mérité sa délivrance de l'enveloppe matérielle, et obtenu dans le monde intellectuel un rang analogue à sa nature primitive.

Il est inutile, je crois, monsieur, de pousser plus loin les rapprochements.

Ajoutez au spiritisme moderne la profondeur métaphysique qui lui est totalement étrangère et comme ennemie, enlevez-en l'idée toute moderne de progrès continu, et je vous demande s'il y a en lui autre chose que les doctrines kabbalistes ou la gnose, reflet à certains égards de l'Inde et de l'Égypte.

Que vient faire aujourd'hui une telle philosophie avec sa proscription du corps et de la matière? L'Humanité l'a depuis longtemps délaissée et dépassée.

« Nous savons que notre spiritisme est vieux, dit M. Allan Kardec. Cela en prouve la vérité, *vérité confirmée d'ailleurs par les esprits*. Nous n'écrivons

que leurs déclarations. Ce sont eux qui parlent et non pas nous, » Eh bien ! donc, examinons les preuves par lesquelles on veut nous convaincre de la réalité des esprits et de leurs œuvres un peu lourdes.

J'aurais beaucoup à dire d'abord sur ce *perisprit*, lien diaphane du corps et de l'esprit qui deviendrait, après la mort, le corps de l'esprit. C'est, disent nos spiritistes, une matière subtile, aériforme, mais susceptible de condensation. Voilà qui me semble du rêve et rien de plus. Ne nous dit-on pas que certains êtres, après leur mort, ne mettraient pas moins de trente ans à dégager leur perisprit de leur cadavre ? N'est-ce point là une idée saugrenue ? Les *médiums* ont été mis sur la piste du perisprit, je ne sais à quel propos, en Amérique, afin d'arriver à expliquer la vie des esprits dits errants, ou incarnés dans d'autres planètes, et qu'on veut évoquer en celle-ci.

L'idée d'esprit absolument sans organes répugne tellement à notre manière de concevoir la vie, qu'il a fallu un corps pour les esprits d'outre-tombe, et l'on a inventé un gaz. Mais tout dans la nature est susceptible d'être tour à tour corps solide, liquide ou gazeux. On a donc donné aux esprits des corps qui ne diffèrent des nôtres que par la densité. Et, dans le monde invisible, sauf les propriétés particulières à l'état gazeux, la facilité de l'extension, la transparence, la fluidité, le perisprit est un corps similaire au nôtre, puisqu'on y a toutes les mauvaises passions de chez nous, et que la société des esprits est le calque de la société dite matérielle. Je vous défie d'y voir la moindre différence

morale. Les moyens d'exécuter le mal y sont seulement plus terribles, puisque les mauvais esprits peuvent nous assaillir, sans que les natures simples et impressionnables aient aucune voie pour échapper à leurs suggestions.

Les bons esprits ne parlent que vertu, il est vrai, mais font peu de bien ; tout comme ici-bas, l'énergie du discours est en raison directe de l'impuissance d'agir. Quant aux mauvais esprits, ils sont tout désordre et conflagration dans leurs pensées, et se font les instigateurs de tous nos crimes, de toutes nos turpitudes. Avons-nous besoin d'un monde pareil ? Et quel horrible Dieu, celui qui ne se serait pas trouvé repu du mal visible et possible, suite de nos imperfections, mais qui laisserait à côté de nous, comme une enveloppe pestiférée et un réservoir inépuisable de mal, ces myriades de diables qui nous incitent à mal faire. Il y a, n'en doutons pas un instant, plus de cent, plus de mille esprits mauvais pour un bon. Jamais donc, ces puissances animales qui sont dans notre chair pendant la vie, la cruauté, la violence, la jalousie, l'envie, la haine, l'avarice, la luxure, la colère, etc., etc., ne rentreraient par notre mort à l'état latent, et ce qu'elles ont de force toujours visible dans les hommes vivants serait centuplé par une force invisible et incessamment active dans les esprits. Cette théorie n'est-elle pas antidivine, antiprovidentielle et abominable ? N'est-ce pas assez que nos vices, dormant avec nous dans la tombe, deviennent pour chacun de nous partie de nos innécités, et nous chargent comme un impur fardeau

quand nous renaissions? N'y a-t-il pas là une suite de nos fautes qui nous punit suffisamment, sans imaginer cet invisible monstrueux? Arrière donc, arrière, folles rêveries des *médiums*, filles des fausses doctrines qui ont trop régné sur le monde! « Chauves-souris, faites place aux colombes. »

Mais c'est, monsieur, dans les meilleurs discours tenus par les esprits que je trouve la plus forte preuve de leur néant. Écoutez, en voici parler un contre l'enfer ;

« Guerre de mots! guerre de mots! n'avez-vous pas assez fait verser de sang? faut-il donc encore rallumer les bûchers? On discute sur les mots : éternité des peines, éternité des châtimens; ne savez-vous donc pas que ce que vous entendez aujourd'hui par *éternité*, les *anciens* ne l'entendaient pas comme vous? Que le théologien consulte les sources, et comme vous tous il y découvrira que *le texte hébreu* ne donnait pas au mot que les Grecs, les Latins et les modernes ont traduit par *peines sans fin, irrémissibles*, la même signification. Éternité des châtimens correspond à l'éternité du mal. Oui, tant que le mal existera parmi les hommes, les châtimens subsisteront; c'est dans le sens relatif qu'il importe d'*interpréter les textes sacrés*. L'éternité des peines n'est donc que relative, et non absolue. Qu'un jour advienne où tous les hommes se revêtiront, par la repentance, de la robe d'innocence, et ce jour-là plus de gémissements, plus de grincemens de dents. Votre raison est bornée, il est vrai, mais telle qu'elle est, c'est un présent de Dieu, et avec cet aide de la raison, il n'est pas un seul homme de bonne foi qui comprenne autrement l'éternité des châtimens. L'éternité des châtimens! quoi! il faudrait donc admettre que le mal sera éternel! Dieu seul est éternel, et n'a pu créer le mal éternel; sans cela, il faudrait lui arracher le plus magni-

fique de ses attributs : la souveraine puissance. Car celui-là n'est pas souverainement puissant qui peut créer un élément destructeur de ses œuvres. Humanité, Humanité, ne plonge donc plus tes mornes regards dans les profondeurs de la terre, pour y chercher les châtimens ; pleure, espère, espère, et réfugie-toi dans la pensée d'un Dieu infiniment bon, absolument puissant, essentiellement juste. »

Il n'y a pas une virgule de ce morceau que je n'approuve, et auquel n'adhèrent ma raison et ma foi. Mais qui a écrit cela ? Qu'on soumette cette pièce aux plus habiles à distinguer les styles, aux rhéteurs les plus versés dans les littératures anciennes et modernes, et je leur défie de mettre à cela un nom propre. Ce sont des idées prises au réservoir commun, ou mieux au fleuve intellectuel qui circule à cette heure dans l'Humanité. Vous pouvez signer cela Barnabé, Garo, Allan Kardec, Luc Desages *et tutti quanti* ; mais mettre à cela un nom d'écrivain célèbre, de philosophe, de théologien, je vous en défie. Je pourrais renouveler ici la plaisanterie de madame de Sévigné et en faire abus à mon tour : « Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, jetez votre langue aux chiens. » Certainement, après avoir épuisé le dictionnaire des auteurs illustres, le dernier nom qui vous viendrait, ou plutôt qui ne vous viendrait pas, est celui de Platon ! . . . Platon ? — Oui, monsieur, Platon. Vous tombez des nues, et je tombe de plus haut. C'est Platon qui s'est exprimé de la sorte, s'il faut en croire le *médium* de M. Allan Kardec ! N'est-ce pas se donner un ridicule que d'oser écrire le nom de Platon sous de telles pau-

vretés? Vous ne regardez que la forme, s'exclamera M. Allan Kardec. J'ai déjà dit que le fond m'allait. Mais puisque vous me parlez d'esprits *individuels*, *personnels*, se connaissant, s'affirmant eux-mêmes, comment pourrai-je les reconnaître, moi, s'il n'y a pas dans leur manière de dire un cachet qui les décèle? M'en fierai-je aux *médiums*? Non, à coup sûr. Et si je ne vois dans leur verbiage que les idées courantes du siècle présent, ou même des siècles passés, exprimées de la façon la plus vulgaire, si je vois que tous les esprits ont, à peu de chose près, la même langue pâteuse, je pourrai encore dire ce sont là des idées connues, mais je ne dirai pas ce sont là des esprits, et je n'y mettrai pas de noms propres. Le médium ne saurait donc être qu'une sorte d'extatique, un réflecteur d'idées bonnes ou mauvaises, et rien de plus. Tel est le cas. Dans tous les livres de M. Allan Kardec, tout est d'un plat désespérant. Les poésies de ses esprits, qu'il a la faiblesse d'admirer, sont du dernier médiocre. C'est pauvre; pauvre, pauvre. Or, par quoi les morts qui fréquentent d'ordinaire M. Allan Kardec, saint Jean, saint Paul, Socrate, Platon, saint Augustin, saint Louis, Lamennais, Fénelon et d'autres de même force, nous convaincront-ils de leur *personnalité*, si leur mode d'expression est identiquement le même, une phrase lourde et filandreuse rappelant, par plus d'un côté, ces discours que nous composons dans les rêves, qui nous semblent du dernier sublime, et qu'au réveil nous trouvons désespérément vulgaires?

Ces mêmes esprits qui, chez M. Kardec, sont d'ar-

dents progressistes, des républicains, voire même des socialistes, ces mêmes esprits se montrent, dans des cercles catholiques et royalistes, épris de toutes les formes du passé et très-partisans de tous les genres d'aristocratie, très-affirmatifs des paradis et des enfers. Sont-ils évoqués dans un milieu littéraire, leur forme s'en ressent. Certains esprits ont fait chez Victor Hugo des vers comme en sait faire ce grand poète.

Ajouterai-je à tout cela que, suivant les spiritistes eux-mêmes, il y a des esprits faussaires qui vous viennent sous des noms d'emprunt ? Quelle garantie de la vérité d'outre-tombe pouvons-nous donc avoir ?

M. Allan Kardec, sentant la force des objections qui précèdent, a écrit :

« Le médium serait (suivant les antispiritistes) le reflet de l'humanité tout entière, de telle sorte que s'il ne puise pas ses inspirations à côté de lui, il va les chercher au dehors, dans la ville, dans la contrée, dans tout le globe, même dans les sphères. Je ne pense pas que l'on trouve dans cette théorie une explication plus *simple* et plus *probable* que celle du spiritisme, car elle suppose une cause bien autrement merveilleuse.... Encore une fois, et c'est là un point capital sur lequel nous ne saurions trop insister, la théorie *somnambulique*, et celle qu'on pourrait appeler *réflective*, ont été imaginées par quelques hommes. *La doctrine des esprits n'est point de conception humaine ; elle a été dictée par les intelligences mêmes qui se manifestèrent alors que nul n'y pensait.* »

A cela, trois réponses :

1° Il ne s'agit pas de *simplicité* ou de *probabilité*, mais de *vérité*;

2° Laissons là les sphères autres que la terre. Tout ce que les esprits nous ont raconté des planètes est du rêve qui ne s'accorde en rien avec ce que la science la plus hasardeuse ose dire. J'ai vu un dessin qui représente, dit-on, la façade de la maison de Mozart dans Jupiter. C'était quelque chose de très-fin, de très-élégant, un dessin bizarre, évidemment l'œuvre d'une personne qui dort éveillée, d'un somnambule. On ne voyait au premier coup d'œil que d'élégantes arabesques, et comme des formes de fleurs inconnues. Mais regardiez-vous avec attention, que vous aperceviez bientôt des archets, des violons, des lyres, des portées, des croches et des doubles-croches, des notes de musique à foison. Le médium avait été préoccupé de l'idée que Mozart devait avoir une maison en musique.

3° M. Allan Kardec est bien osé de dire que le spiritisme n'est pas une conception humaine. Mais il ne m'est pas impossible de le confondre, en lui résumant l'histoire du spiritisme moderne. Il verra que les esprits ne sont pas venus d'eux-mêmes ; il verra comment la croyance aux esprits a repris faveur, comment elle a influencé les *médiums* à leur insu, et leur a fait attribuer à des êtres surnaturels les phénomènes naturels de l'extase.

Trouverez-vous, monsieur, que j'insiste beaucoup trop sur le *spiritisme*, qui fait en ce moment très-peu de bruit dans le monde ? Mais, monsieur, il y a deux millions de *spiritistes* en France, et cette persuasion a

rendu folles quelques personnes que je connais, je dis folles à lier. Croyez-moi, il vaut la peine qu'on s'en occupe encore.

Jersey, le 29 mars 1864.

III

Schwedenborg.

Schwedenborg , que j'ai eu le courage de faire attendre jusqu'ici, bien qu'il eût dû occuper une place d'honneur dans des lettres de ce genre, Schwedenborg arriva jusqu'en 1743, c'est-à-dire à la cinquante-quatrième année de sa vie, sans être autre chose qu'un homme distingué dans les lettres, auteur de plusieurs volumes de science et de philosophie. Il était professeur au collège de minéralogie à Stockholm, et très-respecté à ce titre. Je ne m'occuperai pas ici du savant ou de ses livres ; je ne parlerai que du visionnaire. Ce fut soudainement qu'il s'imagina avoir commerce avec les esprits, comme Luther avec les diables. Les esprits prirent une si pleine possession de l'illustre Suédois que non-seulement il publia leurs révélations, mais prit l'habitude de détailler leurs entretiens journaliers

DE L'EXTASE.

avec lui. « Ainsi, disait-il, j'ai eu une conversation
« l'autre jour sur ce point avec l'apôtre Paul, ou avec
« Luther, ou toute autre personne décédée. » Il con-
tinua de se croire en communion constante avec les
morts jusqu'à sa mort, arrivée en 1772. Il était au
plus haut degré convaincu de la réalité de ces esprits
et d'une entière bonne foi. Ainsi, dans une lettre datée
du 11 novembre 1766 et adressée à OETinger, il dit :

• J'ai conversé avec saint Paul une année entière, par-
ticulièrement au sujet du texte de l'épître aux Romains,
chap. III, v. 28. J'ai trois fois conversé avec saint Jean,
une fois avec Moïse et cent fois avec Luther. Avec les
anges, enfin, j'ai conversé vingt ans et converse tous
les jours. »

Sur les anges, il dit encore :

« Ils ont les formes humaines, l'apparence des hommes.
J'ai conversé avec eux comme un homme avec d'autres
hommes, et *je n'ai rien vu en eux* qui pût les *distinguer*
des autres hommes..... De peur qu'on ne puisse appe-
ler cela une illusion, une perception imaginaire, on doit
savoir que je suis accoutumé à les voir, très-éveillé et
dans le plein exercice de ma faculté d'observation. *Les*
paroles d'un ange ou d'un esprit retentissent aussi fort que
celles d'un homme, mais ne sont pas entendues par ceux
qui m'entourent. La raison en est que le discours d'un
ange *pénètre d'abord dans la pensée de l'homme*, et *c'est de*
l'intérieur de la pensée qu'il frappe ensuite l'organe de l'ouïe. »

On ne peut pas mieux analyser l'illusion qui fait
croire aux esprits. Ce n'est qu'une communication de
pensées, d'idées ayant cours, que l'extatique s'objec-
tive, en les réalisant dans quelque personnage qu'il

croit voir. Cette illusion était poussée très-loin chez Schwedenborg. Un jour, l'un de ses amis venait le visiter. Au moment de frapper à l'appartement, il entend causer dans l'intérieur et reconnaît la voix de Schwedenborg qui questionnait un interlocuteur, et semblait, par ses nouvelles demandes, avoir reçu des réponses, bien qu'aucune voix lui parlant ne fût entendue. Sa conversation avait lieu en latin. Enfin, tout à coup la portes'ouvre, et Schwedenborg, faisant mine de prendre congé de quelqu'un, adresse un grand salut à un être imaginaire. Puis oubliant dans sa préoccupation que son ami n'est pas, comme lui, apte à *voir les invisibles* : « Savez-vous, lui dit-il, qui je viens de reconduire? — Non, sans doute. — Eh bien ! c'est cet honnête Virgile, un très-brave garçon et un très-grand esprit, pas fier du tout. Il m'a raconté sur la cour d'Auguste des choses que je tenais à savoir, et a répondu à toutes mes questions avec beaucoup d'empressement et de complaisance. » Je le demande à nos spiritistes, pouvait-on pousser plus loin l'hallucination ?

« En approchant, dit encore quelque part Schwedenborg, les anges apparaissent souvent comme une boule de lumière, et ils voyagent toujours ainsi groupés ensemble. Dieu leur permet de s'unir, afin qu'ils agissent comme un seul être, et aient part aux idées et connaissances les uns des autres. Sous cette forme, ils s'élancent à travers l'univers, de planète en planète. »

Vous remarquez, monsieur, la ressemblance frap-

parfe de ces idées avec celles de nos *médiums* modernes. Or le schwedenborgisme n'était pas mort, que je sache, quand les tables ont commencé de parler. Il vivait à l'état de croyance dans l'esprit de beaucoup de personnes en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en France même. Cette intervention spontanée des prétendus *morts*, pour donner des nouvelles d'outre-tombe, n'est pas si difficile à expliquer qu'on s'imagine. L'idée *d'esprits* à la manière de Schwedenborg a dû naturellement venir, et, une fois admise, elle a fait merveille. Je dois dire ici que les visions du savant suédois n'étaient point causées par des images odiques. Ces images ou spectres que peuvent voir des personnes *sensitives* proviennent d'êtres vivants. C'est avant la mort que notre forme odique peut se transporter, même à une distance considérable, soit que nous pensions ardemment à une personne sensitive, soit qu'elle nous évoque. Mais après la mort, il ne peut y avoir que l'*Od* du cadavre, et cet *Od* est stationnaire, il ne quitte point le cadavre. Si l'on a la *vision* d'une personne morte, loin de sa dépouille mortelle, tout le phénomène se passe dans le visionnaire, qui s'objective une image formée dans son cerveau ; mais il n'y a point là de *réalité spectrale*, qu'on me passe ce mot. Supposons cependant qu'un vrai spectre odique d'une personne vivante ait une fois apparu à Schwedenborg, qui devait être très-*sensitif*. Faute de l'explication véritable, versé d'ailleurs qu'il était dans les doctrines du gnosticisme et de la kabbale, il aura immédiatement admis les esprits. Une fois pris par là, il a créé un

système spirite plus profondément conçu, il faut en convenir, que celui de nos médiums modernes. Le grand nombre de ses visions n'a été ensuite que la conséquence du système lui-même.

Les opinions de Schwedenborg firent tant de bruit qu'elles se répandirent bientôt même dans les classes les moins éclairées. En 1787 et 1788, les membres de la Société exégétique de Stockholm magnétisaient avec ardeur. Imbus des idées du maître, ils arrivèrent à se persuader que les facultés sans pareilles du somnambulisme n'avaient rien de commun avec l'homme, être matériel, mais que c'était une intelligence pure qui parlait par la bouche des extasiés. Il en résulta que les malades qu'ils endormaient prirent leur persuasion, et, comme les possédés, ils s'identifièrent avec les substances spirituelles que le magnétiseur croyait entendre par leur bouche. Quand celui-ci leur adressait la question d'usage : « Qui es-tu, toi qui parles ? » Ils répondaient en se conformant aux idées de l'interrogateur : « Je suis le frère, le père ou l'ami ou l'enfant « de la personne que tu as endormie. » Ils parlaient alors du séjour des trépassés, discutaient des points de philosophie, prêchaient le schwedenborgisme et donnaient les plus étranges nouvelles de l'autre vie. On était loin alors, monsieur, de l'idée des *médiums* à plumes ou à crayons. Mais ne sont-ce pas au fond les mêmes phénomènes ! On n'avait pas alors songé au *perisprit*, on s'en passait fort bien.

• Mais, disait le Tasse, pauvre grand poète halluciné que nous avons déjà vu, si les choses que j'entends, qui

m'apparaissent, étaient fantastiques et n'étaient que l'ouvrage de mon imagination, elles ne pourraient dépasser les bornes de mes connaissances. L'imagination ne fait paraître sur la scène que les fantômes, les apparences, les idées des choses qu'elle a vues, et que la mémoire conserve en dépôt. Mais dans les fréquentes conversations que j'ai avec mon génie, j'ai entendu de lui des choses que *je n'avais jamais ni entendues, ni lues, et je n'ai pas connaissance qu'aucun homme en ait jamais eu la plus légère notion.* »

Le Tasse n'ose affirmer qu'aucun homme n'ait eu la notion des choses qu'il a entendues de son *génie*. Seulement, il n'a pas connaissance du fait. Le fait avait certainement eu lieu.

« Il semble, dit Bertrand, que la réflexion du Tasse soit « très-juste et qu'on ne puisse rien y objecter. Il n'en est » pourtant pas ainsi. Notre esprit a, dans quelques circonstances, la très-singulière propriété d'acquérir certaines connaissances sans que nous ayons la conscience des opérations, dont il ne nous communique que le résultat.Tous les malades qui entendent des voix, qui conversent avec des génies, sont dupes des opérations de leur propre esprit, qu'ils attribuent à des êtres chimériques. Nous parvenons à la vérité dans l'état de veille, par la comparaison successive de différentes perceptions, et on pourrait considérer le cerveau comme un lieu éclairé par la lumière de notre intelligence, et où nous voyons clairement les rapports des objets aussitôt que nous les considérons entre eux. Tout notre rôle consiste à les rassembler, à les placer au foyer de la lumière, pour pouvoir d'un seul coup d'œil les considérer réunis et prendre connaissance de leurs rapports. Mais supposons le cas d'un homme qui, après avoir suivi la chaîne d'un raisonnement et avoir assisté à l'engendrement de

ses idées, oublierait, arrivé à la conclusion, tous les antécédents qui l'ont conduit. Il est certain que cet homme serait fort étonné de trouver dans son esprit la nouvelle connaissance qu'il viendrait d'acquérir, sans savoir d'où elle lui serait venue. Or, c'est précisément ce qui a lieu dans les songes. Dans cet état, les fibres cérébrales entrent spontanément en action, reproduisent une multitude de sensations et d'idées qui fournissent à notre âme des connaissances dont nous avons la conscience, mais sans pouvoir nous expliquer comment nous y sommes parvenus. Si donc, dans le sommeil ou la veille extatique, le sujet (ou médium) est frappé d'une pensée qu'il n'a pas conscience d'avoir formée, mais qu'il reçoit des autres hommes par communication, à son insu même, il l'attribuera à un ange, à un génie, à un démon. Dans les états de crise, d'ailleurs, toutes les idées relatives à un même objet, et qui n'existaient auparavant qu'éparses et sans liaison dans le cerveau, acquièrent tout à coup un nouveau degré de vivacité au moment où elles sont concentrées et unies par l'attention que leur donne le somnambule. Son esprit donc se trouvera soudainement éclairé d'une vive lumière sur cet objet, et il pourra posséder des connaissances dont il paraîtra n'avoir pas même les matériaux dans l'état de veille. C'est ainsi que parmi les somnambules de la Société exégétique de Stockholm, on voyait des hommes qui n'avaient jamais lu les ouvrages de Swedenborg, et qui n'en avaient entendu parler que vaguement, se trouver tout à coup en état de discuter avec ceux qui les avaient le plus médités. •

Que messieurs les spiritistes répondent à Bertrand, et nous leur répondrons ensuite. En attendant, voici un autre fait non moins curieux de l'histoire du spiritisme. En 1799, on lut à l'Académie des sciences de Berlin un rapport sur les visions du libraire Nicolai. Cet homme avait eu des embarras de famille qui

avaient fini par apporter un grand trouble dans son cerveau. Ce fut le 1^{er} janvier 1791 qu'il vit d'abord le fantôme de son fils aîné mort depuis longtemps. « Regarde, » dit-il à sa femme, et il lui montra la vision à dix pas devant lui. Mais celle-ci s'efforça de le convaincre que c'était une illusion. En un quart d'heure le fantôme s'évanouit, il revint de nouveau à quatre heures du soir. Nicolaï était seul. Il se rendit dans la chambre de sa femme, la vision le suivit. Six autres personnages se joignirent au premier, et ils marchaient en rond, les uns parmi les autres. Après quelques jours, le fils disparut et laissa la place aux autres figures. C'étaient tantôt des personnes connues, tantôt des étrangers ; des morts et des vivants. Pas une figure des amis particuliers de Nicolaï n'était là. Il y eut des hommes à cheval avec des oiseaux et des chiens. Nos spiritistes pourraient-ils me dire si les âmes des oiseaux et des chiens ont un perisprit ? Les visions venaient surtout l'après-dîner, au temps de la digestion ; *elles étaient comme des personnes réelles*, plus faiblement colorées ; enfin, elles causaient, soit entre elles, soit à Nicolaï, soit à des personnes présentes, *et leurs voix avaient le même son que la voix réelle*. Des médecins eurent l'idée de tirer du sang à l'halluciné. Une application de sangsues fit cesser toutes ces visions, et elles ne se renouvelèrent plus.

Eh bien, monsieur, après cela devons-nous croire aux esprits et aux perisprits ? L'idée, monsieur, l'idée, voilà ce qui est réel. L'idée est tour à tour latente et manifestée. Il y a un courant invisible de toutes les

idées qui ont animé les cerveaux humains, et à travers lesquelles l'Humanité s'avance vers la conception de plus en plus épurée du Vrai, du Beau et du Bien. Mais le fleuve d'idées charrie dans ses eaux bien des erreurs. Or nos *médiums*, pauvres extatiques de notre âge, sont, je le redis, des réflecteurs d'idées. Ils perdent conscience d'eux-mêmes; ils n'ont plus l'ombre de l'esprit critique; la judiciaire est chez eux réduite à zéro. Toutes les idées leur sont bonnes, et matière à faire parler les esprits auxquels ils croient. Les noms des esprits leur sont communiqués invisiblement par l'influence de leur entourage, et leurs écritures tremblotées et si étranges tiennent à leur état spasmodique. Ils peuvent avoir vingt écritures différentes, par suite de l'empire que l'imagination frappée de l'extatique exerce sur lui-même. La communication des pensées et la seconde vue suffisent donc amplement à expliquer les livres bizarres et incohérents dictés par les *médiums*. Cette explication vous va-t-elle, monsieur? Oui. Eh bien! laissons là le monde spirite qui trop longtemps nous a retenus. Mais il était bon d'en avoir le cœur net.

Jersey, le 3 avril 1864.

SEPTIÈME SÉRIE

I

**Les trois deutéroses du christianisme, saint Pierre,
saint Jean, saint Paul.**

Ne vous impatientez pas, monsieur, ne vous impatientez pas, je vous en prie. Deux ou trois lettres encore, et ce sera tout.

Au moment d'achever l'orbite que je m'étais tracé, n'est-il pas naturel de me retrouver de nouveau en face du christianisme. Il a été, au fond de ma pensée, mon point de départ, il sera mon point d'arrivée. Et ne serais-je, en effet, attaché à former comme un chapelet de tant de faits d'extase, avant, pendant et depuis l'ère chrétienne, n'eût été mon désir de vous donner la juste mesure de ce qui porte encore aujourd'hui le nom de miracle.

Je trouve absurde de nier *à priori* les faits merveilleux ; car nier, c'est éterniser. On a toujours dix croyants aveugles ou intéressés pour un sceptique non moins aveugle. Entendez les orthodoxes du catholicisme

ou du protestantisme ; ils vous diront qu'il y a deux règnes, le règne de la nature où Dieu a établi un certain ordre, et celui de la grâce où Dieu peut agir à volonté, au prix même du renversement momentané de l'ordre dans la nature. M. Guizot n'a-t-il pas dit, tout naguère, que le *surnaturel* était un moyen dont Dieu se servait pour instruire ses élus ? Tel est donc leur Dieu : Puissance en dehors du monde et de la vie, relégué derrière les espaces sans bornes, dans je ne sais quel empyrée, et de là conduisant les sphères, comme un berger mène son troupeau.

Eh bien, non ! Dieu n'est pas ainsi hors de son œuvre, comme un horloger de sa montre. Il est immanent dans son œuvre et il en vit. Il vit dans toutes les forces de la nature, dans le grondement de la foudre, dans la chute de l'avalanche, dans la majesté du fleuve, dans le calme infini des océans comme dans leurs géantes colères ; il vit dans l'aile de l'insecte, dans le parfum de la fleur, dans les couleurs de l'arc-en-ciel ; il vit enfin et surtout dans l'esprit de l'homme, apogée et ministre des créations. Dieu est à la fois immanent et distinct, dans sa manifestation et avant sa manifestation ; car il est de toute éternité, cause et effet, et leur rapport.

Le miracle donc, c'était la Nature, mais c'était la Nature dans une de ses voies non encore explorées. Comment, en effet, distinguerez-vous, orthodoxes, entre le miracle païen et le miracle chrétien ! Nierez-vous celui-là ? Mais écoutez Athénagore, un disciple des apôtres ; il vous dit : « Nous ne pouvons nier qu'en différents endroits, villes et contrées, il n'y ait eu des travaux

« surnaturels accomplis au nom des idoles. » Parlez-vous de l'excellence du but comme d'un *critérium* pour juger de la divinité du miracle ; mais, sous ce rapport, combien de faits merveilleux débités par les écrivains du paganisme forment une parfaite équation avec ceux des Évangiles ! Donc, la divinité du miracle doit se prouver *ipso facto*. Or, voyez que Jésus lui-même n'a jamais songé à étayer sa divinité sur le miracle. Lui, qui croyait aux esprits inférieurs et qui les exorcisait, n'en a jamais usé sur ce point autrement qu'en usent les brahmes eux-mêmes encore à cette heure. On lui a demandé un signe céleste ; il l'a refusé, et cependant jamais vous ne vous êtes relevés, orthodoxes, de cette objection : Si Jésus voulait convaincre les Juifs de sa divinité par les miracles, pourquoi n'en a-t-il pas fait un de telle sorte que ses plus grands ennemis eussent été forcés de se mettre à genoux ? Il a pu, il a dû même, comme tous les grands extatiques du passé, voir dans sa puissance magnétique un signe de sa mission ; il n'y a point vu une preuve de sa divinité. Et voilà pourquoi sa doctrine, à cet égard, est pleine de sagesse. Trois termes lui semblent indispensables à l'accomplissement de tout miracle : 1° la foi ardente de l'opérateur, 2° la foi vive de celui sur lequel on agit, 3° enfin la foi de ceux au milieu desquels le fait merveilleux doit se perpétrer¹.

1. Compar. S. Matth., iv, 3-10; viii, 4; ix, 1-7, 27-30; xi, 3-5, xii, 13; xiii, 55-58; xiv, 17-21, 25-32; xv, 26-28, 30, 33, 37; xvii, 14-21, xx, 30-34; et S. Jean, ii, 7-9; iv, 47-50; v, 2-17; vi, 2-14; ix, 1-41, xi, 1-47.

Du reste, monsieur, je vous ai montré des miracles chez les gens les moins divins; donc ce n'est point par là que vaut Jésus. S'il n'y avait pour me faire croire en lui que tous les prodiges de son extase, j'aurais pour lui la plus froide indifférence. Mais ce qui me prend et ne me lâche plus, c'est la sublimité de la doctrine. Que si vous me posez cette question : Christ est-il Dieu ? je dirai : Non. Mais si vous me dites : Y a-t-il de Dieu en Christ ? je dirai : Oui. Il n'est pas Dieu et Dieu est en lui ; car, considéré non plus au point de vue de l'histoire, mais au point de vue de l'idée, il est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ; il est le Fluide-Humanité.

Comment se fait-il qu'on ne l'ait pas clairement compris de la sorte depuis tantôt dix-neuf siècles ? Cela tient à l'histoire du christianisme. Il n'y a pas de religion qui ait semblé plus victorieuse, il n'y en a pas qui ait moins triomphé. Théodore Jouffroy a écrit de belles pages sous ce titre : *Comment les dogmes finissent*. On pourrait en écrire la contre-partie sous ce titre : *Comment les dogmes persistent*. Ils s'infiltrèrent l'un dans l'autre, monsieur. Je ne saurais, quant à moi, ne pas reconnaître, à travers un semblant de christianisme, toute la société de l'ancien monde païen dans la civilisation qui nous entoure. Je vois le culte de Saturne ou d'Hésus dans les sacrifices humains commandés par nos codes criminels. Tous les guerriers me font l'effet d'adorateurs de Mars ; ce sont des prêtres de Mars qui bénissent les drapeaux et chantent les *Te Deum*. Bellone n'a-t-elle pas eu ses possédés russes en Pologne,

ses fureurs en Amérique? Vénus Aphrodite n'a-t-elle pas ses temples dans les riches et luxueux lupanars? N'a-t-elle pas même un peu son image dans nos processions? Qu'est-ce que cette bannière de la Vierge sans l'enfant Jésus?

Nos institutions sociales sont calquées sur celles de l'ancienne Rome. Toutes nos inégalités sont un reflet de celles du passé. L'esclavage antique s'étale dans des pays chrétiens, et le prolétariat n'en est encore qu'un mince amoindrissement. Où donc est Jésus dans tout cela? La haute antiquité, l'antiquité moyenne étaient logiques au moins. Tout y était en harmonie, culte et institutions, car les religions consacraient l'inégalité. Mais depuis cette parole : « Tu aimeras Dieu de toute ton âme et ton prochain comme toi-même (le second commandement est semblable au premier). » l'inégalité est-elle concevable? C'est donc l'antinomie la plus curieuse aux yeux de l'historien que celle qui règne en Occident depuis dix-neuf siècles. Tous les principes ont été entrevus et proclamés à la face du ciel, voilà le progrès sans doute; mais aucun n'a été réalisé, voilà la contradiction. Si de la société nous passons aux âmes, que verrons-nous? Dans celles que n'emporte pas le courant du siècle, le christianisme pur? Non. Chez les unes, je trouve le zoroastrisme, même le manichéisme, la croyance à deux principes primordiaux et indestructibles, la Lumière et les Ténèbres, le Bien et le Mal, Dieu et Satan, le Paradis et l'Enfer. Chez d'autres, j'aperçois le brahmanisme avec ses tendances à l'absorption en Dieu.

A quoi tiennent toutes ces antithèses, toutes ces oppositions ? A la manière dont s'est développé le christianisme. La loi de Moïse, monsieur, avait eu trois deutéroses, le Saducéisme, le Phariséisme et l'Esséisme ; il y eut de même trois deutéroses du christianisme, celle de saint Pierre, celle de saint Jean, celle de saint Paul. Permettez-moi de vous développer ce point de vue. Il a son importance dans le sujet qui nous occupe.

Qu'est-ce que saint Pierre ? L'Évangile le dit : un pêcheur. Il sort du peuple. Il a toutes les qualités et tous les défauts de son origine. Il est bouillant et belliqueux ; mais il est faible aussi après la défaite, ou plutôt il ruse. Il renie trois fois son maître autant par calcul que par défaillance. Oh ! Jésus le connaît bien ; il lui annonce d'avance sa conduite. Mais en même temps Jésus sait que cet apôtre, ardent à l'attaque, est précieux pour continuer l'œuvre de prédication, pour établir une discipline parmi les fidèles, pour les empêcher de s'égarer dans mille courants contraires, pour les resserrer autour de lui. C'est pourquoi, et bien qu'il ait donné la mission de prêcher à tous les apôtres, il lui recommande particulièrement de paître ses agneaux. Il voit en lui un berger actif, diligent. Mais ce n'est qu'un berger. Pierre a les intentions bonnes, mais les idées étroites. Tourné vers l'unique salut du peuple juif, il ne put jamais se débarrasser des formes juives. Il s'intéressa peu aux Gentils. Il exigeait qu'ils se fissent Juifs, sinon en pratiquant la circoncision, du moins en s'abstenant de la chair et du sang de certains animaux. Il embrassa avec une foi sans égale l'idée

que l'Univers devait changer miraculeusement de figure, et que les temps seraient accomplis, c'est-à-dire que le monde finirait, par la seconde venue du Christ, qu'il regardait comme prochaine. Malheur à ceux qui ne se convertiraient point d'ici là! Ils devaient, selon lui, non être rongés d'un feu éternel, comme on l'entend à tort, mais être voués au néant, à la destruction par le feu, en même temps que l'ancien Univers, lequel devait faire place à une nouvelle Terre et à des Cieux nouveaux. Comme saint Pierre était peuple, il s'attacha surtout au salut des pauvres, des petits, des déshérités. Son Évangile¹ contient en effet les plus violents anathèmes contre les riches. Saint Pierre était d'ailleurs une nature logique : il voulut qu'avant la transfiguration totale du monde, chaque chrétien se changeât lui-même et vécût selon les préceptes du maître. Aussi les premiers chrétiens mettent-ils tout en commun, et saint Pierre poussa cet esprit de communauté jusqu'au despotisme. Souvenez-vous comment il traita Ananias et sa femme.

Je vous le demande, monsieur, à ces traits ne reconnaissez-vous point par avance que saint Pierre en personne est le type de la primitive Église et de la papauté telle que l'ont dû concevoir ses fondateurs?

L'esprit de saint Jean est tout autre : son Évangile, comme on en a fait cent fois la remarque, semble l'œuvre d'un disciple de Platon converti au christianisme, et qu'inspira l'amour divin. Saint Jean fut,

1. J'entends ici par l'Évangile de saint Pierre l'œuvre attribuée à Matthieu.

avant tout, préoccupé par l'idée de la transformation des âmes. Il voulut le salut par la Fraternité et l'Amour. Il écrivait : « Celui qui chérit son frère habite la lumière, et le scandale n'est pas en lui. Mais celui qui hait son frère est dans les ténèbres, et ignore où il va. » Qui ne connaît cette tradition sur la vieillesse de saint Jean ? Il ne pouvait plus faire de longs discours, mais il ne cessait de répéter à ceux qui l'entouraient : *Filioli, amate vosmetipsos* : « Mes petits enfants, aimez-vous bien les uns les autres. » On lui fit remarquer qu'il répétait toujours la même chose. Et que répondit-il ? Voici la réponse qu'on lui prête : « C'est le précepte du Seigneur ; et, si on le garde, il suffit pour être sauvé. » C'était, en effet, le précepte du Seigneur ; car saint Jean, dans son Évangile, fait dire à Jésus au moment de quitter ses disciples : « Ce que je vous commande est de vous aimer les uns les autres ¹. » Certes, ce n'est pas que saint Jean repoussât la Connaissance. Oh ! non ; celui à qui l'antiquité chrétienne donna par excellence le surnom du *Théologien*, celui que l'art chrétien représente ayant à ses côtés l'aigle, l'oiseau qui plane dans les nues, celui chez qui Schelling retrouva, au XIX^e siècle, ce que la philosophie a pensé et peut penser de plus profond sur la nature divine, ne pouvait pas nier à l'homme la faculté de l'Intelligence, et ne reconnaître en lui de bonne que la faculté de l'Amour. Le reproche même que les sceptiques lui ont fait d'avoir puisé sa caracté-

1. S. Jean, xv, 17.

risation du Christ, identifié avec le Verbe, dans Platon ou dans Philon le Juif, lequel a lui-même platonisé, proteste contre cette supposition. S'il s'est inspiré de Platon, comment aurait-il été en complète discordance avec ce même Platon, qui dit : « Dieu nous a donné deux ailes pour nous élever à lui, la Raison et l'Amour. » Mais, à mon avis, il est facile de s'expliquer cette préférence accordée par saint Jean à l'Amour. Suivant lui, la dernière révélation n'avait pas eu lieu. Elle devait venir plus tard, et jusque-là le mieux était de rester fidèle au précepte de la charité mutuelle. Oui, on comprend que saint Jean, dont l'Évangile fait annoncer à Jésus une révélation qui viendra après la sienne, ait fait un précepte absolu de se tenir dans l'Amour, en attendant cet esprit de Science et de Vérité qu'il appelle le Paraclet.

Je vous disais tout à l'heure, monsieur, que saint Pierre, c'est la papauté; je vous dirai de même à propos de Jean : Ne reconnaissez-vous pas en lui l'apôtre d'une Église qui, dans le laps des temps, a dû se révolter contre l'Église primitive ?

Mais voici le pharisien Saul, le disciple du prêtre Gamaliel, le persécuteur des chrétiens d'abord, puis le converti qui fut le plus disert des apôtres.

Saint Paul est, lui aussi, bien différent de saint Pierre. C'est un esprit libéral et politique à la fois. Il s'efforce, en premier lieu, de gagner à la cause du Christ tout le sacerdoce juif lui-même. De là, dans son Évangile, dans l'Évangile de son école, dans saint Luc, le mythe qui fait sortir Jean-Baptiste de la race d'Aa-

ron ; de là encore l'éducation supposée de Jésus dans le temple. Mais ayant vu l'impuissance de ses efforts vis-à-vis les hommes de sa secte, Paul rompit enfin hardiment avec le judaïsme, en démontrant l'inutilité de la circoncision pour les Juifs eux-mêmes. Par cette révolte, il scandalisa fortement saint Pierre, et s'en fit un ennemi. Paul fut donc l'homme de la Liberté. Il ramena la vie individuelle parmi les disciples, et, au moyen de ce qu'il appelait les dons et les grâces particulières, il combattit la discipline égalitaire de saint Pierre. Il remplaça la communauté par l'aumône. Sans doute il eut raison de protester en faveur de la Liberté ; mais cette Liberté solitaire, sans correctif, sans complément, devait perpétuer l'égoïsme, la croyance que chacun peut faire son salut à part et d'une façon individuelle.

Comparons, je vous prie, en quelques mots, ces trois apôtres.

Au point de vue psychologique, saint Pierre répond évidemment à la prédominance Sensation, saint Jean à la prédominance Sentiment, saint Paul à la prédominance Connaissance.

Ce qui leur manque à tous les trois, c'est le Lien qui unira la Sensation, le Sentiment et la Connaissance.

De là leur discordance bien marquée, quand on les considère au point de vue moral, quand on prend pour les distinguer et les juger la formule : Liberté — Fraternité — Égalité.

Faute d'un pareil Lien, c'est-à-dire d'un Principe d'Organisation en rapport avec l'Idéal évangélique,

saint Pierre commence par le Communisme et aboutit au Despotisme au nom de l'Égalité pressentie, sinon affirmée.

Faute d'un semblable principe, saint Jean, au nom de la Fraternité, reste dans un vague sentimentalisme.

La même Science d'Organisation manque à saint Paul, et il tombe dans l'individualisme, en partant de la Liberté.

Du reste, Paul a de la grandeur lorsque, brisant avec les deutéroses juives, il interprète les textes bibliques avec toute l'indépendance d'un savant, et s'en va résolument aux Gentils, mettant la foi au-dessus de la loi, l'idéal au-dessus des œuvres, c'est-à-dire l'avenir avant des rites surannés. Mais sa croyance trop absolue aux dons et aux grâces, l'ardeur avec laquelle il embrassa l'idée d'une Palingénésie prochaine, dont il espérait être témoin, et qui, en transformant l'Univers, devait amener la résurrection des âmes dans *des corps spirituels*; le spectacle du monde, où la foi nouvelle lui semblait faire des progrès trop lents, vu le peu de temps qui restait jusqu'au jour glorieux de la résurrection et de la seconde venue du Christ; tout cela réuni lui fit admettre parfois d'une manière trop absolue deux humanités, une humanité sauvée en Jésus, une humanité endurcie dans le mal, vouée à la mort, à la destruction, au néant ¹. — Je vous le demande encore,

1. Par opposition à cette idée de deux humanités dont s'empara saint Augustin, voyez dans saint Paul le chapitre xi de l'épître aux Romains. L'apôtre y soutient avec profondeur et énergie l'idée du salut universel.

monsieur, peut-on se refuser à voir dans saint Paul l'apôtre de la Révolution protestante ?

Eh bien, monsieur, la primitive Église, soit quand elle fut une démocratie où tous les fidèles participaient par leurs députés aux décisions des conciles, soit quand elle devint une aristocratie, c'est-à-dire lorsqu'elle fut gouvernée par le corps des évêques, soit enfin lorsqu'elle se transforma en papauté (je parle des premiers temps de cette papauté), se montra animée d'un seul et même esprit ; elle eut, comme son patron saint Pierre, un seul objet : l'affranchissement à sa manière de tous les hommes, mais principalement le salut des petits, des pauvres, des souffrants, des déshérités.

L'Église de saint Pierre fut donc, dans son commencement, un refuge, un soutien, une protection, un asile pour ceux que poursuivaient injustement la haine et la domination des puissants et des riches. Sauf en Gaule peut-être, où les évêques, au temps de Clovis, pactisèrent avec les crimes des guerriers francs et s'en firent les complices, l'Église lutta contre les seigneurs et les rois barbares du moyen âge. Au nom de Dieu, dont elle se disait la représentation sur la terre, elle réclama pour elle l'Unité du Pouvoir, et protesta contre la distinction du Temporel et du Spirituel ; elle voulut la suprématie sur toutes les royautés terrestres, afin d'en user au profit de l'établissement de la vie chrétienne dont les premiers convertis et les moines à leur suite avaient donné le modèle. A l'aurore de son existence, la papauté en particulier eut même cet avantage, que

n'avaient pu avoir la démocratie des conciles et l'oligarchie épiscopale, de faire disparaître toutes les barrières qui faisaient de l'Église une multitude d'Églises, ce qui lui donna plus de force pour défier et attaquer les empereurs et les rois.

Prenez le monde occidental au ix^e, au x^e et même au xi^e siècle, alors que l'esprit humain n'a encore rien avancé hors de la donnée du christianisme officiel. Tout homme qui naît est nécessairement fils de l'Église, et trouve en elle une solution à toutes les questions qu'il peut se poser. La papauté n'est-elle pas, dans les siècles dont je parle, le pivot de toute l'Europe, le lien moral de tant de nations barbares luttant entre elles, et qui, sans son intervention souvent réclamée, arriveraient à s'entre-détruire ?

Mais poursuivons, faisons un pas de plus, et aussitôt nous allons voir sourdre les imperfections de l'Église de saint Pierre. Que cherche-t-elle, en effet, quel est son but caché ou patent ? Une nouvelle société, des conditions plus morales d'existence pour tous les êtres humains, une issue au désordre infini qui règne dans le monde, un triomphe sur le mal en un mot. Or, où était la source du mal, aux yeux de cette Église catholique arrivée à son apogée ? Elle était dans la forme qu'avait alors cette triple condition de notre nature, la Famille, la Patrie, la Propriété. Elle était dans ces castes de nations condamnées par Jésus, toujours prêtes cependant à guerroyer sous des chefs orgueilleux. Elle était dans ces familles nobles livrées à la concupiscence et à la luxure. Elle était enfin dans cette possession féo-

dale de la terre vers laquelle les Barbares s'étaient précipités avec tant d'empirement, et qui engendrait soit l'avarice, soit la prodigalité. L'Église voyait avec peine les membres du clergé forcément engagés eux-mêmes dans cette organisation féodale à titre de suzerains et de vassaux. A elle seule, pensait et proclamait l'Église, aurait dû appartenir l'administration et la distribution équitable de toutes les richesses matérielles. Et comme elle ne voyait aucun moyen de persuader le monde à cet égard, elle ne trouva d'autre remède que d'anéantir la vie, en préconisant les vœux monastiques, en prêchant la chasteté, l'humilité, l'obéissance, la pauvreté.

En sorte que, pour détruire le mal, elle voulut, pour ainsi dire, traiter toute la société comme saint Pierre fit d'Ananias et Saphira. L'Église catholique entreprit vraiment, on l'a dit avec raison, des choses contradictoires, en embrassant le célibat comme principe et en prétendant toutefois régler l'amour et la famille, en adoptant la communauté des biens, et en déclarant qu'elle voulait surveiller l'emploi des richesses individuelles, en répudiant la terre, en voulant cependant gouverner la terre. Pouvait-elle être à la fois Jésus et César ? Il n'était pas suffisant de proclamer l'indivision du temporel et du spirituel dans l'essence des choses ; il aurait fallu avoir une lumière véritable sur les moyens de perfectionner sans les détruire, mais en les organisant, la Propriété, la Famille, la Patrie.

Or cette lumière manquant à l'Église de saint Pierre, elle se laissa envahir par César et vaincre par lui, et

César, c'est le paganisme. Le monde ayant refusé de suivre la voie de la papauté et d'adopter l'égalité qu'elle proposait, l'égalité dans l'anéantissement, c'est elle qui entra dans les voies corrompues du monde. La nature se mit souvent en révolte, par le désordre et l'immoralité, au fond de ces retraites sombres comme des tombeaux qu'on appelait des cloîtres. Les ministres du culte catholique voués au célibat, mais las d'attendre en vain la seconde venue du Christ, s'arrangèrent avec la société, contractèrent avec ses vices, et n'ont conservé le célibat que pour asseoir plus sûrement leur domination sur les âmes.

L'Église, qui à l'origine avait été un soutien et un affranchissement, devint une chaîne, un lourd fardeau, une geôle. Elle entrava ou voulut entraver l'esprit humain, et de lumière elle se fit ténèbres. Elle était riche, mais les papes et les prélats qui la gouvernaient dévoraient ces richesses, dont les pauvres n'avaient qu'une faible part. Le temps vint, en un mot, où elle mérita l'anathème lancé par le poète même du catholicisme, par Dante. Dante l'appela « la louve enragée » qui brame sans cesse, et a plus faim après le repas « qu'auparavant, la louve qui s'accouple avec toutes sortes d'animaux, » et il entend par là les princes et les rois.

Le XIII^e siècle devait donc clore la phase du christianisme de saint Pierre. En vain la papauté a persisté en apparence ; en vain tous les conciles, réunis pour sauver l'Église moribonde, cherchèrent-ils à reconquérir la prééminence qu'ils avaient depuis longtemps

perdue ; en vain fulminèrent-ils contre les schismes et dressèrent-ils même des bûchers, comme fit celui de Constance en 1414 ; en vain firent-ils couler des flots de sang ; en vain les successeurs de Grégoire VII, ce fier ennemi des Césars, en appelèrent-ils tous à l'épée de César, le christianisme de saint Jean devait surgir en face de celui de saint Pierre, et, s'il ne parvint pas à le détrôner, il lui fit du moins des blessures incurables.

Aux premiers coups violents qui furent portés à sa puissance, l'Église répondit, il est vrai, par des coups non moins meurtriers. C'est pourquoi la phase du joannisme ne semble avoir brillé que comme un météore, du XII^e siècle au XVI^e. Mais ne croyez pas cependant qu'elle ait été sans influence et que le joannisme n'ait laissé aucune trace.

Le joannisme prit racine dans des doctrines philosophiques élaborées pendant les XII^e et XIII^e siècles, doctrines qui ne faisaient que continuer peut-être certaines écoles se rattachant aux disciples directs des deux Jean, doctrines pleines de profondeur, comme en conviennent aujourd'hui ceux qui étudient à fond ce qu'on appelle la scolastique.

Un fait bien significatif, c'est que François d'Assise, un saint du calendrier catholique, et une des plus grandes gloires de ce calendrier, le fondateur des ordres mendiants, fut l'un des plus ardents promoteurs de cette seconde phase du christianisme. Ses disciples le regardèrent même comme une seconde incarnation du Verbe. Sous le nom de saint François, ils annon-

cèrent hardiment le règne du Saint-Esprit. Voulez-vous connaître quelles sont les propositions des Franciscains qui furent condamnées par les conciles ? Les voici, telles que nous les a conservées Guillaume de Saint-Amour, qui les combattit :

• L'Évangile éternel, c'est-à-dire l'Évangile du Saint-Esprit, sera plus parfait, infiniment meilleur et plus juste que l'Évangile du Christ. — Son avènement mettra fin à l'Évangile du Christ. — L'Évangile éternel l'emporte en doctrine sur celui du Christ, et surtout l'Ancien et le Nouveau Testament. — L'Évangile du Christ n'est point l'Évangile du Règne, et partant ne peut servir à l'édification de l'Église. — Le Nouveau Testament sera mis de côté, comme l'Ancien, et ne durera dans sa force que jusqu'à l'année 1270. — Tous les hommes ensuite entreront dans un état de perfection. — Ceux-là seulement qui marchent pieds nus (les franciscains) sont propres à instruire les hommes touchant les choses spirituelles et éternelles. — Christ et les saints apôtres n'ont pas été parfaits en vie contemplative; la vie contemplative n'a commencé à fructifier que par l'abbé Joachim, et désormais elle demeurera en perfection chez les parfaits successeurs de celui-ci. »

Vous voyez, monsieur, jusqu'où allaient les prétentions des hérétiques de ce temps, qui tous s'appuyaient exclusivement sur des textes tirés de l'Évangile de saint Jean, pour soutenir qu'on était arrivé au règne de celui que Jésus avait annoncé lui-même sous le nom de PARACLET. Ils mirent de côté toutes les cérémonies catholiques, disant qu'elles devaient être changées. Ils eurent leurs églises particulières, et, chose remarquable, le nom de Jean, leur évangéliste, se répandit

avec profusion. Tout le monde s'appela Jean. La Saint-Jean, comme si un lien secret unissait Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus, à l'autre Jean, devint leur fête principale. On y chantait le *Veni, Spiritus*. Ce schisme, ou plutôt cette nouvelle face du christianisme, fut soutenue par le concours de populations entières, en Italie, en Angleterre, en France, mais principalement en Bohême.

Les joannites réclamèrent la coupe, c'est-à-dire la communion sous les deux espèces pour tous les fidèles ; c'était réclamer l'égalité humaine sous la forme du repas égalitaire à la sainte table, vrai symbole de l'unité de notre nature.

Mais, condamnés par les conciles et par les papes qui firent prêcher contre eux la croisade, poursuivis par l'épée de César, à laquelle ils opposèrent cependant des armées, ils furent à la fin vaincus et martyrisés sans pitié. Les hussites et les thaborites en Bohême, les wicléfites en Angleterre, les Vaudois en France, ces derniers, il est vrai, par trop entachés de manichéisme, sont les chrétiens de cette seconde phase.

J'ajoute que le joannisme eut même sa papauté, mais une papauté collective. Si je vous faisais pénétrer dans les mystères de tous les ordres guerriers du moyen âge, connaître ce que furent les chevaliers de Malte, ceux de Saint-Jean de Jérusalem, ceux du Temple, vous verriez là le joannisme. Ce que les chevaliers appelaient le Temple fut son tabernacle. Les grands hommes, les martyrs illustres, les saints ne lui ont pas

manqué. Outre Abeilard et saint François, n'avons-nous point Joachim de Flores, Amaury, Jean de Parme, Jean Huss, Wiclef, Jérôme de Prague, Jean Ziska, sainte Élisabeth de Hongrie, Pétrarque, et bien d'autres encore ?

Vous le comprenez maintenant, il ne faut point voir, depuis le XII^e siècle jusqu'au XVI^e, une suite d'hérésies sans lien, vaincues l'une après l'autre, et qui n'auraient fait que préparer le protestantisme. Si le protestantisme est une phase distincte de l'évolution du christianisme, le joannisme en est une autre.

Puisque j'ai montré l'imperfection et l'impuissance du catholicisme en face du triple problème de la Famille, de la Patrie et de la Propriété, n'est-il pas convenable que je remarque la même imperfection et la même impuissance dans le joannisme ?

Véritablement, le joannisme n'avait pas plus la solution de ce triple problème que le catholicisme ; et c'est là ce qui fit sa défaite, et amena le triomphe apparent de son adversaire.

La grande question, la question capitale pour le joannisme eût été de posséder cette révélation qu'il annonçait, mais qu'il n'apporta pas.

Jean de Parme pouvait bien écrire une *Introduction*, c'est-à-dire un pur avertissement et une prophétie plus ou moins fantasiaque, si vous me permettez d'employer ce mot, relativement à ce règne du Saint-Esprit qui allait, c'est-à-dire qui devait venir ; mais quant au règne lui-même, qu'en pouvait-il dire ? Avait-il cette Connaissance, cette Vérité, cette Loi d'Organisation,

cette Science de l'Ordre dans l'Humanité régénérée, que l'esprit de saint Jean avait seulement entrevue comme devant arriver un jour ?

Et si cette Science ne venait pas, si cette Vérité faisait défaut, si personne ne trouvait cette Loi nouvelle d'Organisation, si personne ne pouvait dire l'Ordre qui devait régner pour régénérer l'Humanité, qu'arriverait-il ? Évidemment, que le joannisme se perdrait et s'abîmerait dans un chaos de sectes hétérogènes et confuses.

C'est aussi ce qui arriva. Le joannisme ne sut pas même s'entendre sur ce que c'était en substance que le PARACLET, cet Esprit de vérité promis.

Était-ce l'Amour, était-ce la Science ?

Aujourd'hui, nous disons, nous, que c'était la Science, que *c'est la Science*. Mais la plupart des joannites, ne connaissant alors que le Sentiment ou l'Amour, prirent le Paraclet pour l'Amour, c'est-à-dire qu'ils commirent la même erreur que commettent encore aujourd'hui tant de théologiens, soit catholiques, soit protestants, qui, à cette question : « Qu'a entendu l'Évangile par le Paraclet ? » répondent gravement que le Paraclet de saint Jean, c'est l'Esprit-Saint, c'est-à-dire l'Extase qui s'empara des Apôtres à la Pentecôte.

Le joannisme donc, suivant cette gnose, au lieu de la Science, préconisa ce qui était son principe même, c'est-à-dire l'Amour. Et il y eut alors comme une effluve d'Amour sur l'Europe. Ce vague sentimentalisme, meilleur, il faut en convenir, que le despotisme

de saint Pierre, mais n'ayant pas plus que lui une vraie Loi d'Organisation, n'était point capable de vaincre le mal. Beaucoup de joannites donnèrent dans les erreurs d'un des maîtres de saint Jean, du philosophe Platon. Ils admirent la communauté absolue des biens et des femmes.

Je vous disais tout à l'heure que le Temple avait été le tabernacle du joannisme : or vous savez que les Templiers, après les défaites de la masse des joannites, furent accusés de toutes sortes de crimes ; et il est bien certain que, semblables en cela à la Papauté, ils ne purent se défendre du péché d'avarice, ni, dois-je ajouter ? du péché de luxure.

Cependant, dans son ensemble, la phase du joannisme eut de l'élévation et de la pureté. Livrés au mysticisme et aux phénomènes de l'extase, poursuivis et persécutés à outrance, les joannites n'en protestèrent pas moins avec raison contre saint Pierre et son Église, laquelle, arrivée à la décrépitude sous le rapport intellectuel et moral, vivait dans le luxe, au milieu des richesses, au sein de la corruption.

Je ne m'étendrai pas sur la troisième phase du christianisme, la Réformation. On peut la juger à ses œuvres de chaque jour. Le Protestantisme est puissant dans le monde, et il est connu. Le principe du Libre Examen opposé à l'Autorité Théocratique de saint Pierre, voilà son point de départ. Ce fut une révolution immense dans l'Église, à laquelle présida l'esprit du plus docte des Apôtres, de celui qui interpréta les textes de l'Ancien Testament avec le plus d'indépen-

dance ; mais si le Protestantisme puisa sa force dans saint Paul, il puisa son imperfection dans saint Augustin.

Luther, effrayé lui-même de son principe de la Liberté d'Examen ; Calvin surtout, qui se donna pour mission de créer une Église aussi exclusive, aussi dominatrice que l'Église catholique, appuyée sur une hiérarchie aussi aristocratique, avec d'autres noms ; Luther et Calvin, dis-je, firent subir un arrêt de développement à cette troisième et dernière phase de l'Évolution chrétienne. Si le Protestantisme se distingua fondamentalement du Catholicisme en niant l'égalité oppressive de saint Pierre, il se distingua non moins du joannisme. Il fit la guerre au fraternel saint Jean, qui le premier cependant avait engagé la lutte contre Rome. Luther poursuivit de ses anathèmes et de ses prédications les derniers rejetons du joannisme en décadence, les anabaptistes. Imbus des idées absolues de saint Augustin sur la Grâce et la Prédestination, les différents docteurs du Protestantisme firent bientôt prévaloir la triste doctrine de la Damnation sur le principe de la Liberté d'Examen ; et, de même que saint Augustin, qui en avait été trop pénétré pour avoir pu ensuite la combattre avec fruit, le Protestantisme se teignit de la religion de Zoroastre et de Manès. N'a-t-il pas, en effet, les deux principes ennemis et co-éternels, Dieu et Satan, la Nature et la Grâce, le Paradis et l'Enfer, sans le Purgatoire, notez-le bien, enfin une humanité perdue, prédestinée au mal, et une humanité sauvée ?

Ces deux idées, la Liberté d'Examen et la Prédestination, combinées, mais mal combinées, ont fait aboutir tous les États protestants à des institutions basées sur l'individualisme le plus complet.

Toute la vérité n'était donc pas plus dans saint Paul pris séparément qu'elle n'avait été dans saint Pierre et saint Jean divisés. Le principe de la Grâce et des dons particuliers ne paraîtra vrai que si vous y joignez le correctif de la Perfectibilité humaine, du Progrès, de l'Éducation successive du genre humain pris dans son unité, et de chaque homme en particulier. La Grâce, dès lors, n'est pas opposée à la Liberté. Point de Liberté véritable sans le perfectionnement par la Grâce, ou mieux par l'Idéal ; mais aussi point de Progrès sans Liberté.

Jersey, le 9 avril 1864.

II

L'extase absolue ou le *De adherendo Deo* du moine Albertus.

Les trois christianismes que j'ai fait passer devant vous, monsieur, ayant avorté dans leurs applications sociales, faute d'une loi supérieure d'organisation, il n'est pas surprenant que nous retrouvions le vieux monde dans le monde nouveau. Le Zoroastrisme de Manès, le Judaïsme des Saducéens, le Paganisme et le Brahananisme. Si le premier y éternise la guerre des deux principes et y crée le dualisme ; si le second y fait régner l'usure et la convoitise des biens matériels comme règle unique de vie ; si le troisième y fait souvent tourner l'amour en orgie et en débauche ; le quatrième, lui, tend à y perpétuer l'Extase ; non pas même l'extase à miracle, telle qu'elle a toujours été suscitée par la persécution, et s'est montrée chez les premiers chrétiens, chez les joannistes, chez les

protestants, mais ce que j'appelle l'EXTASE ABSORBANTE OU ABSOLUE.

Celle-ci s'est rencontrée surtout, et continue d'être dans le christianisme de saint Pierre, ou catholicisme romain, au fond de ses couvents, chez ses moines, parmi ses saints. Le renoncement complet, les trois vœux, conduisent forcément à l'extase les âmes ardentes, et ce que cherchent ces âmes, ce qu'ont cherché tous les saints cloîtrés, tous les solitaires des Thébâïdes, tous les contemplatifs, c'est l'EXTASE ABSOLUE. Tous ne l'ont pas atteinte heureusement; l'hystérique sainte Thérèse, Marie Chantal, madame Guyon, une foule d'autres n'en ont eu que des accès. Saint Thomas d'Aquin n'a pu lui-même arriver au but; mais tous y ont marché. Or, l'*extase absolue*, c'est l'anéantissement en Dieu, c'est la substitution de Dieu, conçu comme cause une et dominante, à soi-même, c'est l'immolation de toute faculté humaine, c'est, tranchons le mot, de l'*idiotie volontairement acquise*.

Je comprends que nous sentions Dieu dans nos facultés, et que, tous, Philosophes, Théologiens, Mathématiciens, Chimistes, Médecins, Physiciens, Mécaniciens, Poètes, Romanciers, Architectes, Sculpteurs, Peintres, Industriels, Fabricants de toutes sortes, simples Manouvriers, nous ne fassions rien sans reconnaître son intervention, et sans lui rendre grâce. Mais ce n'est point là cette absorption en Dieu adorée comme substance unique, toute manifestation étant déclarée la Maïa. Cet anéantissement de son être pour

rentrer dans l'Être n'est que l'aberration du panthéisme. Le panthéisme ne distingue pas, dans le Dieu-Cause, le Dieu-Verbe, la Parole incarnée et agissante, la Lumière, la Manifestation, la Vie, et le Dieu-Amour, c'est-à-dire l'expansion de la substance première dans des substances secondes, où Dieu se sent divers sans cesser d'être Un, et où Dieu ne peut pas ne pas vivre. Vouloir rentrer dans la cause, c'est faire une tentative chimérique qui vous ravalera tout au plus au rang de la pierre, si telle est votre ambition, sans vous faire trouver le Dieu que nul ne peut voir et contempler face à face, tout en le sentant en soi.

Cette EXTASE ABSOLUE, cette fusion dans la substance divine, cet anéantissement de l'être dans l'Être, cette idiotie acquise, ce ravissement poussé jusqu'à la perte totale de l'intellect, jusqu'à l'abolition complète des sens, a eu, dans l'Occident, son théoricien remarquable. Je ne veux pas parler, monsieur, de l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, car ce disciple de saint Augustin a su répandre dans son livre un flot d'amour ou Jésus Homme se sent encore plus que Jésus Dieu. De *l'Imitation de Jésus-Christ* à Pétrarque, il n'y a qu'un pas; le Jésus du moine devient aisément la Laure du poète. Il n'en est pas ainsi dans l'œuvre dont je parle, le *De adherendo Deo* du moine Albertus, moine que vous connaissez, de cet Albert le Grand, le magicien, de ce maître de saint Thomas d'Aquin. On dirait son petit livre écrit par un brahme. Il y est question d'amour, mais l'amour n'y est qu'un *procédé* pour arriver à l'absorption. Ces quelques pages que

je viens de lire sont vraiment le code de tout contemplatif qui vise à l'EXTASE ABSOLUE. Je ne puis faire mieux que de vous en détacher des fragments, car rien ne vous fera mieux comprendre où vont encore aujourd'hui certaines âmes; rien ne vous expliquera mieux comment, en face des hideurs sociales, il y a encore des couvents qui sont la preuve que le christianisme historique a manqué à son œuvre.

« Je me suis proposé dans ce traité, dit le moine Albert, de décrire, autant que cela est possible, dans *notre exil* sur cette terre, l'abstraction absolue et complète de l'âme à l'égard de toutes choses, et notre *transformation intime, assurée, pure et constante* en Dieu seul, notre Seigneur.... On y arrive par l'observance des lois de Dieu et par la conformité à sa volonté. C'est par là que nous nous dépouillerons de toutes ces choses qui amortissent la ferveur de notre amour, en empêchant notre transport en Dieu, et ce *dépouillement doit aller jusqu'au renoncement de toutes choses, même de notre âme et de notre corps.* »

Eh bien, monsieur, la proposition du livre est-elle assez claire? Jésus dans sa prière a dit :

« Or, je ne prie pas seulement pour eux (les disciples), mais je prie aussi pour ceux qui croiront en moi par leur parole, afin que tous ne soient qu'*un* comme toi, ô mon Père, es en moi, et moi en toi; qu'eux aussi soient *un* en nous, et que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé..... Je suis en eux et tu es en moi, afin qu'ils soient perfectionnés dans l'unité. »

Appliquez cela aux rapports de l'homme individu

avec Christ-Humanité, et aux rapports de l'Humanité avec Dieu, et cela a toute profondeur et vérité. Être *un* avec Dieu par l'Humanité, c'est conformer sa vie au type divin que nous concevons comme modèle, et réaliser Dieu sur la terre par l'amour, par l'union, par l'harmonie de tous les hommes. Mais expliquez cela comme un brahme panthéiste, et vous aurez la doctrine du moine Albert, et de tous les saints à EXTASE ABSOLUE; vous viserez à l'anéantissement en Dieu, à la destruction de l'Être, au suicide moral, et le moine Albertus vous donne le mode de ce suicide. Écoutez-le, en effet, monsieur :

• Ce qu'il y a de mieux à faire pour l'homme, après s'être dépouillé de toutes les autres choses et *s'être retiré entièrement en dedans de lui-même*, après avoir oublié et laissé au dehors toutes choses et chacune d'elles, c'est que son esprit seul, en présence de Jésus-Christ, expose en silence, avec confiance et foi, ses désirs devant Dieu, son Seigneur ; et qu'ainsi, dans un transport d'affection et d'amour, il sorte de lui-même pour passer *très-réellement et pleinement en Dieu*, dans lequel *il se plonge et se fond jusqu'à la moelle, avec toute l'énergie de ses puissances, se dilatant, s'enflammant et se dissolvant totalement en lui.* »

Après avoir ainsi décrit le procédé aux âmes mystiques exaltées jusqu'au delà des choses possibles et réelles, et prêché de la manière que le fait, dans le secret du confessionnal, tout prêtre catholique convaincu, quand il croit avoir trouvé un cœur dispos, un terrain propice, le moine Albert décrit ce qui arrive pour cet initié à la doctrine du non-être.

• Celui qui *adhère* à Dieu marche dans la lumière ; mais celui qui s'attache au monde ne fait que tâtonner dans les ténèbres. »

Rien de mieux, si par *Dieu* on entend le Bien, le Beau, le Juste, le Bon, la Fraternité, l'Égalité, la Liberté, et par *monde* le mal. Mais poursuivons :

« Donc, la plus sublime perfection de l'homme dans cette vie consiste à être *intimement uni à Dieu*, de sorte que l'âme tout entière, avec ses *puissances et ses facultés*, soit perdue en lui, au point de devenir un même esprit avec lui. Alors elle ne se souvient que de Dieu, elle ne sent et ne conçoit que Dieu, et se concentrant avec toutes ses affections dans les délices de l'AMOUR UNITIF, elle se repose suavement dans l'unique jouissance de son Créateur..... Vous devez éloigner et rejeter de votre esprit *tous les fantômes*, toutes les représentations, toutes les images et toutes les formes de toute chose, excepté Dieu, car votre progrès dans la contemplation de Dieu au dedans de vous-même dépend totalement de la *nudité de votre entendement et de votre volonté*. »

A la bonne heure ! au moins, cela est positif et absolu. Tout est fantôme, illusion (*maïa*) dans la vie. Dieu est la substance unique, à laquelle on se mêle par la *nudité de l'entendement et de la volonté*. Sainte Thérèse, madame Guyon, et beaucoup d'autres mystiques, le noble Fénelon lui-même, sont bien loin de là ; ils sentent et aiment encore beaucoup trop la créature ; ils se distinguent trop de la substance-principe ; l'Humanité est encore en eux. Le disciple d'Albert les a en pitié.

« Remettez-vous, continue le moine, remettez-vous avec

joie et confiance, vous et tout ce qui vous concerne, en silence et en repos, à la Providence infailible et sûre et à la très-sage disposition de la majesté divine, qui se présentera à *votre place* dans le combat, et combattra pour vous, et vous délivrera avec plus d'honneur, et vous soutiendra par plus de consolations délicieuses que si vous deviez passer continuellement les nuits et les jours à forger, sur l'enclume de votre propre esprit, mille pensées et mille chimères pour votre délivrance; car en suivant cet esprit vain, vagabond et encore captif, vous ne feriez que courir follement d'une imagination à l'autre, que tomber d'un projet dans l'autre, perdant un temps précieux en fatiguant votre esprit et votre corps, et en consommant d'une manière insensée les forces de tous les deux.... Mais en *concentrant* toutes les affections de votre volonté sur un seul objet, fixez-les continuellement sur votre Seigneur Dieu. *Retirez-vous, en même temps, de la fréquentation de vos amis et de vos connaissances,* autant que cela vous est possible, du commerce de tous les hommes, et de toutes les choses qui peuvent être un empêchement et un obstacle à votre sainte entreprise, veillant toujours pour vous livrer au doux *repos de la contemplation,* loin du bruit et des tempêtes, du désordre et de la confusion du monde présent. Appliquez-vous donc avec soin et en toute diligence à *vider* votre cœur, vos sens et vos affections de toutes choses qui peuvent *en empêcher la délivrance* et de tout ce qui a rapport au monde, et qui serait de nature à vous amorcer, à vous attirer et à vous captiver. Efforcez-vous de réprimer toutes les saillies extérieures et les excursions vagabondes de votre cœur, et concentrez toutes vos affections sur le seul, le vrai, le simple et suprême bien; tenez-vous toujours recueilli *intérieurement,* comme en un point unique, afin de vous *absorber* avec votre esprit en Dieu et dans les choses divines, et que, laissant loin derrière vous les frivolités de la terre, vous vous transformiez continuellement dans les choses célestes, dont vous *reprendrez la ressemblance,* et cela par

votre union intime avec Jésus-Christ, en qui vous vous serez retiré en dedans de vous-même.... Alors *vo*tre âme *tout entière*, avec *toutes ses puissances et toutes ses facultés*, étant ainsi PERDUE EN DIEU, deviendra *un même esprit avec lui*.... »

Vous voyez là, monsieur, toute l'ambition du contemplatif de tous les siècles et de toutes les religions. Il s'agit, non de sentir Dieu manifesté dans le monde et dans la vie, mais de tuer en soi la source de toute manifestation, pour arriver à être identique à Dieu avant la manifestation.

« Plus vous serez dépouillé des images de tous les objets extérieurs et de toutes figures du monde sensible, plus votre âme recouvrera sa force et sa vigueur *primitives*, ainsi que l'usage de ses *sens intérieurs*, pour atteindre et percevoir les choses d'en haut. Mettez vos soins à quitter tous fantômes et toutes représentations imaginaires d'objets matériels, parce que rien n'est plus digne, aux yeux de Dieu, d'approcher de lui, qu'un *esprit purgé de toutes ces formes et de toutes ces images*. »

C'est avec de telles paroles, monsieur, qu'on mène les âmes à l'anesthésie morale.

« Posons donc ici, poursuit le moine, posons pour fondement et pour base de la doctrine spirituelle que celui qui veut s'approcher de Dieu pour le connaître et le servir dans une familiarité et une union intime, et qui veut le *posséder réellement*, doit de toute nécessité *nettoyer et purger son cœur de tout amour sensible, non-seulement de toute personne que ce soit, mais de toute créature*, afin qu'avec simplicité et pureté IL PUISSE S'AVANCER ET SE PERDRE DANS SON CRÉATEUR..... L'homme ainsi devient, par *habitude constante*, tellement fixé et établi dans

le bien suprême, au dedans de lui-même, qu'il est tout à fait immuable, et arrive à la vraie vie, qui est Dieu ; de sorte que perpétuellement, *sans changement, sans vicissitude, comme s'il était déjà dans l'éternité, il repose dès maintenant dans le repos intérieur et dans la demeure secrète de la divinité...* Les saints, dans leur contemplation, n'ont donc principalement en vue que l'amour de Dieu, parce que la connaissance spirituelle et expérimentale que le Seigneur donne de lui-même, par une grâce spéciale, surpasse infiniment toute autre connaissance que l'on peut avoir de lui sans cette grâce. Tandis que l'âme *se sépare ainsi de toutes choses, pour se replier en elle-même, l'œil de la contemplation se dilate et s'élève ainsi, comme par une échelle mystique, jusqu'à la vision de Dieu.* »

Avais-je tort de vous dire, monsieur, que le moine Albert est le théoricien de l'EXTASE ABSOLUE. D'autres ont pu le suivre dans cette voie ; mais ils n'ont fait que le répéter. Ceux qui l'ont précédé n'avaient pas été si loin que lui.

« Ne faites pas grand fond, dit-il, sur la *multiplicité des actes, sur une dévotion sensible ou sur une piété de larmes ;* mais qu'il vous suffise d'être uni à Dieu, au dedans de vous-même, par une bonne volonté, en esprit et en intelligence, parce que rien n'est plus agréable à Dieu qu'un esprit *nu et purifié des fantômes, des images et des représentations des créatures.* C'est ainsi que se forme l'homme vraiment intérieur, étranger à toutes les créatures, et n'ayant d'application et d'adhérence qu'à Dieu seul, au dedans de lui-même. *Renoncez-vous vous-même, afin que vous puissiez, en toute nudité, suivre Christ, votre Seigneur Dieu...* Vous pouvez, dès cette vie, vous unir à Dieu et vous transformer en lui, et *vous deviendrez invincible dans toute chose, quoi qu'il vous arrive, comme l'ont été les martyrs et les*

saints.... L'âme en vient à ne pas plus prendre garde à son corps que si ce n'était pas le sien, à ne pas plus se préoccuper de ce qui lui arrive, à lui ou à sa chair, que si tout cela se passait dans un autre corps, car celui qui est uni à Dieu devient un même esprit avec lui¹. »

Je ne crois pas, monsieur, qu'on puisse mieux indiquer l'insensibilité procurée par l'extase qu'elle ne l'est ici. Enfin Albertus dit ailleurs : « *Supposez que vous êtes DÉJÀ MORT, comme cela doit certainement vous arriver un jour,* » et cette phrase peut être regardée comme la conclusion de son opuscule. Sans doute on n'y voit point partout des paroles aussi fortes; l'auteur veut rester catholique romain; il flotte donc, en apparence, incertain entre le système de la *substance unique et de ses modes* et le système non moins erroné de la *création absolument distincte du créateur*. Du reste, il ne faut voir dans ces pages que ce qu'il a voulu y mettre. Il a eu pour objet d'écrire le manuel du contemplatif, qui cherche, au moyen de l'EXTASE ABSOLUE, à se donner un avant-goût de l'absorption en Dieu. Le mysticisme d'Albertus est donc plus prononcé que celui d'autres théoriciens qui n'aboutirent qu'à la *viduité* de l'âme devant Dieu, mais de l'âme toujours séparée de Dieu, et le voyant objectivement. Bossuet lui-même ne désavoue pas ce dernier mysticisme; il eût dit anathème au moine Albertus.

Je ne voudrais pas, monsieur, médire par trop du mysticisme; il a eu une portion de la vérité relative et

1. Cette citation et toute celles du même auteur tirées du *De adherendo Deo*, sont empruntées à une traduction inédite de M. Benjamin Colin.

a contribué à semer l'idéal dans le monde. Appelez Terre toutes les passions qui nous enchaîneraient aux degrés inférieurs de l'animalité, et nommez Ciel ou Paradis l'Humanité même, et le mystique aura raison ; nous devons quitter la Terre pour nous élever au Ciel, sans pourtant nous séparer de notre globe. Je ne peux mieux comparer les mystiques qu'aux vestales. Laissons éteindre le feu sacré et nous serons dans la nuit ; les mystiques ont entretenu le feu sacré. Voltaire a beau se moquer du souverain bien et le comparer au souverain bleu, la recherche du souverain bien a eu une influence *idéalisante* sur la nature humaine. Mais le mysticisme extrême peut-il transformer la société et devenir une organisation ? Je n'aurai pas la peine de dresser la trop longue liste des saints qui sont arrivés à l'EXTASE ABSOLUE, pour montrer le déficit de cette doctrine ; il me suffira de quelques exemples. Qu'ont été Marie la crucifiée de l'ordre de Saint-François, sainte Hildegarde, Henri Suso, sainte Catherine de Gênes, sainte Magdeleine de Pazzi, saint Jean de la Croix, Catherine Emmerich, Domenica Lazzari, Marie de Moërl, l'extatique du Tyrol qui a vécu du pain de la communion de 1834 à 1837 ? Quel bien réel et durable ont-ils fait sur la terre, ceux-là qui, dans leur état d'inertie, se croyaient arrivés au but que, selon Albertus, tout homme devrait poursuivre ? Ces malheureux, tous plus ou moins hystériques, sortaient quelquefois tout à coup, après des années, de leur *idiotie acquise*, et prenaient la révolte légitime de la nature, le rappel à la vie et aux sens

pour une invasion des démons; ils se regardaient comme possédés et n'aspiraient qu'à un retour à l'inertie. Ils avaient des luttes affreuses, c'était de la démence, de la furie, jusqu'à ce que l'*extase absolue* eût retrempé. Toute leur existence a donc alterné entre la stupidité du crétin et la démonomanie du possédé; voilà où conduit la théorie du moine Albertus et de tous les mystiques outrés.

Remontez la chaîne des grands mystiques dans tous ses anneaux, ou seulement d'Albert sautez à Denys l'Aréopagite, de Denys à Platon, de Platon à l'Inde et à son fakirisme. Prenez dans une autre série de la chaîne les magiciens chercheurs de l'absolu, ou les initiés des mystères antiques, ou les gnostiques, les kabbalistes, les thérapeutes, tous ont visé à la possession directe et complète de Dieu hors de la terre. Ont-ils pu sauver l'Humanité? Non. Leur mysticisme a servi de nourriture à quelques milliers d'âmes, à un petit nombre d'élus¹. Mais la masse du genre humain s'est forcément arrêtée aux portes du temple, ou n'a pas dépassé les épreuves grossières des premiers degrés. Il fallait pour support à la race tout entière une religion vraiment humaine, et non, comme avec toutes les théologies antiques, y compris le paganisme dans sa plus haute visée, des cultes uniquement amoureux de la substance Dieu. Jésus, en se faisant tout à tous, en s'offrant comme pain, comme chair, comme sang, à la

1. Il est assez curieux que la doctrine du petit nombre des élus soit l'erreur de toutes les religions, le paganisme y compris. Saint Augustin l'a malheureusement rivée au christianisme.

multitude des pauvres, des simples, des déshérités, en apportant aux derniers des derniers le salut, la résurrection, la défaite finale de la mort, en prêchant un Dieu Amour, un Verbe vivant dans et pour l'Humanité, a instauré la seule religion vraiment *sociale* qui ait paru dans le monde. Si donc le christianisme, pris d'ensemble, a failli à l'œuvre de réalisation par les causes que j'ai décrites plus haut, il n'en reste pas moins la *prophétie* des principes qui doivent diriger les hommes, non individuellement, mais associés, vers la réalisation de l'Idéal ou Dieu sur la Terre, idéal résumé dans ces mots, Liberté, Fraternité, Égalité.

Si ce point de vue est vrai, ce n'est pas le panthéisme mystique qui a raison, c'est le *trinitairisme*, c'est la doctrine de la Perfectibilité, c'est la Solidarité humaine, et sur ce, monsieur, je clos ma lettre, en souhaitant que vos patrons Voltaire et Rousseau, se tenant par la main, vous aient en leur sainte et digne garde.

Le 15 avril 1854.

ÉPILOGUE

Monsieur,

A un prologue répond nécessairement un épilogue ; ne vous étonnez donc pas de cette dernière lettre. Quand vous l'aurez lue, vous conviendrez d'ailleurs avec moi qu'elle n'est point là seulement pour obéir aux lois rigoureuses de la Rhétorique, et satisfaire à l'ordonnance générale d'une œuvre. Vous lui reconnaitrez une utilité réelle.

Dites, monsieur, s'il n'est pas vrai, qu'à cette heure vous ne souriez plus de pitié, en songeant à l'Extase, et ne vous écriez plus : « C'est une chimère, c'est une jonglerie ! » Mais d'autre part, il se peut que votre esprit soit hors de sa norme, et ne parvienne pas à surmonter son trouble.

« Quoi ! pensez-vous, cela est possible ! Quoi ! un

homme, quoi ! tout homme, moi, par exemple, moi qui mange, bois, dors et cause en ce moment comme tout le monde, moi qui me plais à *voltairiser* sur tous les contes de bonnes femmes, je pourrais tout à coup cesser de voir, de sentir, de parler à la manière du commun des gens !

« Ma vue pourrait s'étendre à des centaines de lieues, et ne plus rencontrer de matière propre à lui faire écran !

« Je pourrais lire dans la pensée de mon voisin le docteur comme dans la mienne !

« Je pourrais parler l'arabe, dont j'entends à peine une douzaine de mots !

« Je pourrais être insensible à toutes les lésions du corps !

« Je pourrais, moi si pesant, me tenir en l'air, et voyager comme une plume !

« Je pourrais voir se dresser inopinément devant moi le double de mes amis absents !

« Je pourrais prédire la chute des empires !

« Je pourrais, enfin, entrer, pour des jours, pour des années, dans un sépulcre, et ressusciter tout à coup aux yeux de ma servante ébahie, qui se sauverait en criant comme une perdue, et me prendrait pour *Georgon* en personne !

« Quoi ! tout cela est possible, et n'est pas le renversement de la Nature ! »

Oui, monsieur, tout cela est possible, et tout cela, c'est encore la Nature.

Mais ne craignez rien pour vous. Bien que tout

homme soit virtuellement susceptible d'Extase, je ne pense pas que votre tempérament vous y prédispose le moins du monde.

N'est-il pas vrai, monsieur, que la Philosophie et la Poésie sont des manifestations humaines !

N'est-ce pas cependant avec raison qu'on les a nommées parfois divines, bien que les grands philosophes et les grands poètes ne passent plus, de nos jours, pour des Dieux.

Ne croyez-vous pas cependant qu'il y a autant de différence entre le premier rustaud venu et Shakspeare qu'entre le même rustaud et un philosophe extatique des premiers siècles !

Vous êtes de Paris, et vous avez vu Robin, ses *trucs* et ses spectres. Cela vous a paru extraordinaire ; mais vous n'avez pas crié au miracle. Il y a tel paysan à côté de chez vous qui aurait pris Robin pour le Follet.

On ne s'étonne pas de certaines facultés merveilleuses des organes corporels, chez nos plus habiles acrobates ; on va au Cirque ou à l'Hippodrome avec le désir de voir les artistes aller toujours de plus fort en plus fort. Mais s'agit-il de l'Extase, ses manifestations physiques ou intellectuelles nous offusquent ; nous voulons amoindrir, circonscrire, poser des bornes, élever des barrières ; nous nous faisons une digue de la négation.

Voyez cependant, monsieur, quel avantage vous avez aujourd'hui à la fois sur les crédules et sur les incrédules. Que de choses dites miraculeuses vous

pouvez, aux uns et aux autres, expliquer naturellement.

Sans doute il y a, dans l'*Histoire des religions*, bien des scènes offertes à titre de miracles, et qui sont de purs symboles, à preuve, l'eau changée en vin, la multiplication des pains et des poissons, le figuier stérilisé, la transfiguration, la marche sur les eaux, etc. Mais, toutefois, en faisant une large part à l'hyperbole, il n'est pas impossible que, sur les gens de la noce, à Cana, gens extasiés par la présence magnétique de Jésus, et, pour ainsi dire, hypnotisés, l'eau ait produit tous les effets enivrants du vin; qu'une foule magnétisée, à qui le jeûne était facile, ait été nourrie et même rassasiée avec quelques pains et quelques poissons; que Jésus, pris de l'Extase volante, se soit tenu quelque temps au-dessus des eaux. Rien ne répugne à ma raison dans la mesure où j'admets ces faits, et je suis aussi croyant que le croyant le plus confit en religiosité; mais je suis un croyant raisonnable.

Que si maintenant vous me demandez quel sera désormais le rôle de l'Extase, je vous redirai ce que je vous ai déjà dit. Elle pourra encore apparaître, dans son plus grand excès, avec tout son cortège de propriétés; mais elle ne sera jamais qu'une déviation, qu'une anormalité, qu'une manifestation stérile, qu'un symptôme de nos désordres sociaux. Comme effet du magnétisme animal, elle pourra servir de complément à la médecine. Dans sa juste mesure, et sa véritable portée entre la veille et le sommeil, elle sera seulement

l'intuition du philosophe, l'inspiration du poète, tous les hommes en étant plus ou moins capables.

Il est une vue assez curieuse que j'appellerais volontiers physiologique. L'Humanité jusqu'ici traversée deux phases, et elle est entrée dans une troisième. Ces phases peuvent se caractériser ainsi :

Dans la première, contemporaine des grands cataclysmes de la Nature, l'Humanité est à l'état presque embryonnaire, elle se distingue peu de l'espace et du temps, sa vie est végétative en prédominance; elle est plongée dans une sorte de sommeil, elle Dort.

Dans la seconde phase, elle procède par voie d'inspiration pour toutes ses découvertes et tous ses progrès; elle est prophétique, poétique, héroïque; elle vit du miracle et dans le miracle; elle est en Extase.

Dans la troisième, elle est raisonnable, réfléchie, observatrice; elle soumet tout aux procédés de la raison, et découpe tout avec le scalpel de l'analyse. Elle ne marche qu'avec des plans et des mesures, et à pas comptés; elle pèse tout et calcule tout. Elle est dans la Veille.

Donc, physiologiquement, l'histoire de l'Humanité peut s'exprimer par cette formule : Sommeil — Extase — Veille.

L'état normal, monsieur, auquel nous aspirons, est celui où l'un des termes de cette formule n'empiétera pas sur les deux autres, mais où, dans une sage arithmétique, se balanceront le Sommeil (c'est-à-dire le repos, le calme, le bien-être, la satisfaction), l'Ex-

tase (c'est-à-dire l'inspiration, l'intuition, l'exaltation, l'enthousiasme, l'amour, la vue prophétique de l'avenir), et la Veille (c'est-à-dire l'activité raisonnée et réfléchie).

Je vous salue fraternellement, Monsieur.

FIN





